L' H

I

# ABRÉGÉ

DE

# L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

*TOME SEIZIÈME.*

L

Ce
c
c
k
N
&

P

HÔT

# ABRÉGÉ
## DE
# L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

*CONTENANT*

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

---

*Par M.* DE LA HARPE, *de l'Académie Française.*

---

TOME SEIZIÈME.



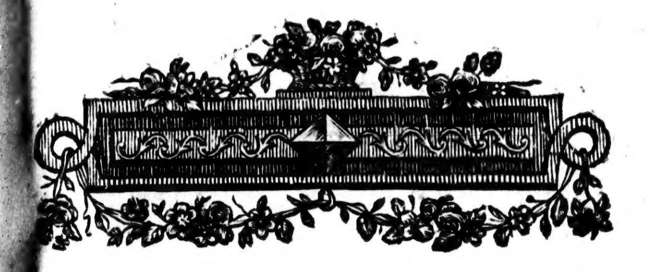



*A PARIS,*

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.

*Avec Approbation, & Privilége du Roi.*



# ABRÉGÉ
## DE
## L'HISTOIRE GÉNÉRALE
## *DES VOYAGES.*

# AMÉRIQUE.

## LIVRE XII.

### *Histoire Naturelle des Antilles.*

QUELQUES OBSERVATIONS, dispersées dans nos articles, sur la température particuliere de chaque Isle, n'ôtent point au Lecteur le droit d'attendre un résumé plus étendu sur la nature générale du climat. Histoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

Climat.

On ſait que les Antilles, étant ſituées au-delà du Tropique du Cancer, appartiennent à la Zône Torride ; & que, dans cette partie du Globe Terreſtre, qui a paſſé long-temps pour inhabitable, on ne connaît proprement que deux ſaiſons, l'Eté & l'Hiver ; c'eſt-à-dire que, dans toute l'année, on ne peut trouver un temps auquel on puiſſe donner le nom de Printemps, ni celui d'Automne, parce qu'on y voit continuellement ce qui n'arrive en Europe que pendant ces deux ſaiſons. L'Hiver & l'Eté même de ces régions ſont fort différens de ceux de l'Europe, dans leurs cauſes comme dans leurs effets. C'eſt la préſence du Soleil qui cauſe ici l'Eté ; là, c'eſt ſon éloignement ; & ſa préſence, au contraire, fait l'Hiver. Lorſque cet aſtre vient à s'éloigner de la Ligne & tire vers le Tropique du Capricorne, une expérience conſtante apprend que, juſqu'à ſon retour en-deçà de la Ligne, c'eſt-à-dire ordinairement depuis le mois de Novembre juſqu'au mois d'Avril, l'air n'a preſque point de nuages, & l'on y voit fort peu de vapeurs & d'exhalaiſons. Il demeure ſi ſerein, ſi ſec & ſi pur, qu'on peut, non-ſeulement regarder d'un œil fixe le lever & le coucher du Soleil, mais voir en même jour le déclin & le croiſſant de la Lune. Si les jours ſont chauds, les nuits ſont d'une fraîcheur proportionnée. Si la chaleur du

Histoire Naturelle.

Soleil ouvre les pores de tout ce qui ſe trouve ſous lui, la fraîcheur nocturne vient reſſerrer l'air, l'épaiſſir, le réſoudre & le faire diſtiller en une roſée fort abondante, qui trouvant tous ces pores ouverts, s'y inſinue, y pénètre ; & delà vient la facilité que tous les corps ont à ſe corrompre ſous la Zône Torride ; c'eſt ce qui fait naître les vers dans les bois, & tant d'inſectes qui ſont une des principales incommodités des Iſles ; c'eſt ce qui rouille, comme on l'a fait remarquer, le fer des épées dans les fourreaux, les étuis & les montres dans les poches, &c. Enfin, ſi les jours ſont d'une grande pureté dans cette ſaiſon, les nuits ne ſont pas moins claires & moins ſereines : dès le premier quartier de la Lune, on peut lire, à ſa lumiere, juſqu'aux petits caracteres d'écriture.

Pendant tout ce temps, il ne pleut preſque point dans toutes les Baſſes-terres des Iſles ; & c'eſt ce qui fait donner le nom d'Eté à cette ſaiſon, quoiqu'une partie de ſes effets reſſemble à ceux que l'Hiver cauſe en Europe ; car cette grande ſécherelle dépouille de leur verdure les arbres à feuilles tendres ; elle ſeche les herbes, elle flétrit les fleurs & leur fait baiſſer la tête. Si la plupart des arbres n'avaient les feuilles d'une nature forte, & capable de réſiſter aux injures du temps, le Pays deviendrait auſſi triſte que nos Provinces d'Europe au cœur de l'Hiver. Les ani-

Histoire Naturelle.

maux mêmes, ſur-tout les inſectes & les amphibies, abhorrent & fuient cette aridité, ſe cachent dans le creux des arbres, ſous des rochers, dans des précipices, & ſemblent y chercher une humidité néceſſaire à leur conſervation. On nomme ce temps l'arriere-ſaiſon, parce que les Habitans ont auſſi beaucoup de peine à vivre, & que, s'ils n'étaient ſecourus par les rafraîchiſſemens qui viennent de l'Europe, ils n'auraient ſouvent que leur maïs pour reſſource. Leur ſoulagement eſt la briſe, qui eſt plus réglée & qui ſe fait plus agréablement ſentir dans cette ſaiſon que dans l'Hiver.

Mais quand le Soleil a repaſſé la Ligne, & qu'il commence à s'approcher du Tropique du Cancer, ſes rayons, qu'il darde plus directement, font lever de la mer & de tous les lieux marécageux, une grande abondance de vapeurs, dans leſquelles il ſe forme d'horribles tonnerres ; &, lorſqu'ils viennent à ceſſer, le temps ſe met à la pluie, qui dure huit, dix & quelquefois douze ou quinze jours ſans interruption. Ces pluies refroidiſſent l'air & la terre ; & c'eſt ce qui fait nommer cette ſaiſon l'Hiver. Pendant ſept mois à peine ſe paſſe-t-il une ſemaine ſans pluie. Un Hiver ſi pluvieux excite d'abord quantité de maladies, telles que des fièvres, des catharres, des douleurs de dents, des apoſtumes & des

ulceres. On ne voit que des malades dans toutes les Iſles. D'un autre côté, cet Hiver a des effets bien différens de ceux de l'Europe. Dès les premieres pluies, qui ſont un peu abondantes, tous les arbres ſe parent de leur premiere verdure & pouſſent toutes leurs fleurs. Les forêts exhalent des odeurs qui ne le cèdent point aux meilleurs parfums. En un mot, la terre s'embellit de toutes parts; &, ce qu'on nomme l'Hiver aux Antilles, l'emporte beaucoup en agrémens ſur le Printemps de l'Europe. Tous les animaux deſcendent de leurs montagnes. Les teſtacées changent de coquille. Les reptiles prennent une nouvelle peau. Les poiſſons, qui ſe ſont retirés en pleine mer pendant le temps ſec, ſe rapprochent des côtes, entrent dans les rivieres, & ſemblent s'offrir aux filets des Pêcheurs. Toutes les eſpèces de tortues croiſſent en ſi grande abondance, qu'après s'en être nourri pendant l'Hiver, on en peut mettre une riche proviſion en réſerve pour l'arriere-ſaiſon.

Histoire Naturelle.

Le climat des Antilles n'étant pas fort différent de celui du Continent d'Amérique, qui répond aux mêmes latitudes, on doit juger que la plupart de ſes productions naturelles y ſont les mêmes. Auſſi ne nous arrêterons-nous qu'à celles qui ſemblent y porter un caractere de diſtinction, ſoit par leur culture ou par quelque propriété

Histoire Naturelle.

particuliere, ſeules raiſons qui nous ont fait prendre le parti de les renvoyer à cet article. Telles ſont le ſucre, le cacao & quelques autres marchandiſes, qui ſont la matiere d'un riche commerce.

Sucre.

Labat, auquel nous croyons devoir ici nous attacher, définit le ſucre, « un ſuc de canne ou » de roſeau, qui étant purifié, cuit, blanchi & » ſéché, ſe tranſporte par tout, & ſe conſerve » auſſi long-temps qu'on le préſerve de l'humi» dité ou de l'eau qui le fait diſſoudre. » Son extrême douceur, ajoute-t-il, pourrait le faire nommer un ſel doux. Quelques Ecrivains ont cru les cannes de ſucre originaires des Indes Orientales ; mais la plupart des Voyageurs rendent témoignage qu'elles croiſſent naturellement en diverſes parties de l'Amérique. On doit reconnaître ſeulement que l'Amérique doit aux Indes Orientales le ſecret d'en tirer le ſuc, c'eſt-à-dire l'art d'en faire du ſucre. Les Eſpagnols & les Portugais en ont fait à la Nouvelle-Eſpagne & au Bréſil, long-temps avant que les autres Européens ſe fuſſent établis aux Antilles ; mais on ne fait pas remonter l'époque de leurs Sucreries plus loin que 1580. Ils ne s'étaient employés juſqu'alors qu'à conquérir le pays, à découvrir les mines d'or & d'argent, à faire pêcher les perles & à cultiver le tabac. La culture des cannes à

ſucre ſuivit celle du tabac : cette derniere plante prenant beaucoup de terrain, il fallut défricher de nouvelles terres pour la planter ; & celles qui devenaient trop maigres pour elle, furent employées à la culture des cannes. On a vu que le premier établiſſement des Français & des Anglais entre les deux Tropiques ſe rapporte à l'année 1625, & qu'ils ne s'appliquerent d'abord qu'au tabac, à l'indigo & au coton. Les Anglais commencerent à faire du ſucre à Saint-Chriſtophe & à la Barbade en 1643, & furent bientôt imités par les Français de la premiere de ces deux Iſles. Ceux de la Guadeloupe n'en firent qu'en 1648, ſous la direction des Hollandais, qui s'y réfugierent du Bréſil, & ceux de la Martinique un peu plus tard.

Hiſtoire Naturelle.

La ſeule différence, entre la canne de ſucre & les roſeaux communs qui ſe trouvent dans les lieux marécageux, c'eſt que la peau ou l'écorce des derniers eſt dure & ſeche, & leur poulpe ſans ſaveur ; au lieu que la peau des cannes de ſucre n'a jamais beaucoup de dureté, & que la matiere ſpongieuſe qu'elles renferment eſt pleine d'un ſuc ou d'un jus dont la quantité & la douceur ſont proportionnées à la bonté du terrain qu'elles occupent, à ſon expoſition, à leur âge & au temps de leur récolte. De ces quatre circonſtances dépendent leur hauteur, leur groſſeur,

Histoire Naturelle.

leur bonté & la facilité de purifier leur ſuc, de le cuire & de le réduire en ſucre. Suivant la qualité du terrain, les cannes ſont groſſes ou menues, longues ou courtes ; &, ſuivant leur expoſition au Soleil, elles ſont plus ou moins ſucrées ; la ſaiſon, où elles ſont recueillies, leur donne plus ou moins de ſuc ; & leur âge les rend plus ou moins bonnes.

Les feuilles de la canne ſont longues & étroites, avec une ſeule nervure, qui les partage au milieu dans toute leur longueur. Cette nervure eſt auſſi caſſante, lorſque les feuilles ſont ſeches, que ſouple & liante, lorſqu'elles ſont vertes, ou ſeulement amorties. Les deux côtés de chaque feuille ſont tranchans, & comme armés de petites dents, preſqu'imperceptibles, qui coupent la peau lorſqu'on y paſſe la main à rebours. Les feuilles ne viennent ordinairement qu'à la tête de la canne ; celles qui ſortent aux différens nœuds, où la canne s'eſt arrêtée en croiſſant, tombent auſſi-tôt qu'elle monte plus haut. Des nœuds garnis de feuilles font juger qu'une canne eſt mauvaiſe, ou du moins fort éloignée de ſa maturité ; les bonnes cannes n'ont qu'un bout de ſept ou huit feuilles au ſommet.

Les nœuds qui partagent leur longueur, & d'où naiſſent les feuilles, ont peu de ſubſtance, & ſont naturellement durs. Un vide, qui eſt au

milieu de chaque nœud, fait la communication des deux parties de la canne qu'il ſépare : il eſt rempli de la même matiere que le reſte de la canne, mais plus preſſée, plus dure, plus colorée, plus ſavoureuſe & comme plus mûre. On n'obſerve aucune régle pour la diſtance des nœuds; plus le terrain eſt bon, plus ils ſont éloignés les uns des autres, & plus la canne contient de ſuc, parce que les nœuds en contiennent moins que le reſte. On a vu des cannes de vingt-quatre pieds de long, ſans y comprendre la tête, & du poids de vingt-quatre livres ; mais, outre que ce volume eſt extraordinaire, c'eſt moins une marque de la bonté du ſuc, que la preuve d'un terrain gras, aquatique, & qui produit abondamment un ſuc cru, peu ſucré, plein d'eau, qui conſume par conſéquent beaucoup de bois & du temps, ſans rendre jamais beaucoup de ſucre. Lorſque les cannes ont depuis ſept juſqu'à dix pieds de longueur, qu'elles ont entre dix & quinze lignes de diamètre, qu'elles ſont bien jaunes, que leur peau eſt liſſe, ſeche & caſſante, qu'elles peſent beaucoup, que leur moëlle eſt griſe, & même un peu brune, que leur ſuc eſt doux, gluant & comme un peu cuit ; elles ſont dans leur perfection, qui conſiſte à donner, ſans peine, de beau ſucre en abondance.

Hiſtoire Naturelle.

La terre qui paſſe pour la plus propre à porter

Histoire Naturelle.

des cannes de cette nature, eſt légere, poreuſe, profonde, & doit avoir aſſez de pente pour ne pas retenir l'eau de pluie; elle doit être expoſée au Soleil depuis qu'il ſe lève, juſques vers ſon coucher. Une terre graſſe & forte produit de grandes & groſſes cannes, mais preſque toujours vertes, pleines d'un ſuc aqueux & peu ſucré. Leur jus eſt gras, difficile à purifier & à cuire; & le ſucre qu'on en tire eſt toujours mollaſſe, peu grené, ſujet à tourner en marmelade ou en cendre. Les terres qui manquent de fond, & où les racines de la canne trouvent bientôt le tuf ou le roc, comme la plupart des terres uſées des baſſes-terres de la Martinique & de la Guadeloupe, ne produiſent que de petites cannes, pleines de nœuds; elles durent peu, parce que leur racine ſe ſeche & ſe brûle.

Cependant, ſi ces terres ont de la pluie les premiers mois après que les cannes ſont plantées, & quelquefois enſuite juſqu'à leur maturité parfaite, elles ne laiſſent pas de ſe remplir d'un bon ſucre, extrêmement doux & gluant: les terres baſſes & marécageuſes, qui ſont comme de niveau avec le bord de la mer, telles que la Grande-Terre & les Culs-de-ſac de la Guadeloupe, quelques endroits de la Martiniqne & preſque toutes les Iſles Anglaiſes & Hollandaiſes à l'exception de Saint-Chriſtophe & de la Jamaïque,

produiſent de belles cannes, longues, groſſes & peſantes; mais, comme ces terres ne manquent jamais d'être ſalées & nitreuſes, elles communiquent leur défaut aux cannes, dont le ſucre ne peut jamais devenir bien blanc. Les terres rouges & fortes, comme celles qui ſe trouvent à la Cabeſterre de la Martinique, depuis la Riviere-Rouge juſqu'à celle du cul-de-ſac-Robert, & à la Guadeloupe, depuis la Grande-Riviere de la Cabeſterre juſqu'à la Riviere du Lézard, portent des cannes longues, groſſes & pleines d'un ſuc aſſez ſucré, lorſqu'elles ſont coupées dans la bonne ſaiſon, c'eſt-à-dire depuis le commencement de Janvier juſqu'à la fin de Juillet, & peuvent durer vingt à trente ans ſans avoir beſoin d'être replantées. Les terres environnées de bois, ou ſituées dans les hauteurs des montagnes, ſont fort ſujettes aux pluies, aux grandes roſées, aux fraîcheurs de la nuit; & n'étant gueres échauffées des rayons du Soleil, elles ne produiſent que de groſſes cannes fort aqueuſes, vertes & ſucrées: auſſi leur ſuc eſt-il gras, cru & difficile à cuire. Enfin toutes les terres neuves, c'eſt-à-dire qui n'ont jamais été plantées, ni ſemées, dans leſquelles on met des cannes auſſi-tôt qu'elles ont été défrichées, donnent quantité de très-groſſes cannes & remplies de beaucoup de ſuc, mais gras, cru, peu ſucré & très-difficile à cuire.

Histoire Naturelle.

Pour avancer leur bonté, on a trouvé le secret de les couper à l'âge de six mois, de retirer ce qui doit servir à planter & de mettre le feu au terrain, pour consumer les pailles, dont la pourriture augmenterait encore la graisse des terres. Quatorze mois après cette coupe, les rejettons donnent un sucre parfait. Le profit de cette méthode est considérable ; 1.° parce qu'on fait de bon sucre, au lieu du mauvais, qui aurait demandé beaucoup de bois & de peine ; & le retardement n'est que deux mois, qui ne doivent point entrer en parallèle avec un tel avantage. 2.° Les cannes, coupées à six mois, ne sont pas entierement inutiles : non-seulement on en replante d'autres terrains, à quoi leur grosseur & la force de leur suc les rend fort propres ; mais elles servent à faire de l'eau-de-vie, qui est toujours une bonne marchandise. 3.° La terre se trouve dégraissée, &, dès cette premiere coupe, elle devient propre à porter de très-bonnes cannes ; ce qui n'arriverait pas en cinq ou six autres coupes, parce que les feuilles, dont elles se dépouillent en croissant, se pourrissent & ne font qu'augmenter la graisse qu'on doit chercher à diminuer.

Avant que de planter les cannes, on nettoie soigneusement la terre. Il ne suffit pas de couper les mauvaises plantes, sur-tout les lianes, parce

Hiſtoire Naturelle.

que pullulant beaucoup, elles s'attachent aux cannes, les couvrent & les abattent. A l'égard des ſouches qui ſont demeurées en terre, on brûle celles des bois mous, qui pouſſent aiſément des rejettons. Enſuite, ſi le terrain eſt uni ou d'une pente douce, on le partage en quarrés, de cent pas chacun, entre leſquels on laiſſe un chemin pour le paſſage des cabrouets. Cette diviſion ſert auſſi à prévenir la communication du feu, qui s'allumerait dans un des quarrés, donne plus de facilité à ſarcler, fait appercevoir d'un coup-d'œil au Maître s'il n'eſt pas trompé par les ouvriers, ſert enfin à l'embelliſſement d'une Habitation, & joint même l'utilité à l'agrément; car, le long de ces chemins, on plante des pois d'angole ou pois de ſept ans, arbriſſeaux dont on eſtime le fruit, & qui forment des allées pour la promenade. Ceux qui veulent épargner le terrain, ſe contentent de laiſſer un petit ſentier de chaque côté de l'ouverture, pour viſiter le travail & cueillir facilement les pois : ils plantent tout le reſte en manioc ou en patates.

Lorſque le terrain eſt diviſé, on l'aligne avec un cordeau, pour planter les cannes en lignes droites. Les rangs ſont plus ou moins éloignés entr'eux ſuivant la bonté du fond. Si tout le terrain eſt d'une égale bonté, on laiſſe, d'un rang à l'autre, trois pieds & demi de diſtance en tout

Histoire Naturelle.

ſens. Cette méthode demande plus de temps que ſi les rangs & les foſſes ſe faiſaient ſans régle ; mais elle a diverſes commodités, telles que de rendre le ſarclage plus facile, de faire découvrir de plus loin les ſerpens, qui ſont fort communs à la Martinique, & de donner une vue plus libre du travail des Nègres.

L'alignement n'eſt pas plutôt achevé, qu'on place les Nègres vis-à-vis de chaque ligne. On marque, ſur le manche de leur houe, la diſtance qu'ils doivent laiſſer entre les foſſes qu'ils ont à faire, & chacun commence le travail. Chaque foſſe doit avoir quinze ou vingt pouces de long, la largeur de la houe, qui eſt de quatre à cinq pouces, & ſept à huit pouces de profondeur. A meſure que les Nègres, qui font les foſſes, avancent chacun ſur ſa ligne, quelques jeunes Nègres, ou ceux qui ne ſont pas capables d'un plus grand travail, les ſuivent & jettent dans chaque foſſe deux morceaux de canne de quinze à dix-huit pouces de long. Ces ſemeurs ſont ſuivis d'autres Nègres, avec des houes, pour ajuſter les deux morceaux de canne l'un contre l'autre, de maniere que le bout, qui vient du côté de la tête, ſoit hors de la terre d'environ trois pouces, & qu'à l'extrémité oppoſée, le bout de l'autre morceau ſoit placé de même ; après quoi, ils rempliſſent la foſſe de la terre que les pre-

Histoire Naturelle.

miers en ont tirée. Les morceaux de canne que l'on met en terre, sont pris ordinairement à la tête de la canne, un peu au-dessous de la naissance des feuilles. On leur donne quinze à dix-huit pouces de long. Plus ils ont de nœuds ou d'*yeux*, suivant le langage des Isles, plus on juge qu'ils pousseront de rejettons & qu'ils prendront promptement racine.

Jamais les voisins ne se refusent des cannes pour planter; mais comme il faut du temps pour couper les bouts des cannes, & pour les mettre en paquets, celui qui en a besoin est obligé d'envoyer ses propres Nègres pour ce travail. Labat parait persuadé que les têtes des cannes n'en produisent jamais de si belles que les tronçons qui se coupent dans la canne, & qui devant avoir plus de seve, doivent, dit-il, pousser de meilleures racines & des rejettons plus vigoureux. Le temps propre pour planter est la saison des pluies, depuis son commencement jusqu'à ses deux tiers. La terre se trouvant alors imbibée d'eau, les racines & les germes y entrent facilement; l'humidité les fait croître, & leur fournit toute la nourriture dont ils ont besoin; au lieu que dans un temps sec la terre, aride & comme brûlée, attire & consume tout le suc du plant. On ne peut avoir trop d'égard à cette différence de saison, parce que delà dépend le bon ou mau-

Histoire Naturelle.

vais succès des cannes. Le plant n'a pas été cinq ou six jours en terre, qu'on le voit lever heureusement ; &, suivant la bonté du terrain & de la saison, il produit à vue d'œil des feuilles & des rejettons. C'est alors qu'on se hâte de sarcler les herbes & les lianes, qui viennent toujours en abondance dans les terres neuves, sur-tout lorsqu'elles sont nettes & humides. Cette partie de la culture des cannes est la principale. Sont-elles seules à tirer le suc de la terre ; elles croissent & grossissent parfaitement ; mais lorsqu'elles sont accompagnées d'autres plantes, elles n'acquierent jamais de grosseur ni de suc. Il faut se garder sur-tout de laisser grainer les herbes ; dès que les graines peuvent être emportées par le vent elles infectent une terre entiere. En un mot, on ne peut pousser l'attention trop loin pour les cannes, jusqu'à ce qu'elles couvrent la terre autour d'elles, & qu'elles puissent étouffer toutes sortes d'autres plantes. Lorsqu'elles ont été sarclées deux ou trois fois, on les laisse croître en repos jusqu'à l'âge de cinq ou six mois ; & l'on recommence alors le sarclage pour n'y plus penser jusqu'à leur parfaite maturité. Elles n'ont plus d'autres ennemis que les rats, dont on s'efforce de les garantir par diverses sortes de piéges.

Le temps où l'on doit couper les cannes ne peut être fixe ; & Labat reproche là-dessus beaucou[p]

cou

Histoire Naturelle.

coup d'erreurs à la plupart des Habitans. Ils s'imaginent, dit-il, qu'une pièce coupée depuis quatorze ou quinze mois se trouve en état de l'être encore : ils la coupent ; & souvent les cannes ne donnent qu'un suc gras, verd & difficile à cuire : c'est qu'il n'est point assez mûr. Il est moins aisé de faire de bon sucre avec des cannes qui n'ont point encore leur maturité qu'avec celles qui sont au-delà ; parce que le premier de ces deux maux est sans remède, au lieu que pour le second, il suffit de ne pas employer les vieilles cannes, c'est-à-dire celles qui, après avoir fleuri, se sont renversées par terre, où elles se sont attachées par des filamens, comme par autant de nouvelles racines, & d'employer seulement les rejettons qu'elles ont poussés de tous leurs nœuds. On ne sauroit donc trop observer quel est leur degré de perfection & de maturité. Il ne dépend point de leur âge ; car celles qui ont été coupées en Janvier ont ressenti toute la chaleur & l'aridité de la saison seche, qui dure jusques dans une partie de Juillet, & qui les ayant long-temps arrêtées, ne leur a permis de pousser que de faibles rejettons. Mais celles qui sont coupées vers la fin de la sécheresse, c'est-à-dire, dans le cours de Juin & de Juillet, reçoivent le secours des pluies qui humectent la terre. De-là vient qu'aux mois de Septembre & d'Octobre, on les voit aussi

Hiſtoire Naturelle.

grandes & auſſi fournies, que celles qui ont été coupées en Janvier & Février.

Toutes les cannes, qui ſe trouvent âgées d'onze ou douze mois, lorſque la ſaiſon des pluies arrive, ne manquent point, comme les roſeaux communs, de pouſſer à leur ſommet un jet d'environ trois pieds de long. C'eſt ce qu'on nomme *leur fleche*, par alluſion aux fleches des Américains, qui ſont compoſées du jet des roſeaux communs. Ainſi, dans le langage des Iſles, les cannes ſont *en fleche*, lorſqu'elles ont leur jet; & les cannes ont *fléché*, quand ce jet eſt tombé de lui-même, après avoir fleuri. Ses fleurs ne ſont qu'un panache de petits filets, dont les extrémités ſont garnies d'un petit duvet gris & blanchâtre, & qui forment, en s'épanouiſſant, une houpe renverſée. Depuis qu'elles ont commencé à pouſſer, juſqu'à leur chûte, il ſe paſſe 18 à 20 jours, aux derniers deſquels la fleche, ou le bout de la canne, ſe ſeche, parce qu'il ne reçoit plus de nourriture, ſe détache, & tombe à terre. Alors la canne ceſſe de croître & de groſſir. Jamais une même canne ne fleurit deux fois. Si elle n'eſt pas coupée un ou deux mois après qu'elle a fléché, elle s'abaiſſe peu-à-peu, juſqu'à ſe coucher à terre, où, jettant des filets qui prennent racine, elle pouſſe quantité de rejettons. Avant qu'elle pouſſe ſa fleche, & près d'un mois après avoir fléché, elle

Hiſtoire Naturelle.

peu de ſuc, & ſon milieu eſt creux, parce que toute la ſubſtance qui gonflait ſes fibres, s'eſt portée en haut pour produire la fleche & les fleurs. Les cannes ne doivent pas être coupées dans cet état ; on n'en pourrait faire, ni du plant, ni du ſucre, ni même de l'eau-de-vie.

Lorſqu'on les croit mûres, ce qui ſe reconnait par divers eſſais, on diſpoſe les Nègres le long de la pièce, pour la couper plus également, c'eſt-à-dire ſans qu'ils y entrent l'un plus que l'autre. Si les cannes n'ont que ſept ou huit pieds de hauteur, on commence par abattre, avec une ſerpe, les têtes des rejettons de toute une ſouche, à trois ou quatre pouces au-deſſus de la plus baſſe feuille, dans l'endroit où il ne parait plus de verd. Auſſi-tót que la touffe eſt coupée, on coupe les cannes par le pied, avec l'attention de ne les pas taillader, parce que ces hachures, qui donnent entrée à la chaleur du Soleil, font évaporer la ſeve, & nuiſent au progrès des rejettons. Suivant la longueur des cannes, qu'on a coupées de la ſouche, on la diviſe en deux ou trois parties, après y avoir paſſé la ſerpe, pour ôter les barbes qui y ſont attachées. On ne laiſſe gueres, à ces parties, plus de quatre pieds de longueur ; & jamais on ne leur en donne moins de deux & demi, à moins qu'elles ne ſoient de cette petite eſpèce qu'on nomme *rottins*, & qui, venant dans

Histoire Naturelle.

les terres maigres & usées, ne sont pas naturellement plus longues. Quatre ou cinq Nègres jetten en un monceau toutes les cannes coupées, afi qu'elles se trouvent assemblées pour ceux qu doivent les lier, & qui ne s'en perde poin sous les feuilles. On met ordinairement de jeune Nègres, ou quelques Négresses, à lier les canne en paquets. Les extrémités des têtes, qu'on ap pelle *l'œil de la canne*, servent de liens, ave trois ou quatre feuilles qui se tirent aisémen On noue d'abord ensemble les feuilles de de yeux, pour donner plus de longueur au lien ensuite, selon la longueur des cannes, on éten à terre deux liens, à deux pieds l'un de l'autre & les cannes sont couchées dessus, en traver au nombre de dix ou douze. On les serre e suite, comme on lie les fagots en Europe. I coupe cesse, lorsqu'il en est temps, par l'ordre Commandeur, qui fait porter au bord du ch min les paquets de cannes; & les cabrou viennent les prendre, pour les emporter moulin. Jamais on ne coupe plus de canne qu'on n'en peut consommer dans l'espace de ving quatre heures. Si l'on en coupait pour deux trois jours, elles s'échaufferaient dans cet inte valle, elles fermenteraient, elles s'aigriraient, deviendraient inutiles pour faire du sucre, sur-te pour le sucre blanc.

Histoire Naturelle.

L'usage commun est de couper les cannes le samedi, pour commencer l'opération du moulin le lundi à minuit. Quand on ne fait que du sucre brut, on prend cette avance, sans oublier de couvrir les cannes de feuilles, dans la crainte qu'elles ne s'échauffent. Mais, si l'on travaille en sucre blanc, il vaut mieux retarder le travail de quelques heures, que de s'exposer au risque d'y employer des cannes échauffées. Labat veut qu'on ne les coupe que le lundi, de fort grand matin, & que tous les Nègres d'une Habitation y soient employés, pour hâter l'ouvrage. Comme il n'y a point de Voyageur qui ait parlé avec plus d'intelligence & d'étendue que lui, des cannes à sucre, & de la maniere de tirer cette précieuse marchandise, c'est l'extrait de ses observations qu'on a donné jusqu'ici, en regrettant que les bornes qu'on s'est imposées ne permettent point de le suivre, dans les détails de la fabrique & des instrumens qu'on y emploie. On y renvoie ceux qui cherchent à s'instruire. Du Tertre, borné presqu'uniquement à l'Histoire, fait à peine quelques remarques générales sur le sucre. Il observe, par exemple, que les cannes de Madere n'ont pas plus de deux pouces de grosseur, sans qu'il sache, dit-il, si ce défaut vient du terroir ou du défaut de pluie. Mais il assure que le sucre de cette Isle

Histoire Naturelle.

ne laiſſe pas d'être beaucoup plus fort que celui des Antilles.

Rocou.

Le *rocou*, que nous avons tant de fois nommé, ſans l'avoir décrit, n'eſt cultivé, nulle part, avec plus de ſoin qu'aux Antilles. On a vu, dans les Relations du Mexique, que les Eſpagnols le nomment *achiote*. C'eſt une teinture rouge, qui ſert à mettre en premiere couleur les laines blanches qu'on veut teindre en rouge, en bleu, en jaune, en verd. Elle provient d'une pellicule rouge, qui couvre de petites graines blanches & rondes, dont le fruit du rocouvier eſt rempli. Cet arbre, qui croît naturellement dans toute l'Amérique eſt ordinairement de la grandeur d'un prunier, mais beaucoup plus touffu : ſon écorce eſt rouſsâtre ; ſes feuilles ſont aſſez grandes, fortes, dures, & d'un verd foncé. Il porte, deux fois l'année, des fleurs d'un rouge couleur de chair, en bouquets qui reſſemblent aſſez aux roſes ſauvages, auxquelles ſuccèdent des touffes de gouſſes, couvertes de piquans, comme les châtaignes, mais plus petites & remplies de petites graines aſſez ſemblables à celles de la coriandre, couvertes d'une pellicule incarnate, qui ſe détache difficilement du grain qu'elle couvre, & qu'elle laiſſe tout blanc lorſqu'elle en eſt ſéparée.

C'eſt cette pellicule, macérée & cuite, qui compoſe la teinture qu'on nomme *rocou*. On con-

soit que la graine eſt mûre, & qu'elle a ſa parfaite couleur, quand la gouſſe, ou la coſſe, s'ouvre d'elle-même. Il ſuffit qu'une ou deux ſoient ouvertes, pour cueillir tout le bouquet, qui en contient ordinairement huit ou dix, & quelquefois plus, ſuivant la bonté du terrain. Les Nègres, grands & petits, ouvrent les gouſſes qui ne le ſont pas aſſez, en les preſſant de leurs doigts, & font ſortir avec l'ongle du pouce les graines qui ſont dedans, qu'ils recueillent dans des couis, c'eſt-à-dire, dans des moitiés des calebaſſes. Toutes ces graines ſont miſes dans de grandes auges de bois, tout d'une pièce, avec de l'eau, pour y demeurer ſept ou huit jours, juſqu'à ce que l'eau commence à fermenter. Alors on les remue fortement, avec de grandes ſpatules de bois; enſuite on les pile, avec des pilons, auſſi de bois, pour en détacher la pellicule rouge. Cette opération eſt recommencée deux ou trois fois, juſqu'à ce qu'il ne reſte aucune pellicule aux grains; après quoi, l'on paſſe le tout dans une eſpèce de crible, fait de roſeaux refendus, ou de lataniers, dont les trous ſont aſſez petits pour ne pas laiſſer paſſer les grains. L'eau qu'on en tire eſt épaiſſe, rougeâtre, & de fort mauvaiſe odeur. Elle ſe met dans des chaudieres; on l'y fait bouillir; & pendant qu'elle bout, on recueille ſon écume dans de grands baſſins. Lorſqu'elle ceſſe d'en

Histoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

rendre, on la jette, pour mettre à sa place, dans les chaudieres, l'écume qu'on en a tirée. On la fait bouillir, pendant dix ou douze heures, en la remuant sans cesse, de crainte qu'elle ne s'attache à la chaudiere, où elle pourrait se brûler ou se noircir. On connait qu'elle a la cuisson qui lui convient, lorsqu'elle commence à se détacher d'elle même de la spatule. Alors, l'ayant fait refroidir dans des auges de bois, on en fait des pelottes de deux ou trois livres chacune ; & pour empêcher qu'elle ne s'attache aux mains en lui donnant cette forme, on se les frotte de temps en temps avec de l'huile de *palma Christi*, nommée aussi *carapat* d'après les Américains. On enveloppe les pelottes, pour les conserver, dans des feuilles de balisier, amorties sur le feu.

Labat s'étend beaucoup plus sur la préparation du rocou ; mais il nous suffit d'observer encore que le temps de le planter est depuis le mois de Mars jusqu'à la fin de Mai : il ne viendrait pas moins, quand on le planterait dès le mois de Janvier ; mais il n'en rapporterait pas plutôt. On le cueille deux fois l'an, vers la Saint-Jean & vers Noël.

Les Américains épluchent les gousses, comme les Européens ; mais, au-lieu de mettre les graines dans l'eau & de les y laisser fermenter, ils les frottent dans leurs mains, qu'ils ont trempées au-

*Histoire Naturelle.*

paravant dans l'huile de carapat, jusqu'à ce que la petite pellicule incarnate soit détachée de la graine, & réduite en pâte très-claire & très-fine. Alors ils la raclent de dessus leurs mains avec un couteau, & la mettent sur une feuille pour la faire sécher à l'ombre, de peur que le soleil ne mange & ne diminue sa couleur. Ce travail est d'une longueur qui ne convient qu'à l'indolence des Caraïbes; mais il leur fait un rocou infiniment plus fin & plus brillant que celui des Européens des Isles. Lorsqu'il est sec, ils en font aussi des pelottes de la grosseur du poing, qu'ils enveloppent dans des feuilles de balisier ou de cochibou. Le matin, dès qu'ils sont sortis de leurs hamacs, ils vont se laver tout le corps à la mer, ou dans quelque riviere; &, venant s'asseoir sur une selette au milieu de leur carbet, ils s'y font peigner & trousser les cheveux par leurs femmes. Ensuite elles prennent un peu d'huile de carapat, dans laquelle elles font dissoudre du rocou, dont elles peignent, avec un pinceau, tout le corps de leurs maris. Cette peinture leur conserve la peau, la défend des impressions trop vives du soleil, & la préserve sur-tout des piquures d'une infinité d'insectes aîlés, qui ne s'éloignent jamais de leurs cases.

*Tabac.*

Le tabac, plante originaire de l'Amérique, & si propre à cette grande partie du monde, qu'avec



Histoire Naturelle.

quelque ſoin qu'on l'ait cultivée dans les autres, où l'on a porté ſa graine, on n'y en a jamais pu élever d'auſſi bon, fait le fond d'un commerce conſidérable aux Antilles. On y en reconnaît quatre eſpèces, qu'on diſtingue par la figure de leurs feuilles. Ils fleuriſſent & portent tous une graine également capable de ſe reproduire. Chaque eſpèce ſe multiplie d'elle-même, ſans autre altération que celle qui peut venir du terrain où elle eſt ſemée ou tranſplantée.

La premiere eſt le tabac, ou petun verd, que les habitans nomment ſimplement le grand petun, & qui tire ce nom de la grandeur de ſes feuilles autant que de la beauté de leur bois. Elles ont ordinairement vingt-quatre à vingt-ſix pouces de long, & depuis douze juſqu'à quatorze pouces de large. Elles ſont épaiſſes, charnues, cotonnées, maniables, & d'un très-beau verd; mais, comme elles ſont délicates & remplies de ſuc, elles diminuent beaucoup à *la pente*, c'eſt-à-dire, lorſqu'étant ſuſpendues à des perches on les expoſe à l'air, pour les faire ſécher. Cette diminution a refroidi les habitans pour la culture du grand petun, & leur fait donner la préférence à celui qu'ils nomment *tabac à langue*.

Cette ſeconde eſpèce a les feuilles à-peu-près de même longueur que la précédente; mais leur largeur ne paſſe point ſept ou huit pouces. C'eſt la

Hiſtoire Naturelle.

reſſemblance qu'elles ont avec une langue de bœuf, qui lui a fait donner le nom de tabac à langue. Elles ſont charnues, épaiſſes, fortes, liantes & graſſes, mais moins remplies de ſuc que celles du grand petun; d'où il arrive qu'elles diminuent moins à la pente, & qu'elles ſe conſervent mieux. Le tabac à langue eſt donc l'eſpèce que cultivent le plus les Iſles du Vent, c'eſt-à-dire, à la Martinique, la Guadeloupe, Marie-Galante, Saint-Chriſtophe, les Saints, la Barbade, la Grenade, la Barboude, Antigo, Nevis, Montſerrat, la Dominique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Sainte-Croix & les Vierges.

La troiſieme eſpèce eſt le tabac d'Amazone, ainſi nommé, parce que la graine vient des environs de la grande riviere des Amazones. Sa feuille eſt auſſi longue que celle des deux eſpèces précédentes; mais elle eſt beaucoup plus large, & ronde à l'extrémité. Ce qui la diſtingue encore des autres, c'eſt que les petites nervures, ou côtes, qui ſoutiennent la feuille, tombent perpendiculairement ſur la groſſe côte du milieu; au-lieu que dans les autres eſpèces, elles ſuivent le contour de la feuille, & vont en biaiſant vers la pointe. Les feuilles de ce tabac ſont fort épaiſſes, très-charnues, bien nourries; & quoiqu'elles paraiſſent fort remplies de ſuc, elles ne diminuent preſque point à la pente. Auſſi cette eſpèce paſſerait-elle

Histoire Naturelle.

pour la meilleure des trois, si l'on pouvait en fair aussi-tôt usage que des autres ; mais l'odeur en e d'abord si forte & si désagréable, que si l'on n'y e accoutumé, elle étourdit, & provoque même a vomissement, soit en fumée, soit en poudre, plus encore en machicatoire. On assure néanmoi qu'elle perd ce défaut en vieillissant, & qu'el devient excellente après avoir été gardée plus d'u an. Labat donne même une méthode pour la rend tout-d'un-coup fort douce ; c'est de l'exposer u seconde fois à l'air avant que de la mettre corde, lorsqu'elle a passé à la pente le temps o dinaire.

La quatrieme espèce est celle qu'on appel *tabac de Verine*, du nom d'un petit village sit près de la ville de Cumana dans la Terre-ferm d'où l'on prétend que sa graine est venue aux Isle C'est le plus petit. Ses feuilles arrivent rarement la longueur de dix pouces : elles sont étroite rudes, ridées, fort pointues, & ne laissent p d'être assez nourries ; mais, comme elles ont bea coup de suc, elles diminuent si considérableme à la pente, qu'elles sont d'un très-médiocre prof Cependant le tabac de Verine passe pour le mei leur qu'il y ait au monde. Son odeur est douc aromatique, tirant sur celle du musc qu'il a natu rellement, qu'il conserve en fumée comme e poudre, & qu'il communique si facilement au

autres espèces, qu'un tiers ou un quart de la sienne, mêlé avec une autre, suffit pour transformer le tout en Verine. Il est surprenant qu'avec cet avantage, on en cultive très-peu aux Isles du Vent; le Labat en fait un reproche amer à ces Colonies.

Les fleurs de ces quatre espèces de tabac sont les mêmes, pour la forme & la couleur, & ne diffèrent que par la grandeur, qui est toujours proportionnée à celle de la tige. Elles sont portées sur une queue assez forte, composées de cinq feuilles qui, d'un tuyau d'environ six lignes de longueur, s'épanouissent sans s'éloigner l'une de l'autre, & font un calice pentagone, contenant cinq étamines, avec un pistil, qui, venant à s'alonger, se change en une petite silique où sont renfermées les semences de la plante. Ces graines sont noires, assez fermes, à-peu-près de la grosseur, de la figure & de la consistance de celles du pavot. A mesure qu'elles mûrissent, la fleur change : de couleur de chair qu'elle était d'abord, elle devient feuille morte; elle se fane enfin, se seche & tombe, quand la graine arrive à sa parfaite maturité. Si l'on ne prenait pas soin d'arrêter la plante, elle ne cesserait pas de croître; on en a vu, aux Isles Françaises, de cinq ou six pieds de haut : mais on l'arrête à la hauteur d'environ deux pieds, non-seulement parce qu'à la fin

Histoire Naturelle.

les feuilles manqueraient de nourriture, mais encore pour l'empêcher de grainer. Le suc & la force de la plante concourent plutôt à la conservation de l'espèce, qu'à la nourriture des feuilles; ce feroit autant de perdu pour la perfection qu'on demande à cette marchandise. On ne laisse croître que les plantes qu'on destine à fournir de la semence pour l'année suivante.

Le tabac demande une terre grasse, médiocrement forte, profonde, unie, qui ne soit ni trop humide ni trop seche, le moins exposée qu'il est possible aux vents forts & au grand soleil. Le froid lui feroit encore plus nuisible : mais il n'est connu, aux Antilles, que sur quelques hautes montagnes. Cette plante mange extrêmement la terre, & ne porte rien qui puisse l'améliorer. Aussi la même terre ne produit-elle pas longtemps du tabac de la même qualité. C'est ordinairement au mois de Novembre qu'on le seme, environ trois semaines avant la fin des pluies. On choisit, autant qu'il est possible, un terrain neuf & frais, tel qu'on le trouve facilement à la lisiere d'un bois. On mêle la graine avec six fois autant de cendre ou de sable, parce qu'autrement sa petitesse la ferait lever d'une épaisseur qui l'étoufferait, & qui ne permettrait pas de transplanter les plantes sans endommager trop les racines. Elle lève ordinairement dans l'espace de quatre ou cinq

jours. Dès qu'elle sort de la terre, on doit la couvrir de feuillages, pour la garantir des ardeurs du soleil. Pendant qu'elle croît, on prépare le terrain où elle doit être transplantée : si c'est une terre neuve, on arrache les herbes & l'on brûle soigneusement les souches & les racines des arbres qu'on a fait abattre. Les terres, qui ont déjà servi, demandent encore plus de soins : ce sont des sources presqu'inépuisables de toutes sortes de plantes, qu'il faut continuellement sarcler, si l'on veut que celles du tabac croissent bien. On partage ensuite le terrain en allées paralleles, éloignées d'environ trois pieds les unes des autres, sur lesquelles on plante des piquets en quinconce, à trois pieds de distance entr'eux. L'expérience fait connaître qu'il vaut mieux planter en quinconce qu'en quarré, parce que les plantes ont plus d'espace pour étendre leurs racines, & pousser leurs tiges & leurs feuilles. Chaque plante de tabac doit avoir au moins six feuilles, pour être transplantée. Il faut que le temps soit pluvieux, ou si couvert, que la pluie paraisse prochaine. On ajuste le trou, à la place de chaque piquet ; & l'on y met une plante bien droite, les racines étendues. On l'enfonce jusqu'à la naissance des plus basses feuilles, & l'on presse mollement la terre autour des racines, pour soutenir la plante sans la comprimer. Elle reprend dans l'espace de vingt-quatre heures, sans que

Histoire Naturelle.

les feuilles mêmes aient souffert la moind[re] altération.

Un champ, de cent pas en quarré, doit con[te]nir dix mille plantes à la Guadeloupe, où le p[as] n'est que de trois pieds, & douze mille cinq ce[nts] à la Martinique, où il est de trois pieds & dem[i]. On compte que l'entretien de dix mille plan[tes] occupe trois hommes, & qu'elles rendent envir[on] quatre mille livres de tabac. Il est ordinaireme[nt] quatre mois en terre, avant que d'être coupé. (On) connaît qu'il approche de sa maturité, lorsque [ses] feuilles commencent à changer de couleur, & q[ue] leur verd s'obscurcit. Bientôt elles penchent ve[rs] la terre, comme si la queue qui les attache à l[a] tige avait peine à soutenir le poids du suc d[ont] elles sont remplies. Leur odeur se fortifie, & [se] répand bien plus loin : enfin, lorsqu'en les pli[e] on s'apperçoit qu'elles cassent plus facilemen[t], c'est une marque certaine de maturité. On atte[nd] pour couper la plante, que la rosée soit tomb[ée] & que le soleil ait desséché toute l'humidité qu'e[lle] avait répandue sur les feuilles. Alors on cou[pe] toutes les plantes par le pied, à deux pouces [de] terre ; on les laisse tout le reste du jour près [de] leurs souches, avec le soin de les retourner p[lu]sieurs fois ; on les transporte le soir aux cas[es] & l'on évite sur-tout de leur laisser passer la nui[t à] découvert, parce que rien ne leur est si contra[ire]

Histoire Naturelle.

de la rosée, qui est fort abondante dans ces climats chauds.

Tout ce qui regarde la maniere de préparer le tabac n'appartient point à notre dessein ; mais observons qu'on lui donne plusieurs formes. La plus grande partie se file de différentes grosseurs ; le plus gros n'excède pas un pouce de diamètre, comme le plus petit n'a jamais moins de cinq lignes. C'est le petit tabac, mis en rôle, & nommé *[illegible]uet*, dont on a fait long-temps un fort grand commerce à Dieppe, & qui était la base de celui des Normands dans le Nord. Le poids des rôles est depuis dix jusqu'à deux cens livres. Ceux qui viennent du Brésil sont couverts ordinairement d'un cuir verd, c'est-à-dire, d'une peau sans apprêt. Mais, quoique cette précaution soit utile pour les conserver, elle n'est point en usage aux Isles du Vent, parce que les peaux y ont toujours été rares. Il y a trois autres manieres d'employer les feuilles du tabac : on les met en andouille, en torquette & en paquets. Ce qu'on nomme *andouille* est une espèce de fuseau, tronqué par les bouts, qui se fait en étendant des feuilles les unes sur les autres, en les roulant, lorsqu'elles ont l'épaisseur qu'on veut leur donner, & les couvrant ensuite d'un morceau de toile imbibée d'eau de mer, qu'on lie fortement avec une corde, & qu'on laisse dans cet état, jusqu'à ce que les feuilles ne

Histoire Naturelle.

faſſent plus qu'un ſeul corps. Cette méthode e fort uſitée à Saint-Domingue. Les torquettes ſont à-peu-près de même, avec cette différenc qu'elles ſont plus longues & moins preſſées. Le uſage ordinaire eſt pour faire le tabac en poudr & pour les bouts que l'on fume; car on ſe ſe peu de pipes en Amérique. Les Eſpagnols, l Portugais, quantité de Français & d'Anglais, to les Caraïbes, & preſque tous les Nègres, fume en bouts. Ces bouts, que les Eſpagnols nomme *cigales*, ſont de petits cylindres de ſix à ſept po ces de long, & de cinq à ſix lignes de diamètr compoſés de feuilles de tabac qu'on coupe de ce longueur, & qu'on enveloppe dans un morceau d feuille qu'on nomme la robe, tournée autour d celles qui compoſent le milieu, & dont on arrê le bout avec un fil: c'eſt cette partie qu'on tient la bouche, pendant que l'autre eſt allumée. Il e rare de trouver les Eſpagnols ſans leur proviſio de *cigales*, qu'ils portent ordinairement dans d petites gibecieres de cuir parfumé, à-peu-près ſem blables à nos Portes-Lettres. Jamais ils ne man quent, ſur-tout en ſortant de table, de préſente des *cigales* à leurs convives.

Quoique les torquettes ſervent à faire du taba en poudre, les Iſles Françaiſes n'en font plus de commerce au-dehors, & conſument tout ce qui s'en fabrique par cette méthode. Il eſt aſſez rare

Histoire Naturelle.

ussi qu'on transporte, hors des Isles du Vent, les euilles de tabac en paquets; mais cette préparaion a ses avantages. On n'y emploie que le tabac e Verine, que la petitesse de ses feuilles y rend lus propre que la grande espèce. Lorsqu'elles nt été sechées à la pente, on les détache de leur ge, pour les étendre les unes sur les autres, entre es feuilles de balisier amorties. On les couvre 'une grosse pierre, qui, les tenant étendues, heve de leur faire jetter, dans cette situation, humidité qui leur reste. Ensuite on en fait des aquets, de vingt-cinq feuilles chacun, qu'on lie r les queues; &, pour les conserver long-temps ines, on les met dans un lieu qui ne soit ni trop c ni trop humide. Ce tabac n'est susceptible aucune fraude: comme on le voit sous toutes s faces, on est sûr qu'il n'est pas mêlé de feuilles spectes ni de rejettons.

Ce qu'on nomme *rejetton* est une quantité de ouvelles feuilles, qui repoussent au tr[illegible]c de la ante qu'on a coupée à deux pouces de terre, qu'on laisse croître jusqu'à leur maturité. Elles e ressentent de sa foiblesse; c'est-à-dire qu'elles ne ont jamais si grandes, si charnues, ni si fortes que s premieres. Cependant, par une économie mal ntendue, les Habitans ne laissent pas de les y nêler. Quelques-uns même poussent l'avarice jusu'à faire servir les troisiemes feuilles que la

Histoire Naturelle.

plante continue de produire après les rejettons. C'est ce mêlange qui a décrié les tabacs des Isles du Vent, qui avaient toujours été de pair avec les meilleurs tabacs du Brésil. Si les Portugais du Brésil, les Espagnols des grandes Antilles, les Anglais de la Virginie, & les Français de Saint-Domingue ne négligent pas les rejettons, c'est que leur terrain étant plus uni, plus gras, plus profond, & souvent plus neuf que celui des Isles du Vent, les plantes reçoivent plus de nourriture, & sont plus en état de fournir à la production de ces nouvelles feuilles. D'ailleurs ils feraient beaucoup mieux, eux-mêmes, de ne pas les employer. Leur tabac en vaudrait mieux; car ils ne peuvent désavouer que ces secondes & troisiemes productions ne soient toujours fort inférieures à la premiere. Labat joint ici d'utiles considérations : « Quand » cette économie, dit-il, aurait été supportable » dans l'origine des Colonies, & lorsqu'on y a » commencé à planter le tabac, parce que les terres » y avaient alors toute leur force, il est certain » qu'elle est pernicieuse à présent, sur-tout si l'on » emploie les terres qui sont depuis long-temps en » valeur. Pour rendre son ancienne réputation au » tabac des Isles Françaises, il faudrait le cultiver » dans des terrains neufs qui n'y manquent point » encore, (sans compter ce que la France possède » en terre ferme), & défendre absolument le tabac

de rejetton ; il faut ordonner que les plantes soient arrachées, au lieu d'être coupées à deux pouces de terre. Nos Isles auront alors du tabac qui ira de pair avec celui du Brésil & de la Nouvelle-Espagne, & beaucoup meilleur que celui de Virginie & de la Nouvelle-Angleterre. Alors on rétablira un commerce qui sera la richesse de la France & de ses Colonies de l'Amérique. »

Histoire Naturelle.

Il est constant, si l'on s'en rapporte à l'expérience du même Voyageur, que les terres de Cayenne, & de la partie Française de Saint-Domingue, sont aussi bonnes & aussi propres pour le tabac, que les meilleures de toute l'Amérique. Il reste de très-grands terrains neufs à la Guadeloupe, & dans la grande terre de cette Isle, à la Désirade, à Marie-Galante, à la Grenade, à Saint-Martin, Saint-Barthélemy, Sainte-Croix, & dans quelques quartiers de la Martinique, aussi favorables qu'on puisse le desirer à la culture du tabac, à présent incultes, & menacés d'être bien des siécles sans habitans, si l'on ne remet pas cette marchandise en valeur ; & l'on ne doit pas s'imaginer qu'elles puissent être employées autrement que par la culture du tabac. Tout le monde n'est pas en état de commencer un établissement par la construction d'une sucrerie. Il en coûte pour cette entreprise ; &, quand il se trouverait assez d'aven-

Histoire Naturelle.

turiers riches, il faudrait un grand nombre d'années pour dégraisser le terrain qu'ils auraient fait défricher, & le rendre propre à donner des cannes dont on pût tirer de bon sucre blanc. D'ailleurs les sucreries sont déjà si nombreuses, que le Royaume ne peut consommer la moitié du sucre qui se fait à présent dans nos Colonies. « C'est » donc à la culture du tabac qu'il faut penser sur » toutes choses, & se souvenir que c'est à cette » plante que nous sommes redevables de l'éta» blissement de nos Colonies. C'était le com» merce libre du tabac, qui attirait à Saint Chris» tophe une multitude de vaisseaux de toutes les » Nations, & des habitans en si grand nombre, que » dans la seule partie Française de cette Isle, on » comptait plus de dix mille hommes capables de » porter les armes; au-lieu que par la ruine de ce » commerce, depuis que le tabac a été mis en » partie, on s'y est vu obligé de s'attacher pres» qu'uniquement à la fabrique du sucre; ce qui » a tellement diminué le nombre des habitans, » qu'on n'y a pu rassembler ensuite plus de deux » mille hommes. La Martinique, la Guadeloupe, » & les autres Colonies Françaises, sont dans le » même cas. Ceux qui les ont connues ancienne» ment ne peuvent voir, sans gémir, l'état où » elles sont aujourd'hui, dépeuplées d'habitans » blancs, & peuplées seulement de Nègres que

Leur grand nombre met en état de faire des soulevemens & des révoltes, auxquelles on n'a résisté jusqu'à présent que par une faveur particuliere du Ciel. C'est le nombre des Blancs qui fait la force des Colonies : la multitude des Esclaves est inutile pour la défense du Pays, & pernicieuse même lorsqu'il est attaqué. Mais la multitude des Blancs ne peut être composée que de ce qu'on nomme petits habitans ; & ces petits habitans ne peuvent subsister que par la culture & le commerce libre du tabac. »

Histoire Naturelle.

Labat avoue néanmoins que le commerce & la manufacture des sucres sont des objets de la plus haute importance : mais il veut qu'on lui accorde que c'est ce qui a dépeuplé, & par conséquent affaibli les Isles ; parce que le terrain nécessaire pour une sucrerie, sur laquelle il n'y a que quatre ou cinq blancs, & souvent bien moins, était occupé par cinquante ou soixante habitans portant les armes, capables de défendre le pays, & faisant une consommation de denrées & de marchandises de l'Europe, beaucoup plus considérable qu'on ne peut l'attendre des Maîtres & des Esclaves d'une sucrerie, en quelque nombre qu'on veuille les supposer. On a vu que quatre ou cinq aunes de grosse toile, avec un peu de viande salée, suffit pour l'entretien & la nourriture d'un esclave. « On ne lui donne ni bas, ni souliers,

Histoire Naturelle.

» ni chapeau, ni chemises, étoffes, perruques, gan[ts,]
» ni mille autres choses dont les Blancs ont beso[in]
» pour se vêtir, & se conformer aux modes d[e]
» l'Europe. Les esclaves ne consomment ni vin, [ni]
» liqueurs, ni fruits secs, ni huile, ni farine de fro[-]
» ment, ni épiceries, ni meubles, argenterie, drap[s,]
» dentelles, étoffes d'or & de soie, armes, muni[-]
» tions, en un mot, une infinité d'autres chose[s]
» dont les Blancs se font une nécessité d'être tou[-]
» jours fort abondamment pourvus. Cependant c[e]
» sont ces denrées & ces marchandises qui formen[t]
» le fond d'un commerce immense, que la Franc[e]
» peut avoir avec ses Colonies; moyen sûr & tou[-]
» jours infaillible pour l'enrichir, en faisant roule[r]
» ses manufactures, & travailler une infinité d'ou[-]
» vriers & de matelots. »

Cacao.

On ne parlera ni de l'indigo, ni du café, dont on a déjà traité dans la description des Indes Orientales, & qu'une heureuse culture ne fait pas moins prospérer aux Antilles; mais on a remis à donner ici quelque explication des propriétés du cacao. L'arbre qui le porte, & qu'on nomme indifféremment *cacaotier* & *cacaoyer*, croît naturellement & sans culture, dans une infinité d'endroits de l'Amérique, entre les deux tropiques. On en trouve des forêts entieres aux environs de la riviere des Amazones, sur la côte des Caraques & de Carthagène, dans l'isthme de Darien, dans l'Yucatan, Honduras,

les provinces de Guatimala, de Chiapa, de Soconusco, de Nicaragua, de Costa ricca, & quantité d'autres. Les Isles de Cuba, de Saint-Domingue, de la Jamaïque & de Portoric, en produisent beaucoup, qu'on regarde à présent comme sauvages, par comparaison à ceux qu'on cultive, quoiqu'au jugement de quelques Voyageurs, ils méritent une véritable préférence. Les Petites Antilles n'ont pas été privées de ce fruit; sur-tout la Martinique, la Grenade & la Dominique. Labat déclare qu'il n'en a pas trouvé à la Guadeloupe, quoiqu'il ait assez couru, dit-il, les bois de cette Isle : mais il n'ose conclure qu'elle n'en ait point, parce que les cacaoyers qu'on y cultive y viennent en perfection. Histoire Naturelle.

On a reconnu, depuis long-temps, que la Martinique est celle des Isles Françaises où cet arbre croît le mieux; ce qui n'a point empêché que les Français n'aient été fort lents à le cultiver. Un Juif, nommé Benjamin d'Acosta, fut le premier, comme on l'a déjà fait observer, qui planta une cacaoyere, en 1660. Elle subsistoit encore en 16[illegible] : mais le cacao ne passant point encore pour une bonne marchandise en France, parce que le chocolat n'y était pas fort en usage, & qu'il était chargé de gros droits d'entrée, les habitans de la Martinique ne s'attachaient qu'au sucre, au tabac, à l'indigo, au rocou, au coton,

Histoire Naturelle.

&c. dont la grande consommation rendait le débi plus sûr. Enfin le chocolat s'étant mis fort à l mode, on pensa sérieusement à cultiver les arbr qui produisent le cacao, vers 1684. C'est l'anné qu'on donne pour date des cacaoyeres qui o suivi celle d'Acosta.

Le cacaotier sauvage croît fort haut, fort gr & fort branchu. On arrête ceux qu'on cultive, la hauteur de douze ou quinze pieds; non-se lement pour se donner plus de facilité à cueill leur fruit, mais encore pour les exposer moi aux injures de l'air & du vent, parce qu'ils so d'une délicatesse surprenante. L'écorce en e brune, vive, mince, adhérente au bois, qui e blanchâtre, léger & poreux : il a les fibres lo gues, droites, assez grosses, & ne laisse pas d'êt souple. En quelque saison qu'il soit coupé, c y remarque beaucoup de seve ; ce qui peut ven du terrain où il veut être planté, qui do être de bon fond, frais & humide. La feuil est ordinairement longue de huit à neuf pouce quelquefois plus, mais rarement moins, ce n'est dans un mauvais fond. Elle a, dans plus grande largeur, un peu plus du tiers d cette longueur; elle est pointue par les deux bou & tient aux branches par une queue forte & bi nourrie, de deux à trois pouces de long. Sa co leur, par-dessus, est d'un verd vif, & plus charg-

-dessous. Son contour, & on plus grand ètre jusqu'à sa pointe, est d'une très-belle ur de chair; & cette partie est si délicate, e moindre vent, où les rayons du Soleil, illent bientôt. Les fibres ou nervures, qui ennent les feuilles, approchent beaucoup de s du cerisier.

Histoire Naturelle.

n ne voit jamais cet arbre entierement dé- llé de ses feuilles : celles qui tombent sont -tôt remplacées par celles qui sont prêtes à ître. Il fleurit & porte du fruit, deux fois l'an, ne la plupart des arbres de l'Amérique. On dire même qu'il produit sans cesse, puis- n'est jamais sans fleur ou sans fruit. Cepen- les récoltes les plus abondantes se font vers olstices, c'est-à-dire, vers Noël & la Saint- , avec cette différence, que celle de Noël a meilleure.

n est étonné qu'un fruit si gros vienne d'une si e fleur : le bouton qui la renferme, n'a pas deux s de diamètre & trois de hauteur. Cependant y compte, lorsqu'il est ouvert, dix petites lles, qui forment un petit calice, au centre uel est un fort petit pistil alongé, avec cinq s & cinq étamines à l'entour. Les feuilles sont leur de chair pâle, mêlées de taches & de ntes rouges; les filets d'un rouge de pourpre; étamines d'un blanc argenté, & le bouton

Histoire Naturelle.

d'un blanc moins clair : c'eſt ce bouton, qui for[me] le fruit. Les fleurs n'ont aucune odeur. El[les] viennent toujours par bouquets, dont la plup[art] tombent. L'arbre ne pourrait ſoutenir ſes fruit[s] ſi toutes les fleurs ſe nouaient, ni leur donner [la] nourriture qui leur convient. Elles ne croiſſ[ent] point au bout des branches, comme aux arb[res] de l'Europe; elles ſortent depuis le pied du tron[c] juſqu'au tiers des cinq groſſes branches. On o[b]ſerve qu'elles naiſſent aux endroits qui avai[ent] des feuilles dans la jeuneſſe de l'arbre, comm[e] s'ils étaient les plus tendres & les plus faciles [à] s'ouvrir.

Les fruits, qui ſuccèdent à ces fleurs, reſſe[m]blent à des concombres : ils ſont pointus par [le] bout, partagés dans toute leur longueur, comm[e] les melons à côtes, & parſemés de petits tub[er]cules. L'écorce du fruit, ſuivant ſa groſſeur [&] celle de l'arbre qui le porte, a depuis trois ju[s]qu'à cinq lignes d'épaiſſeur, & le fruit entie[r] depuis ſept juſqu'à dix pouces de long, ſur tro[is] à quatre pouces de diamètre. Sa groſſeur fait ſen[tir] pourquoi la Nature l'a placé au tronc de l'arbre & au gros des cinq principales branches : les pe[tits] rameaux rompraient, s'il venait à leurs ex[trémités]. On diſtingue des cacaos de trois cou[leurs]; les uns d'un blanc pâle, tirant un peu ſu[r] le verd; les autres, d'un rouge foncé, & les

Histoire Naturelle.

...emes, rouges & jaunes; mais le dedans, & ...amandes qu'ils contiennent, sont de même ...leur, de même substance & de même goût. Au... les trois couleurs de l'écorce ne sont-elles ...les espèces différentes; & ceux qui en dis... ...ent trois ou quatre, se trompent. Il n'y en a ...e seule, aux Isles comme dans le Continent. ...uleur des gousses, en-dedans, est de chair ... elles renferment une substance de même ...ur, assez légere, & très-délicate, à-peu-... du goût des pepins de grenade. C'est cette ...e, qui se nomme cacao : elle environne ...-cinq amandes, qui y sont attachées par de ...tits filamens. Il est très-rare d'en trouver ..., si ce n'est dans les gousses avortées, & ...are encore d'en tirer davantage. Les arbres ...s puissans, les mieux nourris, à l'âge même de ... ou douze ans, n'en portent pas plus que ...nes; mais elles sont plus grosses, & c'est la ...ifférence qu'on remarque dans les cacaoyers ...s du Vent, de Saint-Domingue, des Ca-..., & de la Nouvelle Espagne. Ces amandes, ...caos, sont longues, aux Isles, de neuf à ... lignes, plus ovales que rondes, pointues ...s deux bouts, mais inégalement; leur dia-... est de cinq à sept lignes : la chair est d'un ... qui tire sur l'incarnat; compacte, assez pe-... pour son volume. Lorsqu'on la tire de la

Histoire Naturelle.

gouſſe, elle eſt huileuſe, amere, fort douce
toucher, & couverte d'une pellicule fort
de même couleur. Si l'on tire de terre des aman
de cacao, qu'on y ait laiſſées deux ou trois jou
& qui ſe diſpoſent à rompre leur envelop
on voit que leur ſubſtance n'eſt compoſée
de deux feuilles, pliſſées & engagées l'une
l'autre, qui partent d'un petit piſtil rond,
d'environ la longueur d'une ligne, poſé au g
bout de l'amande, qui eſt le germe de l'arbre,
qui pouſſe en terre ſa racine.

Le cacao des Iſles du Vent eſt le plus p
Celui de Saint-Domingue, de Cuba & de P
toric, eſt toujours plus gros, mieux nourr
plus peſant. Celui des Caraques eſt plus p
plus grand, & ne reſſemble pas mal aux gro
feves de marais. Lorſque les amandes de cacao
ſeches, elles ſont toutes d'un rouge-brun.

Nous laiſſons aux curieux le ſoin d'étud
dans Labat, la bonne méthode de cultiver
cacaoyers; mais nous obſerverons que l'ama
n'eſt que ſept ou huit jours à pouſſer, qu
pouſſe en même-temps par les deux bouts,
le plus gros rompt ſa pellicule pour former l'arb
& que le petit pouſſe en terre, pour faire la gro
racine; enfin que le gros ſort de terre couv
de la pellicule, comme un bouton, qui ache
de la rompre & la fait tomber en s'épanouiſſ

Quinze ou vingt jours après, il a cinq ou six pouces de haut, & quatre ou six feuilles. A dix ou douze mois, l'arbre a près de deux pieds de hauteur, & jusqu'à seize feuilles. A deux ans, il arrive à la hauteur de trois pieds & demi, souvent de quatre; & le bouton, qui s'est toujours soutenu au centre des deux dernieres feuilles, s'ouvre alors, pour se partager en cinq branches, rarement en six, & jamais en sept. On coupe la septieme, parce qu'elle gâterait la division ordinaire des branches de l'arbre, qui fait une partie de sa beauté. Alors les feuilles cessent de croître sur le tronc, & poussent sur les maîtresses branches, qui en produisent de plus petites à mesure qu'elles s'élevent, pendant que le tronc croît lui-même & grossit, à proportion du suc qu'un terrain frais lui fournit. Il ne commence à fleurir qu'à deux ans & demi. A six, il est dans toute sa force.

Il se trouve des cacaoyers, qui portent jusqu'à deux cens cinquante gousses; mais ce sont des arbres de vingt ans, grands, forts, en bonne terre, & bien défendus contre tous les vents. On ne compte ordinairement la récolte de Noël, que sur le pied d'une livre, ou d'une livre & demie par arbre, & celle de la Saint-Jean sur le pied d'une livre. Il faut quatre cens amandes seches pour la livre, ce qui doit s'entendre néanmoins du cacao des Isles du Vent; car il en faut moins

Histoire Naturelle.

aux Isles de Saint-Domingue & de Cuba, où
est plus gros; & moins encore aux Caraque
Ainsi, seize gousses produisent une livre d'amand
seches : mais, comme la pesanteur du cacao d
minue de moitié en sechant, huit gousses donne
une livre d'amandes vertes. Vingt Nègres peuve
entretenir & cultiver cinquante mille cacaoyer
& faire encore du manioc, du maïs, des poi
des patattes, des ignames, au-delà de ce qu
faut pour leur entretien. Cinquante mille arbr
donneront au moins, l'un portant l'autre, ce
mille livres d'amandes, qui, vendues à se
sols six deniers, prix médiocre, & le pl
bas auquel on ait jamais vu le cacao, produise
la somme de 37500 livres. Ce profit est d'a
tant plus considérable, que, demandant pe
de frais, il entre presqu'entierement dans
bourse du Maître. C'est un avantage considérab
que la culture des cacaoyers a sur celle des cann
à sucre. On a vu qu'une sucrerie, pour rapporte
la même somme en sucre blanc ou brut, demand
trois fois autant d'esclaves, de moulins, de cha
rettes, des bœufs, des chevaux, différentes sorte
d'ouvriers, & de raffineurs, qui mettent leur
services à fort haut prix. Labat se croit en droi
de conclure, depuis que le chocolat s'est mis
la mode, qu'une cacaotiere est une riche mine
d'or

, pendant qu'une ſucrerie n'eſt qu'une mine Hiſtoire Naturelle.
fer.

ans le partage des opinions ſur la nature du
, l'expérience & les obſervations du même
ageur, doivent être d'un grand poids. Les
ains Eſpagnols & les Médecins déclarent
eſt froid & ſec. Ecoutons Labat : « On
peut diſconvenir, dit-il, qu'il ne ſoit
leux & amer; or tout ce qui a ces deux
alités eſt chaud, & d'autant plus qu'il les
dans un plus haut degré. Il n'y a point
fruit dont on puiſſe tirer plus d'huile
e du cacao, ni qui ſoit d'une plus grande
ertume; il n'y a point de fruit plus chaud:
mment ſerait-il donc tempéré? Serait-ce
y mêlant du ſucre, de la canelle, du girofle
de l'eſſence d'ambre? mais toutes ces drogues
t très-chaudes; &, quoiqu'elles ne doivent
rer qu'en petite quantité dans la compoſition
chocolat, il eſt viſible que leur chaleur, jointe
a chaleur tempérée du cacao, doit former
compoſé très-chaud. Les Eſpagnols juſtifient
ément l'uſage qu'ils ont de mêler avec le cacao
antité d'ingrédiens fort chauds, puiſqu'ils le
oient très-froid, juſqu'à prétendre qu'il eſt
pable de faire tomber en phthyſie ceux qui en
ennent avec excès. C'eſt ſur ce principe, qu'ils
mêlent une quantité conſidérable de canelle,

Histoire Naturelle.

» de sucre, de piment, de graine de bois d'Inde,
» de girofle, d'ambre, de musc, & sur-tout de
» vanille; ingrédiens que tout le monde reconnaît
» très-chauds. Ils nous assurent que le cacao, fondu
» avec toutes ces drogues, compose un tout extrêmement
» trêmement tempéré. Leur raisonnement paraît
» bon, & s'accorde bien avec leur principe. Un
» écrivain Français prouve la bonté du chocolat
» par la prodigieuse consommation qui s'en fait
» dans toute l'Amérique: il pouvait ajouter qu'elle
» n'est pas moindre en Espagne, en Portugal, en
» Italie, en Angleterre & dans tout le Nord; &
» que, sans le prix excessif où il est en France
» l'usage n'y en serait pas moins commun. Il ajoute
» que de tant de Peuples qui en usent, sans distinction
» tinction d'âge, de sexe, souvent sans régle &
» sans modération, pas un ne s'est encore plaint
» d'en avoir ressenti la moindre incommodité;
» qu'au contraire ils ont éprouvé qu'il étanche
» la soif, qu'il rafraîchit, qu'il engraisse, qu'il
» répare en un instant les forces perdues par le travail,
» vail, qu'il fortifie, qu'il procure le sommeil,
» qu'il aide à la digestion, qu'il adoucit & purifie
» le sang; en un mot qu'il conserve la santé &
» qu'il prolonge la vie. Je conviens de tout; rien
» n'est plus vrai: mais que cet écrivain convienne
» aussi, qu'à l'exception des Français des Isles,
» tous ces peuples prennent le chocolat prépa[ré]

à la maniere Eſpagnole. S'il eſt donc certain que le cacao préparé à la maniere Eſpagnole, c'eſt-à-dire, mêlé avec tant d'ingrédiens chauds, eſt encore tempéré, comme il doit l'être pour produire tant de bons effets, ne doit-on pas conclure que de lui-même il n'eſt pas tempéré, & qu'au contraire il eſt froid, puiſqu'il a beſoin de tant de chaleur étrangere pour devenir tempéré, ou que, malgré tant d'ingrédiens chauds, auxquels on le joint, il ne ceſſe pas d'être tempéré. »

Labat joint à ce raiſonnement, la maniere dont on prépare le chocolat en Amérique. On fait brûler, ou rôtir, les amandes du cacao dans une poëlle, comme le café. Cette premiere préparation eſt abſolument néceſſaire : elle dépouille le cacao de la pellicule dure & ſeche qui le couvre ; & le mouvement, qu'elle excite dans ſes parties, donne l'iſſue à l'huile dont elles ſont remplies. On le fait brûler plus ou moins, ſuivant la différence des goûts. Les Eſpagnols d'Amérique le brûlent, juſqu'à ce que les amandes ſoient tout-à-fait noires ; les Américains & les Français des Iſles le brûlent beaucoup moins. Les premiers prétendent que la pâte en devient plus fine, & que le ſucre s'y incorpore plus facilement. A la vérité, les amandes, qui ſont rôties juſqu'à l'excès, ſe pilent plus aiſément, & ſe paſſent mieux ſur

Histoire Naturelle.

la pierre : mais leur ſubſtance eſt alors changée ; l'huile eſt exhalée ; à peine conſervent-elles aſſez d'amertume pour faire connaitre ce qu'elles ont été. Labat ſe déclare pour la méthode des Américains & des Inſulaires Français : ils ne brûlent les amandes, qu'autant qu'il le faut pour ôter avec facilité la pellicule qui les couvre, & pour exciter le mouvement néceſſaire à leurs parties, mais ſans endommager la ſubſtance, & ſans la priver de cette huile ſpiritueuſe, qui fait la plus grande partie de ſa bonté. Auſſi le chocolat des Iſles Françaiſes eſt-il plus nourriſſant, & demande-t-il plus de ſucre pour abſorber ſon amertume.

Lorſque les amandes ſont rôties, & mondées de leur peau, on les pile dans un mortier de gayac, bois très-dur, & preſque ſans pores. Le pilon eſt du même bois. C'eſt ainſi qu'on les réduit en pâte ; mais, comme elle ſerait encore groſſiere, on la broie ſur une pierre, avec un rouleau de fer poli, pour la rendre auſſi fine, auſſi déliée qu'elle puiſſe l'être. Les pierres qu'on y emploie, doivent être fermes, un peu poreuſes, afin que le feu qu'on met deſſous les échauffe plus facilement ; mais elles ne doivent point être ſujettes à ſe fendre, non plus qu'à ſe calciner ; & leur grain doit être aſſez dur pour ne pas s'égrainer. Elles doivent être polies, & ſoigneuſement lavées, lorſqu'on a ceſſé de s'en ſervir. On leur donne

Histoire Naturelle.

rdi..airement quinze à dix-huit pouces de large, r deux pieds & demi de longueur. Elles ſont ncaves, c'eſt-à-dire creuſées dans toute leur lon- eur, épaiſſes de trois ou quatre pouces, avec uatre petits ſoutiens, de ſix pouces de hauteur ux quatre coins, pour ſe donner le moyen de ettre du feu deſſous. Le rouleau eſt de fer poli, de marbre, ou de bois de gayac. Dans les ys fort chauds, il n'eſt pas beſoin de mettre du ſous la pierre; la chaleur du climat eſt ſuffi- nte, ſur-tout ſi l'on travaille au Soleil. On met elque toile autour de la pierre, pour re- illir les fragmens de la pâte qui peuvent nber. Aux Iſles, ce ſont des feuilles de baliſier on emploie. On met peu de pâte à-la-fois ſur pierre; on la broie en l'étendant, & la preſſant c le rouleau, comme les pâtiſſiers étendent la e pour feuilleter. A meſure qu'elle s'étend la pierre, on la ramaſſe avec un couteau, on ommence à l'étendre, à la preſſer, juſqu'à ce e l'œil, ou le doigt, la faſſe juger d'une ex- me fineſſe. C'eſt dans ce travail que conſiſte bonne façon du chocolat, dont il faut que s parties ſe diſſolvent ſi parfaitement dans l'eau, 'il ne reſte rien au fond des vaſes, qui uiſſe faire connaitre la matiere dont il eſt mpoſé.

Lorſqu'on veut le conſerver long-temps, ou

Histoire Naturelle.

l'envoyer dans un pays éloigné, il ne faut mêler dans la pâte, ni sucre, ni épicerie : on se contente de la bien travailler sur la pierre, de la laisser rasseoir, refroidir & sécher à demi. Ensuite on en fait des pains, en forme de petites briques, ou de cylindres, du poids qu'on juge à propos; on acheve de les faire sécher à l'ombre, & l'usage est de les envelopper dans du papier. Il se conserve long-temps dans cette situation. Il n'est pas sujet à se moisir, comme il arrive souvent, lorsqu'on y a mis du sucre, qui est fort susceptible d'humidité. Aux Isles Françaises, soit qu'on se propose de le consommer dans le pays, ou de l'envoyer en Europe, on n'y met jamais de sucre, ni d'épiceries. Le musc, l'ambre & la vanille n'y entrent jamais; & ce n'est ni le défaut, ni la cherté de ces drogues, qui en empêche l'usage; on a l'expérience qu'elles changent entierement la nature du cacao. On se contente de joindre au sucre, qu'on y met en le dissolvant dans l'eau chaude, un peu de canelle en poudre, avec une très-petite pointe de girofle.

Il reste à donner la méthode des Isles pour faire le chocolat. Après avoir rapé, avec une rape ordinaire de fer blanc, la quantité de cacao qu'on veut employer; deux onces, par exemple, pour huit tasses d'une grandeur ordinaire; on les met dans la chocolatiere, avec trois

onces de ſucre, & juſqu'à quatre onces, lorſque la pâte eſt récente, parce qu'alors elle eſt plus huileuſe & plus amere : on y joint un œuf frais, blanc & jaune, & tant ſoit peu d'eau froide ou chaude ; de la canelle en poudre, paſſée au tamis de ſoie, autant qu'il en peut tenir ſur un liard ; ſi l'on veut que cette poudre ait un goût plus piquant, on la compoſe de deux onces de canelle & de douze clous de girofle bien pilés. On délaie ſoigneuſement la pâte, le ſucre & la canelle, avec l'œuf & le peu d'eau qu'on y a joint. Alors on verſe peu-à-peu, dans la chocolatiere, une chopine d'eau bouillante, & l'on agite fortement la matiere avec le moulinet, non-ſeulement pour bien ſéparer & diſſoudre les parties du cacao & du ſucre, mais principalement pour la faire bien mouſſer. Lorſque toute la chopine d'eau eſt dans la chocolatiere, on la met au feu, pour l'y laiſſer juſqu'à ce que l'écume ou la mouſſe ſoit prête à paſſer par-deſſus. Enſuite, la retirant, on recommence à faire marcher le moulinet, afin que cette mouſſe qui eſt la plus huileuſe partie du cacao, ſe répande par toute la liqueur, & la rende également bonne. On remet la chocolatiere au feu, avec une grande attention à faire marcher le moulinet, chaque fois que la matiere s'élève. On lui laiſſe prendre ainſi quelques bouillons, pour la

Hiſtoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

cuire. Enfin, l'ayant retirée du feu, on fait ag encore le moulinet; & à mesure que l'écume s' masse en haut, on la fait tomber doucement da les tasses. Ce qui reste de liqueur, qu'on n'a p réduire en mousse, s'y verse ensuite sans aut précaution. Plus le cacao est frais & bien prépar plus il produit de mousse: elle doit être gris épaisse, à petits yeux, & si légere qu'une tass contenant plus d'un demi-septier, ne doit p peser trois onces. Quand on veut mettre un tier ou un quart de lait avec l'eau, on n'y met poi d'eau; & l'on ne fait bouillir, ni l'eau, ni le lai avant que de les mettre dans la chocolatiere. suffit que l'eau soit bien chaude, & tout le res s'observe de même.

Tous les partisans du chocolat prétendent qu cette méthode le rend d'une délicatesse & d'u bonté merveilleuse; qu'il est léger & très-nou rissant; que pris à Jeûn, il soutient dans le tra vail; qu'après le repas, il aide à la digestion, qu'il est propre à toutes sortes de tempéramen Labat, qui en conseille ardemment l'usage, ajout en faveur de ceux qui sont arrêtés par la dépens que c'est au contraire une véritable épargne « Année commune, dit-il, on peut avoir la pât » de cacao à vingt-cinq sols la livre. On avoue que » pour huit tasses, il ne faut que deux onces de » pâte, qui reviendront à trois sols, & trois once

de sucre, qui ne coûteront pas plus, si l'on se contente d'employer de bonne cassonade. Il ne faut pas pour six deniers de canelle. Qu'on en mette autant pour un œuf ou un poinçon de lait, chaque tasse de chocolat ne reviendra pas à plus d'un sol. Ainsi quand, pour se fortifier dans le plus pénible travail, on prendrait deux tasses de chocolat le matin, la dépense n'irait qu'à deux sols, & servirait à soutenir bien mieux les forces, que le pain, le vin, & d'autres secours qui coûtent beaucoup plus. Aussi les Français de Saint-Domingue & des Isles du Vent, sur-tout ceux du quartier de la grande Anse & de la Martinique, font-ils un usage si fréquent du chocolat, de l'eau-de-vie & du tabac, que ces trois choses leur servent d'horloges & de mesures itinéraires. Lorsqu'on leur demande à quelle heure ils sont partis de quelque lieu, & quand ils sont arrivés, ils répondent : je suis parti au coup d'eau-de-vie, & je suis arrivé à la chocolade ; c'est-à-dire, qu'ils sont partis au point du jour, & qu'ils sont arrivés sur les huit heures du matin, parce que c'est le temps où ils prennent l'eau-de-vie & le chocolat. Si l'on veut savoir d'eux la distance d'un lieu à un autre, ils disent qu'il y a deux ou trois bouts de tabac ; c'est-à-dire, qu'allant de ce lieu à l'autre, & ne manquant point de fumer dans leur marche, ils

Histoire Naturelle.

Histoire Naturelle.

» ont fumé en chemin deux ou trois bouts de
» tabac. »

On tire du cacao une eſpèce d'huile, nommée ordinairement *beurre de cacao*; mais la maniere dont on la tire dans les Pays chauds, ne réuſſiſſant pas toujours en Europe, où l'on ne peut ſe procurer du cacao frais, Labat donne une autre maniere de tirer cette huile. Il s'étend avec plus de complaiſance encore, ſur la découverte qu'il fit à la Martinique, d'une liane qu'il donne pour la véritable vanille, mais que divers contre-temps ne lui permirent pas de cultiver avec aſſez de ſoin, pour vérifier parfaitement ſes idées. Il paraît même ignorer ſi ceux qu'il laiſſa informés de ſon ſecret, en tirerent avantage après ſon départ.

La vigne qu'on a plantée aux Iſles, étant venue de France, ne s'eſt pas naturaliſée facilement au terroir, & l'on aſſure même que, juſqu'à préſent, le raiſin n'arrive jamais à ſa parfaite maturité. Ce n'eſt pas faute de chaleur ni de nourriture; mais le climat eſt humide & chaud; les grains mûriſſent trop tôt, & les uns avant les autres; de ſorte que, dans une même grappe, il s'en trouve de mûrs, de verts, & d'autres en fleurs. Le muſcat qui eſt venu de Madere & des Canaries, eſt exempt de ce défaut, & mûrit parfaitement; cependant on obſerve que les ſeps

Histoire Naturelle.

néliorent en vieilliſſant. Ce que la vigne a de s remarquable aux Iſles, c'eſt qu'elle porte fruit deux fois l'an, & ſouvent trois fois en atorze mois, ſuivant la ſaiſon où elle eſt coupée le ſep taillé. Labat rend témoignage que des s qu'il avait plantés, donnerent du fruit ſept is après. Les figuiers y viennent de bouture, portent toute l'année, ſans autre ſoin que de ttre du fumier au pied, & de les arroſer dans temps de la ſéchereſſe.

Une régle fort importante, pour tranſporter s arbres, des plantes, ou des graines, d'un ys froid dans un pays chaud, eſt de les pren- e dans le pays le plus voiſin, & de la tem- rature la plus approchante. Aux Iſles, par emple, on conſeille de les faire venir de Pro- nce, ou de la Côte d'Eſpagne, ou plutôt ncore de Madere & des Canaries. A l'égard des aines, on doit toujours les apporter dans leurs ſſes ou leurs épis. Ce ſoin même n'empêche point que les premieres récoltes ne ſoient tou- urs imparfaites; mais elles ſe naturaliſent en- te, & le temps les perfectionne. En ſemant des is à toutes les lunes, on en a de verts aux es, pendant toute l'année. Le froment y croît ès-bien, lorſque celui qu'on y met en terre t né dans le pays même. Quelques Voyageurs t publié fauſſement, qu'il était défendu aux ha-

Histoire Naturelle.

bitans des Isles de semer du bled, & de c[ul]tiver des vignes, & que le motif de ce[tte] défense était la crainte de nuire au commer[ce], parce que le fond principal des cargaisons est [le] vin & la farine. Jamais il n'y eut d'ordonna[nce] de cette nature; mais l'expérience a fait conna[ître] que la culture du bled était inutile. Presque p[er]sonne n'y mange du pain de froment. Les Nègr[es], les engagés, les domestiques & les ouvriers [ne] vivent que de cassave. La plupart des Créol[es], ceux mêmes qui, dans une grande fortune, f[ont] servir du pain de froment sur leur table, en [fa]veur des étrangers, ou par affectation de gr[an]deur, lui préferent aussi la cassave. Il n'en est [pas] de même du vin; la consommation en est [si] grande, que, dans quelque quantité qu'on l'[ap]porte, on trouve à le vendre. Mais la petite[sse] du terrain rend la culture des vignes comme i[m]possible. Il est employé beaucoup plus utilem[ent] en cannes, en cacao, en coton, en rocou [&] d'autres marchandises. Le même espace de te[rre] qu'on mettrait en bled & en vignes, pour fo[ur]nir le pain & le vin nécessaires à la subsistan[ce] de dix hommes, suffira pour en nourrir ci[n]quante, s'il est employé en marchandises [du] pays. D'ailleurs, qu'y viendraient faire [les] vaisseaux d'Europe, si les habitans tiraient [du] bled & du vin de leur fond? De quoi

geraient-ils, & que pourraient-ils espérer des Isles ? Histoire Naturelle.

Il est défendu aux Espagnols du Mexique & de toute la Nouvelle-Espagne de la Province d'Yucatan, des côtes des Caraques & de Carthagène, des Isles de Cuba, de Saint-Domingue & de Portoric, & des autres lieux voisins du golfe de Mexique, de cultiver la vigne & les oliviers. Les Jésuites ont eu seuls la permission de faire une certaine quantité de vin pour la Messe. Autrement les galions n'auraient pas de quoi faire leur charge ; & ces deux denrées, qui sont fort abondantes en Espagne, y demeureraient presque inutiles. Mais les Etats du Pérou & du Chili ne sont pas sujets à cette défense. On y fait quantité de bon vin. A l'égard du bled, il croît partout fort abondamment. Dans la Nouvelle-Espagne, on en fait annuellement deux récoltes. Quoique personne ne doute qu'il pût être cultivé avec le même succès dans les pays voisins du golfe de Mexique, les habitans de la côte des Caraques, de Carthagène, & ceux des grandes Isles, ne sèment aucune sorte de bled d'Europe ; ils aiment mieux acheter des Français & d'autres étrangers, les farines qu'on leur vend bien cher. Labat raconte qu'un habitant de Marie-Galante recueillait annuellement sa provision de vin, qui croissait sur son habitation, & qu'il était

Histoire Naturelle.

excellent. Son défaut était de ne pouvoir garder ; mais quelle néceſſité de le conſerv long-temps, puiſqu'on en fait chaque ann deux récoltes ?

Les Antilles ont quatre ſortes de jaſmins ; commun, qui n'a que cinq feuilles, & le doub qui en a dix, blancs tous deux comme le nôtr un jaſmin rouge à cinq feuilles, avec un doub de même couleur. La quantité de jaſmins blanc qui croiſſent par-tout à la Martinique, & ju qu'au fond des forêts, où l'on ne peut ſuppoſ qu'ils aient été plantés par les Caraïbes, fait jug que cette plante eſt naturelle aux Antilles. Lab en donne la deſcription : « c'eſt, dit-il, un a » briſſeau, qui pouſſe quantité de tiges droite » elles s'entrelacent aiſément ; elles multiplie » & ſe fortifient, ſans autre ſoin que de les taill » deux fois l'année, au commencement & à la fi » de chaque ſaiſon pluvieuſe. Le pied de l'ar » briſſeau eſt couvert de deux écorces ; l'inté » rieure, qu'on pourrait prendre pour le bo » même, verte, liſſe, & ſi adhérente, qu'il n'e » pas aiſé de la ſéparer du bois ; elle eſt couver » d'une autre écorce, de couleur griſe, mince » friable, qui ſe détache d'elle-même, & qui ſ » roule. Le dedans du bois eſt mêlé de gris & » de verd pâle ; il eſt aſſez tendre, caſſant » léger & rempli d'une moëlle qui n'a pas beau

» coup d'humidité. Ses tiges, qu'il pousse en grand » nombre, sont unies, liantes, d'un verd foncé, » & chargées de feuilles ; elles sont d'un très-» beau verd, pointues par les deux bouts, beau-» coup plus longues qu'il ne semble convenir à » leur largeur : elles tiennent aux branches, par » une queue courte, & sont toujours accouplées. » C'est à l'extrémité des branches que naissent les » fleurs : elles viennent toujours par bouquets, » & commencent par un bouton alongé, dont le » bout est couleur de pourpre ; il s'ouvre, & se » partage en cinq feuilles, dont le fond est tourné » en petit calice, au milieu duquel s'élève un » petit pistil, qui porte dans sa maturité une » gousse qui renferme deux petites graines, à » côté l'une de l'autre, applaties par les faces, qui » se touchent, & rondes du côté opposé. C'est la » semence de la plante ; mais, comme elle vient » mieux de bouture, on s'attache peu à mettre » ces semences en terre. Les jasmins doubles, » rouges & blancs, ne different des simples, que » par le nombre des feuilles. Leur odeur est éga-» lement douce, & ne laisse pas de s'étendre » assez loin, sur-tout le matin & le soir ; car, en » plein soleil, il n'y a point de fleur dont l'odeur » ne s'affaiblisse beaucoup. »

La plupart des légumes qu'on nomme pois aux Antilles, devraient porter le nom de féves, puis-

Histoire Naturelle.

qu'ils en ont réellement la figure. On se borne ici aux pois d'Angola, dont on a eu l'occasion de parler plusieurs fois. Ils sont originaires du Royaume de ce nom, sur la Côte d'Afrique, d'où ils ont été apportés par les vaisseaux qui vont à la traite des Nègres. Leur couleur est brune, & leur forme à-peu-près celle des petites féves d'Europe; mais ils ont la propriété singuliere de former un arbrisseau fort agréable, qui dure sept ou huit ans, & quelquefois plus, suivant le terrain auquel il est confié; il fleurit, & porte du fruit, pendant presque toute l'année: son écorce est mince & fort verte; il jette beaucoup de branches. Ses feuilles sont longues, étroites, minces, d'un verd un peu brun.

Le bois d'Inde, porte deux fois l'an de petites fleurs blanches, qui rougissent un peu vers l'extrémité, & qui forment de petits bouquets, auxquels succèdent de petites graines de la consistance des noix muscades, & de la grosseur commune des capres, dont l'odeur & le goût représentent un mélange de girofle, de canelle & de muscade. Les ramiers, les grives, les perdrix & les perroquets recherchent ces graines, & les mangent avec une avidité surprenante: elles les engraissent beaucoup, & donnent à leur chair le goût de ces trois épiceries. On trouve quantité de ces arbres dans l'Isle de Sainte-Croix, à la Grande terre

da

Histoire Naturelle.

e la Guadeloupe, à la Grenade, aux Grenadins, Marie-Galante, dans les montagnes du vieux ort de la même Isle, au gros Morne de la Aartinique, au quartier des Tartanes, & vers le ernier Cul-de-sac des Salines. Les habitans emloient la graine de bois d'Inde dans les sauces, z pour saler la chair de porc, qu'ils en saupourent autant que de sel. Labat, qui trouvait ette préparation charmante, n'est pas étonné, it-il, qu'il soit défendu de transporter une si élicieuse graine en France, parce que, pouvant uppléer à toutes les épiceries, elle en ruinerait e commerce.

Un article assez curieux, dans le même Voyaeur, est celui qui regarde la culture des légumes 'Europe aux Antilles. Les uns y prosperent, & 'autres s'y affoiblissent jusqu'à changer presqu'enierement de nature. Deux ou trois plantes d'oeille suffisent pour en peupler un jardin. On les artage en petites portions, qu'on plante assez oin les unes des autres : elles reprennent facilement ; & paraissant tendre à se rapprocher, lles s'élargissent si bien que, dans l'espace de cinq u six semaines, elles couvrent toute la surface u terrain. Plus on les coupe, sur-tout dans le emps des pluies, plus elles croissent & se répandent. La graine d'oignons ne produit que des iboules, qui viennent en touffes. Aussi les ma-

Histoire Naturelle.

telots gagnent-ils beaucoup sur les oignons qu'il apportent ; ils sont sûrs de les vendre deux ou trois écus le cent, & quelquefois plus. Les échalottes croissent en perfection aux Antilles ; mais, lorsqu'elles ont repris, il faut ôter la terre qui les couvrait, & ne laisser que la chevelure enterrée, sans quoi elles ne produisent que des feuilles. Au contraire, plus on a soin de les déchausser, plus elles multiplient & grossissent. Une échalotte en produit jusqu'à vingt, dans une seule touffe. Le cerfeuil, la pimprenelle & le persil viennent fort vîte & très-bien, si l'on a soin de les couper souvent. Le pourpier croît naturellement dans toutes les Antilles, & jusque dans les bois. On observe que la premiere herbe qui vient dans un champ qu'on a défriché, est le pourpier : il s'en trouve du commun & du doré. Les raves, les panais, les carottes, les salsifis & les betteraves ne viennent parfaitement que lorsqu'ils sont semés de graine créole, c'est-à-dire, née dans le Pays. La graine de la Nouvelle-Angleterre donne des carottes, qui pesent jusqu'à trois & quatre livres. Les graines Françaises & Espagnoles de melons, de citrouilles, de concombres, de laitue, de chicorée & de pois verts, se perfectionnent aux Isles, par une augmentation surprenante de grosseur & de bonté. Toute saison & toute terre sont propres aux

Histoire Naturelle.

elons. Un petit trou, qu'on fait de la pointe 'un bâton, & dans lequel on jette quatre ou inq grains de semence, est la seule culture qu'ils emandent, avec le soin de les arroser en temps c. Cependant, de cent melons, il est rare d'en ouver un mauvais. L'odeur en est aussi char-ante que le goût : avec une chair ferme, ils ont ne couleur qui réjouit la vue ; & de quelque aniere qu'on les mange, l'excès même n'en est amais nuisible. On nomme melons de France, eux dont la chair est rouge, & melons d'Espagne, eux qui l'ont blanchâtre, tirant sur le verd. Les houx pommés croissent en perfection. Il n'en aut qu'un pour peupler tout un jardin ; on le oupe ; sa tige pousse une infinité de rejetons, u'on arrache l'un après l'autre, & qui, étant re-lantés, produisent en quatre mois un autre chou ien pommé. Ensuite la nouvelle tige en produit d'autres, sans qu'il soit jamais besoin d'en semer. Cette facilité à faire des jardins potagers, ne les rend pas plus communs. La plupart des habitans comptent sur les légumes & les herbages que leurs Nègres cultivent le long des bois, & dans quelques coins de terre qu'on leur laisse.

Outre les herbes potageres qui viennent d'Europe, on en cultive trois espèces qui ne sont pas connues dans notre climat. La premiere, nommée *Guingambo*, croît de cinq ou six pieds en hau-

Histoire Naturelle.

teur; ses feuilles, qui sont grandes, ridées, ru[des] & découpées, ressemblent assez à celles de guimauve. Sa fleur est d'un blanc qui tire un pe[u] sur le jaune, & sans odeur particuliere. C'est [une] espèce de cloche, composée de cinq feuill[es] rondes, de couleur rougeâtre, qui renferme[nt un] pistil en forme de clou, avec de petites [éta]mines de couleur jaune. Ce pistil se change [en] un fruit de la grosseur d'un œuf moyen, & com[]posé de plusieurs côtes. Il contient beaucoup [de] graines grisâtres, de la grosseur de nos peti[ts] pois. On fait cuire ce fruit avec toute sorte [de] viande. Les femmes & les filles Créoles en man[]gent beaucoup, dans un mets qui est propre [à] leur sexe, où elles font entrer toutes sort[es] d'herbes, sans en excepter les plus dégoûtantes, [&] qu'on nomme *callarou.* Une autre espèce de gui[n]gambo porte, avec les mêmes feuilles, de[s] fruits moins gros, plus ronds & plus longs[,] dont la pointe est recourbée comme celle de[s] cornichons.

On appelle *moussembey*, une seconde herb[e] potagere des Antilles, dont la tige est fort bran[]chue, & chargée de deux sortes de feuilles; le[s] unes, fort petites, soutenues trois à trois, par une queue assez courte; les autres, beaucoup plus grandes, divisées par quatre coupures, en cinq parties inégales, & soutenues par une queue ronde

Hiſtoire Naturelle.

veloutée. La fleur ſe forme d'un bouton ovale, partagé en quatre lobes, du milieu deſquelles ſort un petit pied, qui porte quatre feuilles blanches & ovales. Le fruit eſt ſoutenu par ce pied, & n'eſt qu'une ſilique, qui contient beaucoup de petites ſemences griſâtres, de la figure d'un rognon applati. Ces ſiliques ont quatre à cinq pouces de long, ſur cinq à ſix lignes de large. On ne mange que les feuilles du mouſſembey.

La troiſieme eſpèce d'herbe ſe nomme *ſacraballon :* elle s'élève à la hauteur de cinq pieds. Sa feuille, ſeule partie qu'on puiſſe manger, eſt longue d'environ ſix pouces, peu chargée de nervures, épaiſſe & fort verte. La tige n'excède gueres la groſſeur du doigt : elle ſe charge de pluſieurs grappes, comme de panaches de petites fleurs, où le verd, le rouge, le violet, le pourpre, ſont agréablement mêlés, & qui ſe convertiſſent en petits fruits, de la groſſeur d'un pois, d'un violet tirant ſur le pourpre, qui renferme dans une peau mince & unie comme celle du raiſin, une ſubſtance molle, aqueuſe, d'une odeur déſagréable, au milieu de laquelle croît une eſpèce d'amande, aſſez ſeche, qui eſt la ſemence de la plante.

On a parlé trop ſouvent de la farine du manioc & de la caſſave, pour laiſſer cet aliment

Histoire Naturelle.

sans explication. C'est le pain de la plupart des habitans, blancs, noirs & rouges des Antilles, c'est-à-dire, des Européens, des Nègres & des Américains.

Manioc.

Le manioc est un arbrisseau, dont l'écorce est grise, rouge, ou violette, suivant les différentes espèces de bois qu'elle couvre, mais fort mince dans toutes les espèces. Il croît jusqu'à la hauteur de sept ou huit pieds, & son tronc est alors de la grosseur du bras. Le tronc & les branches sont remplis de nœuds, assez proches les uns des autres, avec de petites excrescences, qui marquent la place des feuilles tombées; car à mesure que l'arbre croît, les feuilles quittent le bas des rameaux, de sorte qu'il ne s'en trouve qu'aux plus hautes parties. Son bois est mou, cassant, & vient mieux de bouture que de graine. Sa feuille a la forme d'un trefle alongé, ou, si l'on veut, celle d'une moyenne feuille de vigne, qu'on aurait fendue le long des nervures, & qui n'aurait plus, de chaque côté, que cinq ou six lignes de large. Sa principale racine en pousse trois ou quatre autour d'elle, & jusqu'à six ou sept autres de différentes longueurs, suivant l'âge de l'arbre & la bonté du terrain. On en voit d'aussi grosses que la cuisse; mais leur grosseur ordinaire est celle des plus grosses betteraves. L'écorce de

toutes les racines est de la couleur de celle de l'arbre, c'est-à-dire, grise, lorsque le bois est gris, & rouge, quand il est rouge; mais l'intérieur est toujours blanc, & de la consistance des navets. Il se trouve des racines mûres à huit mois. On nomme l'arbre qui les produit, manioc blanc ou d'osier. Les autres espèces, telles que le manioc à grandes feuilles & le manioc rouge, ont besoin de quatorze, & même de dix-huit mois, pour acquérir toute leur grandeur & leur maturité.

Cet arbrisseau venant de bouture, on se contente, pour le planter, de faire une fosse d'un pied & demi de long, & de cinq à six pouces de profondeur, dans laquelle on couche deux morceaux de son bois, longs de quinze à dix-huit pouces, dont on laisse un des bouts un peu hors de terre; après quoi, on les couvre de la même terre qu'on a tirée du trou. La distance ordinaire est de deux pieds, d'une fosse à l'autre. Quand on juge que les racines ont le degré de perfection qui leur convient, on les arrache de terre, à mesure qu'on en a besoin; & c'est toujours en arrachant l'arbre entier, avec lequel les racines viennent sans effort. Des Nègres destinés à cet office, en grattent les écorces avec un méchant couteau, & les jettent dans un bassin d'eau,

Histoire Naturelle.

où elles sont bien lavées. Ensuite on se sert d'une râpe de cuivre pour les réduire en farine, qui ressemble à la grosse sciure de bois, & qui est portée à la presse, pour en exprimer le suc. Ce suc est regardé comme un poison mortel, non-seulement pour les hommes, mais pour tous les animaux qui mangent les racines avant qu'il soit exprimé. Du Tertre attribue cette mauvaise qualité à l'excès de sa substance. Labat se croit mieux fondé à faire consister sa malignité dans l'excès de sa froideur, qui est capable d'arrêter la circulation du sang, & d'engourdir les esprits. Cependant les animaux qui s'accoutument par degrés au manioc, n'en reçoivent aucune incommodité, & parviennent même à s'en engraisser. Les Sauvages, qui en mettent dans toutes leurs sauces, n'en ressentent pas non plus les mauvais effets, parce qu'ils n'en mangent jamais qu'après l'avoir fait bouillir.

On se sert de ce suc pour faire de l'amidon, en le faisant dessécher au soleil, où il devient blanc comme la neige. Il prend alors le nom de *mouchache*, terme Espagnol, qui signifie un enfant, & que les Français ont adopté comme les Américains. La mouchache sert à composer de petits gâteaux aussi délicats, dit-on, que s'ils étaient de la plus fine fleur de froment. Les Euro-

ens & les Américains ont différentes méthodes, ur exprimer le suc du manioc. C'est de ce qui te après cette opération, qu'on fait la cassave la farine de manioc, qui servent de pain à esque toute l'Amérique.

Pour mettre cette farine en cassave, on a des tines de fer fondu, rondes, épaisses d'un demi-uce, & larges d'environ deux pieds. On les e sur un trépied, ou sur des pierres, & l'on du feu dessous. Lorsque la platine est échauffée, y met du manioc grugé & pressé, qu'on a passer par une espèce de crible, pour en mpre les grumeaux. L'épaisseur doit être d'en-on trois doigts sur toute la platine. Cette masse pâte s'affaisse en cuisant, & toutes ses parties nent ensemble. On aide à leur liaison, en y ssant une spatule de bois, qu'on appuie légement. Lorsque le côté qui touche la platine est t, ce qu'on reconnaît à la couleur, qui devient usse, on la tourne de l'autre côté, à l'aide de la spatule & de la main gauche. Elle acheve de ire; ensuite on l'expose pendant deux ou trois ures au soleil, pour dessécher ce qui peut y ster d'humidité. Cette espèce de pâtisserie, ou pain, qui prend alors le nom de cassave, a ois ou quatre lignes d'épaisseur dans ses bords, peu plus dans son milieu, & pese environ eux livres, quand elle a vingt-trois à vingt-

Histoire Naturelle.

quatre pouces de diamètre. Le dedans demeu blanc comme la neige, & les deux côtés so d'une couleur d'or pâle, qui excite l'appétit. El peut se conserver fort long-temps, sans autre soi que de la mettre dans un lieu sec, & de l'expo quelquefois au soleil. C'est une excellente nou riture, qui se digere aisément, & pour laque un peu d'habitude fait prendre du goût aux E ropéens mêmes, quoique d'abord elle leur semb insipide. La cassave s'enfle à vue d'œil, lorsqu'o l'humecte avec du bouillon, ou qu'on la trem simplement dans l'eau; ce qui prouve assez qu'el renferme beaucoup de substance.

Pour conserver le manioc en farine, comm on le fait dans toutes les Habitations, on e fourni d'une grande cuve de cuivre, montée s un fourneau de maçonnerie, avec un bord d pierre de taille qui l'enchasse bien juste, & q augmente sa hauteur de cinq ou six pouces. O l'échauffe un peu, pour y mettre le manioc pass & pour l'y remuer avec une petite pelle de boi Ce mouvement, qui empêche la farine de s'a tacher à la cuve, & de se lier, lui fait prend la forme d'un gros sel roux, lorsqu'elle est cui & bien seche. Il ne reste alors qu'à la faire re froidir, pour la mettre dans des barils, où ell se conserve des années entieres, pourvu qu'ell soit dans un lieu sec, ou qu'on la fasse pass

Histoire Naturelle.

tous les six mois, par la poële. Elle peut être mangée seche, comme du pain en miettes, ou comme les Orientaux mangent leur riz. Une cuve, ou poële de trois à quatre pieds de diamètre, peut cuire, en dix ou douze heures, trois barils de cette farine, chacun de cinquante pots, mesure de Paris ; & trois barils suffisent par semaine pour la nourriture de cinquante Nègres.

Les Américains ne mangent point de farine sèche, & n'usent que de cassave, qu'ils font cuire tous les jours, souvent autant de fois qu'ils en ont besoin, parce qu'ils aiment à la manger chaude. Avant que les Européens leur eussent procuré des platines de fer, ils faisaient leur cassave sur de grandes pierres plates & minces, qu'ils rendaient propres à cet usage, en diminuant leur épaisseur. Il se trouve beaucoup de ces pierres au bord de la mer. C'est une espèce de grès, ou de caillou, couleur de fer, ovale, & long ordinairement de deux à trois pieds. Au lieu de rapes de cuivre, pour gruger le manioc, les Américains se servaient d'une petite planche de racine d'arbre, dans laquelle ils fichaient de petites pointes de caillou. Ils en font encore usage, lorsque les rapes de cuivre leur manquent. Pour exprimer le suc du manioc grugé, ils le mettent dans ce qu'ils nomment une *couleuvre*, qui est un cylindre de roseau

Histoire Naturelle.

refendu, de six à sept pieds de long, & de quatre ou cinq pouces de diamètre, dont ils attachent un bout à quelque branche d'arbre, ou au faîte de leur carbet. A l'autre bout, ils lient une grosse pierre, dont le poids, tirant la couleuvre, la fait rétrecir, & ne manque point d'en faire sortir tout le suc du manioc. Outre cette maniere de lui ôter sa mauvaise qualité en le purgeant de son suc, les Nègres Marrons en ont deux autres, qu'ils pratiquent dans les lieux déserts, où ils se retirent. L'une consiste à le couper en morceaux, qu'ils mettent tremper dans de l'eau courante, pendant sept ou huit heures; le mouvement des parties de l'eau, ouvrant les pores de la racine, entraîne cet excès de substance. La seconde maniere est de faire cuire le manioc entier sous la braise: l'action du feu produisant un effet encore plus certain, on le mange alors sans aucune crainte, comme des marrons ou des patates. D'ailleurs il paraît certain qu'il y a une espèce* de manioc, qui n'a point de qualité dangereuse. Labat confirmant cette remarque, nous apprend qu'on le nomme *camanioc*, c'est-à-dire, en langue Américaine, chef des maniocs; qu'en effet, son bois, ses feuilles & ses racines, sont plus grands que ceux des autres, & qu'on le mange sans précaution; mais qu'étant beaucoup plus long-temps à croître, & ses racines rendant

beaucoup moins de farine, parce qu'elles ſont plus légeres & plus ſpongieuſes que les autres, on le néglige, & que peu de gens en plantent.

*Hiſtoire Naturelle.*

Comme la caſſave eſt le pain ordinaire des Iſles, la boiſſon commune eſt l'ouycou, dont les Européens ont appris l'uſage & la compoſition des Américains. On y emploie de grands vaſes de terre griſe, qui ſe font dans le Pays, qu'on appelle *canaris*, nom que les Européens, qui l'ont emprunté auſſi des Sauvages, étendent aux vaiſſeaux de terre de toutes grandeurs. Mais ceux, dont on ſe ſert pour compoſer l'ouycou, contiennent ſoixante & quatre-vingt pots. On les remplit d'eau juſqu'à cinq ou ſix pouces du bord; on y jette deux groſſes caſſaves rompues, avec une douzaine de ces pommes de terre, qu'on nomme patates, coupées par quartiers, trois ou quatre pots de ſyrop de cannes, ou, ſi l'on en manque, une douzaine de cannes bien mûres, coupées en morceaux & bien écraſées, avec autant de bananes mûres, qu'on écraſe auſſi. Après ce mélange, on bouche ſoigneuſement l'ouverture du canaris, pour le laiſſer fermenter deux ou trois jours, à la fin deſquels on leve avec une écumoire, le marc, qui a formé une croûte au-deſſus. La liqueur, qui ſe trouve alors dans le canaris, reſſemble à de la biere forte : elle eſt rougeâtre, nourriſſante & rafraîchiſſante, quoiqu'elle enivre

Histoire Naturelle.

aiſément. On s'y accoutume auſſi facilement qu la biere. Les Canadiens en font d'extrêmeme forte, ſur-tout lorſqu'ils la deſtinent pour quelq feſtin. C'eſt dans l'ivreſſe de cette liqueur que ſe ſouvenant des moindres offenſes, ils maſſacre leurs ennemis ſans pitié. Les Européens des Iſle qui manquent de vin à leurs repas, ne boive auſſi que de l'ouycou, après quoi ils avalent verre d'eau de cannes.

Le maby eſt une autre boiſſon, qui n'eſt gue moins en uſage. On met dans un canaris, vi ou trente pots d'eau, deux pots de ſyrop clari & douze patates rouges, avec autant d'oran aigres, coupées par quartiers. Cette liqueur f mente en moins de trente heures, & fait un clairet, auſſi fin, dit-on, que le meilleur p de Normandie. Il eſt plus rafraîchiſſant & p agréable que l'ouycou ; mais plus dangere outre qu'il enivre plus facilement, il eſt ſi v teux, que le moindre excès donne la colique.

Les Nègres des ſucreries font une boiſſ qu'ils appellent *grappe*. C'eſt du jus de cann qu'ils prennent lorſqu'il eſt bien écumé, & d lequel ils mettent le jus de deux ou trois citr Cette liqueur, qui ſe boit chaude, eſt d'une cellent uſage pour la poitrine ; elle ſoutient, e déſaltere ; en un mot, elle produit l'effet du me leur bouillon.

Hiſtoire Naturelle.

L'eau-de-vie de cannes, c'eſt-à-dire, celle qui ſe fait aux Iſles avec les écumes & les ſyrops du ſucre, eſt la paſſion commune des Américains, des Nègres, & des Européens mêmes qui ne ſont point aſſez riches pour faire proviſion de celle de France. Il leur ſuffit que cette liqueur ſoit forte, & qu'elle ſoit à vil prix, pour leur faire oublier qu'elle eſt rude & déſagréable. On en porte quantité aux Eſpagnols de la Côte des Caraques, de Carthagène, de Honduras & des grandes Iſles; ils n'y mettent aucune différence d'avec le vin, pourvu qu'elle ſoit dans des bouteilles de verre d'Angleterre, bien bouchées & liées avec du fil d'archal, ou dans des canevettes Hollandaiſes de dix ou douze flacons. Les Anglais, qui en conſomment auſſi beaucoup, ont inventé deux ou trois ſortes de liqueurs, qui en ſont compoſées, & dont l'uſage, ou plutôt l'abus, eſt paſſé aux Iſles Françaiſes. Telles ſont le punch, qui s'eſt communiqué en Europe, & dont la compoſition y eſt fort adoucie, mais qui ſe fait aux Iſles, de deux parties d'eau-de-vie ſur une d'eau, avec les autres ingrédiens que perſonne n'ignore aujourd'hui; le *ſang gris*, qui eſt compoſé d'eau-de-vie, de vin de Madere & de jus de citron, avec de la canelle & du girofle en poudre, beaucoup de muſcade, & une croûte de pain brûlé; la *limonade Angloiſe*, qui ſe fait avec de l'eau-de-vie

Hiſtoire Naturelle.

& du vin de Canarie, du ſucre & du jus de citron, toutes ſortes d'épiceries, & de l'eſſence d'ambre. De ces trois liqueurs, on parle de la derniere, comme de la plus nuiſible. Ceux qui craignent des plaiſirs ſi dangereux, font piler des pommes d'acajou, & bouillir le jus pendant deux jours dans un vaſe de terre. Il s'éclaircit, & forme une eſpèce de cidre, dont on vante l'agrément. Le ſuc, ou le jus d'ananas, bien fermenté pendant vingt-quatre heures, devient un vin des plus agréables. La couleur en eſt belle, l'odeur & le goût délicieux; mais il eſt fumeux, il enivre; & la fermentation ne lui fait pas perdre une qualité mordicante, ſi naturelle à ſon fruit, que ſi le couteau, dont on s'eſt ſervi pour le couper, demeurait quelques heures ſans être eſſuyé, on en trouverait la lame rongée, comme ſi l'on y avait mis de l'eau forte. Auſſi ne mange-t-on gueres d'ananas crû, ſans l'avoir coupé en tranches, qu'on laiſſe tremper, pendant une heure, dans le vin & le ſucre.

Un aliment que la nature produit libéralement aux Iſles, & qui fait la reſſource ordinaire des Américains & des Nègres, ſans être négligé même des Européens, eſt la crabe de terre, dont on diſtingue deux eſpèces; la grande, qui eſt peu différente de celle de mer, & la petite, qu'on nomme vulgairement *tourlouroux*. Leur deſcrip-

tion

Histoire Naturelle.

on est curieuse. La seconde espèce est si petite en effet, que les plus gros tourlouroux n'ont pas plus de deux pouces & demi, ou trois pouces au plus de largeur. Leur écaille est assez dure, quoique mince : elle est rouge ; le milieu du dos est d'un rouge-brun, qui s'éclaircit insensiblement jusques sous le ventre, qui est d'un rouge fort clair. Leurs yeux sont noirs & durs comme la corne ; ils sortent & rentrent, comme ceux des écrevisses. Les tourlouroux ont quatre jambes de chaque côté, composées chacune de quatre articles, dont le dernier est plat, & terminé en pointe ; c'est de ces huit jambes qu'ils se servent pour marcher & pour gratter la terre. Ils ont d'ailleurs deux mordans, bien plus gros, dont les extrémités, semblables à celles des crabes de mer, pincent vivement, & coupent les racines & les feuilles dont ces animaux font leur nourriture : le mordant gauche est toujours plus petit que le droit. S'ils rencontrent quelque chose qui les effraie, ils les frappent l'un contre l'autre, comme s'ils voulaient menacer leurs ennemis. Lorsqu'on les prend par une jambe ou par un mordant, ils laissent ce membre dans la main de celui qui le tient, & s'enfuient. Du Tertre & Labat assurent également, que leurs jambes & leurs mordans se détachent si facilement de leurs jointures, qu'on ne les y croirait que collés, & que

Hiſtoire Naturelle.

ces parties étant arrachées, il leur en revie
d'autres l'année ſuivante. Ils changent d'écail
chaque année. Dans l'état où ils demeurent quelqu
temps, après s'en être dépouillés, on les appel
*crabes bourſieres:* leur écaille n'eſt pas plus du
alors que du parchemin mouillé: elles ſont e
trêmement faibles; elles ne peuvent ſouffrir l'a
juſqu'à ce que leur nouvelle peau ait acquis
dureté qui lui convient. Le repos, & la nour
ture dont elles ont fait proviſion, avant que de
retirer dans leur trou, les rend fort graſſes pend
cette métamorphoſe.

Les tourlouroux & les crabes mâles, ſ
diſtingués des femelles par la forme de leur que
Les deux ſexes l'ont repliſſée ſous le ventre,
compoſée de pluſieurs rangs de petites écail
qui ſont attachées ſur une membrane peu épai
forte comme du parchemin, où l'on remar
pluſieurs petits nerfs qui la partagent dans ſa
geur, & qui ſervent à faciliter le mouvem
des écailles de ſa partie extérieure. La partie
térieure eſt garnie de pluſieurs poils, longs & ra
teux. Aux mâles, cette queue va toujours en di
nuant, depuis l'endroit où elle eſt jointe au co
juſqu'à la naiſſance des premieres jambes de d
riere, où elle finit en pointe. Celle des feme
eſt également large dans toute ſa longueur
ſe termine en arc de cercle. La femelle a be

Histoire Naturelle.

de cette large queue, pour couvrir & conserver les œufs: à mesure qu'ils sortent, ils s'attachent aux poils dont on a parlé, & la queue les soutient, les enveloppe, empêche qu'ils ne tombent, & que le sable, les herbes, ou d'autres inégalités qu'elle rencontre en marchant, ne les puisse détacher. Les deux queues, c'est-à-dire celles du mâle & de la femelle, s'emboîtent si juste dans une cavité qui est à l'écaille du ventre, qu'à peine les apperçoit-on.

C'est une régle générale, que les crabes & les tourlouroux, comme les serpens, les lézards, & autres reptiles, descendent tous les ans à la mer pour se baigner, & changer de coquille ou de peau. Les crabes & les tourlouroux y vont aussi pour faire leurs œufs; opération d'autant plus facile, qu'étant hors du corps des meres, attachés seulement aux poils de leur queue, elles ne font que la secouer dans l'eau où elles se baignent. Ces œufs, un peu plus petits que ceux de la carpe, se détachent des poils qui les retenaient, & tombent dans la mer, pour y éclore. Aussi-tôt les petites crabes s'attachent aux rochers; quelque temps après, elles sortent de l'eau, & se retirent sous les premieres herbes qu'elles rencontrent, d'où elles montent ensuite aux montagnes voisines, avec leurs meres.

C'est après ce voyage & la ponte, que les

Histoire Naturelle.

crabes & les tourlouroux quittent leur écaille. I en sortent avec tant d'adresse, qu'il est impossibl de juger comment ils ont pu se dégager de ta de jointures, sans en rompre aucune. On trouv les dépouilles entieres; cependant Labat croit avoi découvert que l'écaille s'ouvre sous le ventre entre les naissances des jambes; &, comme on peut appercevoir cette ouverture sans un peu d violence pour éloigner les deux parties l'une d l'autre, il observe qu'elles retournent comme u ressort dans leur situation naturelle, aussi-tôt qu'o cesse de les tenir écartées; d'où il conclut que même chose arrive, lorsque le corps de l'anim en sort. Il avoue qu'il y a plus de difficulté à co cevoir comment les jambes peuvent sortir de le étui, & se débarrasser de tant de jointures, su tout les mordans, qui sont beaucoup plus gr à leur extrémité qu'au milieu. Cependant on pe supposer que ces jointures, qui ne sont composé que de cartilages & de peaux, telles que du pa chemin, s'élargissent, s'étendent, ou se rétré cissent, suivant le besoin de l'animal.

Les crabes & les tourlouroux emploient bi près de six semaines à descendre des montagnes à se baigner dans la mer, à faire leurs œufs & à changer de peau. Il ne faut pas s'imagine que chaque mere conduise ses petits, comme un poule mene ses poussins; il ne paraît pas mêm qu'elles les connaissent.

Histoire Naturelle.

Leurs œufs, comme ceux des écreviſſes & des poiſſons, tiennent les uns aux autres; ils rougiſſent en cuiſant. Avant qu'ils ſortent du corps, & qu'ils s'attachent aux barbes qui ſont ſous la queue, on les trouve dans le corps en deux pelotons, ſéparés l'un de l'autre par une petite membrane & revêtus d'une matiere épaiſſe, qui devient blanche lorſqu'elle eſt cuite. Les mâles, avec cette matiere blanche, ont, au lieu d'œufs, une autre matiere verdâtre, qu'on appelle *taumalin*, & qui ſert de ſauce pour les manger. On répète que les crabes ne different des tourlouroux que par la grandeur; mais il y en a de blanches & de violettes. Celles-ci ſe trouvent dans les montagnes, dans les champs de cannes & d'autres lieux éloignés de la mer, excepté pendant la ſaiſon de leur bain. Les crabes blanches n'habitent que des lieux bas & marécageux; elles ſont beaucoup plus groſſes que les violettes. On en voit à la Guadeloupe de ſept ou huit pouces de large: elles ont cinq jambes de chaque côté, & deux mordans dont les pinces ſont en forme de tenailles, d'un ſi grand diamètre, qu'on peut paſſer le poing au milieu de leur circonférence. Les trois eſpèces de crabes terreſtres ont le mordant droit plus gros d'un tiers que le gauche. Celle des tourlouroux paſſe pour la plus délicate, & les crabes blanches ſont les moins recherchées. Tous les Voyageurs

parlent de ces animaux comme d'une vraie mann pour les Isles. Les Caraïbes n'ont presque poi d'autre nourriture ; les Nègres en mangent a lieu de viande salée, que leurs Maîtres néglige souvent de leur donner, malgré l'ordonnance ; le Blancs mêmes ne sont pas indifférens pour le crabes, & l'on en sert sur toutes les tables.

La maniere ordinaire de les prendre, est d'all la nuit autour des cannes & dans les bois avec u flambeau : c'est alors qu'elles sortent de leu trous pour chercher leur nourriture, & la lumie du flambeau les fait découvrir. Il est aisé de l prendre pardessus le dos & de les jetter ai dans un sac ; mais, au moment qu'on veut l saisir, elles se renversent quelquefois & présente leurs mordans ; on les prend alors par les pie de derriere où les mordans ne peuvent atteindr &, ce qui est encore plus sûr, on les renve sur le ventre pour les prendre pardessus le do Il faut être prompt ; car elles s'écartent peu d leurs trous, ou lorsqu'elles en trouvent d'autre elles s'y retirent fort vîte. Une autre maniere e de fouiller les trous avec une serpe. On l'emplo pendant le jour, parce qu'il est rare alors d trouver les crabes hors de leurs retraites, ou da le temps qu'elles changent d'écaille, & qu'el sont cinq ou six semaines sans sortir.

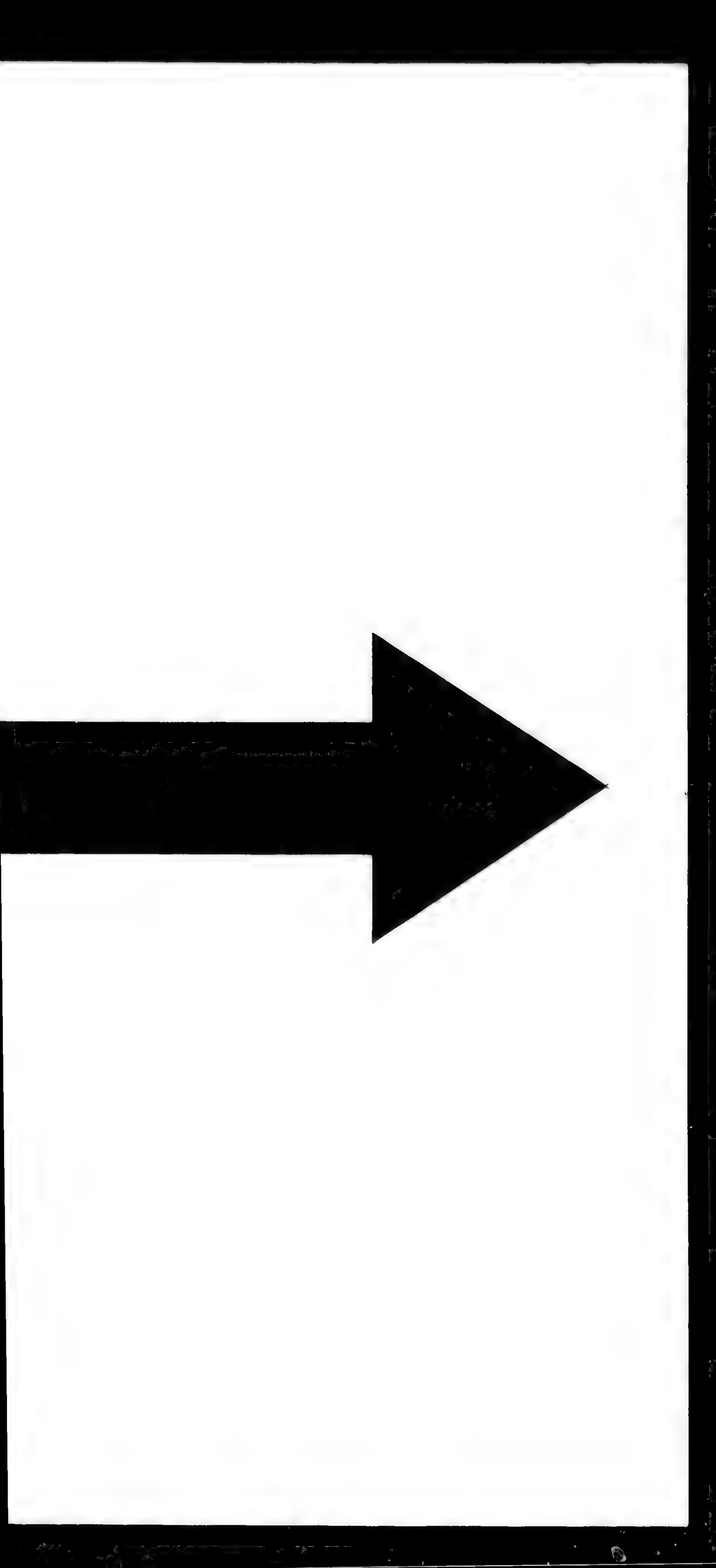
Labat parle d'une quatrieme espèce de crabe

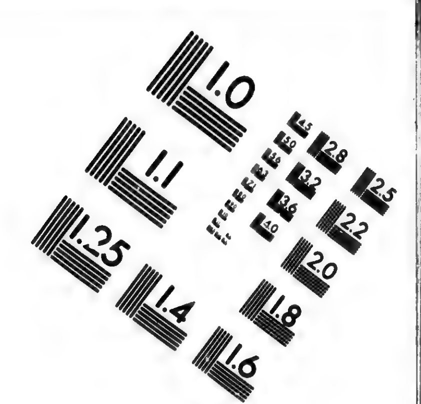
Histoire Naturelle.

nommées *ciriques*, qui ne se trouve aux Isles que dans les rivieres & sur les rochers qui bordent la mer. Elles sont beaucoup plus plates que les autres ; leur écaille est plus épaisse & plus dure : leurs mordans, quoique plus petits, ne pincent pas moins ; elles ont moins de chair [illegible] graisse que les autres. C'est à leur peu de vale[illegible] les doivent le repos qu'on leur laisse. Il [illegible] les Nègres soient bien affamés pour avoir [illegible] à cette chasse.

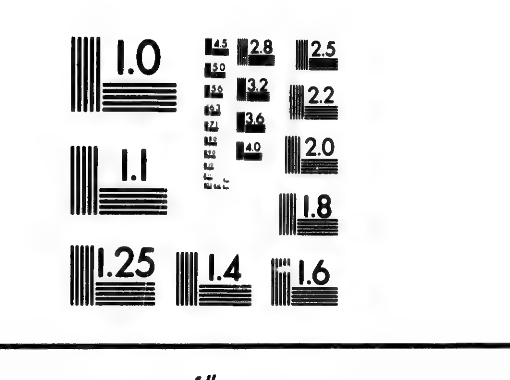
La Guadeloupe & la Dominique ont une autre manne, qui ne se trouve, suivant Labat, que dans ces deux Isles, & qui dispenserait les Habitans de tout autre soin pour leur nourriture, s'ils en jouissoient sans interruption ; mais elle ne leur arrive que dans un certain temps de l'année. C'est un oiseau, qu'ils nomment *diable* ou *diablotin*, & qui vient s'accoupler, pondre & élever ses petits dans quelques parties de leurs montagnes. Il est à-peu-près de la grosseur d'une jeune poule. Son plumage est noir ; il a les ailes longues & fortes, les jambes assez courtes, les pieds comme ceux des canards, mais garnis de fortes & longues griffes ; son bec est long d'un pouce & demi, courbé, pointu, extrêmement dur & fort : il a de grands yeux à fleur de tête, qui lui servent admirablement la nuit, mais dont il tire si peu d'utilité pendant le jour, qu'il ne peut supporter



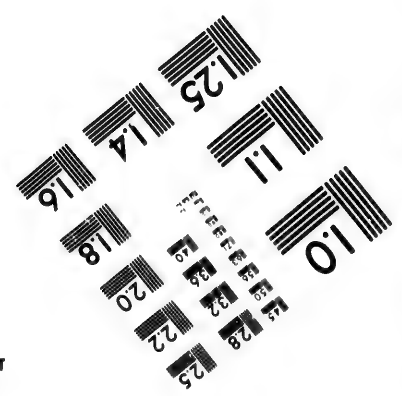


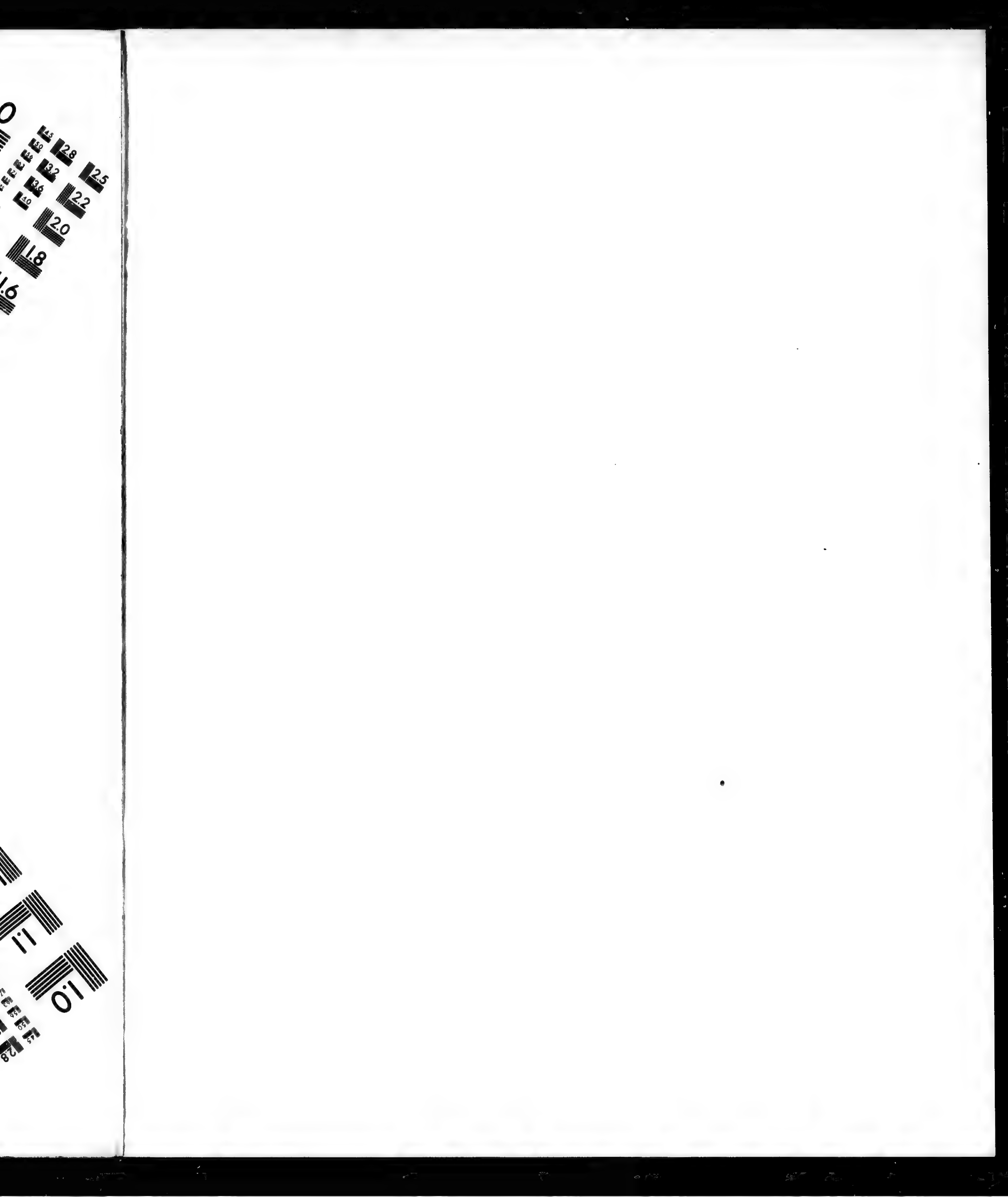


# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




6"




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

Histoire Naturelle.

la lumiere ni discerner les objets ; de sorte que, s'il est surpris par le jour hors de sa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre, & tombe bientôt à terre.

Les *diables* vivent du poisson qu'ils prennent la nuit en mer. Après leur pêche, ils retournent aux montagnes, où ils se nichent dans des trous, comme les lapins, & d'où ils ne sortent qu'à l'entrée de la nuit. Ils crient en volant, comme s'ils s'appellaient ou se répondaient entr'eux. Ils commencent à croître vers la fin de Septembre. On les trouve alors deux-à-deux dans chaque trou. Ils y demeurent jusqu'à la fin de Novembre; ensuite ils disparaissent, sans qu'on en voie & qu'on en entende un seul, jusqu'au milieu de Janvier, qu'ils se font revoir. Mais alors on n'en trouve plus qu'un dans chaque trou, jusqu'au mois de Mars, qu'on y trouve la mere avec deux petits. Dans ce temps, les petits sont couverts d'un duvet épais & jaune, comme les oisons, & ce n'est qu'un pelotton de graisse. On les nomme des *cottons*. Ils sont en état de prendre leur vol à la fin de Mai. Aussi partent-ils alors, & l'on cesse tout-à-fait de les voir & de les entendre jusqu'au mois de Septembre. Tout ce qu'on vient d'observer, sur l'arrivée & la demeure des *diables* aux Isles de la Guadeloupe & de la Dominique, arrive régulierement chaque année. Leur chair

noirâtre & sent un peu le poisson, mais d'ailleurs elle est bonne & nourrissante. Les cottons font beaucoup plus délicats. C'est une vraie manne, dit le Père Labat. Pendant toute la saison, les petits Habitans & les Nègres n'ont pas d'autre nourriture. La difficulté de les prendre sert à la conservation de l'espèce, qui serait détruite il y a long-temps, s'ils ne se retiraient dans des lieux d'un accès fort difficile.

Histoire Naturelle.

Donnons cette chasse dans les termes de Labat, que la curiosité seule y conduisit avec un jeune Créole & quatre Nègres. C'était à la Guadeloupe, dans la montagne de la Soufriere, dont on a vu la description. « Malgré les dangers, dit-il, » & les incommodités de l'entreprise, nous nous » mîmes en marche le long de notre riviere, jus» qu'à l'endroit où la rive moins escarpée permet » de monter. Nous n'y montâmes néanmoins que » les uns après les autres, en nous aidant des » épaules de ceux qui étaient en bas, & que nous » tirâmes ensuite à nous avec des lianes. Je me » crus quitte de tous les mauvais pas; mais on » en rencontrait d'autres, chaque fois qu'il y avait » des ruisseaux ou des rivieres à passer; ce qui » nous arriva sept ou huit fois, avant que d'être » à la Montagne des Oiseaux, qui touche à celle » de la Soufriere. Il était six heures du soir, lors» que nous nous vîmes dans le lieu où les Chas-

Histoire Naturelle.

» ſeurs s'étaient propoſés de nous faire une
» cabane ; on ſe mit à travailler. L'un coupa de
» branches d'arbres, un autre amaſſa de la fou-
» gere, tandis que deux Chaſſeurs allerent cher-
» cher des *diables* pour notre ſouper. J'avais e
» la précaution de faire porter mon manteau, u
» flacon de vin de Madere & du pain, avec d
» l'eau-de-vie & de la farine pour les Nègre
» Notre cabane fut bientôt dreſſée : nous la cou
» vrîmes de feuilles de cachibou que nous avion
» coupées en chemin. Nous fîmes une litiere d
» fougere, & nous allumâmes un grand feu.

» Les deux Chaſſeurs revinrent aſſez promp
» tement avec quinze *diables*. Chacun ſe m
» d'abord à plumer. Mon partage fut de fai
» des broches de bois. Après avoir flambé c
» oiſeaux, on les ouvre par le dos. Tous les i
» teſtins, avec les têtes, les pieds & les bou
» des ailes ſervirent à faire ſouper nos chiens. O
» embroche les corps diagonalement, c'eſt-à
» dire d'une cuiſſe à l'épaule oppoſée. On plan
» la broche en terre devant le feu ; on la tour
» par degrés pour faire cuire la viande de to
» les côtés ; &, lorſqu'elle eſt preſque cuite, o
» jette du ſel deſſus. Une feuille de cachibou o
» de baliſier ſert d'aſſiette. Il faut avouer qu
» *diable*, mangé ſans autre préparation, eſt u
» mets délicieux. La nuit fut belle & ſans plu

Nous la passâmes tranquillement, quoique souvent éveillés par les *diables*, qui sortaient de leurs retraites en criant, & qui n'y rentraient pas avec moins de bruit.

Histoire Naturelle.

» Le lendemain, dès la pointe du jour, nous commençâmes à leur faire sérieusement la guerre. Chaque Chasseur est armé d'une gaule, de la grosseur d'un pouce, longue de sept à huit pieds, avec un crochet au bout. Les chiens, que nous avions amenés, quêtaient & flairaient dans les trous. La montagne en est percée comme une garenne. Dès que nos chiens y sentaient un *diable*, ils jappaient & se mettaient à gratter; mais on les empêche de gâter les entrées, parce que ces oiseaux n'y rentreraient pas l'année suivante. On se contente d'enfoncer une gaule dans le trou jusqu'à ce qu'on rencontre l'oiseau, qui la prend avec le bec & la serre, & se laisse plutôt entraîner dehors que de lâcher prise. Lorsqu'il est à la bouche du trou, la lumiere l'aveugle; il est ébloui, il veut reculer, mais le Chasseur l'arrête du pied. Il se renverse alors sur le dos, en tendant le bec & les griffes pour se défendre. On le prend par la tête, on lui tord le cou, & le Chasseur l'attache à des cordes qu'il porte en ceinture. On est obligé, pour continuer cette chasse pendant une partie du jour, de s'éloigner beaucoup des cabanes,

Histoire Naturelle.

» & de se hasarder dans des lieux fort difficiles
» A midi, nous avions pris plus de deux cens
» *diables*, dont nous mangeâmes quelques-uns,
» & nous partîmes chargés du reste. »

Après ce récit, Labat cherche où les *diables* se retirent pendant qu'on ne les voit point aux Isles, & se rappelle, dit-il, d'avoir lu dans une Relation que, depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre, & même en Octobre, on voit à la Virginie un oiseau de passage, qui leur est tout-à-fait semblable.

Toutes les Antilles produisent différentes sortes de serpens, mais peu venimeux, à l'exception de la Martinique & de Sainte-Lucie, où leurs piquures passent pour mortelles ; & du Tertre rejette l'opinion de ceux qui attribuent leur malignité, dans ces deux Isles, à l'intempérie du climat. « On connait, dit-il, des terres voisines, » & presque sous le même degré, où ces ani» maux ne sont pas si dangereux. » Il trouve plus de probabilité à les attribuer au terroir, qui est extrêmement pierreux, & tout semblable à celui que les viperes aiment en Europe. Il rapporte aussi l'opinion des Sauvages, telle qu'il la tenait d'eux-mêmes. Mais quelque jugement qu'on en veuille porter, il est certain qu'on trouve à la Martinique un grand nombre de serpens nuisibles. Le même Auteur en distingue particulierement

Histoire Naturelle.

s ſortes : « Les uns, gris veloutés & tachetés noir en pluſieurs endroits ; les autres, jaunes mme de l'or, & les troiſiemes de couleur uſſe. Il croit volontiers, dit-il, que les pre- iers ſont de véritables viperes, de celles qui portent gueres plus de deux pieds de long. uelques-unes ſont plus groſſes que le bras ; cette groſſeur eſt égale, juſqu'à deux ou is pouces de la queue, qui ſe termine tout- un-coup en pointe par un petit ongle. Elles t la tête plate, à-peu-près large comme la ain, armée de quatre, & ſouvent de huit nts, qui ſont ordinairement longues d'un uce. J'en ai vu, continue du Tertre, j'en ai ême apporté en France, de longues comme moitié du doigt, pointues comme des ai- uilles & courbées en forme de croc. Chacune t percée d'un petit trou, qui pénètre depuis racine juſqu'au bout ; & c'eſt par-là qu'elles nt gliſſer le venin dans la plaie. »

Les autres, c'eſt-à-dire les jaunes & les roux, la tête en forme de trèfle ; & cette marque diſtinguer les ſerpens dangereux de ceux qui le ſont pas. Ils ſont bien armés auſſi de dents ues, & d'une taille ſi démeſurée, qu'il s'en uve de la groſſeur de la jambe & de ſept à it pieds de longueur. Les uns, comme les autres, ſſent ſouvent d'une même mere ; ce qui fait

Histoire Naturelle.

croire à du Tertre que les mâles s'accouple[nt] indifféremment avec les femelles de chaque espèce. « Un jour, dit-il, il trouva une vipere, gro[sse] » comme la jambe & si faible, qu'à peine po[u]» vait-elle se remuer, au milieu de plus de so[i]» xante petits serpens de toutes les sortes, qu'el[le] » venait de mettre bas. Dans une autre occasio[n] » il ouvrit plusieurs femelles, dont les œufs étaie[nt] » revêtus d'une membrane ; mais il fait observ[er] » que ces œufs ne sortent jamais du ventre de [la] » mere ; que les petits s'y forment, mangent [la] » coque & même la membrane qui les environn[e], » & rongent quelquefois la mere même, jusqu['au] » proche du nombril ; ce qui n'arrive pas néa[n]» moins à toutes les meres ; car la plupart vive[nt] » après avoir fait leurs petits : elles en font mêm[e] » plusieurs fois dans une année.

» Il a remarqué dans ces viperes trois sortes [de] » venins, dont la couleur & les qualités ne so[nt] » pas les mêmes. Leur venin est contenu da[ns] » de petites vessies, de la grosseur d'un pois, q[ui] » environnent les dents. Les jaunes ont le ven[in] » un peu jaunâtre, & plus épais que les autres, » & c'est le moins dangereux : les grises l'o[nt] » comme de l'eau un peu trouble ; & les rousse[s] » clair comme de l'eau de roche ; c'est le pl[us] » subtil. Les unes & les autres se trouvent, e[n] » toute saison, dans toutes les parties de l'Isle

mais elles paraissent plus souvent dans le cours de Mai & d'Avril ; temps où les crabes & les tourlouroux descendent des montagnes, se nichent dans toutes sortes de trous, & les en font sortir. Les rats & les poules les attirent autour des cases. Rencontrent-elles une poule qui couve ? elles se mettent sur les œufs, se font couver par la poule, jusqu'à ce que les petits soient éclos, les avalent tout entiers & mordent la poule, qui meurt aussi-tôt de sa blessure. Elles ont la ruse de glousser & de contrefaire les poules, pour attirer les petits, après avoir tué la mere. Sous mes yeux, ajoute du Tertre, une vipere avala neuf poulets, qui avaient plus de trois semaines. »

Histoire Naturelle.

Labat confirme une partie de ces observations dans le récit de deux aventures qui lui donnerent une dangereuse occasion de s'instruire. Il admire particulierement combien ces animaux multiplient. La Martinique, dit-il, en serait bientôt couverte, jusqu'à devenir inhabitable, s'ils ne se détruisaient pas entr'eux. Les couleuvres, qu'on nomme *couresses* dans cette Isle, en dévorent un grand nombre ; les fourmis leur font une rude guerre, & leur mangent les yeux. Une partie des petits est mangée aussi, ou meurt avant qu'ils soient en état de trouver leur subsistance.

Au commencement des pluies, toutes les espèces

Histoire Naturelle.

de serpens quittent les montagnes & les bois comme les crabes & les tourlouroux, pour s'approcher de la mer. Après s'y être baignés, ils passent entre quelques arbrisseaux épineux ; & s'y accrochant par le cou, ils y laissent leur peau entiere. Ensuite ils vont se cacher entre des racines d'arbres, ou dans quelques trous, jusqu'à ce que leur nouvelle peau soit assez endurcie pour supporter l'air. Ils deviennent alors fort maigres, & si faibles, qu'ils ont peine à se tourner. C'est dans la saison de leur chaleur qu'ils sont le plus redoutables. Ils sifflent, ils s'appellent & se répondent. La chasse n'est pas alors sans danger. J'en ai trouvé, raconte Labat, dans l'acte même de l'accouplement. « Ils étaient cordés ensemble, & paraissaient » comme les tourillons d'un gros cable. Ils se » soutenaient tout droits, sur les deux tiers de » leur longueur, la gueule ouverte comme s'ils » avaient voulu se dévorer, avançant la tête l'un » vers l'autre, sifflant, bavant, écumant d'une ma» niere hideuse. Oh ! quels amours. »

On ne voit, dans les autres Antilles, que des couleuvres, sans aucune sorte de venin, utiles même par la guerre qu'elles font aux rats. Elles sont rares & petites à la Guadeloupe. La Dominique en a de très-grosses, qu'on nomme *têtes-de-chien*, parce qu'elles ont la tête grosse & courte,

[illegible]e, & qu'elles paraissent toujours disposées à mordre ; mais leur morsure n'est pas venimeuse. Quoique leur sifflement cause de l'effroi, elles n'en veulent qu'aux rats, aux oiseaux & aux poules.

La graisse des viperes, ou serpens venimeux de la Martinique & de Sainte-Lucie, est un spécifique fort vanté pour les rhumatismes, les douleurs froides, la sciatique, les contractions & les foulures des nerfs. Elle se trouve dans leur corps, attachée au-dessous & des deux côtés des vertebres, divisée en deux masses, plus ou moins grosses. On la fait fondre au soleil, ou sur le feu, pour la verser dans quelque flacon, où elle se conserve fort long-temps. Quoique jaune, lorsqu'elle sort du serpent, elle devient blanche, aussitôt qu'elle est fondue & figée. L'odeur & le goût n'en sont pas mauvais. Pour l'usage, on la fait fondre sur une assiette, & l'on y mêle de l'esprit-de-vin, ou de l'eau-de-vie la plus forte. On commence par en oindre la partie malade ; ensuite, après une forte friction avec des linges chauds, on y met une compresse imbibée de ce qui reste. La graisse des *têtes de chien* passe pour meilleure encore que celle des viperes. On l'emploie, non-seulement pour les mêmes maux, mais avec un merveilleux succès pour la goutte. Ce-

Histoire Naturelle.

pendant Labat convient que, dans les pays froid ses effets ne sont pas si certains qu'en Amériqu Du Tertre donne plusieurs antidotes, contre venin de tous ces serpens; mais ils ne nuisent, d il, que lorsqu'ils sont offensés. D'ailleurs, s'ils e trent dans une maison, on en est averti, soit p les Nègres, qui les sentent, soit par les ra qu'on entend piper, soit par les petits oiseau qui s'attroupent en criant. Les chasseurs prenn ordinairement de grandes bottes, qui les d fendent fort bien des serpens, sur lesquels peuvent marcher; mais ils n'en sont pas moins e posés aux attaques de ceux qui se trouvent sur branches des arbres, ou sur les rochers, & qui, po peu qu'ils soient offensés, s'élancent sur tout ce q les blesse. Un chasseur qui se trouve mordu loin des habitations, n'échappe gueres à la mor s'il est seul : quelque ligature qu'il puisse fa au-dessus de la plaie, dans l'espace d'u heure ou deux, le venin lui gagne le cœur les syncopes le prennent; il tombe, & jamais se relève.

Gingembre.

La chaleur du climat n'empêche point qu'on n consomme aux Antilles une grande quantité d gingembre. C'est la racine d'une plante ass touffue, dont les feuilles longues, étroites, ass douces au toucher, ressemblent à celles des ro seaux, mais sont beaucoup plus petites. La tig

Histoire Naturelle.

croît jamais à plus de deux pieds de haut ; feuilles se coupent des deux côtés, & sont bord d'un verd gai ; elles jaunissent en mû- ſant, & se sechent tout-à-fait, lorsque les racines t toute leur maturité. Ces racines croissent tes, larges & de différentes figures, la plu- rt semblables à des pattes d'oie ; & de-là vient 'on les nomme pattes, plutôt que racines : elles nt noueuses, chargées d'excrescences & de tits boutons, & peu enfoncées, souvent même esque hors de terre, & tout-à-fait découvertes. s'en trouve de larges comme la main, & de paisseur d'un pouce. Leur peau est mince, cou- ır de chair, lorsqu'elles sont vertes, & grise, rsqu'elles sont seches. Leur substance est blanche ferme, de la consistance du navet, assez com- cte & pesante ; elle est traversée par des ner- res, qui partent de l'endroit par lequel elle nt à la tige, & qui se répandent dans toute sa geur & sa longueur, comme les muscles & veines dans le corps humain. Ces nervures sont mplies d'un suc plus piquant & plus fort que le ste de la chair, qui est d'autant plus douce, 'elle est éloignée des nervures, ou qu'elle a oins de maturité.

Le gingembre demande une bonne terre, mais peu légere. On le plante vers la fin de la saison

Histoire Naturelle.

des pluies, c'eſt-à-dire, en Octobre & Novem-bre. Après avoir labouré la terre à la hoüe, o[n] met, de pied en pied, un petit morceau d[e] plante, conſervée de la derniere récolte, ſur-tou[t] de celles qui ſont les plus chevelues; on le cou-vre de trois à quatre doigts de terre: il pouſſe en ſept ou huit jours, à-peu-près comme le[s] ciboules, & ſe fortifie par degrés. Ses feuill[es] s'étendent, juſqu'à couvrir leur terre, qu'on do[it] tenir extrêmement nette. Il jette ſes pattes, o[u] racines, plus ou moins grandes, ſuivant la bon[té] du terrain, que cette plante dégraiſſe & mang[e] beaucoup. Sa maturité ſe connaît à ſes feuilles qui jauniſſent, ſe fanent & ſe ſechent à la fin alors on arrache la plante avec ſes pattes, do[nt] on ſépare la tige; on les étend ſur des claie[s] expoſées à l'air & au vent, jamais au ſoleil, [ni] au feu, parce que leur ſubſtance eſt ſi délicat[e] que bientôt elle deviendrait trop ſeche. Le gi[n]gembre, préparé avec ce ſoin, ſe conſerve fo[rt] long-temps; mais, comme le temps ne laiſſe p[as] de diminuer ſa bonté, on doit préférer le pl[us] récent, ce qu'il eſt facile de connaître à ſo[n] poids. Lorſqu'il eſt bien ſec, il ne ſe corromp[t] point aiſément dans l'eau même, ſoit douc[e] ou ſalée; mais, pour peu qu'il lui reſte d'hu-midité, il s'altère tout-d'un-coup, & Lab[at]

bferve qu'on doit fe défier, là-deffus, de l'i-
norance des Marchands, ou de l'infidélité des
ommis.

Le fret de cette marchandife n'eft pas cher,
rce qu'elle fe met en grenier, c'eft-à-dire, en
ngage de tranfport, qu'on en remplit les foutes
les vides des barils; fur quoi, remarque le
ême Voyageur, les propriétaires trouvent tou-
urs d'autant mieux leur compte, qu'étant
endue au poids, l'humidité qu'elle contracte
endant le voyage, l'augmente beaucoup,
omme il arrive au girofle des Hollandais, qui
nt même la mauvaife foi de l'arrofer d'eau de
er.

Quoique la culture du gingembre foit facile,
le fret fi peu confidérable, on l'a vu valoir
ufqu'à douze & quatorze livres le cent; ce qu'on
e peut attribuer qu'à l'exceffive confommation
ui s'en fait, dans un pays où l'on eft perfuadé
ue l'ufage en eft néceffaire pour réfifter à l'ex-
rême humidité du climat. D'ailleurs les épiciers
de l'Europe mêlent du gingembre avec le poivre,
en les pilant & les paffant enfemble au tamis. Ils
vendent ce compofé affez cher, fous le nom
d'épice douce, quoiqu'il foit certain que le gin-
gembre, qui eft ordinairement à très-bon marché,
en faffe au-moins les trois quarts.

Il fe mange crû, lorfqu'il eft verd; mais le

Histoire Naturelle.

gingembre confit eſt beaucoup meilleur. Laba donne la maniere de le confire. On le cueille, dit-il, long temps avant qu'il ſoit mûr, & lorſ qu'il eſt encore ſi tendre, que ſes fibres ne ſe diſtinguent preſque point du reſte de la chair, ni par leur dureté, ni par leur couleur : on le gratte ſoigneuſement, pour enlever toute la peau; on le coupe en tranches, ſans toucher aux groſſes nervures; on le fait tremper trois ou quatre jours dans de l'eau de mer, que l'on change deux fois en vingt-quatre heures. Enſuite on le fait bouillir à grande eau, pendant cinq quarts d'heure. On le remet pendant un jour dans l'eau fraîche; & de là, bien égoutté, dans un ſyrop foible, mais chaud & clarifié, où on le laiſſe vingt-quatre heures. Trois jours de ſuite, on le fait paſſer par d'autres ſyrops, plus forts que le premier; & tous ces ſyrops ſont jettés comme inutiles, parce qu'ils contractent l'âcreté du fruit. Enfin on le met dans un ſyrop de conſiſtance bien clarifié, pour l'y laiſſer, ſi l'on veut le conſerver liquide, & d'où on le tire, lorſqu'on veut le garder ſec. Il perd ainſi ce qu'il a de trop mordicant dans le goût, ſans aucune diminution de chaleur & de ſes autres vertus.

Nous avons cru devoir ce détail à l'utilité publique, ſur l'éloge extraordinaire qu'on fait de ſes propriétés. Le gingembre, mangé le matin,

Histoire Naturelle.

heve la digeſtion des alimens qu'on a pris le ir. Il conſume les flegmes de l'eſtomac ; il net- ie les conduits ; il excite l'appétit, il provoque rine, il rend l'haleine douce. Mangé après le pas, il aide à la digeſtion, & chaſſe les vents. ais, comme il eſt extrêmement chaud, l'uſage doit être modéré. On connaît qu'il ne manque en à ſa perfection, lorſqu'il eſt de couleur ambre, preſque tranſparent, tendre ſous la ent, ſans être mol, & que ſon ſyrop eſt clair. elui que les confituriers font pour le vendre, u le peuple pour ſon uſage particulier, eſt brun ; ſyrop en eſt noirâtre, & le fruit ſi mordicant, ue, ſi l'on n'y eſt accoutumé comme aux Iſles, ù le piment même ſe mange comme une pomme, eſt preſqu'impoſſible de le tenir ſur la langue. Les marins ne manquent jamais de s'en fournir, ur-tout pour les voyages de long cours, parce qu'ils y ſont plus expoſés aux maux qui viennent des eaux corrompues & des mauvais alimens ; cauſe ordinaire du ſcorbut, contre lequel on vante beaucoup la vertu du gingembre.

L'arbre, qui donne le baume de Copaii, n'eſt pas fort commun aux Antilles ; mais l'eſpèce d'huile ou de baume, qu'on en tire, a des propriétés ſi merveilleuſes, que, ſuivant le témoignage de Labat, c'eſt une véritable panacée, à laquelle il n'y a point de maux qui réſiſtent. Les Iſles

Histoire Naturelle.

Françaiſes ont en plus grande abondance, u[n]
arbriſſeau, qui ne le cède gueres en vertus, [à]
qui ſe nomme *bois laiteux*. Sa feuille reſſemb[le]
à celle du laurier, quoiqu'un peu plus grande,
plus épaiſſe, plus molle & plus charnue. Lor[s]
qu'on la rompt, ou qu'on la déchire, ſes fibre[s]
jettent une liqueur viſqueuſe, épaiſſe, & de [la]
blancheur du lait. L'arbriſſeau ne devient jama[is]
fort gros. On s'en ſert pour border les champs,
parce qu'il croît fort vîte, & qu'étant fort ſouple,
du-moins pendant ſa jeuneſſe, on l'entrelace & o[n]
le conduit aiſément; mais il devient caſſant ave[c]
plus d'âge, & ſeche auſſi-tôt qu'il eſt coupé. Se[s]
fleurs reſſemblent à celles du jaſmin, & croiſſen[t]
par bouquets, dont chacun en contient cinq o[u]
ſix: elles ſont blanches, & renferment dans leur
centre, un petit bouton ovale, qui contient deux
petites graines noires, ſemence ordinaire de l'ar-
bre; mais il croît auſſi facilement de bouture.
Son bois eſt fort blanc, avec un peu de moëlle
au cœur, comme le ſureau. Son écorce eſt d'un
verd pâle en-dehors, & blanche en-dedans. Les
queues, qui attachent les feuilles aux branches,
ont près d'un pouce de long, avec un nœud à
l'endroit qui touche l'écorce. Les nœuds, les
feuilles, les branches, l'écorce & le tronc, rompus,
ou légerement froiſſés, rendent un véritable lait,
qu'on met ſur les bleſſures, ſans le faire chauf-

r au feu, & qui produit autant d'effet que le opaü.

Histoire Naturelle.

L'arbre, qu'on nomme aux Isles Françaises *ndre à caillou*, ne s'y trouve que dans des ux secs & pierreux. Il tire son nom de l'extême dureté de son bois. Sa feuille est médiocre, vale, dentelée, seche, & comme brûlée du leil. Aussi ces arbres paraissent-ils rougeâtres à uelque distance, & comme grillés. Jamais ils ont plus de douze à quatorze pouces de diaètre; mais il s'en trouve de vingt-cinq à trente ieds de hauteur. Ils ont peu de branches & de uilles. Leur écorce est blanchâtre, avec quanté de petites hachures, & n'a pas plus de quatre gnes d'épaisseur : elle est un peu adhérente, se ve d'elle-même, se seche & se roule, dès que rbre est abattu. L'aubier, c'est-à-dire la subsnce qui est entre l'écorce & le cœur de l'arbre, t médiocrement dur, presque blanc, du quart e diamètre du cœur, & n'est propre à rien; ais le cœur est d'une bonté admirable, dans eau comme en terre, d'une dureté qui n'est omparable en effet qu'à celle du caillou. Ses bres sont longues, droites, & si pressées les nes contre les autres, qu'elles ne peuvent être éparées. Il est rouge, lorsqu'on le coupe; mais l perd cette couleur à l'air, & devient presque gris.

Histoire Naturelle.

Le bois amer, nommé *ſimarouba* dans l'Iſle de Cayenne, eſt commun à la Martinique. Il s'y en trouve de deux pieds de diamètre. Son écorce eſt brune, hachée, fort épaiſſe; ſa feuille longue, pointue, & d'un verd pâle. Le bois eſt d'un jaune clair, qui ſe décharge en ſechant, juſqu'à reſter preſque blanc; il eſt filandreux, & ſi léger, que, lorſqu'on le ſcie, il faut obſerver de ſe tenir au-deſſus du vent, ſans quoi, il jette une pouſſiere, qui entrant dans le nez & dans la bouche, y produit le même effet que de la rhubarbe mâchée, ou priſe en poudre. Ce bois ſert à faire des lattes ou des planches minces, pour clouer l'ardoiſe. Jamais il n'eſt attaqué d'aucun inſecte. Une autre de ſes qualités, eſt de communiquer ſon amertume à tout ce qu'on fait cuire à ſon feu. Sa racine, & la peau de ſa racine, ſont les meilleures parties de l'arbre.

On trouve dans toutes les Antilles, la plante épineuſe que les Anglais nomment *poirier piquant*, & que les Français ont nommée *raquette*, dont on a donné la deſcription dans l'Hiſtoire Naturelle de la Nouvelle-Eſpagne. Labat ne doute point qu'un petit inſecte, qui ſe nourrit de ſon fruit, ne ſoit la vraie cochenille. Ce fruit, que les Français appellent *pomme de raquette*, a beaucoup plus de reſſemblance avec la figue. Tout ce

Histoire Naturelle.

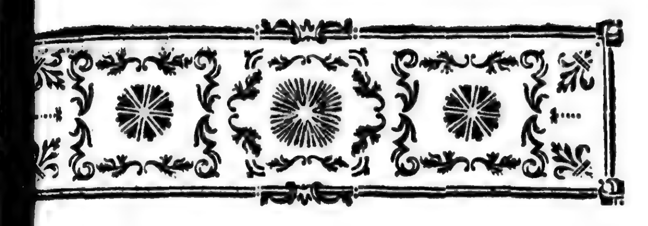
ue Labat rapporte de ses qualités, & des insectes
ui s'en nourrissent après être nés sur d'autres
lantes, s'accorde avec les observations qu'on a
onnées sur la cochenille du Mexique. Aussi ne
it-il pas difficulté d'assurer que la culture des
aquettes, aux Antilles, pourrait devenir le fond
'un très-riche commerce, d'autant plus, dit-il,
u'on y pourrait employer quantité de terres,
ui demeurent inutiles, parce qu'elles sont trop
naigres & trop usées pour les cannes, le tabac,
indigo, le roucou, le manioc, & d'autres pro-
uctions. Il porte le zèle, jusqu'à donner des
ègles pour cette culture; &, dans l'utilité qui en
eviendrait aux Colonies, il fait entrer leur dé-
ense, qui serait plus sûre derriere un champ
lanté de raquettes, & rendu impénétrable par
eurs épines, que dans le meilleur retranche-
nent. On se sert des pommes de raquette, pour
aire des pâtes fort saines, & des gelées, ou des
narmelades très-rafraîchissantes.

Ceux qui cherchent l'exactitude jusqu'à souhai-
er qu'il ne manque rien à chaque article, c'est-
-dire, qu'il embrasse tout ce qui parait compris
dans son titre, jugeront peut-être qu'on ne s'est
pas assez étendu sur les arbres, les arbrisseaux
& les autres plantes des Antilles. Mais la plupart
des végétaux de l'Amérique sont communs aux

Histoire Naturelle.

Isles, & aux parties du Continent qui leur répondent, dans les m mes latitudes. Ainsi, tout ce qui parait manquer ici, se trouve répandu dans les autres articles d'Histoire Naturelle & quelquefois même dans les descriptions.

*FIN DU LIVRE DOUZIEME & de la troisieme Partie.*



# ABRÉGÉ
## DE
# L'HISTOIRE GÉNÉRALE
# *DES VOYAGES.*

## QUATRIEME PARTIE.

## *VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.*

CETTE DERNIERE PARTIE de notre Abrégé ſera diviſée en quatre Articles : 1.° Les Voyages autour du Monde par le

Sud-Ouest, depuis Magellan & le Mai[re] qui ouvrirent cette route aux In[des] Orientales, jusqu'à l'Amiral Anson. [2.°] Les Voyages au Nord-Ouest & au No[rd-]Est, entrepris pour trouver un pass[age] de la mer Boréale au Japon & aux [Phi]lippines, & passer ainsi de l'Océan S[ep]tentrional dans la mer du Sud. 3.° [Les] Terres Arctiques, telles que l'Island[e,] le Kamskatka & le Groënland. 4.° [Les] derniers Voyages, entrepris dans [les] mers Australes, pour la découverte [de] nouvelles Terres dans cette Partie [du] Monde.





# LIVRE PREMIER.

## VOYAGES AUTOUR DU MONDE PAR LE SUD-OUEST.

## CHAPITRE PREMIER.

*Magellan. Drake. Sarmiento. Candish. Sebald de Weert. Spilberg. Noort.*

MAGELLAN, Portugais de Nation, qui avait porté les armes ſous Don Alphonſe d'Albuquerque & qui était à Malaca, en 1511, lorſque cet illuſtre Vice-Roi des Indes en achevait la conquête, prit le parti de retourner en Europe, dans l'eſpérance d'y faire ſervir à ſa fortune les lumieres qu'il devait à ſon expérience. Il était parent de François Serrano, qui commandait aux Moluques, après avoir découvert ces Iſles pour le Portugal. Diverſes connaiſſances qu'il avait recueillies de ſes diſcours & de ſes écrits, ſemblaient lui promettre, à la Cour du Roi Emmanuel, des faveurs qu'il eut le chagrin de n'y Magellan.



Magellan.

pas obtenir. Son ressentiment le fit passer à cel de Castille, où l'Empereur Charles-Quint jug mieux de l'importance de ses offres, & rend plus de justice à son mérite. Il s'agissait alors d savoir si les Isles Moluques appartiendraient l'Espagne & au Portugal, d'après cette décisio du Pape Alexandre VI, qui donnait à l'une l pays qu'on découvrirait à l'Occident, & à l'autre tous ceux qu'on découvrirait à l'Orient. Cet étrange donation était fondée sur l'ignorance to de la bonne Philosophie & de la Physique. Av l'une, on aurait fait réflexion que le Pape ne pou vait donner ce qui ne lui appartenait pas; & ave l'autre, on aurait su qu'en conséquence de la form sphérique du globe, il était très-possible qu deux Nations arrivassent au même point, en allan l'une au Levant, & l'autre au Couchant; & c'e précisément ce qui arriva, lorsque les Espagno & les Portugais se rencontrerent dans la me Pacifique, venus, les uns par l'Océan Indien, & les autres par la Côte Orientale de l'Amérique Ce fut Magellan qui eut la gloire de décou vrir cette derniere route. Comme Charles Quint prétendait que les Moluques étaient de Isles Occidentales, Magellan entreprit de l prouver, en y allant par le Sud-Ouest. La preuv contraire des Portugais était aussi bonne, puis qu'ils y arrivaient par le Sud-Est; mais enfi cette contestation

tte conteſtation donna lieu à la découverte d'un ouveau paſſage aux Indes par les mers de l'Amérique, d'un chemin nouveau ouvert aux Nations l'Europe, & fut l'occaſion du premier Voyage u'on ait fait autour du monde. Charles-Quint, ui avait pris une haute opinion de Magellan, qui voyait ſes raiſons appuyées du témoignage un Portugais auſſi renommé que Serrano, ne lança plus à lui accorder toute ſa confiance. Il t équiper, dans le Port de Saint-Lucar, une otte de cinq vaiſſeaux, dont il lui donna le ommandement.

Magellan.

Magellan ſe rendit d'abord au Bréſil. Il rangea ong-temps des côtes inconnues, d'où, prenant on cours au Sud, il découvrit l'embouchure d'une grande riviere, proche de laquelle il remarqua ue la côte commençait à s'élever. Enſuite il pperçut des montagnes dont le ſommet ſe perdait ans les nues, & qui paraiſſaient couvertes de eige. Un des cinq vaiſſeaux, qui fut détaché our reconnaitre cette côte, fit un triſte naufrage entre les rochers. L'équipage fut ſauvé ; mais cette diſgrace & la rigueur du froid, répandirent la conſternation ſur les quatre autres vaiſſeaux ; dont la plupart des ſoldats étaient des Portugais bannis. Elle produiſit des murmures, qui eurent bientôt la force de faire lever la voix aux mutins, juſqu'à déclarer que le paſſage qu'on leur

Magellan.

faisait chercher était impossible, & qu'ils vou-laient retourner en Europe. Magellan, ne se promettant rien de la douceur, fut obligé d'en condamner quelques-uns à la mort, & d'en punir d'autres par la désertion. Cette rigueur arrêta le désordre. On continua la navigation, l'espace d'environ cinquante lieues, après lesquelles on découvrit un enfoncement, qui avait toutes les apparences d'un détroit.

Le Capitaine-général compara toutes ces lu-mieres. La nature des vents, celle des courans, & la vue de quelques fanons de baleine, que la mer avait jettés sur le rivage, furent les pre-miers fondemens sur lesquels il établit ses conjec-tures. Ensuite, tout s'accordant à les confirmer, il ne douta plus qu'il ne fût à l'entrée d'un canal de communication, qui joignait la mer du Nord & celle du Sud. Cette agréable idée jetta les quatre équipages dans des transports de joie qui furent célébrés par des fêtes. Ils donnerent au détroit le nom de *Magellan*, qu'il ne cessera ja-mais de porter; mais les vivres étaient considé-rablement diminués. On ne prévoyait aucune ressource dans une route ignorée. Les plaintes recommencerent avec tant de violence, qu'elles ne purent être appaisées que par de nouveaux supplices. Magellan fit mettre un de ses vaisseaux à l'avant, pour chercher le passage. Ce vaisseau

Magellan.

me, au mépris des ordres du Général, reprit, ndant les ténèbres, la route de Séville, d'où l'on it fait voile depuis huit mois.

Une pareille perfidie jetta Magellan dans un rtel chagrin; mais elle ne l'empêcha point mbouquer le détroit avec les trois vaisseaux lui restaient. Il y entra le 21 Octobre 1520, le 28 Novembre, il en sortit pour faire le dans la mer du Sud. Avant que de re-ſſer la Ligne, & vers le quinzieme degré de itude Méridionale, il découvrit deux Isles qu'il mma *les Infortunées*, parce que, dans le besoin il était, il n'y trouva que des oiseaux & des ores. Dans l'espace de trois mois & vingt jours, fit quatre mille lieues dans une mer qu'il nomma *cifique*, parce qu'il n'y essuya aucune tempête, qu'il n'y vit pas d'autre terre que ces deux es. Le 6 de Mars, il en découvrit deux petites, i étaient du nombre de celles qu'on a nommées puis *les Mariannes*, & qu'il nomma *Isles des rrons*, parce qu'il y avait éprouvé le penchant e les Insulaires ont pour le vol. Le 10, il scendit au rivage d'une terre haute, nommée *amal*, à trente lieues des Isles des Larrons. n voyait de-là d'autres Isles, dont l'une se mme *Zuloan*, habitée par une Nation douce sociable. Il s'approcha de celle d'Humunu, u'il nomma *l'Isle des bons Signes*, parce qu'il

Magellan.

y avait trouvé deux fontaines d'eau très-claire, quantité de corail blanc, & divers arbres chargés de fruits. Cette Isle, qui est voisine du Cap de Guigan, porte aujourd'hui le nom de *la Encantada*. Magellan donna celui de *Saint-Lazare* à tout cet Archipel, parce qu'il y était arrivé le samedi avant le dimanche de la Passion, qu'on appelle en Espagne, *Dimanche de Saint-Lazare*.

En portant le Cap au Nord, il arriva à Sébu, Isle bien peuplée, & d'environ douze lieues de circuit, qui n'a guères aujourd'hui d'autre mérite, que celui d'avoir été son tombeau. Le Roi qui était en guerre contre le Roi de Mathar, son voisin, non-seulement fit un bon accueil aux trois vaisseaux étrangers, mais embrassa la Religion Chrétienne, avec la Reine sa femme, leurs enfans, & huit cens de leurs sujets. La Croix fut élevée le jour de la Pentecôte; on célébra la Messe, & Magellan prit possession de l'Isle, au nom de l'invincible Charles-Quint. Il battit deux fois les ennemis du Roi de Sébu; mais il eut le malheur d'être tué dans un troisieme combat. La plupart des Espagnols & des Portugais qui l'avaient suivi, partagerent son sort. A peine en resta-t-il quelques-uns, pour porter aux vaisseaux la nouvelle de leur perte. Le Roi qui n'avait embrassé le Christianisme que par une lâche politique, renonça aussi-tôt

Magellan.

ſes engagemens. Son ennemi lui offrant la paix, condition que tous les étrangers fuſſent maſſaés; il les fit inviter à un feſtin; & vingt-quatre s principaux de la flotte, qui ſe livrerent à lui ns défiance, furent aſſaſſinés dans la chaleur de joie. Duarte-Barboſa, parent & ſucceſſeur de agellan, fut de ce nombre. Les Eſpagnols atibuent ce déſaſtre à un Nègre, maltraité par arboſa, qui avait fait entrer le Roi dans ſes rojets de vengeance.

Les équipages des trois vaiſſeaux étaient réduits cent quatre-vingt hommes, qui, ne ſe jugeant oint aſſez forts pour les conduire, prirent le parti 'en brûler un, & de ſe rendre aux Moluques vec les deux autres. Juan de Carvallo, qu'ils vaient reconnu pour leur Chef, fit voile, à 'Eſt-Sud-Eſt; mais, en arrivant à la pointe de ool & de Panglao, la crainte de l'Iſle des Noirs, u'il crut reconnaitre à ſa deſcription, lui fit rendre le parti de tourner vers Quipit, ſur la Côte de Mindanao. De-là il ſe rendit à Bornéo, où il prit des Pilotes Moluquois. Enſuite revenant par Los-Cagayanes, Xolo, Taguima, Mindanao, Sarrayan & Sanguil, il mouilla le 8 de Septembre à Tidor. Il y fut reçu fort humainement, parce que la flotte Portugaiſe n'était point alors aux Moluques. Le Roi lui permit d'y élever un Comptoir & de charger du girofle. Les deux

Magellan.

vaisseaux remirent en mer, & firent voile ve l'Espagne. Mais l'un des deux, qui se nomma la *Trinité*, se trouva si peu capable de résist aux flots, qu'il retourna aux Moluques, où tomba bientôt entre les mains des Portuga. L'autre, nommé *la Victoire*, après avoir re connu Amboine, les Isles de Banda, Solor Timor, prit la route du Cap de Bonne-Espérance en s'éloignant toujours de la Côte des Indes, po éviter les ennemis de l'Espagne. Cependant disette des vivres l'ayant forcé de relâcher San-Jago, une des Isles du Cap-Verd, il perdit trois hommes qui furent enlevés par le Portugais; ce qui ne l'empêcha point d'arriver Séville le 8 de Septembre 1522, après une na vigation de trois ans & quelques jours, pendan lesquels il avait fait quatorze mille quatre cen soixante lieues.

La découverte du détroit de Magellan fut re gardée par toutes les Nations de l'Europe, comm un avantage commun, auquel tous les Naviga teurs avaient le même droit; & les efforts que la Couronne d'Espagne fit en divers temps, pour en exclure les étrangers, n'aboutirent qu'à d'excessives dépenses, dont elle reconnut enfin l'inutilité. On vit les Anglais tenter cette route avec d'autant plus d'audace, qu'aux périls du détroit que Magellan leur avait appris à sur-

onter, ils avaient à joindre les obstacles dont étaient menacés par les Espagnols. Les Hol-ndais ne penserent à suivre les traces de leurs oisins, qu'après avoir tenté d'autres voies par Nord. Magellan.

Personne ne profita plus heureusement du ouveau passage découvert par Magellan que le meux Chevalier Drake, qui, en 1577, imagina 'aller par cette route surprendre les Espagnols ur les Côtes du Chili, du Pérou & du Mexique, ù ils croyaient qu'il était presque impossible 'arriver par la mer du Sud. Il partit le 15 de Novembre, & le 5 Avril de l'année suivante, l arriva heureusement à la vue du Brésil. Les ents ne le favoriserent pas moins jusqu'à la riviere de la Plata, & de-là jusqu'au Port que Magellan avait nommé *Saint-Julien.* Drake.

L'escadre ayant quitté Saint-Julien, le 17 Août 1578, entra le 20 dans le Détroit de Magellan. Elle avança peu jusqu'au lendemain. Le canal parut ort sinueux, comme s'il eût été sans passage. Un vent contraire, qui se leva vers la fin du jour, força les Anglais de retourner & de jetter l'ancre comme au hasard. La fortune leur tenant lieu de lumieres, ils eurent le bonheur de sortir du Détroit & d'entrer dans la mer du Sud, dès le 6 de Septembre, c'est-à-dire, de faire en treize jours un passage où des Navigateurs moins heureux

Drake.

ont employé jusqu'à neuf mois. A la vérité il furent jettés le 7, par une tempête, à plus de deux cens lieues en longitude; mais cette disgrace même leur devint avantageuse, en les faisant tomber dans une Baie, où ils mouillerent tranquillement. Cependant ils se virent dérivés ensuite à cinquante-cinq degrés & un tiers, au Midi du Détroit. La fortune, qui les accompagnait, leur fit découvrir à la hauteur où ils étaient parvenus, une Isle qui leur fournit d'excellente eau douce, & des herbes d'une singuliere vertu.

La suite de leurs courses, dans la mer du Sud, n'offre qu'une scène continuelle de victoires & de prospérités. Ils prirent un si grand nombre de vaisseaux Espagnols & si richement chargés, qu'au commencement de l'année suivante, rassasiés d'or & d'argent, toutes leurs idées se tournerent à choisir une route sûre, pour retourner en Angleterre avec leurs trésors.

Il s'en présentait deux, celle du Détroit de Magellan par laquelle ils étaient venus, & l'autre par cette grande mer du Sud, dont l'étendue est effrayante. En se déterminant pour la seconde, il restait encore à considérer s'ils devaient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Espérance, ou monter le long de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian, pour venir descendre en Angleterre par la mer Glaciale, en doublant le Cap

Drake.

bin & celui de Norwege. Deux raiſons por- ent Drake à rejetter la route du Détroit de gellan. Premierement les Eſpagnols qui avaient le temps de raſſembler leurs forces ſur les tes du Pérou & du Chili, lui parurent beau- p plus redoutables à ſon retour, & pour des ſſeaux chargés de richeſſes, qu'ils n'avaient l'être à ſon arrivée, & pour des Aventuriers ne cherchaient alors que l'occaſion de s'en- hir au prix de leur ſang. En ſecond lieu, il ſe mait une idée terrible de la bouche du Détroit côté de la mer du Sud. Il en avait eſſuyé les ies, les tempêtes, les rafales; & ſes meilleurs lotes ne ſe rappellaient pas, ſans frayeur, les les qu'ils avaient obſervés ſur cette Côte.

On réſolut, dans une aſſemblée de toute la tte, de prendre la route du Japon & de la Chine, ur retourner par la mer du Nord; & cette inion fut ſuivie le 6 d'Avril 1579. Mais, comme était arrêté depuis quelque-temps par des lmes, on prit le parti d'avancer juſqu'à ſix ns lieues en longitude, pour trouver des nts plus favorables dans cet éloignement de terre. Obſervons ici que ce deſſein de revenir r la mer du Nord ne ſe trouve point dans le ecueil Anglais d'Hacxluyt, mais ſeulement dans Traducteur Français, & il eſt conteſté. Ce rojet eut été le plus hardi que jamais on eût

Drake.

conçu, & le succès eût été un des plus gra pas de la Navigation. Mais comment suppo qu'avec une escadre déjà fatiguée d'une longue course, chargée de riches dépouill Drake ait eu la confiance d'aller chercher passage de la grande mer d'Asie à la m Glaciale, sur lequel on n'avait encore que d notions très-incertaines, & qui depuis deux ce ans a été inutilement tenté ? Si, après avoir f le tour des deux Hémisphères par le Sud-Oue Drake eut trouvé le moyen de revenir par Nord-Est, ç'eut été sans doute le comble de gloire & du bonheur ; mais de si grandes destin ne sont pas accordées à un seul homme.

Nouvelle-Albion.

Le 5 Juin, à quarante-deux degrés du Nor l'air devint si froid, que tous les équipages ay beaucoup à souffrir, & la peine croissant à mesu qu'on avançait vers le Pôle Arctique, on p le parti de retourner à trente-huit degrés de Ligne. On découvrit à cette hauteur, une ter à laquelle il y avait peu d'apparence que les E pagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, eussen jamais abordé. Elle parut basse & unie. Bient on apperçut une bonne Baie, où l'escadre f portée par un vent favorable ; Drake y fit jett l'ancre avec confiance, à la vue d'un grand nomb de cabanes, qui bordaient le rivage.

Les habitans marquerent moins d'effroi qu

Drake.

dmiration, en voyant avancer des maſſes flot-
tes, qui devaient être pour eux un ſpectacle
nouveau. Ils s'approcherent des premiers
glais qui deſcendirent ſur le ſable, & loin de
traiter en ennemis, ils leur firent des careſſes
des préſens. Drake, pour répondre à leur hu-
nité, fit diſtribuer parmi eux quelques pièces
offes, qu'ils reçurent avec de grandes marques
joie. Les hommes étaient abſolument nuds;
is leurs femmes avaient les épaules couvertes
ne peau velue de daim, ou de quelque autre
imal; &, de la ceinture juſqu'aux genoux, elles
rtaient, en forme de tablier, une eſpèce de
e, composée d'écorce d'arbre. Leurs maiſons,
étaient fort près de la mer, reſſemblaient, par
forme, à nos colombiers; c'eſt-à-dire, qu'elles
ient rondes & ſans fenêtres, avec une ſeule
rte & une ouverture au ſommet, pour ſervir
paſſage à la fumée. Leurs lits n'étaient que
rameaux de ſapin & d'autres arbres, diſpoſés en
rcle autour du foyer, qui formait le centre de
aque cabane.

Pendant tout le ſéjour que les Anglais firent
ns cette Baie, ils ne ceſſerent pas de recevoir
viſite de ces honnêtes Sauvages, qui leur appor-
ient tantôt de fort beaux panaches de plume,
ntôt des ſacs remplis de feuilles ſeches de tabac.
ais, avant que de s'approcher d'une petite col-

Drake.

line, où le Général avait fait dreſſer les tentes; ils s'arrêtaient pour diſcourir entr'eux. Enſuite, laiſſant leurs arcs & leurs fleches dans le même lieu, ils s'avançaient pour faire leurs préſens. La premiere fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêterent auſſi; mais ce fut pour s'égratigner les joues en pouſſant des lamentations & des cris pitoyables. Drake s'imagina que, prenant les Anglais pour des Dieux, c'était une forme de ſacrifice qu'elles voulaient leur faire. Il donna ordre à ſes gens de ſe mettre en prieres, pour faire connaitre apparemment qu'ils avaient eux-mêmes une Divinité puiſſante, à laquelle ils rendaient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages se rendirent fort attentifs. Après cette lecture ils s'approcherent modeſtement des tentes; & Drake fut extrêmement ſurpris de les voir rendre aux Anglais tout ce qu'ils en avaient reçu.

Il jugea que la nouvelle de ſon arrivée s'était répandue plus loin; car, peu de jours après, on les vit paraitre en plus grand nombre, & deux d'entr'eux s'étant ſéparés des autres, lui firent connaitre par diverſes marques de reſpect, auxquelles il ne put ſe méprendre, qu'ils l'avaient diſtingué pour le Chef de ſa troupe. Ils continuerent leurs ſignes, par leſquels il crut comprendre auſſi qu'ils venaient de la part de quelque perſonne puiſ-

Drake.

nte, ou peut-être de leur Roi, & qu'ils lui emandaient un gage de confiance, sur lequel e Prince, ou ce Seigneur, put hasarder lui-même ne visite. Le discours dont ces signes furent ccompagnés, dura près d'une demi-heure. Drake efforça de leur faire entendre, à son tour, qu'il eur voulait toutes sortes de bien. Il leur offrit es présens, pour celui qui les avaient envoyés. Cette offre, qu'ils accepterent de fort bonne grace, parut leur causer beaucoup de joie. On vit bientôt venir, entre plusieurs Sauvages, un homme de ort belle taille & d'un air assez gracieux, qu'on e put méconnaitre pour leur Roi. Il marchait gravement, & son cortège poussait autour de ui des cris & des chants. Un Officier de bonne mine, qui le précédait de quelques pas, portait ne masse ou un sceptre d'où pendaient deux Couronnes & trois longues chaînes. Les Couronnes étaient composées de plumes de diverses couleurs, & les chaînes paraissaient d'os. Le Roi, & tous ceux qui environnaient sa personne, étaient vêtus de peaux. Les autres étaient nus ; mais ils avaient le visage peint, les uns de blanc, les autres de noir & quelques-uns de différentes couleurs. Ils avaient, avec eux, un fort grand nombre d'enfans, & sans distinction d'âge, ils portaient tous dans leurs mains quelque présent.

Le Général Anglais, quoique prévenu en fa-

Drake.

veur d'une Nation si douce, ne voulut pas recevoir sans précaution une troupe dont le nombre l'emportait beaucoup sur la sienne. Il donna ordre à ses gens de se tenir sous les armes, & de se ranger autour de leurs tentes dont ils s'étaient fait comme un petit Fort, défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces dispositions. Il salua tous les Anglais. Celui qui portait son sceptre, ayant appellé un autre Officier, auquel il dit quelque chose d'une voix basse, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui disait, & cette sorte de harangue dura fort long-temp. Ensuite le Roi s'approcha du Fort avec les hommes & les femmes de son cortége, après avoir fait signe au peuple & à tous les enfans de demeurer en arriere. Alors celui qui portait le sceptre, entonna un chant & commença une danse, avec une grace & une mesure qui causerent de l'admiration aux Anglais. Le Roi, son cortége & tout le peuple, suivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du spectacle & guéri de ses défiances, leur permit d'entrer en chantant & en dansant, dans le Fort & dans les tentes.

Après la danse, le Roi s'assit & pressa le Général, par des signes, de s'asseoir près de lui. D'autres signes, par lesquels il continua de s'expliquer, ne semblerent d'abord marquer que de l'affection & des offres de service ; mais les Anglais se cru-

Drake.

nt bientôt obligés de leur donner un ſens plus endu. Le Roi, prenant la plus grande des deux ouronnes, la mit ſur la tête de Drake. Enſuite il i mit au cou les trois chaînes, en recommençant chanter avec tout ſon peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave & reſpectueux ; & par intervalles il répétait le nom d'*Hioh*, que les Anlais prirent pour un terme de déférence ou pour n titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de ecevoir le ſceptre & la couronne, au nom de la eine d'Angleterre, en ſouhaitant que toutes les icheſſes du pays fuſſent tranſportées quelque jour Londres, pour la gloire & le bonheur de ſa atrie.

Le peuple s'écarta auſſi-tôt à quelque diſtance, parut ſe livrer à des exercices de religion. Quelues Anglais pouſſés par la curioſité, voulurent re témoins de cette nouvelle ſcène. Ils virent luſieurs troupes de Sauvages, qui prenaient le lus jeune d'entr'eux, & qui, ſe mettant en cercle utour de lui, jettaient des cris fort triſtes, en égratignant le viſage & ſe piquant la peau juſu'au ſang. Drake ne put douter qu'ils ne le priſent pour un Dieu, lorſqu'il les vit revenir, pour i montrer leurs égratignures & leurs plaies. Il eur fit donner des emplâtres & des onguents, ont ils admirerent beaucoup la vertu ; & leur olle erreur ne faiſant qu'augmenter, ils conti-

Drake.

nuerent leurs ſacrifices de trois en trois jours. Mais les Anglais trouverent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaiſait.

Drake, ayant pris poſſeſſion du pays pour la Reine ſa Maîtreſſe, lui donna le nom de *Nouvelle-Albion ;* non-ſeulement parce qu'il ſe crut le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de reſſemblance avec l'Angleterre par la verdure & la beauté de ſes côtes. Il fit graver ſur une lame de cuivre, le nom, le portrait & les armes de la Reine ; ſon propre nom, l'an & le jour auquel il était arrivé, & les faveurs qu'il avait reçues de la Nation. Cette lame fut clouée ſur la face d'un pilier de pierre qu'il fit élever au milieu du Fort.

Lorſqu'on eut fait les réparations néceſſaires aux vaiſſeaux, le Général obſerva plus ſoigneuſement le pays, & ſe fit un amuſement de viſiter pluſieurs habitations des Sauvages. Il ne vit preſqu'aucune terre qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y ſont en ſi grand nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve de toutes parts une ſorte de lapins, dont la deſcription eſt fort étrange. Ils ont le corps auſſi grand que les lapins de Barbarie, la tête de la groſſeur des nôtres, les pieds ſemblables à ceux des taupes & la queue d'un rat,

mais

mais beaucoup plus longue ; sous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit sac dans lequel ils mettent des provisions pour la faim, lorsqu'ils sont rassasiés. Les Sauvages en mangent la chair qu'ils trouvent de fort bon goût, & font tant de cas de la peau, que la robe de leur Roi en était composée. — Drake.

Le départ de l'Escadre leur causa de vifs regrets. Drake s'était déterminé à prendre sa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyait par le Nord. Il rencontra plusieurs Isles jusqu'au 14 de Novembre, qu'il eut la vue de Ternate, où il obtint du Roi toutes sortes de faveurs & la liberté du commerce. De-là, passant par les Isles de Celebes & de Java, il arriva, le 18 de Juin 1580, au Cap de Bonne-Espérance, sans avoir eu la vue d'aucune terre, & le 22 de Juillet, à Sierra-Léona. Enfin, le 3 de Novembre de la même année, c'est-à-dire trois ans moins douze jours, après son départ, il acheva le tour du monde, en mouillant heureusement au Port de Plimouth.

Le passage de Drake, par le Détroit de Magellan, alarma si vivement les Espagnols, que, pour assurer la tranquillité de leurs établissemens, en fermant la seule voie qui les exposait alors à l'invasion des étrangers, ils prirent la résolution d'y bâtir un Fort. Ce fut Pedro de Sarmiento qui vint à bout de ce dessein. Il vint du Pérou par la — Sarmiento.

Sarmiento.

mer du Sud, & débarqua heureusement quatre cens hommes & trente femmes à la pointe d Possession, où il fit bâtir un Fort qu'il appell *nombre de Jesus*. A l'approche de l'hiver, il s'em barqua pour retourner en Espagne, avec ving cinq matelots ; mais il eut le malheur d'être pri dans sa route par le fameux Chevalier *Walt Raleigh*, qui le conduisit en Angleterre.

Candish.

Thomas Candish, gentilhomme du Comte d Suffolk, encouragé par la réputation de Drake partit de Plymouth, le 22 de Juillet 1586, ave trois vaisseaux qui le firent arriver, le 17 de D cembre, au Port qu'il nomma le premier, *Po desiré*, ou *du desir*. Il en partit le 28, pour su vre la côte ; & le 30, à quarante-huit degrés d latitude australe, il rencontra un rocher à ci lieues de la terre, autour duquel la sonde trouver, à la distance d'un mille, huit brass d'eau sur un fond pierreux. Il doubla le Cap Bla & le Cap des Vierges, qui n'avaient point enco de nom. Après avoir jetté l'ancre sous le dernie qui est à l'entrée du Détroit de Magellan, il s'e gagea, le 6 de Janvier, dans la bouche du Détroi à cinquante-deux degrés. Le 7, il y prit sur rivage vingt-trois Espagnols, & leur Chef, nomm Hernando ; triste reste de quatre cens hommes d la même Nation, qui étaient morts de faim & d misere dans la nouvelle Colonie de Sarmien

Candish.

arriva, le 10, à Philippeville, autre Forteresse spagnole, dont les murs subsistaient encore. Deis l'embouchure du Détroit jusqu'à l'endroit où se rétrecit le plus, il compte quatorze lieues, la route, dit-il, est à l'Ouest & au Nord. Il compte dix, depuis cet endroit jusqu'à l'Isle s Pingouins, au Sud-Ouest, tirant un peu vers Sud.

Les Espagnols avaient pris soin d'enterrer leur tillerie, & l'on n'en voyait plus que les affuts. andish ne manqua pas de faire déterrer toutes pièces, & de les faire transporter à bord. ilippeville était située, sans contredit, dans ndroit le plus favorable du Détroit pour le is & l'eau ; elle avait plusieurs Eglises. On yait quelques gibets, auxquels plusieurs crinels étaient encore attachés. Il paraissait que Espagnols y avaient été long-tems réduits à ne vre que de moules & de limpets. Candish n'y ouva pas d'autres vivres, à l'exception de queles daims, qui descendaient des montagnes pour rafraîchir au bord de la riviere. Ces Espagnols taient flattés de se rendre les seuls maîtres du étroit. Mais, pendant plus de deux ans qu'ils cuperent leur Ville, ils n'y virent rien croître & n prospérer. D'un autre côté, ils furent souvent aqués par les Indiens, jusqu'à ce qu'ayant connmé toutes leurs provisions, ils moururent pres-

Candish.

que tous de faim dans leurs maisons, où les Anglais trouverent leurs cadavres tout vêtus. L'air en était encore infecté. Ceux qui étaient demeurés vivans, avaient pris le parti d'ensevelir dans la terre leurs meubles, & tout ce qu'ils n'avaient pas eu la force d'emporter, pour abandonner cette funeste demeure & se mettre en chemin le long du rivage, dans l'espoir d'y trouver de quoi soutenir leur misérable vie. Ils n'avaient pris que leurs arquebuses & quelques ustensiles ; mais, à l'exception de quelques oiseaux de mer qu'ils avaient tués par intervalles, ils n'avaient vécu, pendant l'espace d'un an, que de racines & de feuilles. Enfin, lorsqu'ils rencontrerent Candish, ils étaient déterminés à prendre leur route vers la riviere de Plata. Dans leur nombre de vingt-quatre, ils avaient deux femmes.

Candish changea le nom de leur malheureuse Colonie en celui du *Port de famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conservé depuis. Il la place à cinquante-trois degrés du Sud, & le Cap Froward à cinquante-quatre. Il donna aussi le nom de *Baie d'Elisabeth* à une belle Baie sablonneuse, qui, suivant le calcul de sa route, est à vingt lieues du Port de famine. Deux lieues plus loin, il trouva une riviere d'eau douce, & quantité de Sauvages avec lesquels il fit quelque liaison, quoiqu'il les donne pour des Anthropophages. Le Canal de

*Saint-Jérôme* en eſt, dit-il, à deux lieues. De ce Canal, qu'il nomme ailleurs une riviere, il compte par eſtime, trentre-quatre lieues juſqu'au débouquement du Détroit dans la mer du Sud. Ainſi, conclut-il, toute ſa longueur eſt d'environ quatre-vingt lieues; & la latitude du débouquement eſt à-peu-près la même que celle de l'entrée, c'eſt-à-dire, d'environ cinquante-deux degrés quarante minutes du Sud. Il ſe trouva dans la mer du Sud, le 24 de Février.

Candish.

Le reſte de ſon voyage ne contient que diverſes expéditions ſur les côtes du Chili, du Pérou & de la Nouvelle-Eſpagne, avec ſa route aux Philippines, & ſon retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Eſpérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588.

Sébald de Weert, également célèbre par les Iſles qui portent ſon nom & par les malheurs qu'il eſſuya, n'offre rien de plus remarquable dans ſon Journal, que le détail même des diſgraces qui l'obligerent de renoncer à ſon entrepriſe. Il était parti de Hollande, le 8 de Juin 1598, avec une Eſcadre de cinq vaiſſeaux, dont il commandait l'un, ſous les ordres de l'Amiral Mahu, & du Vice-Amiral Simon Deſcordes. Cette petite Flotte s'étant arrêtée trop long-temps ſur la côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'an-

Weert.

Weert.

née ſuivante. Elle y entra fort heureuſement, mai les vents devinrent ſi contraires que Sébald, aprè avoir eſſuyé, pendant plus de huit mois, tous le dangers d'une mer terrible, & s'être vu ſépa de ſes compagnons qui continuerent plus heureu ſement leur route, fut contraint par la révolte d ſes gens, par la faim & par le déplorable état d ſon vaiſſeau, de rentrer dans la mer du Nord. Un ſi triſte ſituation ne lui avait gueres permis de fair des obſervations utiles ; cependant on trouve dan ſon Journal pluſieurs circonſtances qui mériten d'être recueillies, entr'autres celles qui ſemblen confirmer l'exiſtence d'une race de Géans dan le Détroit.

La Baie, qui avait reçu des premiers Naviga teurs le nom de *Baie verte*, prit celui de *Ba Deſcordes*, le 2 d'Août 1599, en mémoire d tous les accidens que les Hollandais du vice Amiral y avaient eſſuyés. Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avaient été fort maltraités pa les Sauvages ; & ſi l'imagination ne leur fit pa groſſir les objets de leur crainte, on doit pren dre une étrange idée de ces Barbares, ſur leu récit. La Flotte n'ayant pas encore été diſperſée Deſcordes fut détaché avec deux chaloupes, vers une Iſle qui eſt vis-à-vis de la même Baie. Il y trouva ſept canots remplis de Sauvages, qui n'a

taient pas moins de dix ou onze pieds de haut, & dont la couleur était rousse & la chevelure fort longue. Aussi-tôt qu'ils eurent apperçu les chaloupes, ils descendirent au rivage, d'où ils jetterent une si grande quantité de pierres, que les Hollandais n'oserent s'en approcher. Alors se flatant de leur avoir inspiré de l'effroi, ils se rembarquerent tous dans leurs canots, pour fondre avec de grands cris sur les chaloupes. Le vice-Amiral les laissa venir jusqu'à la portée du fusil, & fit faire sur eux une décharge qui en tua quatre ou cinq. Ils retournerent à terre, où, dans leur fureur, ils arracherent de leurs propres mains des arbres qui paraissaient gros de neuf ou dix pouces, pour s'en faire des retranchemens & des armes. Tous ces Sauvages étaient entièrement nus, à l'exception d'un seul qui avait autour du cou une peau de chien marin, qui lui couvrait le dos & les épaules. Leurs armes étaient des fleches d'un bois fort dur, qu'ils lançaient vigoureusement avec la main, & dont la pointe avait la forme d'un harpon. Elle demeurait dans le corps de ceux qui en étaient blessés, n'étant attachée au bout du bois qu'avec des boyaux de chiens marins, & ce n'était pas sans beaucoup de peine qu'on l'en tirait, parce qu'elle pénétrait fort avant. La prudence obligea Descordes d'abandonner ces furieux; mais d'autres Hollandais, qui furent sur-

Weert.

Weert.

pris peu de jours après, ne se dégagerent pas avec le même bonheur. Ils perdirent plusieurs de leurs gens ; & l'Amiral ayant envoyé au même lieu des forces plus nombreuses, on n'y trouva plus de ces hommes cruels, ou plutôt de ces bêtes brutes ; mais on y vit d'horribles marques de leur brutalité. Ils avaient inhumainement défiguré les cadavres des morts. Un jour que ses Matelots étaient à chercher des vivres, ils découvrirent trois canots conduits par des Sauvages, qui ayant découvert la chaloupe, sauterent à terre, & grimperent comme des singes sur les montagnes. On ne trouva dans les canots que de jeunes Pingouins, des harpons de bois, de petites peaux de bêtes sauvages, & d'autres bagatelles. Mais les Hollandais apperçurent au pied d'une montagne voisine une femme avec deux petits enfans, qui faisait tous ses efforts pour se sauver. Elle fut prise & conduite à bord, sans qu'on remarquât sur son visage aucun air de tristesse ou d'émotion. Sa taille était médiocre, & sa couleur rousse. Elle avait le ventre pendant, l'air farouche, les cheveux courts & qui paraissaient coupés jusqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portait au cou des coquilles de limaçons, & parderriere une peau de chien marin qui lui couvrait les épaules, & qui était attachée sous sa gorge avec des cordes de boyaux. Le reste de son corps était nu. Les

ammelles lui pendaient comme d· · pis de vache. Weert.
lle avait la bouche grande, les jambes tortues, & s talons fort courts. Elle refusa de manger de la iande cuite. On lui offrit quelques oiseaux qui trouvaient dans la chaloupe, & qu'elle reçut videment; son premier soin fut d'en arracher les lus grandes plumes; ensuite elle les ouvrit avec es coquilles de moules, en les coupant derriere aile droite, au-dessus de l'estomac & entre les eux cuisses. Elle les vida, c'est-à-dire, qu'elle tta le fiel, les entrailles & le cœur; mais, ayant aſſé le foie sur le feu, elle le mangea si cru, que sang en coulait de ses lèvres. Pour vider le osier, elle commença par le retourner; & le enant d'un côté entre les dents, de l'autre avec main gauche, elle le nettoya deux ou trois fois e la main droite, & elle le mangea sans autre pprêt que de l'avoir fait un peu chauffer. Les utres parties du corps, elle les déchira de ses ents, avec tant d'avidité, que le sang en ruisselait ur son sein. Ses enfans mangerent comme elle de ette chair crue. L'un, qui était une fille, paraissait âgée de quatre ans; l'autre ne pouvait avoir lus de six mois, quoiqu'il eût déjà beaucoup de ents, & qu'il marchât seul.

Leur maniere de manger était accompagnée d'un air fort sérieux, sans que la mere fît jamais le moindre souris, pendant que les Matelots

Weert.

riaient avec éclat. Après son repas, elle se mi[t] sur ses talons, dans la posture ordinaire d'une guenon. Pour dormir, elle se plia comme en un monceau. Les genoux lui touchaient au menton, & son petit enfant, qu'elle tenait entre ses bras, avait la bouche à sa mammelle. On la retint deux jours à bord. De Weert la fit reconduire au rivage, après lui avoir fait mettre une robe qui avait des demi-manches & qui lui descendait aux genoux, avec un bonnet sur la tête & quelques grains de verroterie autour des bras & du cou. Il lui fit aussi présent d'un petit miroir, d'un couteau, d'un clou & d'une alêne, dont elle parut fort satisfaite. On vêtit le plus jeune de ses enfans d'une robe verte, avec quelques grains de verre; l'autre fut retenu & conduit en Hollande. Cette séparation parut chagriner la mere; cependant elle descendit volontairement dans la chaloupe, sans faire aucun effort pour emmener sa fille.

Cette femme sauvage était de la partie méridionale du Détroit. Celles du côté du Nord parurent plus modestes & plus traitables à de Weert, qui eut aussi occasion de les connaitre. Après avoir pris la résolution de quitter les Détroits, il résolut aussi de s'arrêter dans l'Isle des Pingouins, pour en faire une provision, sans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de faim sur la route. Il avait rencontré Olivier de Noort près de la Baie des

Chevaliers; mais n'en ayant rien pu obtenir, dans un passage où chacun était occupé de ses propres besoins, il arriva, le 12 de Janvier, dans la petite Isle des Pingouins, qui est éloignée d'une lieue de l'autre. En chassant, on trouva dans un des creux de ces animaux, une femme qui s'y tenait cachée. Olivier de Noort était descendu dans cette Isle, & quelques Sauvages, qui s'y trouvaient alors, ayant tué deux de ses gens, il les avait massacrés tous, à la réserve de cette femme qui s'était apparemment dérobée, mais qui avait reçue néanmoins quelques blessures, dont elle faisait voir les cicatrices. Elle avait le visage peint; & sur le corps une espèce de manteau de peaux de bêtes & d'oiseaux, cousu avec assez d'art, qui lui descendait jusqu'aux genoux. A la ceinture, elle portait une autre peau qui lui couvrait les cuisses. Sa taille était grande, & ses forces paraissaient proportionnées. Elle avait les cheveux coupés assez courts, au-lieu qu'au Nord, comme au Sud, les hommes les portent fort longs. De Weert offrit un couteau à cette femme, qui l'accepta d'un air satisfait, & qui lui fit entendre, par reconnaissance, qu'il trouverait beaucoup plus d'oiseaux dans la plus grande des deux Isles. On la laissa dans le lieu où elle était, quoiqu'elle parût souhaiter d'être transportée au Continent. Weert.

Enfin Sébald de Weert sortit du Détroit le 21

Weert.

de Janvier, après neuf mois d'un pénible & dangereux séjour dans ces horribles parages. Le 24, se trouvant à la vue de trois petites Isles qui n'étaient point encore marquées dans les Cartes, il leur donna son nom, qu'elles ont porté depuis dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de son origine a fait quelquefois défigurer. Il les place à soixante lieues du Continent, à cinquante degrés quarante minutes.

Après quelques nouvelles courses, le vaisseau de Sébald entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juillet, & jetta l'ancre, le 13, au Port de Rotterdam, avec trente-six hommes qui lui restaient de cinq cens, avec lesquels il était parti pour les Détroits.

Spilberg.

Georges Spilberg prit aussi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour se rendre aux Moluques avec une Flotte de six vaisseaux, équipés par la compagnie de Hollande. C'était l'année qui précéda la connaissance d'un Détroit plus avancé au Sud ; & loin d'avoir disputé l'honneur de cette découverte à Jacques le Maire & à Cornelisz Schouten, qu'il rencontra l'année suivante dans l'Isle de Java, il ne put se persuader de la vérité de leur récit ; & ce qu'il y a de plus remarquable en même-temps qu'il nie l'existence du passage nouveau, découvert par le Maire, il prétend que l'on connaissait avant eux une route

u Sud du Détroit de Magellan, qu'avait tenue Spilberg.
n Capitaine Espagnol.

Quelqu'explication qu'on puisse donner à ces pparences de jalousie, Spilberg s'est rendu lui-même assez célèbre, pour n'être pas incommodé le la réputation de ses concurrens. Son Journal eprésente une navigation d'environ trois ans, qui loit tenir rang entre les Voyages autour du Monde, puisque s'étant rendu aux Grandes-Indes, par la route du Sud-Ouest, il revint dans les Ports le Hollande, par le Cap de Bonne-Espérance.

Une Compagnie Hollandaise, formée en 1598, quipa deux vaisseaux, le Maurice & le Henri- Noort.
Frédéric, avec deux yachts, nommés la Concorde & l'Espérance, qui portaient ensemble deux cens quarante-huit hommes d'équipage. Olivier de Noort, qui fut choisi pour commander cette petite Flotte, montait le Maurice, avec la qualité l'Amiral.

On mit à la voile, de Rotterdam, le 13 de Septembre. Un Pilote Anglais, qui avait fait le même voyage avec Thomas Candish, était le seul guide à qui les Hollandais pussent accorder leur confiance. Ils arriverent, le 10 de Décembre, à la vue de l'Isle du Prince, & prirent le parti d'y descendre pour se procurer quelques rafraîchissemens. Les mauvais traitemens qu'ils reçurent des Portugais, maîtres de l'Isle, les engagerent dans une

Noort. eſpèce de guerre qui ne fut pas heureuſe, & furent obligés de ſe rembarquer le 26 de Décem bre, pour gouverner vers la côte du Bréſil. L quatre vaiſſeaux de Noort entrerent, le 9 de F vrier 1599, dans le Rio-Janéiro. Il ſe promett d'y effrayer, du moins, le Fort Portugais. M il le trouva ſi bien pourvu pour ſa défenſe, qu'ap avoit inutilement perdu quelques hommes, il ſo tit, le 13, de la Riviere; le 16, il jetta l'ancre ent deux Iſles déſertes, dont il nomma l'une, l'*Iſle Moules*, parce qu'il s'y en trouve un grand no bre; & l'autre l'*Iſle des Palmiers*, parce qu'on voit que cette eſpèce d'arbres. Le 24, il recon l'Iſle de Saint-Sébaſtien.

Les tempêtes qui étaient fréquentes, & l'a proche de l'hiver, faiſant craindre des dange inſurmontables au Détroit de Magellan, il par néceſſaire au Conſeil de chercher une retraite j qu'au retour de la belle ſaiſon. On eut les ve ſi contraires, qu'après avoir été repouſſé fort long temps ſur la côte du Bréſil, on fut obligé de mou ler, le premier de Juillet, dans une riviere nom mée *Rio-Dolce*, où l'on eut le malheur de trouve encore des Portugais qui s'oppoſerent au déba quement. Le lendemain on eut la vue de l'Il Sainte-Claire, & l'on y porta la Cap. Les cha loupes y aborderent, mais à peine y trouveren elle autant d'eau qu'il en fallait chaque jour au

Noort.

…ipages. Elle descendait de quelques fentes …ne montagne. Le Général fit porter les malades …erre. La plupart étaient si faibles, qu'il fallut …ployer les palans pour les enlever avec leurs …macs. Quelques-uns moururent en touchant au …age. L'Isle n'offrait d'ailleurs que des pal…ers, & une herbe verte qui se nomme persil de …r, dont tout le monde se remplissait l'estomac …c une extrême avidité. De tant d'arbres, il … s'en trouva que deux chargés de prunes …res. Malgré cette apparence de disgrace, …s les malades furent guéris du scorbut dans l'es…e de quinze jours, à l'exception de cinq qui …étaient attaqués depuis long-temps, & qui ne …ururent qu'après beaucoup de langueur. L'Isle …nte-Claire n'a pas plus d'une lieue de tour, & …st éloignée que d'une lieue de la Terre ferme. …tte proximité fit craindre au Général d'y être …pris par les Portugais. Ses alarmes continuelles … la nécessité où il se vit de brûler l'yacht la …ncorde, qui manquait d'hommes pour la …nœuvre, le déterminerent à se rendre au Port … Desir, ainsi nommé par Thomas Candish. Les …is vaisseaux les découvrirent le 20 de Sep…mbre. Ils y entrerent à minuit.

… Noort avait lu dans la Relation de Candish, …e ce Port a plusieurs Isles, où l'on trouve une …ultitude de chiens marins d'une grandeur ex-

Noort.

traordinaire, & d'une figure fort difforme; que le devant de leur corps ne pouvait être mieux comparé qu'à celui des lions; que leur cou & toute la partie inférieure étaient couverts d'un poil long & rude; que leurs pieds, qui leur servaient de nageoires, avaient à-peu-près la forme des mains humaines; qu'ils faisaient des petits tous les mois, & qu'ils les nourrissaient de leur lait; que bouillis ou rôtis, lorsqu'ils sont jeunes, ils ont le goût du mouton ou de l'agneau; que les vieux sont si grands & si robustes, que trois ou quatre hommes ont à peine la force de les tuer: qu'on ne parvient effectivement à les assommer, qu'en les frappant droit sur la tête, avec de gros bâtons ou des crocs.

Toutes ces observations furent vérifiées par l'expérience des Hollandais, qui visiterent l'Isle dont Candish fait la description. Le 5 d'Octobre, Noort se fit conduire par deux chaloupes bien armées, pour aller reconnaitre toute l'étendue du Port. Il avança si loin, pendant la marée, qu'au retour du flot les chaloupes demeurerent à sec. On ne vit paraitre personne; mais on apperçut des tombeaux. Le pays est désert, uni, sans arbres, & n'offre que des traces de cerfs & de buffles. Les autruches y sont en fort grand nombre & très-farouches. On en découvrit un nid, dans lequel il

y avait

avait dix-neuf œufs, mais dont l'oiseau s'en-
vola.

Noort.

Le 20, on crut voir des hommes vers la par-
ie ſeptentrionale; Noort s'y tranſporta auſſi-tôt
vec les deux chaloupes, & s'étant avancé dans le
ays, il ne rencontra perſonne. Il n'avait laiſſé
ue cinq hommes pour la garde des chaloupes,
vec ordre de demeurer ſur le grapin, à quelque
iſtance du rivage. Mais, comme le froid était fort
if, ils ne laiſſerent pas de s'approcher de la terre
ans une des chaloupes, pour trouver le moyen
e ſe réchauffer. Une troupe de Sauvages, qui ſe
enait en embuſcade, parut tout-d'un-coup & tira
ur eux quantité de fleches, dont trois furent
ués d'abord. Ces Barbares ſe retirent auſſi-tôt. Ils
vaient la taille fort haute, les cheveux longs, la
eau aſſez blanche, le viſage peint & le regard
arouche. Le Général ayant fait ouvrir les morts,
n trouva que les fleches leur avaient traverſé le
œur, le foie & le poumon. Toutes les recherches
es Hollandais ne purent leur faire découvrir la
race de ces hommes cruels.

Quatorze mois s'étaient paſſé à s'approcher du
ameux Détroit de Magellan, & cette navigation
vait coûté environ cent hommes. Enfin les dan-
ers qui reſtaient à craindre, paraiſſant moins ter-
ibles que ceux du retardement, on réſolut d'em-
bouquer le Détroit, dont l'entrée a ſept lieues de

Noort.

large. La premiere tentative réuſſit mal, & donn[a] même lieu à de fâcheux démêlés entre Noort & ſon Vice-Amiral. Le 13, elle fut recommencé[e] avec auſſi peu de ſuccès.

Ce ne fut que le 24, avec une fatigue in[-]croyable, que l'Amiral & le Yacht traverſeren[t] enfin le premier pas, tandis que le Vice-Amir[al] demeura fort loin à l'arriere. Enſuite le Détroit re[-]commençant à s'ouvrir, pluſieurs golfes y forme[nt] comme autant de ſacs, juſqu'au ſecond pas, qu[i] peut avoir une lieue & demie de large, & qui e[ſt] à dix ou onze lieues du premier. Le 25, ils furen[t] portés par le flot dans un ſecond paſſage, où il[s] naviguerent avec un vent frais. Le côté Méri[-]dional offrait une pointe de terre, d'où la Côt[e] fuyait au Sud. Ils la nommerent le *Cap de Naſſau*. Deux lieues plus loin, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, on trouve deux Iſles, dans la plus petite deſ[-]quelles, & la plus avancée au Nord, ils décou[-]vrirent des hommes. Quelques Matelots y furen[t] envoyés dans une chaloupe. A leur approche, les Sauvages monterent ſur les rochers, & leur jetterent des pingouins du ſommet; mais ils leur faiſaient ſigne en même-temps de ſe retirer. Les Hollandais ne laiſſant point d'avancer, reçurent bientôt une nuée de fleches. Cependant ils deſ[-]cendirent dans l'Iſle, & leur hardieſſe fit diſpa[-]raître auſſi-tôt les Sauvages. Ils apperçurent dans

Noort.

la pente de la Côte, une caverne dont l'accès leur parut difficile ; mais ils s'obstinerent à en approcher par des lieux fort escarpés, dans l'opinion qu'elle servait de retraite à quelques Insulaires ; en effet, ils y en trouverent plusieurs qui se défendirent long-temps à coups de fleches, & qui se firent tuer jusqu'au dernier. Quoique la plupart des Hollandais fussent blessés, ils entrerent alors dans la caverne, où ils trouverent des femmes entassées les unes sur les autres & sur leurs enfans, pour les garantir des coups. On prit quatre garçons & deux filles. Un de ces jeunes Sauvages ayant appris assez promptement la langue Hollandaise, on sut de lui l'état & le nom du pays.

Cette Nation s'appelle *Enoo*. Elle habite un pays qui se nommme *Cossi*. La petite Isle porte le nom de *Talke ;* & l'autre, qui est plus grande, celui de *Castemme*. On y trouve une grande abondance de pingouins, dont les habitans font leur nourriture. De la peau de ces oiseaux ils se font une espèce de manteau, qui est leur unique habillement. Leurs habitations sont des cavernes qu'ils creusent dans la terre. Noort jugea qu'ils avaient passé du Continent dans ces Isles. Chaque famille habite en particulier ; mais toutes les familles d'une même race demeurent dans le même lieu, & forment un petit Peuple qui a peu de communi-

Noort.

cation avec les autres. Le jeune prisonnier nomma trois autres races : les *Kemenetes*, qui habitaient le pays de *Karai* ; les *Kennekas*, qui occuppaient celui de *Karamai*, & les *Karaïques* qui étaient en possession d'un lieu nommé *Marina*. La taille commune de tous ces peuples, est à-peu-près celle des Hollandais de moyenne grandeur. Ils ont la poitrine large & relevée, le front & le visage peints. Les hommes laissent pendre leurs cheveux sur le dos & sur le front ; les femmes se les coupent. Les peaux dont ils se servent, ne seraient pas cousues avec plus d'adresse par nos plus habiles pelletiers. On trouve plus loin dans les terres, un autre peuple, nommé *Titimenen*, dont le pays s'appelle *Koin*. Les hommes y sont d'une grandeur gigantesque, & font souvent la guerre à leurs voisins. Noort leur donne dix à onze pieds de hauteur & les croit Anthropophages.

Le 27 Février, on arriva le soir à la vue du Cap que les Espagnols ont nommé *Desirado*, sur la Côte Méridionale du Détroit. Sa hauteur ne permet pas de s'y méprendre. On y voit trois petites Isles, qui n'en sont pas eloignées. La Côte Septentrionale fuit tellement au Nord, que de ce côté-là on ne le reconnait pas pour un Cap. Du même côté on rencontre, à quatre ou cinq lieues, quelques petites Isles que les Espagnols

ont nommées les *Annagudas*, ou les *Isles Noyées*. Depuis le Cap Desirado jusqu'à la pointe Septentrionale, la largeur du Détroit est d'environ sept lieues. Candish donne de longueur au Détroit environ quatre-vingt-dix lieues Anglaises, de vingt lieues au degré. Noort lui donne cent dix lieues d'Allemagne; différence surprenante, après des observations dont on vante également la certitude. L'embouchure du Détroit, dans la mer du Sud, est à la même hauteur que celle de la mer du Nord; c'est-à-dire, environ cinquante-deux degrés deux tiers de latitude Australe.

Noort.

Ce fut le 29 du mois Février, que les trois vaisseaux Hollandais, se trouvant comme dans un nouvel ordre d'idées & d'opérations, gouvernerent au Nord-Ouest avec un vent favorable. Le 8 de Mars, on fit la revue des équipages, qui consistaient encore en cent quarante-sept hommes. Le 21, on découvrit les terres que l'on reconnut bientôt pour le Continent du Chili.

Après avoir parcouru la Côte Orientale d'Amérique, Noort tourna ses voiles vers les Philippines, qui sont à deux mille quatre cens lieues du Pérou, dans la résolution de ne relâcher qu'aux Isles des Larrons, qu'on a nommées depuis les *Isles Marianes*. Cette navigation parut d'une longueur infinie aux équipages Hollandais, qui n'avaient pas connu jusqu'alors l'immensité de ces

Noort.

mers. Ils n'arriverent que le 15 de Septembre ; à la vue d'une de ces Isles.

Le matin du 16, ils étaient encore à plus d'une lieue du rivage, lorsqu'ils virent paraitre un grand nombre de canots, qui leur apporterent des cocos, des bananes, des cannes de sucre & du poisson. Toutes ces provisions furent échangées pour du fer, dont les Insulaires étaient fort avides, & qu'ils nommaient *hierro*, comme les Espagnols, parce que tous les ans ils voyaient dans leur Isle quelque vaisseau de cette Nation. Les deux navires Hollandais continuerent de ranger la Côte & doublerent le Cap Méridional, d'où ils apperçurent une pointe fort basse, sur laquelle ils croyaient pouvoir mouiller. Cependant ils ne cessaient point de voir approcher des canots, ils en comptaient déjà plus de deux cens, montés chacun de trois, quatre ou cinq hommes, qui s'empressaient autour d'eux & qui criaient *hierro*. Dans cette confusion, les vaisseaux passerent sur deux de ces petits bâtimens ; mais les Insulaires, qui savent nager parfaitement, y rentrerent aussitôt, & se présenterent avec la même ardeur.

Ces Isles, suivant la remarque de Noort, avaient été justement nommées *Isles des Larrons*, parce que les habitans étaient livrés au larcin, & qu'ils le commettaient avec une adresse surprenante. Ils tromperent plusieurs fois les Hol-

landais. Quelques-uns leur présenterent, sur des paniers de feuilles de cocos, du ris si bien arrangé, qu'à la premiere vue on s'imaginait qu'il y en eût beaucoup; mais, après l'échange, on trouvait sous le riz des coquilles élevées, ou des feuilles. Cette ruse était d'autant plus sûre, que pour commercer d'abord avec eux, il fallait attacher au bout d'une corde, le morceau de fer qu'on leur offrait, le laisser pendre dans leurs canots, où ils avaient la liberté de l'examiner, & retirer de même ce qu'ils donnaient en échange, après l'avoir montré à la même distance. Deux vinrent à bord. On leur offrit à boire & à manger; mais ils ne pensaient qu'à voler tout ce qui se présentait à leurs yeux. Un d'entr'eux voyant une épée entre les mains d'un Hollandais, ne fit pas difficulté de la lui arracher, & s'étant jetté dans les flots, il eut le bonheur d'échapper en plongeant. On tira néanmoins plusieurs coups sur lui & sur plusieurs autres qui emporterent aussi divers instrumens; mais ils faisaient tant de chemin sous l'eau, qu'ils y étaient à couvert des coups. Ceux qui n'avaient point encore eu l'occasion d'exercer leur adresse, demeuraient tranquilles, comme s'ils avaient ignoré ce qui se passait à leur vue. On les aurait pris pour des animaux amphibies, qui pouvaient vivre également sur la terre & dans l'eau. Noort fit jetter, devant eux, cinq morceaux

Noort.

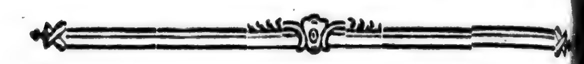
Noort.

de fer à la mer, pour se donner le plaisir de les voir plonger librement; ils le retirerent en si peu de temps, qu'on ne pouvait leur refuser de l'admiration. Leurs canots sont si bien faits, que les Hollandais n'avaient rien vu d'égal dans tous leurs voyages. Ce sont des troncs d'arbres de quinze à vingt pieds de long, sur un pied de largeur, commodes, légers à la voile. Au-lieu de revirer de bord pour louvoyer, ils mettent le gouvernail où était le cap, sans faire aucun changement à la voile; elle est tissue de roseaux & de la forme d'une voile d'artimon. Leurs femmes, dont on reçut aussi plusieurs à bord, étaient nues comme les hommes, à l'exception du milieu du corps, qu'elles se couvrent d'une simple feuille. Elles portent de longs cheveux; au contraire les hommes les ont très-courts; ils sont basanés; ils ont beaucoup d'embonpoint. Leur taille est plus haute & mieux fournie que celle des Européens; mais la plupart ont le visage difforme. Quelques-uns avaient le nez défiguré par des maladies honteuses; du moins c'est ce qu'ils faisaient entendre eux-mêmes par leurs signes; leur bouche s'était resserrée, jusqu'à ne consister que dans un petit trou. Cette Isle que les Hollandais prirent pour celle de Guana, leur parut d'environ vingt lieues de tour. Ils n'en découvrirent pas d'autres.

Après y avoir pris des rafraîchissemens, ils re-

ommencerent à gouverner vers les Philippines.
e 14 Octobre, ils découvrirent la terre. Noort Noort.
e fut pas mieux traité par les Espagnols des Phi-
ppines, qu'il ne l'avait été par les Portugais. On
ombattit avec un égal désavantage de part &
'autre, puisque l'Amiral Espagnol & un des vais-
eaux Hollandais furent coulés à fond. Noort
la mouiller à l'Isle de Bornéo & revint par le
ap de Bonne-Espérance au Port de Rotterdam,
26 Août 1601, ayant mis près de trois ans à faire
tour du monde.





# CHAPITRE II.

## *Le Maire.*

Le Maire.

TANT que les Hollandais ne se virent disputer le passage du Détroit de Magellan, que par les Espagnols, diverses Compagnies formées dans plusieurs Villes de leurs Provinces, suivirent heureusement cette route, sur les traces d'Olivier Noort. Mais les Etats même de Hollande ayant accordé à la Compagnie-générale des Indes, de nouvelles Lettres, qui portaient défense à toutes les autres de passer par ce Détroit pour aller aux Indes, ou dans quelque autre pays qu'on pût découvrir ou qui fût déjà découvert, un Marchand, nommé *Jacques le Maire*, originaire d'Amsterdam, quoiqu'établi dans la petite Ville d'Egmont, employa toutes ses réflexions à trouver quelque nouvelle voie, sans nuire au privilége exclusif de la Compagnie-générale.

On a dû voir d'ailleurs, par les voyages qu'on vient de lire, combien ce passage du Détroit de Magellan offrait de difficultés, de fatigues & de dangers. C'était donc un important service à rendre à la Navigation que d'ouvrir, de la mer du Nord à celle du Sud, une communication plus sûre &

facile. C'eſt ce qu'entreprit le Maire, & le cès a rendu ſon nom immortel.

Le Maire.

l avait eu pluſieurs entretiens avec Cornelis outen, homme exercé dans la marine, qui t fait trois fois le voyage des Indes Orien-s, & qui en avait parcouru toutes les régions, qualité de Pilote, de Commis & de Capitaine. outen, conſervant ſon ancienne ardeur pour Voyages de long cours, fit comprendre à aire, qu'il y avait, ſans doute, une autre voie, celle de Magellan, pour entrer dans la mer Sud, & que cette voie n'étant pas compriſe ns la défenſe des Etats, il devait être permis paſſer. D'ailleurs ils ſe flatterent tous deux pouvoir découvrir de nouveaux Pays, d'y re un gros commerce, & de ramener leurs iſſeaux chargés de précieuſes marchandiſes. Si ntrepriſe manquait de ſuccès, on pourrait paſ- furtivement par l'ancien détroit, & ſe rendre r la mer du Sud, aux Indes Orientales; voyage ont il y aurait toujours beaucoup de profit à tirer. nfin ces deux hommes entreprenans réſolurent de énétrer dans la partie Auſtrale du Monde, qui ait encore inconnue, au Midi du détroit de agellan, & de chercher un nouveau paſſage ans la mer du Sud, en ſe conduiſant par diverſes bſervations qu'on avait faites aux environs de ce étroit. Par leur charte-partie, ou leur traité,

Le Maire.

le Maire devait fournir la moitié des frais Voyage, du vaisseau & de la cargaison; Schouten se chargeant de l'autre moitié, avec secours de ses amis, prenait encore sur lui soins de l'équipement & des préparatifs. Bien on vit entrer dans leurs vues plusieurs person d'une considération distinguée, qui prirent tr'eux la qualité de Directeurs, & dont le cré leur fit rassembler de grosses sommes; mais déclarer à ceux qu'ils associaient, le motif l'entreprise, & la nature de leurs espérances. équiperent à Horn, deux bâtimens, dont le p grand, nommé *la Concorde*, était du port trois cens soixante tonneaux. L'autre fut un sim yacht. Schouten, qui entendait la navigation prit la qualité de Maître, ou de Commandant premier, & le Maire se réduisit à celle Commis. Ils avaient à bord soixante-cinq homm d'équipage, vingt-neuf pièces de petit canon douze pierriers, des mousquets & des munition de guerre, deux chaloupes, l'une à voile, l'autre à rames, une barque & un canot, double provision de toutes sortes d'agrets.

Comme leur dessein ne cessa point d'être u mystere pour le Public, la principale conditio de l'engagement, pour les Officiers & les matelots fut d'aller où le Capitaine jugerait à propos de les conduire. On parla différemment d'une

uliere entreprise, & le Peuple donna aux Le Maire.
reſſés le nom de *Chercheurs d'or*. Mais les
ecteurs s'attribuerent le titre de Compagnie
trale.

Ce fut le 14 de Juin 1615, que les deux bâ-
ens firent voile du Texel. Leur route n'eut
de remarquable juſqu'au 5 d'Octobre, que,
le midi, à la hauteur de quatre degrés vingt-
minutes du Nord, on entendit un grand
it à l'avant de la Concorde. Le Pilote, jettant
yeux autour de lui, vit l'eau toute rouge de
g. Son étonnement fut extrême. Mais on dé-
vrit, dans la ſuite, que c'était un monſtre
in, dont la corne avait donné dans le bor-
e, avec tant de violence, qu'elle s'y était
npue. Lorſque le vaiſſeau fut mis en carene,
Port *Deſiré*, on vit à l'avant, ſept pieds ſous
u, une corne fort enfoncée, à-peu-près de la
re & de l'épaiſſeur d'une dent d'éléphant,
n'était pas creuſe, mais parfaitement remplie,
d'un os fort dur. Elle avait pénétré au travers
trois bordages, juſques dans l'éguillette, c'eſt-
lire, plus d'un demi-pied dans l'épaiſſeur du
iment. Le ſang était ſorti de la plaie avec
ez d'abondance, pour teindre l'eau dans un
nd eſpace.

Le 20 du même mois, on paſſa la Ligne.
s équipages ignoraient encore l'intention de

Le Maire. ses Chefs. Mais le 25, Schouten fit la lectu d'un ordre de la Compagnie, « portant que, « deux vaisseaux chercheraient un autre passa » que celui de Magellan, pour entrer dans » mer du Sud, & pour y découvrir certains pa » Méridionaux, dans l'espérance d'y faire d'im » menses profits ; & que si le Ciel ne favoris » pas ce dessein, on se rendrait par la mê » mer aux Indes Orientales. » Tout le monde reç cette ouverture avec des transports de joie, chacun se flatta de participer aux avantages d'u si grande entreprise.

Le 6 Décembre, on eut la vue du Por Desiré, entrée du détroit de Magellan. Le neu on s'avança jusqu'à l'Isle que Noort avait nommé l'Isle du Roi. On envoya la chaloupe au rivage pour faire de l'eau.

On trouva, sur une montagne, des monceaux de pierre, qu'on eut la curiosité de remuer, & sous lesquels on vit des squelettes d'hommes, qui avaient dix & onze pieds de long. Pendant qu'on travaillait, d'un autre côté, à carener les deux vaisseaux, le feu prit malheureusement au Yacht, & s'étendit si promptement aux manœu-vres, qu'il fut impssible de l'éteindre. Ainsi, les Hollandais se trouverent resserrés dans le seul bâ-timent qui leur restait.

Le 18, on laissa les Isles de Sébald à trois

lieues au Sud-Eſt, & l'on ſe trouva, vers midi, à la hauteur de cinquante-un degrés. La navigation fut tranquille juſqu'au vingt-quatre. On avait gouverné au Sud-quart-de-Sud-Oueſt. Le matin du vingt-quatre, après avoir vu les terres du côté droit, à la diſtance d'une lieue, on trouva fond à quarante braſſes. La côte courait à l'Eſt-quart-de-Sud-Eſt, & préſentait de hautes montagnes, couvertes de neige. Vers midi, on en trouva le bout; mais on en découvrit une autre à l'Eſt, qui parut auſſi fort élevée. On jugea que la diſtance, entre ces deux côtes, pouvait être d'environ huit lieues, & qu'il y avait un paſſage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vue des courans, qui portaient au Sud dans cet eſpace. A midi, on ſe trouvait à cinquante-quatre degrés quarante-ſix minutes. Un vent du Nord porta légerement le navire Hollandais vers l'ouverture. Mais, ſur la brune, il fut pris d'un calme, & pendant toute la nuit, il ne fut porté que par les courans. On vit des milliers de baleines, qui mirent l'équipage dans la néceſſité de courir des bordées, & de faire d'autres manœuvres pour les éviter.

Le matin du 25, on ſe trouva proche de la côte la plus orientale, qui était fort haute & fort entrecoupée, & qui, du côté Septentrional, courait à l'Eſt-Sud-Eſt, autant que la vue pouvait s'étendre. On lui donna le nom de

Le Maire.

*Terre des Etats*; & celle qui était à l'Oueſt, fut nommée *Maurice de Naſſau.* Schouten & le Maire ſe flatterent ici de trouver de bonnes rades & des bayes de ſable, parce que, des deux côtés, on voyait des rivages ſablonneux. Le poiſſon, les pingouins, & les chiens marins y ſont en abondance; mais on n'y découvre pas un arbre. On avança beaucoup au Sud-Sud-Oueſt, avec un vent de Nord. On était à cinquante-cinq degrés trente-ſix minutes; d'où gouvernant au Sud Oueſt, on remarqua que la côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrémité occidentale du pays de Maurice de Naſſau, courait à l'Oueſt-Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt, & qu'elle ne ceſſait pas d'être haute & entrecoupée.

Vers le ſoir, le vent s'étant rangé au Sud-Oueſt, les lames furent très-groſſes pendant la nuit, & l'eau fort bleue; ce qui fit conclure que ce parage était d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, & qu'on n'eût heureuſement découvert un paſſage ignoré juſqu'à ce jour. Bientôt il ne put en reſter aucun doute. On vit des mouettes de mer, qui avaient le corps auſſi gros que des cygnes, & dont chaque aile étendue, n'avait pas moins d'une braſſe de long. Elles venaient ſe percher ſur le navire, & ſe laiſſaient prendre par les matelots.

Le 26,

Le Maire.

Le 26, à la hauteur de cinquante-sept degrés, on essuya une grosse tempête du Sud, qui dura vingt-quatre heures, pendant lesquelles on mit à la cape, sans cesser de courir au Sud. La haute côte se montrait toujours au Nord-Ouest. On y tourna la proue, & le vingt-six à midi, on était à cinquante-six degrés cinquante-une minutes. Le froid était extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du vingt-neuf, après avoir couru au Sud-Ouest, on découvrit deux Isles à l'Ouest-Sud-Ouest. On en approcha vers midi. C'étaient des rochers gris & arides, à cinquante-sept degrés de latitude du Sud. Ils furent nommés *Olden Barneveld*, du nom du grand Pensionnaire de Hollande. On suivit alors l'Ouest-Nord-Ouest; & sur le soir, on revit les terres, au Nord-Ouest & au Nord-Nord-Ouest. C'étaient celles qui sont au Sud du détroit de Magellan, & qui continuent de s'étendre dans la même direction. On n'y appercevait que de hautes montagnes, couvertes de neiges, qui se terminent par un cap fort pointu, qu'on nomma le *Cap de Horn*, à cinquante-sept degrés quarante-huit minutes. De-là on tourna les voiles à l'Ouest, à la faveur d'un courant fort rapide. Le trente, on suivit la même route avec les mêmes courans. L'eau était bleue, & la mer toujours grosse, ce qui redoubla l'espérance de trouver le passage

Le Maire.

qu'on cherchait. Le reste du jour & le lend main, les vents furent variables. A cinquan huit degrés, on avait doublé le cap de Hor & les terres avaient disparu. Les lames roul de l'Ouest, & l'eau continuait d'être fort bl On se crut plus certain que jamais d'être dans la mer du Sud, & de n'avoir plus de te à la proue.

Le 3 de Janvier, à midi, on était à quante-neuf degrés vingt-cinq minutes. On découvrit point de terres, & l'on ne vit auc marque qu'il y en eût au Sud. Les deux Ch de cette heureuse expédition ne balancerent à faire célébrer leur découverte, par une publique. Le même jour, après une délibéra du Conseil, ce passage, trouvé avec tant de b heur, entre le pays de Maurice de Nassau & Terre des Etats, fut nommé *le Détroit de le Ma*

Pendant le temps qu'on avait employé passage de ce nouveau Détroit, on avait eu, pr que sans cesse, une mer agitée, des pluies, d'ép brouillards, & beaucoup de grêle & de neig Mais la joie du succès, & l'espérance d'en r cueillir bientôt le fruit, inspirerent aux Hollande une constance égale.

Le 11, on passa, pour la seconde fois, tropique du Capricorne, en gouvernant au Nor Ouest, avec un bon vent. Ensuite on trouva

Le Maire.

nts alisés de l'Est & de l'Est-Sud-Est. Le quinze, dix-huit degrés, on changea de route ; & cou-nt à l'Ouest, on apperçut quantité d'oiseaux, -tout des *queues de fleches*, qui ont le corps ssi blanc que la neige, le bec rouge, la tête ugeâtre, avec des queues blanches fendues, environ deux pieds de longueur.

Cependant la moitié de l'équipage se trouvait fectée du scorbut, & le Capitaine du Yacht en ait mort. On faisait des vœux ardens pour la e de la terre. Le dix d'Avril, on découvrit e Isle fort basse, & de peu d'étendue, d'où n ne put tirer que des herbages, & de l'eau pluie, qui était tombée le même jour. On n'y oyait qu'une seule bordure d'arbres verds. Cette le, qui fut nommée *Isle des Chiens*, parce qu'on ut y avoir apperçu trois de ces animaux, qui aboyerent point, & qui ne jetterent aucun cri, t à douze degrés ; &, suivant l'estimation des ilotes, à neuf cens vingt-cinq lieues de la côte u Pérou. Les brisans y sont fort impétueux.

Le vent ayant commencé à souffler du Nord, n courut à l'Ouest, dans l'espérance de ren-ontrer les Isles de Salomon. Le quatorze, on écouvrit à l'Est, une grande Isle fort basse. Vers e soir, on n'était pas à plus d'une lieue de la erre, lorsqu'on vit venir un canot monté de quatre Insulaires, nus & peints de rouge, à

Le Maire.

l'exception de leurs cheveux, qui étaient noirs & fort longs. Ils s'approcherent du vaiſſeau, à la portée de la voix, invitant les Hollandais, par des cris & des ſignes, à deſcendre au rivage. Mais, comme on ne put les entendre, &, qu'en approchant de l'Iſle, on ne trouva point de fond ni de changement d'eau, ſans compter que la côte était couverte d'un grand nombre d'Inſulaires, dont on ignorait les diſpoſitions, on prit le parti de s'éloigner. Cette Iſle eſt fort longue, mais elle a peu de largeur. On y voyait quantité d'arbres, qu'on prit pour des palmiers & des cocotiers. Sa hauteur eſt de quinze degrés quinze minutes, & ſon rivage parut de ſable blanc.

Après avoir fait, pendant la nuit, environ dix lieues au Sud-Sud-Oueſt, ou fut ſurpris, le matin, de ſe trouver fort près d'une Côte, où l'on vit encore pluſieurs hommes nus. Trois d'entr'eux partirent dans un canot, & s'approcherent de la chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur, qu'un des trois eut la hardieſſe de monter ſur le vaiſſeau; mais, au-lieu de prêter l'oreille aux diſcours des Hollandais, il ſe mit à tirer les clous des petites fenêtres d'une cabane; & ſon adreſſe parut extrême à les cacher dans ſes cheveux. Les deux autres, tournant autour du vaiſſeau, tiraient de toute leur force les grandes chevilles, & s'irritaient de ne pouvoir les arracher. On jugea

Le Maire.

qu'ils n'avaient d'estime que pour le fer. Ils étaient peints du haut en-bas, de diverses figures qui semblaient représenter des serpens, des dragons, & d'autres objets monstrueux. Le fond de la couleur était bleu, tel que celui qui reste d'une brûlure, causée par de la poudre à canon. On leur versa du vin, dans leur canot; mais, après l'avoir bu, ils refuserent de rendre la coupe. Cependant, comme ils n'avaient pas donné d'autre marque de férocité, on envoya la chaloupe au rivage, avec quatorze hommes, dont huit étaient armés de mousquets, & six de grands sabres. A peine eurent-ils touché la terre, que trente de ces Barbares, sortant d'un bois avec de grosses massues, entreprirent de leur arracher leurs armes, & de tirer la chaloupe à sec. Ils s'étaient déjà saisis de deux Hollandais, qu'ils s'efforçaient de traîner dans les bois. Mais les Mousquetaires tirerent sur eux trois coups, qui en blesserent quelques-uns mortellement, & qui firent prendre la fuite aux autres. Avec leurs massues, ils portaient une autre arme, dont le bout paraissait garni de branches ou d'épines. Ils avaient aussi des frondes, avec lesquelles ils lançaient d'assez grosses pierres, dont ils ne blesserent néanmoins personne. On ne leur vit point d'arcs & de fleches. Quelques femmes, poussant de grands cris, prirent à la gorge, ceux qui paraissaient disposés à tenir

Le Maire.

ferme. Les Hollandais s'imaginerent qu'elles voulaient les dérober au péril, & les forcer de se retirer.

Cette Isle fut nommée l'*Isle-sans-Fond*, parce qu'on n'en trouve point sur ses bords. Sa hauteur est de quinze degrés, à cent lieues de l'Isle des Chiens. Le rivage était planté de palmiers; mais l'intérieur de l'Isle paraissait couvert d'eau. Une terre si ingrate, & des habitans si sauvages, firent prendre aussi-tôt le large aux Hollandais, malgré les gémissemens de leurs malades. Ils trouverent la mer assez unie, & sans brisans, ce qui leur fit juger qu'il y avait, assez proche, d'autres terres au Sud. Le matin du seize, ils eurent la vue d'une autre Isle au Nord, dont ils s'approcherent avec de meilleures espérances. Ils n'y trouverent pas plus du fond qu'à la précédente, & le milieu en était aussi submergé. Elle était bordée d'arbres, qui n'étaient ni des palmiers, ni des cocotiers. Les matelots de la chaloupe, qui allerent sonder jusqu'au rivage, n'apperçurent point d'hommes; mais ils découvrirent, assez proche de la mer, une mare d'eau douce, d'où les brisans ne leur permirent pas d'emporter plus de quatre barils. Ils se fournirent, plus heureusement, d'une sorte d'herbe, qui avait le goût du cresson, & dont on fit cuire une pleine chaudiere, qui soulagea beaucoup les malades. Cette Isle est à quinze

Le Maire.

ieues de celle qu'on venait de quitter. On lui onna le nom de *Waterland*, ou *Pays d'eau*.

Le matin du 18, on découvrit encore une fle baſſe, au Sud-Oueſt, à vingt lieues de précédente, & l'on y trouva fond ſur vingt, ingt-cinq & quarante braſſes, près d'une pointe, ous laquelle un banc étroit s'avance en mer, & araît finir à la portée du mouſquet. Ceux qui eſcendirent au rivage, n'eurent pas peu de peine traverſer les briſans. Ils entrerent aſſez loin lans un bois, d'où la vue de quelques Sauvages es fit retourner promptement à bord. Mais ils urent ſuivis d'une légion de mouches, qui s'attacherent, avec une étrange opiniâtreté, à leurs viſages & à leurs mains. La chaloupe même & es rames en étaient couvertes. On ne put s'en délivrer pendant quatre jours; & l'on ne dut la fin de ce tourment qu'à un vent frais, qui les fit diſparaître en un inſtant. On ne manqua point de donner à l'Iſle le nom d'*Iſle-des-Mouches*.

Outre les ravages du ſcorbut, le beſoin d'eau commençait à ſe faire ſentir ſi vivement, qu'on était réduit à tendre des linceuls & des voiles, pour raſſembler l'eau des moindres pluies. Le vingt-trois, à quinze degrés quatre minutes, le vaiſſeau eut beaucoup à ſouffrir d'une groſſe mer, dont les lames roulaient du Sud, quoique les vents fuſſent du Nord-Eſt, & particulierement de

Le Maire.

l'Eſt & de l'Eſt-quart-de-Sud-Eſt. Quelques-uns ſe perſuaderent que la Terre Auſtrale, qu'on cherchait, était encore à deux cens cinquante lieues devant eux. Le jour d'après & le 25, les lames continuerent de rouler du Sud, comme elles roulent ordinairement du Nord Oueſt, dans la mer d'Eſpagne. Le trois de Mai, en courant à l'Oueſt, vers quinze degrés trois minutes, on vit, pour la premiere fois, des dorades dans la mer du Sud. Suivant le calcul des Pilotes, on était alors à mille cinq cens dix lieues des côtes du Pérou & du Chili, immenſe éloignement, dans une mer ſi peu connue. Les malades ſe livraient au déſeſpoir. Enfin, le neuf à midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour une barque de Sauvages. Elle venait du Sud; & portant au Nord, elle paſſa par le travers du vaiſſeau. Schouten fit tirer inutilement ſes pièces de chaſſe, pour la faire amener. Sa légereté lui fit gagner le vent. Mais la chaloupe, qui était encore plus fine de voiles, l'ayant jointe enfin, & n'en étant plus qu'à la demi-portée du mouſquet, lui en tira quatre coups. Auſſi-tôt, d'un aſſez grand nombre de Sauvages, pluſieurs ſe précipiterent dans les flots, & les autres y jetterent diverſes proviſions, telles que des nattes & des poules. Les Hollandais de la chaloupe, n'ayant pas trouvé de réſiſtance dans la barque, ſe hâterent de la conduire à bord

Le Maire.

pour retourner au secours de ceux qui s'étaient jettés dans la mer. Il n'y restait que deux hommes & huit femmes, avec trois enfans à la mammelle, & quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit sortir les deux hommes, qui se jetterent aux pieds des Officiers. L'un était un vieillard, qui avait la tête grise. On ne comprit rien à leur langage; mais on les traita fort humainement.

La chaloupe ne put retirer des flots que deux hommes, qui se soutenaient encore sur une rame. Ils montraient, de la main, le fond de la mer, où ils voulaient faire entendre que leurs compagnons étaient ensevelis. Tous ces Insulaires étaient absolument nus, & peints de rouge; les femmes n'avaient qu'une petite pièce d'étoffe au milieu du corps. Vers le soir, on fit rentrer les hommes dans leur barque. Ils y reçurent des embrassemens fort affectueux de leurs femmes, qui les croyaient perdus. Pour quelques bijoux de verre, dont on leur fit présent, elles donnerent deux nattes très-fines, & quelques noix de cocos, les seules qui leur restaient, comme elles le firent entendre par leurs signes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer, dont elles donnerent aussi à leurs enfans, ce que les Hollandais ne virent pas sans admiration.

Leur barque était d'une fabrique extrêmement singuliere. Elle était composée de deux longs &

Le Maire.

beaux canots, entre lesquels il y avait quelque espace. Au milieu de chaque canot, regnaient deux larges planches, d'un bois fort rouge, sur lesquelles l'eau pouvait couler, & d'autres planches les joignaient d'un bord à l'autre. Elles étaient fort bien liées toutes ensemble; mais elles n'allaient pas jusqu'aux deux bouts. L'avant & l'arriere étaient couverts de longues pointes, ou de longs becs, qui n'étaient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des canots avait un mât, avec une voile d'artimon & sa vergue. Ce mât était terminé par un taquet. La voile était de nattes; &, de quelque côté que vînt le vent, ces Sauvages savaient le prendre. Ils pouvaient faire leurs navigations sans boussole, & sans autres instrumens que des hameçons pour la pêche, dont le haut était de bois, & le bas d'un os noir, ou d'écaille de tortue. Ils en avaient même de nacre de perles. Leurs cordages étaient bons, & de l'épaisseur d'un cable, filés ou tissus, d'une matiere qui ressemblait beaucoup à celle des cabas de figues, qui viennent d'Espagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner du navire, ils prirent leur route au Sud-Est.

Le 10, en gouvernant à l'Ouest & au Sud-Ouest, on vit, à la gauche du navire, des terres fort hautes, à la distance d'environ huit lieues. Leur couleur paraissait bleue. On continua d'avan-

er tout le reste du jour, sans en pouvoir ap- Le Maire.
rocher ; mais le lendemain, après avoir louvoyé
oute la nuit, on se trouva proche d'une Isle fort
levée, à deux lieues de laquelle on en découvrait
ne autre au Sud. Le navire passa sur un banc, où
profondeur de l'eau n'était que de quatorze
rasses, fond pierreux. Aussi-tôt qu'on l'eut passé,
n ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à
eux lieues de la terre. La chaloupe fut mise en
er. Après quelques recherches, elle revint an-
oncer qu'elle avait trouvé, à la pointe de la
remiere Isle, bon fond de sable, sur vingt-cinq
asses. On ne fit pas difficulté d'y mouiller, à la
ue de plusieurs canots, qui bordaient le rivage.
ette Isle est proprement une haute montagne.
n y découvrit un grand nombre de cocotiers,
ui releverent le courage des malades, & qui lui
rent donner le nom d'*Isle des Cocos*. L'autre,
lus longue & plus basse, s'étend de l'Est à
Ouest.

Lorsque le bâtiment fut établi sur ses ancres,
rois petits bâtimens Sauvages en vinrent faire le
our, & dix ou douze canots l'aborderent. Quel-
ues-uns déployerent de petits pavillons blancs,
les Hollandais en arborerent aussi. Les canots
ortaient chacun trois ou quatre hommes. Ils
taient arrondis à l'avant, aigus à l'arriere, &
omposés d'une seule pièce de fort beau bois

Le Maire.

rouge. En approchant du navire, les Infulair fautaient dans l'eau, & venaient à bord, à la nage les mains pleines de noix de cocos & de racin d'*ubas*, qu'ils troquaient pour des clous & de verroterie; deux marchandifes dont ils paraiffaie faire beaucoup de cas. Ils donnaient quatre o cinq noix pour un clou, ou pour quelques grai de verre. Mais ils vinrent à bord en fi grand no bre, que l'efpace manquait pour s'y tourne Schouten, regrettant de n'avoir aucun abri à pointe de l'Ifle, envoya fonder autour de la Côte pour en trouver un plus fûr. La chaloupe ne fu pas plutôt éloignée du navire, qu'elle fe vit en vironnée d'une multitude d'autres canots. Les Sau vages avaient l'air furieux, & portaient de gro bâtons d'un bois très-dur, dont la pointe étai tranchante. Ils aborderent la chaloupe, dans l'in tention apparemment de s'en faifir. Alors, la né ceffité de fe défendre, força les Hollandais d tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit & l flamme ne parurent pas les effrayer; mais, lorf qu'au troifieme coup, qui en perça un dans l poitrine, ils virent fortir la balle par le dos, & leur compagnon tomber fans mouvement, ils ne penferent qu'à s'éloigner. Ces Infulaires avaient beaucoup de penchant au larcin. Malgré l'effroi dont ils avaient paru faifis, un d'entr'eux, plon geant dans la mer, à la vue des Hollandais, dé

ba fous l'eau un plomb de fonde. A bord du iffeau, ils prenaient tout ce qui tombait fous rs mains, & fe fauvaient à la nage avec leur oie. Les uns volerent des oreillers & des couvertures; d'autres des couteaux; & leur paffion la is vive étant pour le fer, ils faifaient de ands efforts, pour arracher les clous & les chelles du bâtiment. On fe crut obligé, le foir, hâler la chaloupe, par précaution pour la nuit. étaient hauts, robuftes, & bien proportionnés ns leur taille. Quoique leur nudité fût égale, ils vaient pas la même reffemblance dans la maere dont ils portaient leurs cheveux. Les uns avaient courts, d'autres frifés avec art, d'autres flés & liés diverfement. La fituation de leur Ifle à feize degrés dix minutes. — Le Maire.

Le lendemain, paraiffant avoir tiré quelque it de l'expérience, ils apporterent, avec plus de odération, des noix de cocos, des bananes, des ines d'ubas, quelques petits porcs, & de grandes res d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'enux : chacun voulant être le premier à bord, tait de fon canot, & plongeait au travers des tres, ou deffous, pour vendre ce qu'il portait tre les dents, ou dans fes mains. Auffi-tôt qu'ils aient fait leur marché, la plupart retournaient leurs canots. Quelques-uns ne fe laffaient point dmirer la force & la grandeur du navire. Ils

Le Maire.

se glissaient en-bas, le long du gouvernail; & frappant sous l'eau contre le bordage, ils paraissaient observer sa force dans les différentes parties. Un autre canot apporta un sanglier noir; & l'on crut connaître, à divers signes, que c'était un présent de la part du Roi, sur-tout lorsque ceux qui l'avaient apporté, refuserent les présens qu'on voulut leur faire aussi. Bientôt le Roi vint lui-même dans une grande pirogue à voiles, de la forme des traîneaux qui servent, en Hollande, à courir sur la neige. Il était escorté de vingt-cinq canots. Le nom de sa dignité, qu'on entendit répéter plusieurs fois, était *Latou*. On le reçut au son des trompettes & des tambours. Sa surprise parut assez vive, pour faire juger qu'il n'avait jamais rien entendu d'approchant. Les Insulaires de sa suite, firent beaucoup d'honneurs & de caresses à l'équipage Hollandais, ou du moins ils inclinaient souvent la tête, ils frappaient dessus avec le poing, ils faisaient d'autres postures qu'on ne pouvait prendre que pour des civilités. Le Roi même, s'étant approché du vaisseau, poussa de grands cris, & parut témoigner sa joie par des agitations de corps, qui furent imitées de tous ses gens. Il n'avait rien qui le distinguât d'eux. Dans sa nudité, qui était la même, on ne s'appercevait de son rang, qu'à la soumission avec laquelle il était obéi. Schouten l'invita, par

des ſignes, à paſſer à bord. Il n'eut pas la hardieſſe de s'y expoſer. Son fils y paſſa, & fut traité avec diſtinction. Ceux qui monterent avec lui, ſe jetterent à genoux, baiſerent les pieds des Chefs, & marquerent de l'admiration pour tout ce qui frappait leurs yeux. Ils ſemblaient preſſer les Hollandais, par leurs ſignes, de deſcendre ſur leur Côte, & de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons, qui pendaient à des roſeaux, un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perles.

Le Maire.

Le 13, on fut ſollicité ſi vivement, par d'autres canots, de s'approcher de la ſeconde Iſle, qu'enfin l'ancre fut levée par complaiſance. Pendant le jour, on vit venir environ quarante-cinq canots, qui furent ſuivis d'une flotte de vingt-trois petits bâtimens à voile. Ces bâtimens portaient chacun vingt-cinq hommes, & les canots quatre ou cinq. Le commerce ſe fit d'abord avec de grandes apparences de bonne foi; mais ce prélude n'était qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le Roi ſe trouvait dans un des petits bâtimens. Envain renouvella-t-on les inſtances pour le faire paſſer à bord. Son obſtination parut d'autant plus ſuſpecte, que toute ſa flotte environnait le vaiſſeau. Enfin il quitta ſon bâtiment pour paſſer dans un canot. Son fils paſſa dans un autre, & tous leurs gens firent auſſi-tôt un grand

Le Maire.

cri, qui était apparemment le signal de l'assaut. En effet, le bâtiment, que le Roi venait de quitter, aborda le vaisseau avec autant de force, que s'il avait espéré de le couler à fond, & de passer pardessus. Mais ce grand choc n'eut pas le succès qu'il s'était promis. Les étraves des deux canots, qui soutenaient la machine du bâtiment, se briserent; &, dans leur surprise, les Sauvages qui les montaient, s'élancerent dans les flots. Alors tous les autres commencerent à jetter une nuée de pierres, qui étaient capables d'effrayer les Hollandais. Schouten se contenta d'ordonner une décharge de la mousqueterie, & de trois pierriers chargés de balles & de vieux clous. Quantité d'Insulaires tomberent sans vie. Le reste transporté de frayeur, à la vue d'une si terrible exécution, se hâta de retourner au rivage. Il y avait beaucoup d'apparence que, pour cette entreprise, le Roi avait rassemblé toutes ses forces; car on compta plus de mille hommes dans sa flotte, entre lesquels on en distingua un, qui avait la blancheur d'un Européen.

Schouten ne laissa pas de faire lever l'ancre, pour se garantir d'une nouvelle surprise. Tout l'équipage, qui n'avait pas eu le temps de faire assez d'eau, lui demandait la permission de descendre, & d'employer la force. Une juste prudence lui fit réprimer cette ardeur. La premiere

Isle,

Le Maire.

le, qui est fort haute, fut nommée la *Montagne* *es Cocos ;* & la seconde, l'*Isle des Traîtres.*

Le 14, on découvrit une autre Isle à cin-uante lieues des deux dernieres ; & le desir u'on eut d'y faire de l'eau, lui fit donner le om de l'*Espérance.* Mais, ne trouvant point de nd, on mit la chaloupe en mer, pour sonder long du rivage, où l'on trouva quarante brasses, nd de petites pierres molles & noires, & quel-uefois vingt à trente brasses ; mais toujours si oche de l'Isle, qu'à deux longueurs de la cha-upe, on cessait absolument d'en trouver. D'ail-urs la mer brisait avec tant de violence contre Côte, qu'il aurait été difficile d'y descendre. On voyait, dans l'Isle, que des rochers bruns, ui étaient verds au sommet, & des terres noires, antées de cocotiers. Quelques maisons s'offraient ns l'éloignement, & l'on apperçut même un os bourg. En général, cette Isle est montueuse, oique les montagnes y soient d'une hauteur édiocre. Pendant que la chaloupe continuait de nder, on vit paraître dix ou douze canots, qui n approcherent avec des intentions suspectes. es Hollandais, n'étant qu'au nombre de huit, crurent obligés, pour leur sûreté, de tirer uelques coups de mousquet, dont ils tuerent eux hommes. L'un fut aussi-tôt renversé ; & l'au-e, après avoir essuyé pendant quelques instans,

Le Maire.

le ſang qui ſortait de ſa plaie, tomba auſſi dans la mer. Cet exemple effraya les autres ; mais le vaiſſeau n'en remit pas moins à la voile.

Le 18, on était à ſeize degrés cinq minutes, avec des vents de l'Oueſt extrêmement variables. Schouten repréſenta au Conſeil, qu'on avait déjà fait environ ſeize cens lieues, à l'Eſt des côtes du Pérou & du Chili, ſans avoir découvert la Terre Auſtrale qu'on cherchait, & qu'il n'y avait aucune apparence de réuſſir plus heureuſement ; qu'on s'était même avancé à l'Oueſt beaucoup au-delà de ſon intention ; qu'en continuant cette route, on ſe trouverait infailliblement au Sud de la Nouvelle-Guinée, & que ſi l'on n'y découvrait point de paſſage, comme on n'en avait aucune certitude, ni la moindre connaiſſance, le vaiſſeau & l'équipage couraient ſans doute à leur perte, puiſqu'il ſerait impoſſible de retourner à l'Eſt, contre les vents d'Eſt, qui regnent continuellement dans ces mers ; enfin qu'il reſtait fort peu de vivres, & qu'on ne voyait aucun moyen de s'en procurer ; d'où il conclut qu'il était néceſſaire de changer de route, & de mettre le Cap au Nord, pour ſe rendre aux Moluques, par le Nord de la Nouvelle-Guinée.

Cet avis étant approuvé du Conſeil, on tourna auſſi-tôt les voiles au Nord-Nord-Oueſt, juſqu'à

Le Maire.

lendemain, qu'avec un vent du Sud, on porta droit au Nord. Le vingt-un, on se trouva proche d'une Isle, d'où vingt canots vinrent à bord, avec les marques extraordinaires de franchise & de douceur. Cependant un des Insulaires, qui était armé d'une zagaie fort aigue, menaça un Matelot de l'en frapper. Leurs cris, qui s'éleverent au même moment, furent pris pour un signal d'attaque. On leur tira deux coups de canon, & quelques coups de mousquet, qui en blesserent deux, & qui disposerent les autres à s'éloigner. Ensuite la chaloupe s'étant approchée de la terre avec la sonde, les Insulaires de six ou sept canots, dont elle se vit environnée, s'efforcerent d'y entrer, & d'arracher leurs armes aux matelots. Cette violence attira sur eux une décharge de mousqueterie, qui en tua six, & qui en blessa un plus grand nombre. Dans une extrémité moins pressante, sur-tout après tant d'exemples de la barbarie des Insulaires, on n'aurait pensé qu'à s'éloigner. Mais le Capitaine se mit lui-même dans la chaloupe, & trouva un fort bon mouillage assez proche, dans une baie voisine peu éloignée d'une riviere. La mer y était fort unie : l'ancre y fut jettée devant l'embouchure de la riviere, de sorte qu'en descendant au rivage, sur l'un ou l'autre bord, le canon mettait les matelots à couvert de l'insulte des Sauvages.

[redacted]
Le Maire.

Le même jour, on vit paraître plusieurs canots, qui vinrent échanger paisiblement diverses provisions pour des clous, des couteaux & des grains de verre. Ils n'étaient pas moins exercés au vol que les Habitans des autres Isles, ni moins adroits à plonger. Leurs maisons, qu'on appercevait du vaisseau, étaient couvertes & fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, & terminées presqu'en pointe. Elles avaient à-peu-près vingt-cinq pieds de tour, & dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvait passer qu'en se baissant jusqu'à terre. On y trouva, pour meubles, quelques herbes aussi seches que le foin, qui servent de lit aux Habitans, avec un ou deux hameçons & leurs verges, & dans quelques-unes des massues de bois.

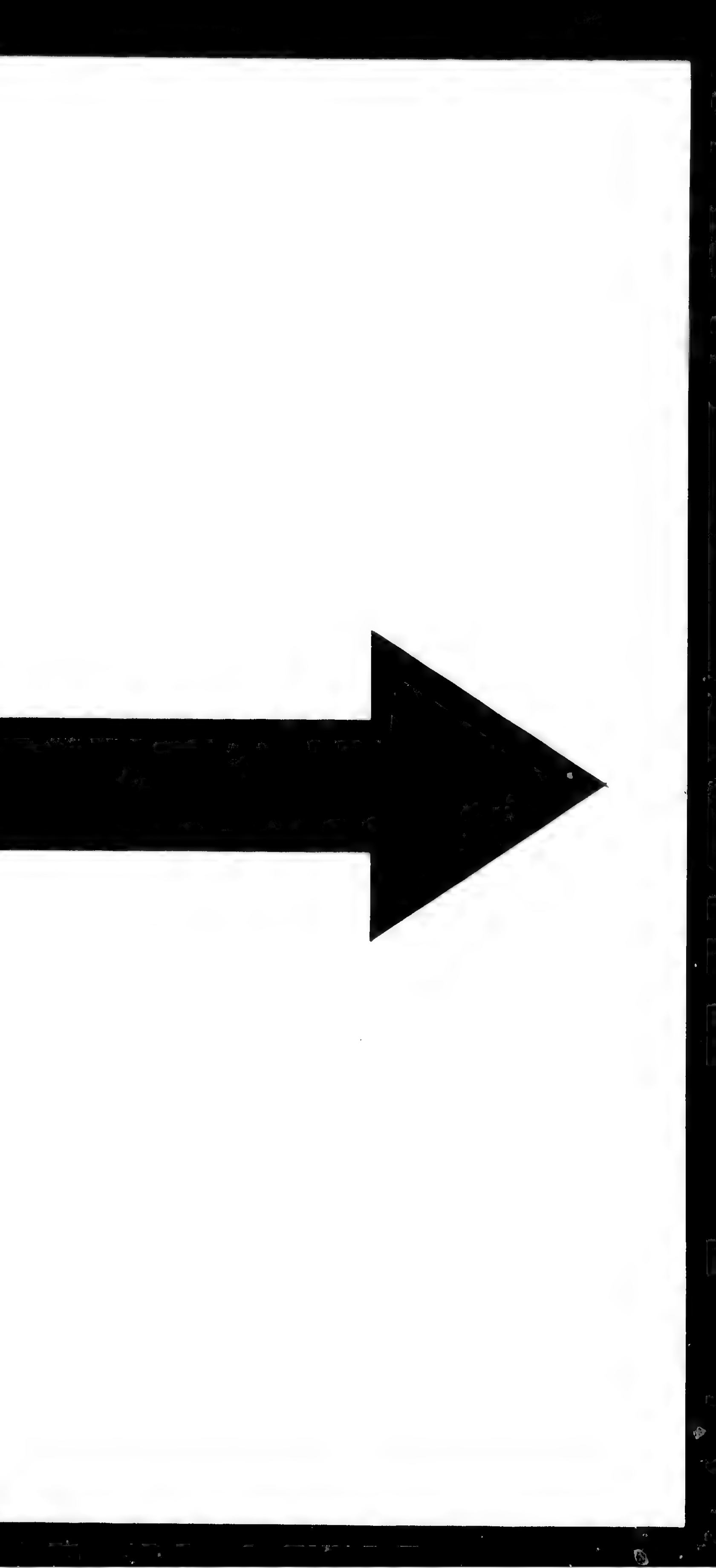
L'inquiétude où l'on était sans cesse à la vue d'un grand nombre de canots, qui s'assemblaient de toutes les parties de l'Isle, & le refus que les Insulaires faisaient constamment de venir à bord, firent prendre au Capitaine la résolution d'envoyer à terre trois de ses gens, pour y demeurer en ôtages. On retint, en même-temps, six des principaux Sauvages, qu'on s'efforça d'apprivoiser par la bonne chere & des présens. Les autres ne marquaient pas moins d'affection aux trois Hollandais. Le Roi même leur rendit toutes sortes d'honneurs. Il tint, près d'une demi-heure, ses

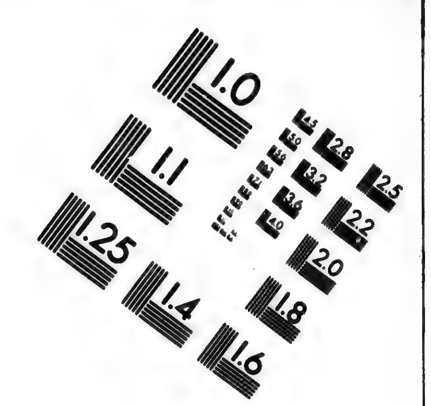
deux mains l'une contre l'autre, & son visage dessus, se baissant presqu'à terre, & demeurant dans cette posture, pour attendre apparemment que les Hollandais lui fissent la même révérence. Ils s'aviserent de la faire. Aussi-tôt il baisa leurs pieds & leurs mains. Un autre Insu[illegible] était assis près de lui, pleurait à chaud[illegible], & leur tenait des discours auxquels [illegible] comprenaient rien. Enfin le Roi retira [illegible] de dessous son derriere, sur lequel il était assis; & se les passant sur le cou, il s'humilia & se roula, suivant l'expression de l'Auteur, *comme un ver de terre*. Les présens qu'on lui fit, parurent lui plaire beaucoup. Cependant il marqua une passion si vive pour une chemise blanche, qu'Aris, un des trois Hollandais, avait prise le même jour, qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une autre à bord, pour la lui offrir. En revanche, il leur donna trois petits porcs.

Le Maire.

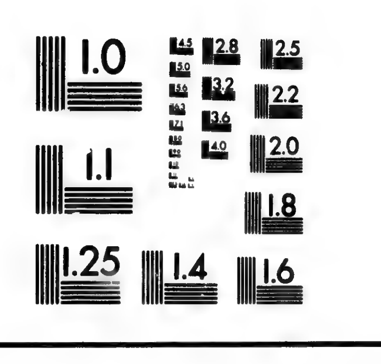
Après cette espèce de traité, on ne trouva plus de difficulté à faire de l'eau. Cependant on y envoya toujours deux chaloupes, dont l'une était armée, pour défendre celle qui portait les tonneaux. Il s'y rendit un si grand nombre de Sauvages, que les matelots en étaient embarrassés; mais tout se passa sans désordre. Le Roi s'empressait lui-même d'écarter les importuns, ou les faisait chasser par ses Officiers, avec beaucoup de



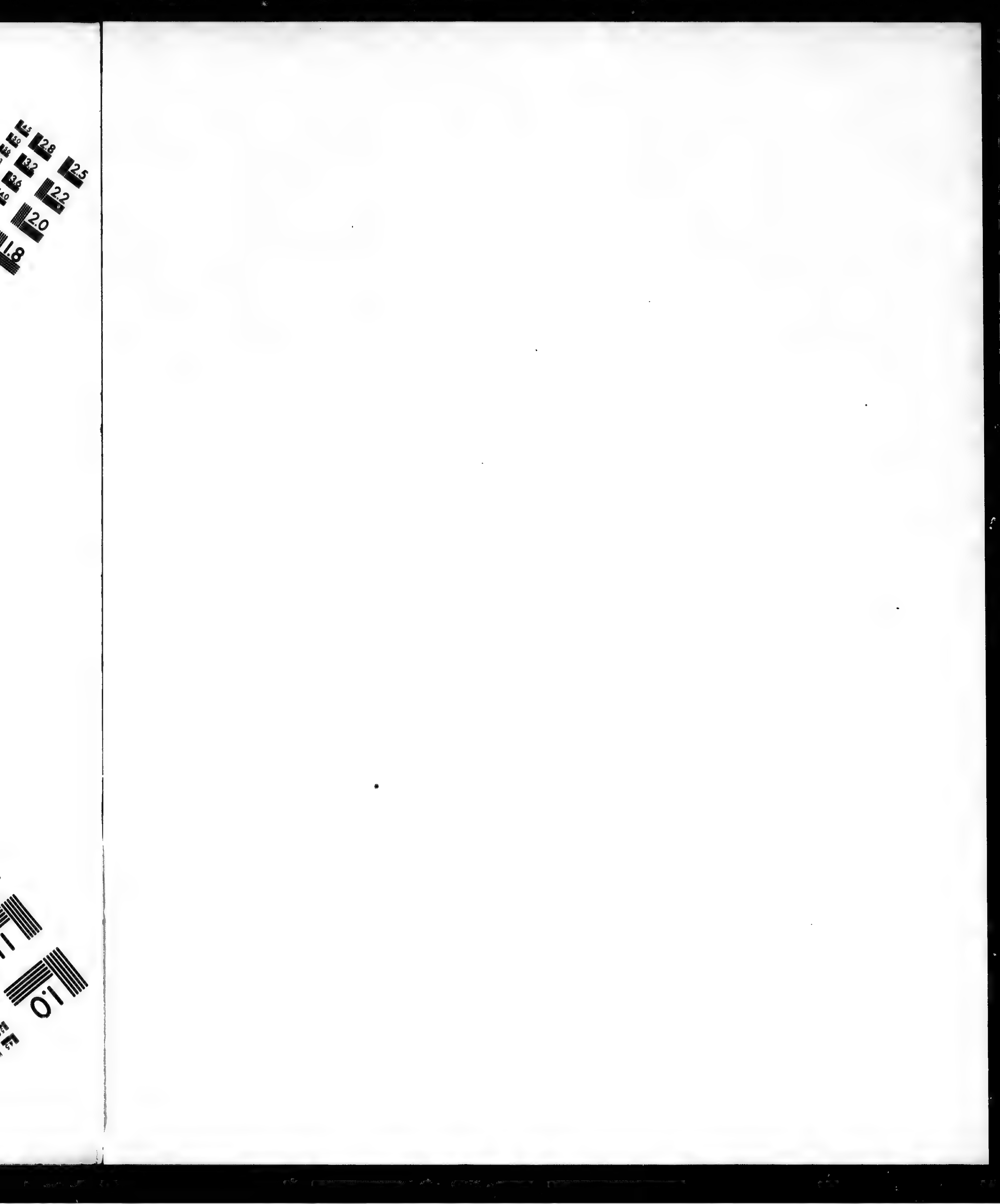




# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Le Maire.

fermeté à se faire obéir. On ne vit pas moins d'Insulaires autour du vaisseau. Un d'entr'eux, étant monté par l'arriere, entra dans la chambre, d'où il emporta un sabre, avec lequel il eut l'adresse de s'échapper à la nage. On dépêcha sur lui un canot, qui ne put le joindre. Schouten fit porter ses plaintes aux Officiers du Roi. Sur-le-champ, ils chercherent le voleur ; & l'ayant amené, quelque éloigné qu'il fût déjà, ils mirent le sabre aux pieds de ceux qui le redemandaient. Ils montraient avec les doigts, qu'ils lui passaient sur la gorge, que si son crime était connu du Roi, il lui en coûterait la tête. Depuis ce jour, on ne s'apperçut pas du moindre vol, à bord & sur le rivage.

Les Insulaires redoutaient extrêmement les armes à feu. Une décharge de mousqueterie les faisait fuir en tremblant ; mais on les épouvanta beaucoup plus, lorsqu'on leur fit entendre, par des signes, que les grosses pièces tiraient aussi. Le Roi parut desirer une fois ce spectacle. On eut cette complaisance pour lui. Sa propre attente, & toutes les assurances qu'on lui avait données, ne l'empêcherent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ses gens ; & lorsqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur envoyer leurs ôtages ; & les trois Hollandais re-

vinrent librement à bord. Le jour ſuivant, on fut agréablement ſurpris d'y voir venir quelques-uns des principaux Sauvages, avec leurs femmes. Ils portaient au cou des feuilles vertes de cocos, qui étaient la marque de leur grandeur, & dans les mains des branches vertes, avec une banderole blanche, pour ſigne de paix & d'amitié. Ils firent les mêmes révérences qu'on avait vu faire au Roi. Schouten les reçut dans ſa chambre, où leur admiration tomba particulierement ſur une montre, une ſonnette, un miroir & des piſtolets. Après leur avoir fait quelques préſens, pour eux-mêmes & pour le Roi, on prit l'amuſement de la pêche avec eux. Entre pluſieurs poiſſons, on trouva, dans le filet, deux raies d'une forme extraordinaire. Outre qu'elles étaient fort épaiſſes, elles avaient la tête groſſe, la peau tachetée comme un épervier, les yeux blancs, deux grandes nageoires, la queue étroite & fort longue, & deux petites ſonnettes aux côtés. En général, ſi l'on excepte la queue, elles reſſemblaient beaucoup aux chauve-ſouris.

Le Maire.

Les Hollandais ſe crurent obligés à des retours de politeſſe. Le Maire & Aris deſcendirent dans l'Iſle, précédés des trompettes, & portant, comme en cérémonie, un petit miroir & d'autres bagatelles pour le Roi. Ils trouverent, ſur le rivage, un homme courbé ſur des pierres, les mains

Le Maire.

jointes sur la tête & le visage contre terre. C'était le Roi même, & cette posture était une révérence. Ils le releverent, pour se rendre avec lui dans sa maison, qu'ils trouverent remplie de spectateurs, ou de ses Officiers. On étendit deux petites nattes, sur lesquelles le Roi s'assit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à sonner, l'étonnement & la frayeur se répandirent également dans l'Assemblée. Un Seigneur, que les Hollandais prirent pour un second Roi, ou pour la seconde personne de l'Isle, entra doucement, le visage tourné vers les étrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorsqu'il fut devant eux, il s'élança tout-d'un-coup derriere leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité. Ensuite il fit un grand saut en l'air, pour retomber assis, les jambes croisées sous lui. Comme la chambre était pavée de pierres, les Hollandais s'étonnerent qu'il ne se fût pas cassé les jambes. Il fit alors une harangue, ou une priere, après laquelle on servit une sorte de limons, à-peu-près du goût des melons d'eau. Le breuvage était composé de racines bouillies. Entre les honneurs qu'on fit aux étrangers, on étendit quantité de nattes, pour les faire marcher dessus. Les deux Rois leur firent présent de leurs couronnes, qu'ils mirent eux-mêmes sur la tête de le Maire & d'Aris. C'était un cercle de plumes blanches,

longues & étroites, mêlées, en quelques endroits, de petites plumes vertes & rouges, qui venaient des perroquets de l'Isle. On y voit un autre oiseau, dont l'Auteur juge que les Insulaires font beaucoup de cas, parce que tous les Conseillers du Roi en avaient un perché près d'eux, sur un petit bâton. Ces animaux, qui ont quelque ressemblance avec le pigeon, sont blancs jusqu'aux ailes, & noirs dans tout le reste du corps, à la réserve de quelques plumes rougeâtres, qu'ils ont sous le ventre. Le Maire offrit aux deux Rois quelques présens de peu de valeur, qui devinrent de précieuses richesses entre leurs mains.

Le Maire.

Le 29, quelques Hollandais entreprirent de visiter l'Isle. Le Roi & son frere s'étant empressés de les accompagner, ils monterent sur un terrain fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux sauvages, & quelques vallées stériles. Ils trouverent une terre rouge, dont les femmes du pays font une teinture, qui leur sert à se frotter la tête & les joues. En retournant au rivage, ils passerent par des lieux plus rians, & plantés de cocotiers, qui étaient chargés de noix. Là, tandis qu'ils se reposaient sous ces arbres, le frere du Roi, sans autre secours qu'un petit lien qu'il s'attacha aux jambes, monta tout-d'un-coup, avec une agilité surprenante, jusqu'à la cime d'un des

Le Maire.

arbres les plus hauts & des plus droits. Il y cueillit des noix, qu'il apporta aux étrangers, & qu'il ouvrit très facilement, avec un petit morceau de bois. Le Roi fit entendre à ses hôtes, qu'il avait souvent la guerre contre les habitans de la seconde Isle. Il leur montra des cavernes dans la montagne, & des bois qui servaient de retraite à ses sujets, ou dans lesquels ils dressaient des embuscades. Le Maire comprit, par ses signes, qu'il demandait le secours de leur vaisseau pour attaquer ses ennemis; mais on lui fit comprendre, à son tour, que cette faveur ne pouvait être accordée. L'Auteur ne dissimule pas qu'on y aurait pu consentir, s'il y avait eu quelque avantage à se promettre de cette expédition.

Ces peuples sont d'une taille extraordinaire. La plupart étaient aussi hauts que les plus grands Hollandais; & ceux qui étaient distingués par leur grandeur, auraient passé pour des géans en Europe. Ils sont vigoureux & bien proportionnés, légers à la course, excellens nageurs. Leur peau est d'un brun jaunâtre. Ils aiment à se parer de leur chevelure, qu'ils disposent suivant leur goût. Les uns avaient les cheveux crépus; d'autres les avaient très-bien frisés; d'autres, adroitement noués en cinq ou six tresses; d'autres enfin hérissés & droits sur la tête. La chevelure du Roi était divisée en une longue tresse, qui lui pendait,

Le Maire.

du côté gauche, jusqu'à la hanche, & le reste était relevé en deux nœuds. Ses courtisans avaient deux resses, c'est-à-dire, une de chaque côté. Mais ous étaient nus, sans distinction de sexe & de ang, avec une petite feuille au milieu du corps. Les femmes parurent très-laides aux Hollandais, mal-faites, de petite taille, & si luxurieuses, qu'elles n'avaient nulle honte de se mêler publiquement avec les hommes, fort près même de la personne du Roi. Elles portent les cheveux fort ourts; mais, en récompense, elles ont de longues mammelles, qui leur pendent comme des acs de cuir jusqu'au milieu du ventre.

On ne peut distinguer si ces Insulaires étaient dolâtres, ni s'ils avaient quelque autre culte que a priere qu'on croyait leur avoir vu faire. Mais n remarqua facilement, qu'ils vivaient avec aussi peu de soins que les animaux. Ils n'avaient aucune idée de commerce. Les présens, qu'ils firent ux Hollandais, étaient donnés par boutades ou ar saillies, & les Hollandais réglaient leurs libéralités sur celles qu'ils recevaient d'eux. Ils ne ement ni ne moissonnent. Ils ne font aucune orte d'ouvrage. Leurs alimens se bornent aux roductions naturelles de la terre, qui ne consistent gueres qu'en noix de cocos, en ubas, n bananes & peu d'autres fruits. Les animaux

Le Maire.

qu'ils mangent, ſe multiplient d'eux-mêmes. Une partie de leurs femmes cherche, dans le creux du rivage, les petits poiſſons que la mer y laiſſe en ſe retirant. Les autres pêchent avec de petits hameçons.

Le Roi de la ſeconde Iſle était venu viſiter l'autre. Il avait amené ſeize porcs, & ſon cortège était compoſé de trois cens hommes, qui avaient, autour de la ceinture, une proviſion d'herbes vertes, dont ils font leur breuvage. Lorſqu'il découvrit le Roi ſon voiſin, il lui fit un grand nombre d'inclinations & de révérences. Il baiſſa le viſage juſqu'à terre, en priant d'une voix fort haute, qui approchait d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui, & ne le reçut pas avec moins de geſtes & de contorſions. Enfin s'étant relevés tous deux, ils entrerent dans le *belez*, c'eſt le nom que les Inſulaires donnent au logement de leur Roi. L'aſſemblée, qui ſe forma autour d'eux, était d'environ neuf cens hommes. Ils paſſerent enſuite ſur le vaiſſeau Hollandais, où s'appercevant qu'on appareillait pour remettre à la voile, ils marquerent d'autant plus de joie, que, malgré les témoignages de confiance, ils avaient toujours paru craindre qu'on ne ſe ſaisît de leurs Iſles. Auſſi cette derniere viſite fut-elle ſignalée par de nouveaux preſens. Ils

s'étaient fait accompagner d'un assez grand nombre de porcs, & chacun des deux Rois en porta lui-même un sur sa tête. Le Maire.

En partant, les Hollandais donnerent aux deux Isles le nom d'*Isles de Hoorn*, de celui de la ville où le vaisseau avait été équipé, & qui était la patrie de la plus grande partie de l'équipage. La baie fut nommée *Baie de la Concorde*, du nom du navire. Elle est dans un golfe, au côté Méridional de la premiere Isle. Le fond en est si aigu, qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de sable, qui s'étend d'un côté, parait à découvert dans la basse marée. De l'autre, c'est la côte, qui est fort sale, le long du rivage. Ce parage est à quatorze degrés cinquante-six minutes.

L'équipage Hollandais partit fort content de s'être rafraîchi avec si peu de danger, & sur-tout d'emporter une grosse provision d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'Ouest, on se trouva, le premier de Juin, à la hauteur de treize degrés. Le trois, on fut surpris de n'appercevoir aucune terre, & les Pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derriere la Nouvelle-Guinée. Pour sortir de cette incertitude, on fit mettre le Cap au Nord. La nuit suivante, on était à douze degrés & demi. Les principaux Officiers soupçonnerent qu'on était plus à l'Ouest qu'on n'avait pensé, & que la

Le Maire.

Nouvelle-Guinée était encore à côté d'eux. Ils résolurent d'en conférer encore une fois avec les Pilotes, & d'examiner les pointages depuis la côte du Pérou. Celui de Schouten marquait mille sept cens trente lieues; un autre, mille six cens soixante-cinq, & toujours en diminuant jusqu'à mille six cens dix. En comparant tous les calculs, on conclut que la course avait été d'environ mille six cens soixante lieues. Comme on continuait de ne découvrir aucune terre, on prit le parti de changer de route, & de porter à l'Ouest. Le treize à midi, la hauteur fit juger qu'on était à cent cinquante-cinq lieues des Isles de Hoorn, & la couleur de l'eau parut changée. Quantité de bonites, beaucoup d'autres poissons, & quelques oiseaux mêmes qui commencerent à se montrer, ne laisserent aucun doute qu'on ne fût proche des terres. Cependant on avança jusqu'au vingt, sans rien découvrir. Enfin, vers le soir du vingt, on eut la vue d'une côte, à quatre degrés cinquante minutes. La prudence obligea de jetter l'ancre, dans la crainte d'y échouer. Le lendemain, on reconnut cinq ou six petites Isles, qui paraissaient couvertes d'arbres & de grands bancs de sable, qui s'étendaient au Nord-Ouest. Le mouillage y était si mauvais, qu'on remit le cap à l'Ouest, en laissant les Isles à quatre degrés quarante-sept minutes. Le vingt-deux, on en découvrit douze

Le Maire.

ou treize autres, à quatre degrés quarante-cinq minutes. Elles furent laissées à la gauche du vaisseau. On ne vit aucun courant dans ce parage.

Le 24, on apperçut trois basses Isles au Sud-Ouest, remplies d'arbres, & couvertes de verdure. Mais les côtes étaient bordées de rochers, & l'on n'y put trouver aucun mouillage. Elles furent nommées les Isles vertes. On découvrit une autre terre, avant la fin du jour, si haute en apparence, qu'étant suivie au Sud-Ouest par d'autres terres, de la même hauteur, on la prit pour le Cap de la Nouvelle-Guinée. Cependant on se crut détrompé en approchant de la côte; & ne reconnaissant qu'une Isle, on lui donna le nom de Saint-Jean, parce que c'était le jour de cette Fête qu'elle avait été découverte. Après avoir passé long-temps le rivage, sans y trouver de fond, on doubla le Cap vers le soir, & l'on entra dans une Baie où l'on mouilla sur quarante-cinq brasses, fond de sable & de cailloux. La mer y était unie, & l'eau fort bleue. Deux pirogues s'approcherent du bord, au clair de la lune. Elles portaient quelques hommes noirs, qui parlerent long-temps dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit, on observa que les habitans faisaient la garde sur leurs côtes, & sur-tout à l'entrée d'une riviere, proche de laquelle on était à l'ancre. Vers

Le Maire.

la pointe du jour, le temps étant fort serein, & la lune très-claire, quelques pirogues s'avancerent jusques sous les galeries. On leur jetta des grains de rassade, en parlant aux Sauvages d'une voix caressante, & s'efforçant de leur faire entendre, par des signes, qu'on leur demandait des noix de cocos, des pourceaux, des bœufs & des boucs. Ils continuerent, pendant le reste de la nuit, de pousser des cris autour du vaisseau, avec des marques extraordinaires de férocité. Suivant les calculs des pilotes, cette côte était à mille huit cens quarante lieues de celle du Pérou.

Le matin du 26, on vit paraître huit autres pirogues, dont l'une portait onze hommes, & les autres six ou sept. Ils tournerent plusieurs fois autour du vaisseau, en montrant leurs zagaies, des pierres, des massues de bois, des sabres & des frondes. On leur parla du ton le plus humain. On leur distribua quelques merceries. Mais, pour réponse, ils commencerent à lancer des pierres & des zagaies. Cette attaque irrita l'équipage. On fit jouer tout-à-la-fois le gros canon & la mousqueterie. Leur grande pirogue fut coulée à fond, avec trois ou quatre hommes, & dix ou douze hommes tomberent sans vie. On mit aussi-tôt en mer la chaloupe à rames, qui, passant au-travers de ceux qui se sauvaient à la nage,

age, en fit encore périr quelques-uns. Elle en rit trois, qui étaient fort bleſſés, & quatre pirogues, dont elle ſe ſaiſit, furent miſes en pièces, our ſervir au chauffage. Un des trois priſonniers nourut deux heures après. Le Maire.

La chaloupe retourna au rivage, avec les deux au-es. Comme on les avait bien traités, &, qu'à force e ſignes, on leur avait fait comprendre qu'on e demandait d'eux que des rafraîchiſſemens, ils xhorterent apparemment leurs compagnons à approcher avec des fruits; car un petit canot ſe âta de venir préſenter deux petits pourceaux & n paquet de bananes. On renvoya un des pri-nniers, qui était fort bleſſé, & l'autre fut mis à x pourceaux de rançon. Celui qu'on venait de nvoyer, n'ayant pas la force de quitter le ri-ge, une troupe armée ſortit d'un bois voiſin, vint prendre pardeſſous les bras, & l'emmena us quelques arbres, où s'aſſeyant autour de lui, parurent tous fort empreſſés à le ſecourir.

Ces Barbares ont les deux oreilles & les na-nes percées. Quelques-uns ont un trou de plus diaphragme du nez, & toutes ces ouvertures rvaient à ſoutenir des anneaux. Leur barbe eſt ez longue, mais ſans mouſtaches. Ils portaient s bracelets de nacre de perle, au-deſſous des udes & aux poignets. Leur unique vêtement une feuille d'arbre au milieu du corps, avec

Le Maire.

une ceinture d'écorce pour la soutenir. Ils parail sent très-robustes, & bien proportionnés dans leu taille. Leurs dents sont noires, & leurs cheveu de la même couleur, courts & crêpus, ma beaucoup moins laineux que ceux des Ethiopien Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte, don ils portent deux ou trois l'un sur l'autre, join ou lacés par une espèce de cordon; ce qui leu donne l'air d'une coëffure de femme. La plupar avaient une petite corbeille de jonc pendue côté, dans laquelle ils mettent de la chaux pou saupoudrer ce que l'Auteur nomme leur *pinang* Leurs civilités consistent à ôter leur bonnet, à mettre les mains sur la tête, & à s'y mettre aus des feuilles d'arbres, qui paraissent un signe par ticulier d'affection. On les prit pour des Papou En venant à bord, ils chantaient ensemble ave assez d'harmonie. Les poignées de leurs sabres so ornées; mais cette arme, & celles qu'on a nom mées, ne sont que pour les ennemis de leur Na tion. Lorsqu'ils sont mécontens l'un de l'autre leur usage est de se mordre entr'eux, comm des chiens. Tous leurs canots ne sont pas égau On compta jusqu'à dix-sept couples de rameu sur les grands, & depuis deux couples jusqu'à d sur les petits. Ils gouvernent également de l'ava & de l'arriere, & ces petits bâtimens ont d châteaux comme les galions. Cependant leur l

Le Maire.

geur ne suffit que pour deux hommes. On vit une des plus grandes pirogues, dont les pièces étaient jointes ensemble par des coutures bien godronnées, ou frottées de térébenthine.

L'équipage fit de l'eau sans obstacle. Mais, le jour suivant, quelques canots étant venus à bord sans y rien apporter, & sans vouloir payer la rançon du prisonnier, on prit le parti de le mettre à terre, & de ne prendre aucune confiance à des hommes si sauvages. De la Côte, on apperçut une autre Isle au Nord. La nuit du 29, Schouten fit remettre à la voile, & dans tout le jour suivant, on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quittait. Elle courait à l'Ouest, & au Nord-Ouest-quart-d'Ouest, avec plusieurs Baies. Mais le même jour, on eut la vue de deux hautes Isles, toutes deux au Nord de la grande; & le 30 au matin, on vit approcher plusieurs canots montés d'hommes noirs, qui, en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies sur leurs têtes. C'était apparemment un signe de paix; mais ils n'avaient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandassent tout ce qui s'offrait à leurs yeux. On les trouva néanmoins plus civilisés, que tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors. Ils avaient le milieu du corps couvert de plusieurs feuilles. Leurs canots étaient mieux construits que les autres, & portaient même quelques ornemens de sculpture à l'avant &

Le Maire.

à l'arriere. On obſerva que ces Inſulaires avaient un ſoin extraordinaire de leurs barbes & de leurs cheveux, & qu'ils ſe les poudraient de chaux. Ils étaient venus de trois ou quatre Iſles, qui paraiſſaient remplies de cocotiers; mais tous les ſignes, par leſquels on croyait ſe faire entendre, ne purent en obtenir des vivres. On jugea même, le jour ſuivant, que la cérémonie de rompre leurs zagaies, n'avait été qu'une ruſe pour ſurprendre le vaiſſeau. Les courans l'ayant fait dériver, dans un calme qui dura toute la nuit, il ſe trouva, le matin, entre une Iſle de deux lieues de long & une autre côte. Vingt-cinq pirogues, remplies de Sauvages, ne tarderent point à ſe préſenter. On crut reconnaître une partie de ceux qu'on avait vus la veille, & Schouten ne fit pas difficulté de les laiſſer approcher. Il y avait, à l'avant du vaiſſeau, deux ancres à pic, & parées pour mouiller, ſur chacune deſquelles un Nègre alla s'aſſeoir, la rame à la main, dans l'opinion, ſans doute, qu'ils pourraient mener le navire au rivage. Les autres tournaient à l'entour, & ſemblaient chercher le moyen d'y monter. Enfin, ſe croyant ſûrs de leur conquête, ils commencerent à lancer des zagaies & des pierres. Elles étaient pouſſées avec tant de vigueur, que, ſe rompant contre les mâts & le bordage, elles en faiſaient voler de petits éclats. Un matelot fut bleſſé dans la premiere ſurpriſe,

& les autres ne purent demeurer ſur le pont. Mais, au fort de cette attaque, & lorſque les Sauvages ſe diſpoſaient à monter à bord, on leur envoya les bordées du haut pont, & l'on fit feu de la mouſqueterie. Une décharge ſi bruſque, en ayant emporté ou bleſſé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La chaloupe, qui était bien armée, les ſuivit auſſi-tôt, & ſe ſaiſit d'un canot, dans lequel il y avait trois hommes. L'un fut tué, un autre ſauta dans la mer, & le troiſieme demeura priſonnier. C'était un jeune homme de dix-huit ans, auquel on donna le nom de *Moyſe*, qui était celui du matelot bleſſé; & l'Iſle fut nommée auſſi l'*Iſle de Moyſe*. Ces Inſulaires vivaient d'une ſorte de pain, compoſée de racines d'arbres.

Le Maire.

On s'éloigna de cette race perfide. L'obſervation méridienne fit trouver trois degrés un tiers de hauteur. Vers le ſoir, on rangea la Côte au Nord-Oueſt, & l'on découvrit une belle Baie de ſable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 de Juillet, à trois degrés douze minutes, on vit, à la gauche du vaiſſeau, des terres baſſes, diviſées par une grande montagne, & une Iſle baſſe à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent de courir à l'Oueſt-Nord-Oueſt, on apperçut encore de hautes terres à l'Oueſt, vers deux degrés quarante minutes. Dans

Le Maire.

les efforts qu'on fit le 4, pour se dégager des Isles, on en découvrit vingt-deux ou vingt-trois autres, grandes & petites, hautes & basses, à différentes distances entr'elles, depuis deux degrés vingt-cinq, jusqu'à trente minutes. La nuit qui survint, ne permit point d'y chercher une rade, & le lendemain à midi, on fut conduit par de meilleures espérances, vers une fort haute montagne, qu'on apperçut au Sud-Ouest. Les Pilotes avaient si peu de connaissance de leur route, que la ressemblance qu'ils trouverent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'Isle de Banda, & à la hauteur, qui était à-peu-près la même, leur firent juger qu'on était à la vue de cette Isle. Mais bientôt on découvrit, au Nord, trois ou quatre autres montagnes, à six ou sept lieues de la premiere, qui prouverent la fausseté de leur conjecture. Derriere la premiere montagne, on vit à l'Est & à l'Ouest, une si grande étendue de pays, partie haut & partie bas, que des deux côtés, on n'en appercevait pas la fin ; &, comme il s'étendait à l'Est-Sud-Est, on crut enfin que c'était la Nouvelle-Guinée.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne, qui jettait des flammes de sa cime, & qui dirigeait le vaisseau par cette lumiere, quoiqu'elle fût mêlée de fumée & de cendres. Le jour fit connaître que c'était une Isle bien peuplée

& remplie de cocotiers, qu'on nomma l'Isle du Volcan. Les habitans envoyerent quelques pirogues, dont chacune portait cinq ou six hommes, avec une espèce d'échaffaudage élevé sur des bâtons, qui couvrait chaque petit bâtiment. Cette nouvelle méthode ayant paru suspecte, on employa le Nègre Moyse pour prendre langue; mais il ne put se faire entendre des Sauvages. Ils étaient nus, à l'exception du milieu du corps. Les uns avaient les cheveux courts, & d'autres les avaient longs. Leur couleur était plus jaune que celle de Moyse. On ne put trouver de mouillage sur leur côte; &, voyant plusieurs autres Isles au Nord & au Nord-Ouest, on porta vers un Cap uni, qui faisait face à la proue. L'eau était de diverses couleurs, verte, blanche, jaune; &, se trouvant plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venait de quelque riviere, qui avait son embouchure à peu de distance. On voyait aussi flotter des arbres & des branches, sur lesquelles on distinguait quelquefois des oiseaux & des écrevisses. Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit, on gouverna le matin à l'Ouest-Sud-Ouest, entre une haute Isle, qu'on avait à la droite du vaisseau, & des terres moins hautes qu'on laissait à gauche. Vers le soir, on trouva fond sur soixante-dix brasses, à peu de distance du rivage, & l'on y laissa tomber l'an-

Le Maire.

Le Maire.

cre. Les canots, qui vinrent à bord, étaient conduits par des hommes fort singuliers, qu'on prit encore pour des Papous. Ils avaient les cheveux courts & frisés, des anneaux passés dans le nez & dans les oreilles, de petites plumes sur la tête & sur les bras, & des dents de porc autour du cou & sur la poitrine. Leurs femmes étaient affreuses. L'Auteur compare leurs longues mammelles à des gros boyaux, qui leur tombaient jusqu'au nombril, & leur ventre à des tonneaux. Elles avaient les jambes & les bras fort menus, un visage de singes, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reste nu. Chacune avait quelque défaut particulier, comme d'être louche, boiteuse, bossue, & quelque marque de mauvaise santé; ce qui fit juger que l'air du Pays était mal-sain, d'autant plus que les maisons y étaient élevées sur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre. La hauteur de cette côte est de trois degrés quarante-trois minutes. Quelques Sauvages, qu'on reçut à bord, apporterent des essais de gingembre, d'où l'on conclut qu'ils étaient exercés au commerce. On alla chercher un meilleur mouillage dans une Baie voisine, où l'ancre fut jettée sur vingt-cinq brasses, fond de sable mêlé d'argille. Les habitans de deux villages, qui s'offraient assez proche, envoyerent à bord deux canots, avec quelques noix de cocos,

Le Maire.

qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils demandaient, pour quatre noix, une brasse de toile; & c'était à cette marchandise qu'ils s'attachaient le plus. Un commerce si peu avantageux, joint à la rareté des vivres, qui se réduisaient à quelques pourceaux, n'arrêta pas long-temps les Hollandais. Ils se retrouverent le lendemain à quatre degrés; &, dans l'inquiétude de leur sort, les rations furent réglées. Ils ignoraient absolument dans quelle partie du Monde ils étaient, près ou loin des Isles de l'Amérique, & si c'était la Nouvelle-Guinée, dont ils ne cessaient plus d'avoir la vue. Toutes leurs cartes ne leur offrant aucune lumiere sur les pays qu'ils découvraient chaque jour, ils n'avaient plus d'autres régles que de faibles conjectures.

La course du 11 fut à l'Ouest-Nord-Ouest, avec peu de changement, le long de la Côte, qu'ils ne se lassaient pas de suivre à moins de trois lieues. Vers midi, ils doublerent un haut cap. Ces terres, qui étaient en effet celles de la Nouvelle-Guinée, s'étendent la plupart au Nord-Ouest-quart-d'Ouest, quelquefois un peu plus à l'Ouest, ou un peu plus au Nord. Le 12, à deux degrés cinquante-huit minutes, ils eurent la faveur des courans, qui portaient à l'Ouest, suivant leur direction ordinaire, le long des côtes de la Nouvelle-Guinée. Les 13 & 14, on

Le Maire.

continua de ſuivre la même côte ; & le 15, trois Iſles baſſes & peuplées, qui paraiſſaient remplies de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis quarante braſſes juſqu'à ſept, à demie-lieue de la grande terre, on y mouilla ſur un excellent fond. Les Hollandais auraient trouvé, ſur-le-champ, du remède à tous leurs beſoins, s'ils y étaient deſcendus avec moins d'imprudence. Mais, n'ayant obſervé aucune précaution pour s'approcher du rivage avec la chaloupe, les Inſulaires, qui étaient ſur leurs gardes, quoique naturellement fort humains, leur tirerent une nuée de fleches, dont ils bleſſerent ſeize matelots. On ne laiſſa point d'aborder à la plus petite des deux Iſles, où, dans le premier feu de la vengeance, on brûla quelques maiſons diſperſées. Les Sauvages de l'Iſle voiſine parurent furieux, & pouſſerent d'horribles cris ; mais ils n'oſaient paſſer d'une Iſle à l'autre, dans la crainte de quelques pièces de gros canon, qui battaient le long du rivage & dans le bois, où les boulets pénétraient avec un fracas épouvantable. Le ſoir, ils envoyerent demander la paix, après quoi, deux ou trois canots étant au-deſſus du vent du vaiſſeau, ſans oſer s'en approcher, jetterent des noix de cocos dans la mer, afin que le courant les portât vers les Hollandais. On les preſſa de venir à bord, par des ſignes qui leur inſpirerent enfin plus de har-

ieſſe. Ils apporterent quantité de noix & de ananes, du gingembre verd, & des racines unes, qui leur tiennent lieu de ſafran, pour ſquelles on leur donnait en échange des grains e verre, des clous & des couteaux rouillés. Ces Inſulaires ſont abſolument nuds. On vit, ntre leurs mains, quelques pots de fer, qui deaient leur être venus des Eſpagnols. Ils ne paaiſſaient pas ſurpris de la forme du navire; &, uoiqu'effrayés de l'artillerie, ils n'en craignaient i le bruit, ni la vue. Ils donnaient à la plus rientale de leurs Iſles, le nom de *Moa*, celui 'Inſou à la ſeconde, & celui d'*Arimon* à la deriere, & la plus haute, qui eſt à cinq ou ſix eues de la Nouvelle-Guinée. On ne ceſſa point e trouver ces Sauvages fort traitables, & d'en ecevoir, à vil prix, toutes ſortes de rafraîchiſſeens. Ils font du pain & des galettes de caſſave; ais elle n'eſt pas comparable à celle des Indes Occidentales. Le Maire.

Le 20, on leva l'ancre, pour continuer de ivre la côte à l'Oueſt-Nord-Oueſt. On eut, treize degrés, la vue de pluſieurs Iſles, vers ſquelles on était porté par les courans, ce qui 'empêcha point, qu'ayant trouvé un fort bon ond ſur treize à quinze braſſes, on ne mouillât, e ſoir, avec d'autant plus de confiance, qu'on 'avait point apperçu de feu dans l'Iſle voiſine.

Le Maire.

Cependant la pointe du jour fit découvrir fi grands canots, avec des ailes & de l'acastillage. Les Sauvages qui les montaient, s'approcherent timidement, quoiqu'armés d'arcs & de fleches. Ils montraient, de loin, du poisson sec, des noix de cocos, du tabac, & un petit fruit, qui ressemblait à nos prunes. On les encouragea par des signes de paix & d'amitié. D'autres canots, qui paraissaient venir de la même Isle, apporterent des vivres & quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité, à la vue du navire & du canon, fit juger qu'ils connaissaient les vaisseaux de l'Europe. Ces Sauvages avaient la peau plus jaune & la taille plus haute que ceux des Isles précédentes. La plupart portaient aux oreilles des anneaux de verre, qu'ils ne pouvaient avoir reçus que des Espagnols. Toutes ces apparences soutenaient le courage des Hollandais ; mais elles ne jettaient pas plus de jour sur leur navigation. Le 24, ils se trouverent à la hauteur d'un demi-degré. Leur course fut au Nord-Ouest & à l'Ouest-Sud-Ouest, le long d'une belle & grande Isle, qu'ils nommerent l'Isle de Schouten, du nom de leur Capitaine. Ils donnerent à sa pointe orientale, le nom de Cap de Bonne-Espérance, parce que trouvant, dans leurs Cartes, des Isles à l'Est de Banda, ils se flatterent que ce Cap pouvait être une pointe de ces Isles, & que la route était

Le Maire.

bre pour arriver à Banda, par le Sud. Cepen-
ant comme l'Isle de Schouten s'étendait jusques
us la Ligne, ils craignirent aussi que ce ne fût
ne de celles qui sont marquées dans les Cartes
l'Ouest de la Nouvelle-Guinée jusqu'à la Ligne.
ans cette supposition, ils s'exposaient à tomber
ans quelqu'un des golfes de Gilolo. Schouten,
mbarrassé de ce doute, prit le parti de monter
romptement au Sud ou au Nord. Le vent, qui
enait alors de l'Est, amena, autour du navire,
ne prodigieuse quantité de poisson, d'herbes &
e feuilles; mais on ne trouva point de fond à
vue continuelle de la Côte. L'Equipage était
onsolé par l'abondance & la fraîcheur des vivres.
ntre les fruits qu'on avait tirés des dernieres
sles, il y en avait un qui était jaune en-dedans,
u couleur d'orange, & vert en-dehors; mais
reux, rempli de pepins, & plus petit que le
nelon, auquel il ressemblait assez par le goût.
On en mangea beaucoup, avec du sel & du
oivre, & les malades mêmes le trouverent fort
ain...

Le 25, on découvrit à la gauche du vaisseau une grande étendue de pays, de hauteur inégale, qu'on laissa au Sud-Sud-Ouest. Le 26, on eut la vue de trois Isles, & le 27, à la hauteur de vingt-neuf minutes, on vit au Sud, de hautes

Le Maire.

terres & d'autres basses, qu'on rangea toujours à l'Ouest-Nord-Ouest. La nuit du 28 au 29, on se ressentit, au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les matelots, effrayés, sautaient hors de leurs cabanes, sans pouvoir comprendre d'où venaient les terribles secousses qui ébranlaient le vaisseau, sur-tout dans un parage où l'on ne trouvait pas de fond. Le 30, on entra dans un grand golfe, qui paraissait environné de terres. Ce jour fut épouvantable, par un tonnerre & des éclairs, qui semblaient couvrir le vaisseau de flammes. Ils furent suivis d'une pluie si extraordinaire, que les plus anciens matelots n'avaient rien vu de semblable. Les dangers du climat, & la crainte de ne pas trouver, dans le golfe, d'autre ouverture que son entrée, firent mettre le cap au Nord. Le soir du 31, on passa, pour la seconde fois, sous la Ligne, & l'on mouilla sur douze brasses, près d'une Isle déserte, à peu de distance du continent. On se trouva le lendemain, à quinze minutes de latitude du Nord. Le 3, un banc de sable fort large, à quarante-cinq minutes, ôta presqu'entièrement la vue des terres. On jugea, par cette hauteur, qu'on était à l'extrémité de la Nouvelle-Guinée, après avoir fait plus de deux cens quatre-vingt lieues le long des côtes. Les courans portaient à l'Ouest-Sud-

[redacted]

Le Maire.

Oueſt, excellent fond, néanmoins, depuis quarante braſſes juſqu'à douze. Le même jour, on vit des baleines & des tortues. Vers le ſoir, deux Iſles ſe préſenterent à l'Oueſt.

Le 4, on obſerva que la direction des courans était à l'Oueſt, & la courſe étant au Sud-Sud-Oueſt, on eut la vue de ſept ou huit Iſles, qui obligerent de paſſer toute la nuit au large, dans la crainte de dériver trop ſur les côtes. On gouverna le lendemain au Sud & au Sud-Eſt; mais un vent contraire força les Pilotes à s'approcher d'une Iſle où la chaloupe ne put trouver de fond que ſous le rivage, à quarante-cinq braſſes. Trois pirogues qui l'aborderent auſſi-tôt avec la banniere blanche, ne firent pas difficulté de la ſuivre juſqu'au vaiſſeau.

Elles portaient des montres de feves & de pois des Indes, du riz, du tabac, & deux oiſeaux de Paradis, dont l'un était blanc & jaune. Les Inſulaires, qui s'approchaient avec tant de confiance, n'avaient pas laiſſé de témoigner quelque frayeur, en reconnaiſſant des Hollandais; mais ce n'était plus des Sauvages, dont la barbarie fut redoutable après les traités les plus ſaints, & juſqu'au milieu de leurs careſſes. Ils portaient des ceintures d'aſſez belle toile. Quelques-uns même avaient des caleçons de ſoie,

Le Maire.

des turbans, des bagues d'or & d'argent aux doigts, & les cheveux d'une admirable noirceur. On était embarrassé à distinguer leur Nation, lorsqu'en prêtant l'oreille à leur langage, Aris, qui entendait le Malais, crut distinguer plusieurs mots Ternatais, & quelques termes Espagnols. Quelle consolation pour un équipage languissant, qui était encore composé de quatre-vingt-cinq hommes, mais la plupart épuisés de fatigue ou consumés de maladies, & tous également consternés de l'incertitude de leur sort! Ils s'empresserent de demander aux Indiens le nom de leur Isle & celui de leur Nation. A la vérité, rien ne put leur faire obtenir cet éclaircissement; mais le refus même de ces Insulaires, joint à d'autres circonstances, leur fit juger qu'ils étaient à l'extrémité Orientale de Gilolo, qui s'étend à l'Est par trois langues de terre, & que ceux qui paraissaient craindre de s'expliquer, étaient des Sujets du Roi de Tidor, ami des Espagnols. Cette conjecture fut vérifiée. On alla mouiller assez près du rivage; & l'on apprit dans un Bourg, nommé *Soppi*, que l'Isle voisine, nommée *Maba*, d'où les trois pirogues étaient venues, relevait du Roi de Tidor. Les Matelots d'une pirogue Ternataise, qui arriva quatre jours après dans la Baie de Soppi, s'empresserent de venir raconter à Schouten, qu'il y

avait

avait actuellement près de vingt vaisseaux, Hollandais & Anglais, autour de Ternate; &, peu de jours après, il se revit effectivement dans une nombreuse flotte de sa Nation.

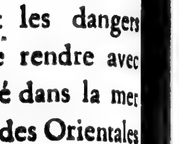
Le Maire.

Georges Spilberg, qui, s'étant rendu aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, se trouvait alors dans l'Isle de Java, fut chargé par le Gouverneur-général de prendre, sur son bord, le Maire & Schouten & de les conduire en Hollande. Mais observons ici, comme ailleurs, l'espèce de récompense presque toujours réservée aux grands services. Le Gouverneur-général qui commandait aux Moluques pour les Hollandais, commença par se saisir du vaisseau de le Maire & confisqua tous ses effets, en attendant la décision des Etats. Le Maire mourut dans la traversée. Il n'eut que le stérile honneur de sa découverte; mais du moins sa Patrie ne tarda pas long-temps à recueillir le fruit de ses travaux. Six ou sept ans après, les Etats-Généraux & le Prince Maurice de Nassau prirent la résolution de faire visiter le même passage, par une flotte d'onze vaisseaux, qu'ils y envoyerent sous le commandement de l'Amiral Jacques l'Hermite. Toutes les Observations de Jacques le Maire & de Schouten furent vérifiées; & ce fameux Détroit est devenu la route commune de tous

Le Maire.

les Navigateurs qui, connnaissant les dangers de celui de Magellan, veulent se rendre avec moins de lenteur & plus de sûreté dans la mer du Sud, ou pénétrer jusqu'aux Indes Orientales par le Sud-Ouest.




RALE
les dangers
rendre avec
é dans la mer
des Orientales







# CHAPITRE III.

## *Wood Rogers.*

Rogers.

LE VOYAGE de l'Anglais Wood Rogers est remarquable, en ce qu'il pénétra de la mer du Nord dans celle du Sud, sans passer ni le Détroit de Magellan ni celui de le Maire.

Il eut, en 1708, le commandement d'un des deux vaisseaux, nommés le *Duc* & la *Duchesse*, qui avaient été équipés à la Rade Royale, proche de Bristol, pour aller croiser dans la mer du Sud; tous deux bien fournis de tout ce qui est nécessaire pour un voyage de long cours. On prend encore une plus haute idée de sa Commission, en le voyant accompagné du fameux Guillaume Dampier, qui s'étant déjà signalé par de célèbres voyages, ne dédaigna point de prendre sous lui la qualité de premier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août. Comme le Journal ne porte point d'autre éclaircissement que les hauteurs, il faut nécessairement les suivre, pour se former quelque idée de cette course.

Le 21 de Décembre, le Duc, commandé par Rogers, se trouva par les quarante-huit degrés

Rogers.

cinquante minutes de latitude Méridionale. Il avait déjà vu, depuis quelques jours, quantité de joncs marins fort hauts, presque tous ronds & branchus, qui paraissaient sur divers rochers. Le 23, à dix heures du matin, ayant rejoint la Duchesse, ils découvrirent la terre, qui portait au Sud-Sud-Est, à neuf lieues de distance. Elle se présenta d'abord sous la forme de trois Isles, qui semblaient se multiplier à mesure qu'ils en approchaient. A midi, ils l'eurent au Sud-Ouest, à six lieues de son extrémité Occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avaient pris pour des Isles, se joignait avec la terre basse. Mais un vent frais d'Ouest les empêcha d'y arriver, & les obligea de se tenir à trois ou quatre lieues de la Côte, qui courait, autant qu'ils en purent juger, Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest. Ils reconnurent enfin que c'étaient les Isles de Falkland. Leur milieu est sous le cinquante-unième degré de latitude Méridionale, & Rogers lui donne soixante-un degrés cinquante-quatre minutes de longitude Ouest de Londres. Ces deux Isles s'étendent, en longueur, d'environ deux degrés; mesure, néanmoins, qui ne put être prise qu'à vue d'œil. Le même jour, dans l'incertitude de leur étendue à l'Est, on mit à la cape, depuis huit heures du soir jusqu'à trois du matin. On avait passé, entre deux & trois heures après midi.

Rogers.

devant un gros rocher blanc, haut & rond, qui avait paru isolé, à trois lieues du rivage, & qui ne ressemble pas mal à celui qu'on nomme *Fastnelle*, à l'Ouest du Cap Cléar, en Irlande. La Côte a presqu'aussi le même aspect que celle de Portland, quoiqu'elle soit moins haute. A quatre heures, on avait eu, au Sud-Est-quart-de-Sud, à la distance de sept lieues, son extrémité Nord-Est; & le rocher blanc, au Sud, à trois lieues de distance. A six heures, la terre la plus Orientale, dont on eut la vue, était au Sud-Est, à sept lieues. Tous les côteaux avaient l'apparence d'un bon terrain. La pente en est facile, garnie de bois, & le rivage ne manque point de bons Havres.

Le 25, après avoir fait route Sud-Est, à cinquante-deux degrés de latitude, on revit la terre à Midi. Elle courait au Sud, depuis le rocher blanc. A six heures du soir, on la perdit de vue, sans avoir pu reconnaitre si elle était habitée. Le 26, à midi, on vit, à l'Ouest-Nord-Ouest, à quatre lieues de distance, une petite Isle basse, qui n'est pas marquée sur les Cartes. On était à cinquante-trois degrés onze minutes; & le vent, qui avait été fort variable depuis le soir du jour précédent, s'était remis du Nord-Est au Sud. On courut, le lendemain à l'Est, depuis l'Isle basse, & la latitude se trouva de cinquante-

Rogers.

quatre degrés quinze minutes. Le 30, elle était de cinquante-huit degrés vingt minutes. Le premier & le second jour de Janvier, les vents étant l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest, accompagnés de brume, on ressentit un froid très-vif. Le 5, la mer devint si grosse, que la Duchesse eut beaucoup à souffrir. On fit route avec un vent d'Ouest-Nord-Ouest, & la latitude Méridionale fut de soixante degrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à-peu-près les mêmes, avec des ondées de grêle & de pluie jusqu'au 10. On n'avait point ici de nuit, sous le soixante-unieme degré cinquante-trois minutes de latitude, & le soixante-dix-neuvieme degré cinquante-huit minutes de longitude, Ouest, de Londres. Le conseil des deux vaisseaux ne jugea point à propos d'avancer au-delà; & c'est peut-être plus loin, qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud.

Le 15, après avoir eu des vents modérés & variables, on en trouva un frais du Sud-Ouest; & la hauteur étant de cinquante-six degrés, on reconnut qu'on était dans la mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap de Horn. Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'Est-quart-de-Nord-Est, à dix lieues de distance, la haute Terre voisine du Port Saint-Etienne, sur la Côte des Patagons, dans la mer du Sud, à qua-

rante-ſept degrés de latitude. Le 22, on revit la même Côte, à quarante-quatre degrés neuf minutes. Les équipages avaient commencé à ſe reſſentir des fatigues d'une ſi longue route, & ſouhaitaient impatiemment d'arriver à l'Iſle de Juan Fernandez. Mais toutes les Cartes différant alors ſur ſa poſition, c'était un nouveau ſujet d'incertitude. A trente-ſix degrés trente-ſix minutes de latitude, la variation de l'Aiguille fut de dix degrés au Nord. Cinq jours après, les Anglais eurent la vue de l'Iſle, qu'ils cherchaient comme au haſard.

Rogers,

Ce n'eſt pas pour en donner ici la deſcription, qu'on y a conduit les deux vaiſſeaux. Elle ſera réſervée à des Navigateurs plus modernes, dont les obſervations ſemblent avoir acquis plus de poids par un long ſéjour. Mais on ne croit pas devoir dérober à Rogers l'honneur d'un récit, qui ſe trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la ſienne.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'Iſle, il mit ſa chaloupe en mer, pour aller reconnaitre la terre. Tandis qu'on attendait ſon retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu ſur le rivage. Ce ſpectacle fit juger qu'il y avait à l'ancre quelques vaiſſeaux Eſpagnols ou Français; &, dans la néceſſité où l'on était de faire

Rogers.

de l'eau & des vivres, on prit la résolution de les attaquer. Cependant, le lendemain, à la vue de la Baie du Milieu, où l'on s'attendait à rencontrer l'ennemi, on n'apperçut aucun vaisseau, non plus que dans l'autre Baie au Nord-Ouest; & ces deux Baies sont néanmoins les seuls endroits où l'on puisse mouiller. On crut alors qu'il y avait eu quelque bâtiment, qui, ne se trouvant point en état de combattre, avait pris le parti de se retirer. Mais tous les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la chaloupe. Elle revint bientôt, avec un homme vêtu de peaux de chèvres, dont la figure avait quelque chose de plus sauvage que celle de ces animaux. C'était un Ecossais, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avait été Maître à bord d'un vaisseau Anglais, & que son Capitaine avait abandonné dans cette Isle, depuis quatre ans & quatre mois. Ce malheureux avait allumé, à la vue des deux vaisseaux, le feu qu'on avait vu pendant une partie de la nuit.

« Il avait vu passer quantité d'autres Bâtimens, » pendant le séjour qu'il avait fait dans cette solitude; mais il n'en avait vu mouiller que deux, » qu'il avait reconnus pour des Espagnols. Quelques gens de l'équipage, qui l'avaient apperçu, » avaient tiré sur lui, & l'avaient poursuivi jusques dans les bois. Il s'était heureusement dé-

Rogers.

» robé à leur fureur, en grimpant sur un arbre où
» ils ne l'avaient pas découvert, & d'où il leur
» avait vu tuer plusieurs chèvres autour de lui. Il
» avoua qu'il n'aurait pas fait difficulté de se
» livrer à des Français, s'il eût vu paraitre quel-
» qu'un de leurs vaisseaux; mais qu'il avait mieux
» aimé s'exposer à mourir dans un lieu désert, que
» de tomber entre les mains des Espagnols, qui
» n'auraient pas manqué de le tuer ou de le con-
» damner aux mines, dans la crainte qu'il ne dé-
» couvrît aux Etrangers ce qui appartenait à la
» mer du Sud.

» Il était né à Largo, dans la province de Fife,
» en Ecosse; dès son enfance, il avait été élevé à la
» Marine. Ayant été abandonné dans l'Isle par le
» Capitaine Prádling, à l'occasion de quelque dé-
» mêlé qu'il avait eu avec lui, il avait pris la réso-
» lution d'y demeurer, plutôt que de solliciter
» sa grace par des soumissions qui l'auraient
» exposé à de nouveaux chagrins : étant re-
» venu néanmoins à des sentimens plus mo-
» dérés, il avait souhaité de retourner au vais-
» seau, mais le Capitaine avait refusé de le
» recevoir. Il ajouta qu'il avait déjà touché à cette
» Isle, dans un autre voyage, & qu'on y avait
» alors laissé deux hommes qui n'y avaient passé que
» six mois, jusqu'au retour de ceux qui les avaient
» abandonnés. Cet exemple l'avait soutenu contre

Rogers.

» les premiers mouvemens du déſeſpoir, en lui » faiſant eſpérer le même traitement.

» Il avait été mis à terre avec ſes habits, ſon » lit, un fuſil, quelques livres de poudre, des » balles, du tabac, une hache, un couteau, un » chauderon, une Bible, quelques livres de piété, » ſes inſtrumens & ſes livres de marine. Pendant » les premiers huit mois, il eut beaucoup de peine » à vaincre ſa mélancolie. Il ſe fit deux cabanes de » branches d'arbres, l'une à quelque diſtance de » l'autre. Il les couvrit d'une eſpèce de joncs, & » les doubla de peaux de chèvres, qu'il tuait à me» ſure qu'il en avait beſoin. Lorſque ſa poudre » approcha de ſa fin, il trouva le ſecret de faire » du feu, avec deux pièces de bois de piment qu'il » frottait ſur le genou, l'une contre l'autre. La plus » petite de ſes huttes lui ſervait de cuiſine. Dans » la grande, il dormait, il chantait des pſeaumes » & priait Dieu. Jamais il n'avait été ſi bon Chré» tien. Accablé d'abord de triſteſſe, ou faute de » pain & de ſel, il ne mangeait qu'à la derniere » extrémité. Il n'allait ſe coucher que lorſqu'il ne » pouvait plus ſoutenir la veille. Le bois de pi» ment lui ſervait à cuire ſa viande & à l'éclai» rer; & l'odeur aromatique récréait ſes eſprits » abattus.

» Il ne manquait pas de poiſſon, mais il n'oſait » en manger ſans ſel, parce qu'il lui cauſait un fi-

»cheux dévoiement, à la réserve des écrevisses de »riviere, qui sont d'un goût exquis dans l'Isle, & »presqu'aussi grosses que celles de mer. Tantôt il »les mangeait bouillies, & tantôt grillées, comme »la chair de ses chèvres, à laquelle il ne trouvait »pas le goût si fort qu'à celle des nôtres, & dont »il faisait d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à »cinq cens. Ensuite, se voyant sans poudre, il les »prenait à la course ; & s'en faisant même un amu- »sement, il en avait lâché environ le même nom- »bre, après les avoir marquées à l'oreille. Un »exercice continuel l'avait rendu si agile, qu'il »courait au travers des bois, sur les rochers & les »collines, avec une vîtesse incroyable. Nous l'é- »prouvâmes (continue Rogers) en allant à la chasse »avec lui. Nous avions à bord un chien dressé au »combat des Taureaux, & de bons coureurs. Il »les devançait tous. Il lassait nos hommes & le »chien. Il prenait les chèvres & nous les appor- »tait sur le dos. Un jour, nous dit-il, il s'en était »peu fallu qu'une chèvre ne lui eût coûté la vie. »Il la poursuivait avec tant d'ardeur, que l'ayant »prise sur le bord d'un précipice, caché par des »buissons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette »chûte lui fit perdre la connoissance. Enfin, reve- »nant à lui-même, il trouva la chèvre morte sous »lui. Il était si brisé, qu'il passa vingt-quatre heures »dans la même place ; &, s'étant traîné avec beau-

Rogers.

Rogers.

» coup de peine jusqu'à sa cabane, qui était éloi» gnée d'un mille, il n'en put sortir qu'après dix » jours de repos.

» Un long usage lui fit prendre du goût à ses » alimens, quoique sans sel & sans pain. Dans la » saison, il trouvait quantité de bons navets, que » d'autres avaient semés, & qui couvraient quel» ques arpens de terre. Il ne manquait pas non » plus d'excellens choux, qu'il cueillait sur les ar» bres qui portent ce fruit, & qu'il assaisonnait avec » celui du piment, nommé autrement poivre de la » Jamaïque, dont l'odeur est délicieuse. Il y trouva » aussi une sorte de poivre noir, qui se nomme » *malachita*, fort bon pour chasser les vents & pour » guérir la colique. Ses souliers & ses habits furent » bientôt usés, par ses courses au travers des bois » & des brossailles; mais ses pieds s'endurcirent à » cette fatigue. Après avoir rejoint les Anglais, il » fut quelque temps sans pouvoir s'assujettir à por» ter des souliers. »

» Lorsqu'il eut surmonté sa mélancolie, il prenait » quelquefois plaisir à graver sur les arbres, son » nom & la date de son exil. Il dressait des chats » sauvages & des chevreaux à danser avec lui. Les » chats & les rats lui firent d'abord une cruelle » guerre. Ils s'étaient apparemment multipliés par » quelques animaux de la même espèce, sortis des » navires qui avaient relâché dans l'Isle. Les rats

» venoient ronger ses habits, & même ses pieds, » pendant son sommeil. Il trouva le moyen, pour » s'en garantir, d'apprivoiser les chats, en les nour-» rissant de la chair de ses chèvres ; ce qui les » rendit si familiers, qu'ils venaient coucher en » grand nombre autour de sa hutte. Ainsi, par le » secours de la Providence, & par la force de son » âge, qui n'était que d'environ trente ans, il » triompha des horreurs de sa solitude, jusqu'à » n'y trouver que de la douceur & du conten-» tement. Après avoir usé ses habits, il se fit un » juste-au-corps & un bonnet de peaux de chè-» vres, qu'il cousit ensemble avec de petites cour-» roies qu'il en avait ôtées, & avec un clou qui lui » servait d'aiguille. Il se fit des chemises de quel-» que toile qu'on lui avait laissée, & l'estame de » ses bas lui servit de fil. Il était à sa derniere, » lorsque les deux vaisseaux lui apporterent d'au-» tres secours. Son couteau s'étant usé jusqu'au » dos, il en forgea d'autres, avec quelques cercles » de fer, qu'il trouva sur le rivage, & dont il fit » divers morceaux, qu'il eut l'art d'applatir & » d'aiguiser.

Rogers.

» Il avait tellement perdu l'usage de parler, que » ne prononçant les mots qu'à demi, on eut long-» temps assez de peine à l'entendre. Il refusa d'a-» bord l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la » crainte de se brûler l'estomac par une liqueur

Rogers.

» si chaude; & quelques semaines se passerent, » avant qu'il pût goûter avec plaisir des viandes » aprêtées à bord. Il avait joint à sa chair de chè- » vres, à ses racines & au poisson, une espèce de » prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il ne » cueillait pas aisément, parce qu'elles croissent » au sommet des montagnes & des rochers. Pen- » dant que les Anglais furent à l'ancre, la recon- » noissance lui fit braver toutes sortes de dangers » pour leur procurer ce rafraîchissement. Ils le » nommaient le Gouverneur, ou plutôt le Mo- » narque absolu de l'Isle. Rogers lui donna, sur » son vaisseau, l'office de Contre-Maître. »

Les deux vaisseaux quitterent l'Isle de Juan Fernandez, le 14 de Février, pour s'engager dans des expéditions funestes aux Espagnols. Ils s'emparerent de Guaïaquil, dont ils tirerent une grosse rançon, & de quelques petits vaisseaux, sur lesquels ils enleverent plus de prisonniers que de richesses. Leur dernier exploit, dans cette mer, fut la prise d'un vaisseau de Manille, qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit n'en répondit point à leurs espérances. Ils en attaquerent un autre, qui se défendit encore plus vigoureusement; & ce combat, joint aux maladies qui enleverent leurs plus braves guerriers, les mit dans la nécessité de faire le tour de la moitié du globe, pour aller chercher d'autres ressources aux Indes

Orientales. La difficulté de se procurer des vivres n'eut pas moins de part à cette résolution. Après avoir couru dans la mer du Sud jusqu'au mois de Décembre de la même année, abordant par-tout où ils croyaient trouver des subsistances, ils vinrent dans un Port de Californie que Rogers nomme *Segura*, parce qu'il le prend pour le même auquel Thomas Candish donne ce nom. On en peut découvrir l'entrée à la faveur de quatre hauts rochers, qui ressemblent, pour ceux qui viennent de l'Ouest, aux aiguilles de l'Isle de Wight, & dont les deux plus Occidentaux sont en forme de pain de sucre. Le plus avancé vers la terre est percé comme l'arcade d'un pont, & l'eau passe par cette ouverture. Il faut laisser à gauche celui qui est le plus proche de la mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un cable, & courir vers le fond de la Baie qui est saine dans toutes ses parties, & où l'on trouve, depuis dix jusqu'à vingt & ving-cinq brasses. On y est enfermé par les terres, depuis l'Est-quart-de-Nord-Est, jusqu'au Sud-Est-quart-de-Sud. La rade ne serait pas d'ailleurs des plus sûres, si le vent de mer soufflait impétueusement.

Rogers.

Segura.

Le pays est fort montagneux, stérile & couvert de sables, qui ne laissent pas de produire quelques arbrisseaux, dont les fruits sont différentes sortes de graines. Rogers fit visiter la côte. Ses

Rogers.

gens s'avancerent environ quinze lieues au Nord; & trouverent quantité d'arbres de haute futaie. Mais ils n'apperçurent aucun de ces bons Ports, que les Prisonniers Espagnols leur avaient fait espérer. Ils virent souvent de la fumée en divers endroits, ce qui leur fit juger que le pays est fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Dans cette saison, le vent de terre souffle presque seul à Segura. L'air y est très-serein, & la pluie rare ; mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes rosées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglais découvrirent, à peu de distance du rivage, une Habitation d'environ trois cens Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étaient, dit-il, d'une taille droite & puissante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avaient vus dans les mers du Sud. Ils avaient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendaient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étaient nus ; mais les femmes portaient à la ceinture des feuilles ou des morceaux d'une espèce d'étoffe qui en paraît composée, ou des peaux de bêtes & d'oiseaux. Celles qu'il vit étaient noires & ridées : mais il s'imagina que les peres & les maris craignaient d'exposer les jeunes à la vue des Anglais. Ils parlaient du gosier, & leur

langue

Rogers.

langue paraiſſait fort dure. Quelques-uns portaient des colliers & des bracelets de brins de bois & de coquilles; d'autres avaient au cou de petites baies rouges, & des perles qu'ils n'ont pas ſans doute l'art de percer, puiſqu'elles étaient entaillées dans leur rondeur, & liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvaient cet ornement ſi beau, qu'ils refuſerent les colliers de verre des Anglais. Leur paſſion n'était ardente que pour les couteaux & les inſtrumens qui ſervent au travail; mais ils avaient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les ouvriers laiſſaient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils euſſent le moindre uſtenſile de l'Europe. Leurs huttes étaient fort baſſes, conſtruites de cannes & de branches d'arbres, & ſi mal couvertes, qu'elles ne les garantiſſaient pas de la pluie. On ne voyait nulle trace de jardins ou d'agriculture aux environs. Ils ne vivaient gueres que de poiſſon; ce qui joint à leurs miſérables cabanes, qui ne ſemblaient dreſſées que pour un temps, fit croire à Rogers qu'ils n'avaient pas leur demeure fixe dans la Baie, & qu'ils n'y étaient raſſemblés que pour la ſaiſon de la pêche. Les inſtrumens qu'ils y emploient, ne ſont, ni des hameçons, ni des filets; c'eſt un ſimple dard de bois, dont ils percent le poiſſon avec beaucoup d'adreſſe. Ils ſont excellens plongeurs. Les Anglais en virent plonger un, qui, après avoir en-

Rogers.

filé un poiſſon avec cette arme, le donna, ſans mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendait ſur une eſpèce de canot. Rogers n'en fut pas témoin; mais il vit lui-même pluſieurs de ces plongeurs prendre de vieux couteaux qu'il leur jettait, avant qu'ils euſſent atteint le fond. Une petite ſemence noire, qu'ils broyaient avec des pierres & qu'ils mangeaient à poignée, paraiſſait leur tenir lieu de pain. Quelques Anglais, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, aſſurerent qu'elle avait le goût du café. On leur voyait quelquefois manger certaines racines qui ont le goût des yams, une ſorte de légume qui croît dans une coſſe, & dont le goût approche de celui des pois verds, des bayes ſemblables à celles du lierre, & qui, ſéchées au feu, ont tout-à-fait le goût des pois ſecs. Les Anglais trouverent d'autres baies qui ont la figure des groſeilles rouges, mais dont la poulpe, qui eſt aigre & blanche, enferme un noyau avec ſon pepin. Ils trouverent auſſi des poiriers piquans, dont le fruit a le goût de nos groſeilles blanches, & n'eſt pas un mauvais aſſaiſonnement pour les ſauces.

Les peaux des bêtes fauves, qui étaient aſſez communes dans les huttes des Indiens, ne permettaient pas de douter qu'avec la pêche, ils n'euſſent une ſaiſon deſtinée à la chaſſe. Ils don-

Rogers.

naient quelques marques de respect à l'un d'entr'eux, qui portait sur la tête un bonnet garni de plumes; mais ils paraissaient jouir en commun de tout ce qu'ils possédaient. S'ils troquaient du poisson pour de vieux couteaux, dont les deux vaisseaux étaient bien pourvus, ils les donnaient au premier Indien qui se trouvait près d'eux; &, lorsqu'ils en avaient assez, il ne fallait plus espérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il semblait que leur vice dominant fût la paresse, & qu'ils ne fussent occupés de leur subsistance, que pour la durée de chaque jour. Ils regardaient avec beaucoup d'attention le travail des Anglais, sans se mettre en peine de les aider. Leurs armes sont l'arc & la fleche, dont ils tuent des oiseaux au vol. Leurs arcs sont d'un bois simple, inconnu aux Anglais, & garnis d'une corde de fil d'herbe, d'environ sept pieds de long. Leurs fleches, qui ne sont que des petites cannes, armées de quelques os de poisson bien affilés, en ont à-peu-près quatre & demi. La plupart de leurs couteaux, & des instrumens qui leur servent à tailler, sont composés des dents d'un poisson qui se nomme *Goulu*. Rogers vit deux ou trois grosses perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouverent dans leurs courses des pierres fort pesantes qui brillaient beaucoup, & qu'ils prirent pour quelque minéral. Il regretta qu'ils n'en eussent point

Rogers.

apporté à bord. L'eau de la Baie eſt excellente, & le fenouil marin y croît en abondance ; mais on ne voit point d'oiſeaux extraordinaires.

Les deux vaiſſeaux Anglais, accompagnés du Galion qu'ils avaient pris, ne quitterent point le Port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible juſqu'à l'Iſle de Guaham, où ils n'arriverent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21 ; & ſe fiant aux lumières de leur premier Pilote, à qui cette route était familiere, ils prirent par le Détroit de la Nouvelle-Guinée, qu'ils paſſerent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vîte vers celui de Bouton, dans lequel ils ſe trouverent engagés dès le 27. Ils remercierent le Ciel de leur avoir procuré, dans l'Iſle du même nom, de l'eau & des vivres, qui commençaient à leur manquer ; mais ils regarderent comme un autre bonheur de rencontrer un vaiſſeau Malayen, qui leur promit de les guider au travers du Détroit de Zulayer, & juſqu'à Batavia.

La route de l'Iſle de Java, au Cap de Bonne-Eſpérance, fut d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre juſqu'au 29 de Décembre. Les trois vaiſſeaux Anglais s'y joignirent à neuf de leur nation, & à ſeize Hollandais qui devaient partir pour les Ports de l'Europe.

Dans un ſéjour de quatre mois que Rogers fit

au Cap, il en connut assez les avantages, pour en partir persuadé qu'un homme qui voudroit vivre loin du tumulte & de toutes sortes d'embarras, ne peût choisir d'endroit plus commode que le pays voisin qui relève des Hollandais.

Rogers.





# CHAPITRE IV.

## *Dampier. Gemelli Carréri. La Barbinais le Gentil.*

Dampier.

DAMPIER s'eſt acquis une juſte réputation par le nombre & l'étendue de ſes courſes, par ſes profondes obſervations ſur les vents, les marées, les courans, les bancs de ſable, les variations de l'Aiguille, & ſur toutes les propriétés des régions qu'il a parcourues, & ſon nom a reparu ſouvent dans cet Ouvrage. Il partit d'Angleterre à bord du vaiſſeau le Chevreuil, dont on lui avait confié le commandement, pour tenter de nouvelles découvertes aux Terres Auſtralas. Il côtoya la Nouvelle-Guinée, & découvrit, à l'Eſt de cette contrée, une grande Iſle qu'il nomma la *Nouvelle-Bretagne*. Il donna le nom de *Gloceſter* au Cap Nord-Oueſt, & celui d'*Anne* au Cap Sud-Oueſt. La partie la plus au Nord eſt à deux degrés trente minutes, & celle qui eſt le plus au Sud, à cinq degrés trente minutes. Son étendue de l'Eſt à l'Oueſt, eſt d'environ cinq degrés dix-huit minutes de longitude. Elle eſt haute & montagneuſe dans preſque toutes ſes parties, avec de grandes vallées

Nouvelle-Bretagne.

qui paraissent aussi fertiles que les montagnes. Les arbres dans la plupart des cantons que Dampier observa, sont hauts, gros & touffus; les habitans en grand nombre, de belle taille, robustes & naturellement fort hardis. A juger des productions du pays par celles du Port Montaigu, il y a beaucoup d'apparence que cette région en peut fournir d'aussi riches qu'aucune autre partie du monde, & qu'il ne serait pas difficile de lier un commerce réglé avec les habitans; mais les circonstances ne permirent point à Dampier de le tenter. Dans la suite, l'ardeur de voyager l'associa à ces Aventuriers intrépides qui se sont rendus si célèbres sous le nom de Flibustiers. Il parcourut avec eux toute la mer du Sud & partagea les vicissitudes de fortune attachées à leur périlleux métier. Il mena ses compagnons d'Acapulco aux Philippines, à la Chine, aux Indes, & revenu par le Cap de Bonne-Espérance, il a mérité d'être compté parmi ceux qui ont décrit autour du globe ce cercle dont les glaces des Pôles bornent la circonférence, aux deux extrémités du Nord & du Sud. Il rentra dans sa Patrie, en 1689, après des courses maritimes qui avaient duré six ans. Dampier.

Le Napolitain Gemelli Carréri, nommé plusieurs fois dans le cours de cet Ouvrage, eut cette même ambition de faire le tour du globe, & même il Carréri.

Carréri.

commence ſa Relation par tracer à ceux qui voudraient l'imiter, les différentes routes entre leſquelles ils peuvent choiſir, & il y joint des avis très-ſages.

Il établit pour principe, que l'homme le plus riche ne peut faire le tour du monde, ſans exercer quelque commerce ſur la route. S'il ſe chargeait de groſſes ſommes d'argent, il ſerait ſans ceſſe expoſé à les perdre avec la vie. S'il prenait des lettres-de change, peut-être lui arriverait-il, par la grande diſtance des lieux, de trouver le Correſpondant mort ou hors d'état de payer. Celui qui emploie ſon argent en marchandiſes, eſt exempt de toutes ces craintes. D'ailleurs il ſe procure un moyen naturel de converſer avec toutes les Nations, parce qu'il n'y en a point de ſi barbare, qu'elle ne voie de bon œil un Marchand qui lui apporte les commodités de la vie. Mais il ne faut pas que le deſir du gain prenne jamais aſſez de force, pour faire oublier au voyageur que le véritable objet de ſes fatigues eſt de s'inſtruire.

On peut s'embarquer ſur les vaiſſeaux Européens qui partent ſouvent pour les Indes Orientales; mais il y a toujours du riſque pour la vie, ou du moins pour la ſanté, au milieu de ces horribles tempêtes & de ces calmes ennuyeux qui tiennent l'eſprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne ſe nourrit que d'alimens

corrompus & d'eau infectée ; comme il arrive nécessairement, lorsqu'en doublant le Cap de Bonne-Espérance, on passe deux fois la Ligne. Cette navigation peut coûter cent piastres, ou jusqu'à deux cens, suivant la place qu'on occupe dans le navire. On peut revenir en Europe, en passant par Ormutz, ou par quelqu'autre endroit du Golfe Persique, & delà se joindre à la caravanne de Perse qui part pour Alep ou pour Smyrne. Mais si l'on se propose de faire le tour du monde, il faut passer des Indes à la Chine, delà aux Philippines, d'où l'on se rend en Amérique, pour retourner en Europe par les Ports d'Espagne. La meilleure marchandise & la moins embarrassante qu'on puisse porter aux Indes Orientales, est le tabac en poudre, soit de Séville ou du Brésil. Mais comme il est défendu, sous de rigoureuses peines, de passer ce tabac sur les vaisseaux Portugais, Carréri conseille à ceux qui prendront cette voie, de se munir de piastres, sur lesquelles il y a quelque chose à gagner, en achetant des marchandises de l'Orient.

Carréri.

La seconde route est par Livourne, ou par Malte, d'où l'on peut passer au Port d'Alexandrie, & delà remonter le Nil jusqu'au Caire, pour s'embarquer sur un des deux vaisseaux Mahométans, qui partent chaque année de la mer Rouge pour la Mecque. On trouve continuellement dans

Carréri.

cette fameuse Ville l'occasion de se rembarquer pour les Indes Orientales, avec plus de facilité même que par le Golfe de Perse.

La troisieme route, & la plus ordinaire aux Européens, est celle de Livourne aux Ports d'Alexandrette ou d'Alep. Elle se fait pour dix piastres. Alep offre cinq routes pour Ispahan : la premiere par le Diarbek & Tauris ; la seconde par la Mésopotamie, en passant à Mossoul & Amadan ; la troisieme par Bagdat & Rengavar ; la quatrieme en traversant le petit Désert vers le Midi, & passant par Bassora ; la cinquieme par le grand Désert ; mais la derniere n'est pratiquée qu'une seule fois l'année, lorsque les Marchands de Turquie & d'Egypte vont acheter des chameaux. Ils ne se mettent en chemin qu'au mois de Décembre, après les pluies, parce que, dans tout autre temps, ces Déserts arides sont absolument sans eau. Sur chacune de ces cinq routes, on rencontre de nombreuses troupes de Voleurs, qui attaquent les plus fortes Caravanes ; ajoutez qu'on languit des mois entiers pour attendre que ces Caravanes soient formées.

La quatrieme route & la plus sûre est celle de Constantinople par l'Allemagne & la Hongrie. Ensuite il faudrait passer la mer Noire & traverser la Natolie. Carréri ne conseille point la route de Smyrne, si l'on ne trouve la protection d'une

orte Caravane, contre les Voleurs dont elle ſt remplie. Carréri.

Ceux qui veulent faire un profit conſidérable ır les monnoies dans la route de Turquie & de erſe, doivent ſe pourvoir de ſéquins Vénitiens, 'écus d'or d'Allemagne & de piaſtres. Les lettres-e-change ſont utiles juſqu'en Turquie. A l'égard es marchandiſes, les plus convenables ſont des olliers de corail rond, de la couleur la plus vive; es draps d'Angleterre & de Hollande, de petites toffes de Veniſe, des velours & des raz de Nàples erds, bleus & rouges; des cryſtaux en forme 'olive, qui ſe font à Veniſe, & que les Orien-aux achetent fort cher, pour s'en orner les bras : les jambes; de la thériaque de Veniſe, qui eſt uſſi fort eſtimée dans tout l'Orient, ſur-tout à ſpahan, où elle ſe troque contre le précieux aume de Perſe, qu'on appelle *de la momie*. On erait une grande fortune dans cet échange avec s Eunuques de la Cour; parce que ce baume tant ramaſſé pour le Roi ſous leur direction, ils e manquent pas de garder le meilleur.

Mais, pour gagner beaucoup avec un petit apital & moins d'incommodité, il faut acheter Malte des *yeux* & des *langues de ſerpent* pétri-iés, tels qu'on les trouve dans la partie de cette ſle, où, ſuivant la tradition commune, l'Apôtre . Paul raſſembla miraculeuſement & fit mourir

Carréri.

tous les animaux venimeux dont elle était infecté
Ces petites pierres, qui ne s'y achetent en gro
qu'un sol pièce, se vendent en Perse & dans le
Indes jusqu'à deux écus. Le prix en augment
encore à la Chine, où l'on est persuadé que le
serpens les plus venimeux ne font aucun mal
ceux qui portent une de ces langues pétrifiée
dans une bague, de maniere, disent-ils, que l
pierre touche à la chair. Les émeraudes se venden
fort bien, parce que leur couleur plaît aux Maho
métans, & les montres de bas prix ne sont pa
moins recherchées.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner
ceux qui veulent voyager dans l'Orient, sans l
secours du commerce, c'est d'apprendre un pe
de Chirurgie. Avec une habileté médiocre, qu
ne consiste souvent qu'à connaitre en général le
différens symptomes des maladies, à savoir fair
une saignée & composer quelques médicamens
des simples les plus communs, on est sûr d'ob
tenir de l'estime & des caresses dans toutes le
parties de la Turquie, de la Perse & des Inde
Orientales. Il suffit de porter avec soi une petit
provision de drogues, dans une boëte un pe
curieuse, & de ne s'arrêter dans chaque Ville
qu'autant qu'il est nécessaire pour y répandre l
bruit de son arrivée. L'ignorance des Orientau
& la haute opinion qu'ils ont des Médecins d

Europe, font deux fources de richeffes pour un Voyageur. Celui qui s'entend à guérir les yeux fait fa fortune en Perfe, où les maladies de la vue font fort communes. Carréri.

Un Voyageur qui fe propoferait de faire par terre la plus grande partie du tour du monde, peut traverfer l'Allemagne, la Pologne, la Mofcovie & la grande Tartarie, pour arriver à la Chine. Mais la Cour de Ruffie accorde difficilement le paffage à d'autres Marchands que fes propres fujets. Ils emploient deux ans à ce voyage qui les expofe à d'étranges dangers, dans plufieurs affreux déferts & dans des forêts épouvantables; & fi leurs Caravanes ne font pas fort nombreufes, ils ne font jamais en fûreté contre les infultes des Tartares.

On peut entreprendre auffi de faire le tour du monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadix, pour Véracruz ou Porto-Bello. Si l'on ne trouve pas l'occafion de la flotille, ou des galions, qui ne partent pas tous les ans, il fera facile de s'embarquer fur quelque vaiffeau d'avis, qui faffe voile en Amérique, ou fur quelque Marchand qui parte pour les Canaries, d'où l'on paffe à la Havane, ou à Véracruz. On doit être fourni de piftoles d'Efpagne & de piaftres, fi l'on n'aime mieux prendre des lettres-de-change à Cadix. Ceux qui veulent tirer parti de leur argent,

Carréri.

gagner les frais du voyage & revenir plus riches ont la liberté de prendre diverſes ſortes de mar-chandiſes & de bijoux. Avec un adminiſtrateu fidèle, on peut ſe promettre un profit du triple Enſuite, pour continuer le voyage juſqu'aux Phi-lippines, & delà au grand Empire de la Chine on doit s'embarquer ſur le vaiſſeau qui vient tou les ans de Manille au Mexique, & qui part régu-lierement d'Acapulco le 25 de Mars. Cette route demande des piaſtres ; & les meilleures ſont celles du Mexique, parce qu'à la Chine elles valent u pour cent plus que celles du Pérou. Les marchan-diſes de l'Europe y ſont peu recherchées, ce qu Carréri n[illegible]ue pas moins à l'induſtrie des Chi-nois qu'à l'abondance de leur pays ; cependan ils aiment les eſtampes de France & de Flandres ſimples ou enluminées, les lunettes, les téleſcopes les microſcopes, les verres à boire & d'autre vaſes de cryſtal.

La navigation du Mexique aux Iſles Philippine eſt ſi commode, que les femmes les plus délicate l'entreprennent ſans crainte. On a toujours le ven en pouppe & rarement il devient impétueux. L prix de l'embarquement eſt entre deux, trois & quatre cens piaſtres, ſuivant la place que le lit & les marchandiſes occupent dans le vaiſſeau ; mai on eſt diſpenſé de toute ſorte de frais, lorſqu'on peut obtenir du Gouverneur Eſpagnol un breve

e Capitaine dans les troupes qui passent tous les ns aux Philippines. Carréri.

Il est facile ensuite de passer, à peu de frais, e Manille à la Chine, sur des Jonques Chinoises, u sur les navires Espagnols, qui vont trafiquer ans les Provinces de Fokien & de Quanton. Ce oyage ne demande qu'un mois. Ceux qui eulent se rendre de la Chine au Bengale, à oa, à Surate ou sur la côte de Coromandel, ouvent l'occasion de s'embarquer sur des vaisaux Français, Anglais ou Mores que le comerce amène & fait partir journellement. On it ces différentes courses avec utilité, lorsqu'on nporte de la Chine de l'or en lingots, ou des offes de soie & d'or. Pour se rendre directement Siam, au Bengale, à Madras & sur la côte de oromandel, on ne manque point de vaisseaux spagnols ou Mahométans. On est sûr de gagner ente ou quarante pour cent, si l'on y porte de r en poudre qui s'achète à Manille, à Malaca dans le Royaume d'Achem; & si l'on prend suite des toiles blanches & peintes de Bengale de la côte de Coromandel, on gagne trois pour , en les portant en Amérique ou en Europe. En passant par Goa & par les Etats du Grandogol, un Homme intelligent peut acheter des amans de Golkonde, des rubis & d'autres pierres écieuses, dont le transport est aisé par terre;

Carréri.

ensuite des perles à Bender-Congo & dans le Golfe Persique. Il peut s'avancer delà vers Bassora, d'où traversant le grand Désert, il se rend par Alep à Alexandrette, pour retourner à Malte ou à Livourne. Celui qui voudrait donner plus d'étendue à sa course, irait par terre du Golfe Persique à Ispahan, où il prendrait la voie des Caravanes pour se rendre à Alep par la route de Bagdat ; s'il n'aimait mieux descendre par Tauris, Erivan & les Provinces de l'Arménie jusqu'à Trébizonde sur la mer Noire, & de Trébizonde à Constantinople.

Carréri s'étant rendu aux Indes par la route ordinaire en 1695, il y vit le fameux Aurengzeb ; de là il s'embarqua pour Quanton.

A la distance d'un mille de Macao, la nature a placé une petite Isle, qui se nomme *l'Isle verte*, & qui appartenait aux Jésuites. Son circuit n'est que d'un mille ; & quoiqu'elle ne soit qu'un rocher stérile, ils avaient une maison de récréation assez commode, environnée de quelques arbres fruitiers. Carréri s'y étant fait transporter dans une barque, y trouva un Frere du même Ordre, qui avait été Missionnaire. Dans les entretiens qu'il eut avec lui, il fut charmé de recevoir de sa bouche la confirmation d'un événement fort étrange, qu'il avait eu moins de facilité à croire

su

ſur d'autres témoignages. Il n'y avait pas plus de trois ans qu'une patache de la côte de Coromandel étant partie pour Cavite, Port de Manille, avec ſoixante hommes à bord, Gentils, Mores & Portugais, entre leſquels était le Frere Jéſuite, le Pilote qui ne connaiſſait pas deux bancs, ſitués vis-à-vis des Iſles Calmianes, avait échoué ſur l'une, & le bâtiment s'était briſé. Une partie des paſſagers trouva la mort dans les flots. Les autres ayant eu le bonheur de ſe ſoutenir ſur le ſable, ſe ſervirent d'un caiſſon de planches, qui était tombé entre leurs mains, pour paſſer ſucceſſivement dans l'Iſle la plus voiſine, dont ils n'étaient éloignés que de deux milles ; mais, n'y trouvant pas d'eau, l'heureux ſuccès de leur premier eſſai leur fit entreprendre de paſſer dans une autre Iſle, qui n'était pas à moins de trois lieues ; ils y arriverent tour-à-tour. Elle était fort baſſe, très-petite, ſans bois & ſans eau, comme la premiere. Pendant quatre jours ils ſe virent forcés, par l'excès de leur ſoif, à boire du ſang de tortue. Enfin la néceſſité leur ouvrant l'eſprit, ils ſe ſervirent des planches de leur caiſſon pour faire des foſſes juſqu'au niveau de l'eau. Celle qu'ils trouverent était un peu ſalée, mais il ſuffiſait qu'elle ne fût pas nuiſible à leur vie. La Providence leur fourniſſait abondamment des tortues, parce qu'elles venaient pondre alors ſur le rivage, & profitant

Carréri.

Carréri.

de la saison, ils en tuerent un si grand nombre, qu'ils eurent de quoi vivre pendant six mois. Lorsque cette provision fut épuisée, ils virent arriver dans l'Isle une espèce de grands oiseaux de mer, nommés par les Portugais *paxaros-bobos*, ou *sots oiseaux*, qui venaient y faire leurs nids. Les débris du caisson leur servirent encore à tuer une assez grande quantité de ces animaux, pour s'en nourrir pendant six autres mois. Ainsi, les tortues & les paxaros-bobos leur firent des provisions régulieres pour les deux parties de l'année, sans autre préparation, à la vérité, que d'en laisser sécher la chair au Soleil. Ils étaient au nombre de dix-huit. Leurs habits s'étant usés avec le temps, ils s'aviserent d'écorcher les oiseaux & d'en coudre les peaux ensemble avec quelques aiguilles qu'ils avaient apportées. Quelques petits palmiers, dispersés dans leur solitude, leur fournirent une sorte de fil. En Hiver, pour se défendre du froid, ils se retiraient dans les grottes qu'ils avaient creusées avec leurs mains. Sept ans s'écoulerent sans aucun changement dans leur situation. Ils voyaient passer quelquefois des navires ; mais la crainte des bancs & des seches arrêtant toujours les Pilotes, leurs cris & leurs signes ne purent exciter personne à les secourir. Ils jugerent même par quantité de planches & d'autres débris, que les flots leur amenerent dans un si long intervalle, que les naufrages étaient

fréquens entre ces Isles, & qu'ils n'étaient pas seuls malheureux. Cependant ils avaient commencé à s'appercevoir que les oiseaux épouvantés ne venaient plus en si grand nombre. Il leur était mort deux hommes. Tous les autres n'avaient plus que l'apparence d'autant de fantômes. Le désespoir leur fit prendre la résolution de finir un sort si misérable, ou par la mort, ou par quelque heureuse révolution, qu'ils ne pouvaient attendre que de leur hardiesse à tout braver. Des planches que la mer avait jettées sur le rivage, ils entreprirent de faire une barque, ou plutôt un coffre, qu'ils calfaterent avec un mélange de plumes d'oiseaux, de sable & de graisse de tortues. Ils se servirent des nerfs de tortues pour en faire des cordes; & quantité de peaux d'oiseaux cousues ensemble leur composerent des voiles. Avec une si faible ressource, sans avoir même une provision suffisante d'oiseaux, de tortues & d'eau, ils partirent en invoquant le secours du Ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent pas d'autre régle que le hasard des vents & des flots, les conduisirent à l'Isle d'Aynan. Les Habitans prirent la fuite à la vue de seize hommes dont la figure & l'habillement leur causerent une égale frayeur. Mais, après avoir appris d'eux leurs infortunes, le Mandarin de l'Isle leur fit donner tous les secours dont ils

Carreri.

Carréri.

avaient besoin, & leur fournit ensuite le moyen de retourner dans leur famille. Les Portugais étant arrivés à Macao, un d'entr'eux que sa Femme avait cru mort, fut surpris de la trouver remariée. On le disposa facilement à pardonner une légereté, qui ne pouvait passer pour criminelle après sept ans d'absence. Le Frere Missionnaire, qui faisait ce récit à Carréri, était encore dans l'Isle Verte, à se remettre de sa maigreur & de ses fatigues.

De la Chine, Carréri fit voile aux Philippines. Il aborda à Manille & s'y embarqua pour le Mexique. Il observe avec tous les Voyageurs, qu'il n'y a peut-être point de traversée plus pénible que celle de Manille à Acapulco, quoiqu'il n'y en ait peut-être point de plus douce que celle d'Acapulco à Manille.

« Il ne faut pas douter, dit-il, que dans les temps » passés, cette navigation n'ait encore été plus » dangereuse & plus terrible. En 1575, le galion le » Saint-Esprit se perdit à l'Embocadero. En 1596, » la force des vents emmena au Japon le Saint-» Philippe, qui fut saisi avec toute sa charge. L'an-» née 1602 fut célèbre par la perte de deux ga-» lions. La difficulté n'est pas moindre aujourd'hui, » quoiqu'on fasse le même voyage depuis plus de » deux siécles. Le naufrage de Saint-Joseph & du » Santo-Christo en était une preuve récente; sans

» compter que la plupart des autres perdent leurs » mâts, ou sont repoussés par des vents contraires, » souvent après avoir fait la moitié du chemin, & » se trouvant dans la nécessité de retourner à Manille » avec perte d'une partie de l'équipage. Ceux qui » font la traversée la plus heureuse, ne laissent pas » d'essuyer des maux qui ne peuvent être bien repré- » sentés. Outre la faim & la soif, dont on n'est jamais » sûr de pouvoir se garantir, le vaisseau est rem- » pli de petits insectes, qui s'engendrent dans le » biscuit, & dont le mouvement est si vif, que » lorsqu'ils ont commencé à paraitre, non-seule- » ment ils se répandent aussi-tôt dans les cabines, » les lits ou les plats où l'on mange, mais ils » s'attachent insensiblement à la chair. D'autres » vermines de toutes couleurs sucent le sang. Les » mouches tombent en monceaux sur les tables » & dans les alimens, où nagent déjà quantité » de petits vers de différentes espèces. »

Carréri.

Carréri éprouva une partie de ces miseres. Le Gardien avec lequel il avait fait ses conditions, le traita d'abord avec assez d'abondance & de propreté. Mais, lorsqu'on fut en pleine mer, il le fit jeûner à l'Arménienne, jusqu'à lui retrancher le vin, l'huile & le vinaigre. Le poisson n'était assaisonné qu'avec de l'eau & du sel. Les jours gras, on lui servait des tranches de vache, ou de buffle, séchées au soleil, & si dures qu'il

Carréri.

est impossible de les mâcher sans les avoir longtemps battues avec une pièce de bois, dont elles sont peu différentes, ni les digérer sans ressentir tous les effets d'une violente purgation. On apprêtait à midi un de ces morceaux de viande, en le faisant bouillir dans de l'eau simple. Le biscuit était celui du Roi, dans lequel il fallait avaler un grand nombre de petits insectes dont il était rempli. Les jours maigres, l'ordinaire était un poisson rance, à moins qu'on n'eût pris assez de *cachoretas* pour en distribuer à tout l'équipage. On présentait un potage d'une espèce de petites feves, si pleines de vers, qu'on les voyait nager sur le bouillon. A la fin du dîner, on accordait un peu d'eau & de sucre, mais en si petite quantité, qu'elle irritait la soif au lieu de servir à l'appaiser.

D'un autre côté, Carréri plaint ceux qui s'engagent à tenir des tables, parce que la longueur du voyage les force à cette économie. Ils dépensent des milliers de piastres à faire les provisions nécessaires de viandes, de poules, de biscuit, de riz, de confitures, de chocolat & d'autres alimens, en si grande quantité, que depuis le premier jour du voyage jusqu'au dernier on a toujours à table, deux fois chaque jour des confitures & du chocolat dont les Matelots consomment autant que les plus riches passagers

Tous les vivres se corrompent, à l'exception du chocolat & des confitures, qui sont d'un secours extrême pour tout le monde.

Carréri.

Il fait une vive peinture des transports de joie que tout le monde fit éclater à la fin d'un pénible voyage, qui avait duré deux cens quatre jours & cinq heures. Au milieu des embrassemens & des félicitations, il voulut savoir des Pilotes, combien il avait fait de lieues & de degrés ; mais ils ne s'accorderent point dans leurs opinions, parce qu'on n'avait pas fait route en droite ligne. Pierre Fernandez, Portugais de Madere, & premier Pilote, assura qu'on avait parcouru cent vingt-cinq degrés, qu'il évaluait à deux mille cinq cens lieues d'Espagne. Isidore Montes d'Oca, de Séville, prétendit que c'était cent trente degrés & près de trois mille lieues. Quelle différence entre le même voyage, d'Acapulco à Manille, qui ne prend guères plus de deux mois & demi, pendant lesquels on n'essuie pas la moindre tempête !

Son voyage d'Acapulco à la Capitale du Mexique n'offre rien de remarquable ; mais celui qu'il fit aux Mines de Pachuca mérite d'être rapporté. Après avoir joui pendant quelques semaines de l'abondance & des agrémens d'une Ville riche & bien peuplée, il résolut de faire cette course, malgré le conseil de ses amis, qui lui en faisaient craindre les dangers. On doit souhaiter de lire

Carréri.

ici, dans ses propres termes, des observations auxquelles il attache lui-même tant de prix.

« Le 22 d'Avril, je me mis en chemin, accompagné d'un Ecclésiastique Espagnol, qui voulut » me servir de guide, pendant l'espace de deux » lieues, jusqu'au Village de *Téchischéac*; il voulut » m'y retenir à coucher; mais je fus dégoûté de cet » hospice par une querelle du Curé de ce Village » avec le Gouverneur Américain du Canton, qui se » termina par quelques coups de canne que le Curé » donna sur les épaules au Gouverneur. Je me hâtai » de partir, & faisant une lieue jusqu'au Village » de *Guipuple*, j'allai passer la nuit trois lieues » plus loin, dans une ferme nommée *Tusantlalpa*, » où je tuai quelques lievres. J'en aurais pu tuer » un plus grand nombre, s'ils avaient au Mexique » le même goût qu'en Europe, & si l'horreur » que les Mexicains ont pour ces animaux ne » s'était communiquée jusqu'à moi. Elle vient de » la certitude qu'on croit avoir, dans le pays, » qu'ils mangent les vers qui se forment dans la » chair des chevaux morts.

» Le 23, après avoir fait six lieues dans un » pays mêlé de plaines & de montagnes, j'arrivai » à Pachuca, où je logeai chez le principal Officier » des revenus du Roi. Dans l'empressement de » voir les mines, je me fis conduire le même » jour, par un chemin fort escarpé, à deux des

»plus proches. Elles sont à deux milles de Pachuca. »La premiere, nommée *de Santa Cruz*, avait plus »de sept cens pieds de profondeur, & la seconde, »qui se nomme *Navarro*, en a plus de six cens. »On tirait l'argent dans la premiere, avec des »malacates, espèces de roues soutenues sur un »long essieu, autour duquel on emploie pour »corde une grosse chaîne, dont un bout monte »avec le métal & l'autre descend pour en prendre »d'autre. Quatre mules attachées à l'essieu par un »bois qui le traverse, donnent le mouvement à »cette machine. Une autre malacate, montée à la »même ouverture, servait par le même méca»nisme à vider l'eau, qui ne manquerait pas, »sans ce soin, d'arrêter continuellement le tra»vail.

Carréri.

»Je descendis successivement cinq échelles, »ou plutôt cinq arbres auxquels des chevilles »dispersées servent d'échelons. Le Mineur ne »me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte »d'un malheur dont il avoit été témoin plusieurs »fois. Les arbres par lesquels je devais continuer »de descendre, étaient si mouillés, que le pied »pouvait glisser facilement. Je passai à la mine »de Navarro, où les Américains portaient le »métal sur leurs épaules, avec un continuel dan»ger pour la vie, en montant un grand nombre »d'arbres, dont les chevilles & les entailles étaient

Carréri.

» fort mal distribuées. Ils font ce pénible métier » pour quatre réales par jour ; mais le soir on » leur permet d'emporter autant de minerai qu'ils » le peuvent d'une seule charge, & dont ils partagent ensuite le profit avec le Propriétaire. Depuis » cinq mois leur travail avait pour objet d'ouvrir, » sous terre, un passage d'une mine à l'autre, » pour la communication de l'eau, qui est plus » profonde dans celle de Santa-Cruz. Les Mineurs » ne s'étaient pas encore rencontrés ; mais, après » tant de fatigues, ils commençaient à se trouver » si proches, qu'ils entendaient mutuellement leurs » coups.

» Je me fis mener, le jour suivant, à quelques » lieues de ces deux mines, pour visiter celle de » la montagne. Le premier spectacle qui frappa » mes yeux fut une petite Ville, dont toutes les » maisons étaient composées de terre & couvertes » de bois. Elle contenait environ douze mille » habitans, qui vivent de leur travail dans ces » horribles abîmes. On ne compte pas moins de » mille mines dans l'espace de six lieues ; les unes » qui sont abandonnées, d'autres où l'on s'exerce » sans relâche, & d'autres qu'on tient en réserve. » Mais ces dernieres sont visitées secrètement par » quantité d'Américains qui dérobent le métal. » Depuis peu de jours la terre en avait enseveli » quinze, qui avaient eu la hardiesse d'y descendre » par une ouverture fort étroite.

» On me conduisit de cette mine à celle qui » porte le nom *de la Trinité*, parce qu'elle en » renferme trois qui se nomment *Campechiana*, » *Soga* & *Pignol*. Mais, quoique les trois bouches » soient différentes, elles conduisent toutes trois » à la même veine. Plusieurs personnes dignes de » foi, qui en connoissaient parfaitement la richesse, » m'ont assuré que depuis dix ans on en avait tiré » quarante millions de marcs d'argent, par le tra- » vail continuel de mille ouvriers. Lorsqu'on fut » arrivé à huit cens pieds de profondeur, on » trouva tant d'eau, qu'il fallut employer seize » malacates pour la vider, & la seule dépense » du bois, pour empêcher les éboulemens de » terre, fut estimée à vingt mille piastres. Mais » le temps y a rendu le travail si dangereux, » qu'on n'en tire presque plus rien, & qu'on s'est » déterminé à fermer les principales ouvertures.

Carréri.

A peu de distance de la même mine, on en » avait ouvert une autre, depuis huit ans, qui se » nomme *Saint-Matthieu*, & qui rendait un pro- » fit considérable, parce que les veines du métal » allant de l'Est à l'Ouest, y sont plus faciles à » suivre. Je pris la résolution d'y descendre. Elle » n'avait qu'environ quatre cens pieds de pro- » fondeur. En arrivant au cinquieme arbre, j'avoue » que la peur me prit, jusqu'à me rendre fort » impatient de remonter ; mais un Mineur qui

Carréri.

» me servit de guide avec un flambeau, ranima » mon courage, & m'assura qu'il me restait peu » d'arbres à descendre. Je le suivis, à toutes » sortes de risques, souvent embarrassé pour mettre » le pied sur la cheville ou dans l'entaille, & » quelquefois pour embrasser l'arbre. J'eus à des- » cendre trois fois plus que le Mineur ne m'avait » annoncé. Enfin j'arrivai dans le lieu où les » Ouvriers faisaient sauter, avec leurs instrumens » de fer, des pierres métalliques d'une extrême » dureté. Quelques-unes étaient moins dures & » d'autres étaient diversement colorées. J'en pris » quelques morceaux ; mais ouvrant plus que » jamais les yeux sur le danger auquel je m'étais » exposé, & commençant à me ressentir des va- » peurs pestilentielles que la terre exhalait dans » ce gouffre obscur, je remontai avec autant de » difficulté que de crainte, après y avoir passé » deux heures, & j'arrivai fort fatigué à la » lumiere du jour. Tout ce que j'avais vu d'af- » freux se retraçant alors à mon imagination, je » reconnus que de toute ma vie je n'avais pas » fait d'action si folle ; jamais du moins je n'avais » éprouvé tant d'effroi, depuis cinq ans que je » voyageais parmi des Nations barbares ; & l'on » m'aurait offert inutilement deux ou trois mille » piastres, pour me faire retourner dans un lieu » où la simple curiosité m'avait fait descendre.

La profondeur de ces mines vient de la méthode du travail qui se fait toujours perpendiculairement, jusqu'à ce qu'on ait rencontré quelque bonne veine. Alors on la suit horizontalement; & lorsqu'elle finit, on recommence à creuser plus bas sur la premiere ligne. » [redacted]

Carréri.

Carréri demande la même attention, pour un voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde comme une des plus curieuses parties de son Journal. Il avait entendu vanter quelques antiquités des Américains, dont il ne trouvait pas la description dans les Voyageurs. L'impatience qui le saisit, en apprenant qu'elles n'étaient pas éloignées de Mexico, ne lui permit pas de différer le moment son départ.

« Je montai à cheval, dit-il, & traversant le Lac de Saint-Christophe, je me rendis à la Paroisse d'Aculma, qui appartient aux Augustins. Six lieues plus loin, j'arrivai au Village de *Téotiguacau*, qui signifie en langue Mexiquaine, *lieu des Dieux & des adorations*, où je passai la nuit chez Don Pédro d'Alva, petit-fils de Don Juan d'Alva, descendu des Rois de Tezeuco. Ce Seigneur me fit voir le lendemain les *Cous*, ou les *Pyramides*, qui ne sont pas à plus d'une lieue de sa terre. Je vis premierement celle du Nord, qui a sur deux de ses côtés, environ six cens cinquante palmes de

Carréri.

» longueur, & cinq cens sur les deux autre
» Elle porte le nom de la Lune. Je n'avais pa
» d'instrumens pour en mesurer la hauteur; mai
» je jugeai qu'elle pouvait être de deux cen
» palmes. Ce n'est qu'un amas de pierres, ave
» des degrés d'une pierre fort dure. Le somme
» offrait autrefois une fort grande statue, d
» forme grossiere, qu'un Evêque de Mexico fi
» mettre en pièces, comme un reste de l'ancienn
» idolâtrie. On en voit encore les fragmens a
» pied de la pyramide. Ces grandes masses ren-
» ferment des voûtes qui servent de tombeau
» aux Rois du pays. Quantité de petits monts,
» dont elles sont environnées, paraissent avoi
» été les tombeaux des Seigneurs Mexicains. L
» chemin, qui conduit à ces monumens, conserv
» encore le nom de *micaotli*, qui signifie *chemi*
» des morts.

» Je tournai ensuite au Midi, pour voir l
» pyramide du Soleil, à deux cens pas de la der
» niere. Elle a mille palmes de longueur, su
» deux de ses faces, & sur les deux autres, env
» ron six cens cinquante. Sa hauteur est d'u
» quart de plus que celle de la premiere. L
» statue du Soleil, qui était au sommet, n'a pa
» été plus ménagée que l'autre; mais, dans s
» chûte, elle est demeurée vers le milieu de l
» pyramide, sans pouvoir tomber jusqu'en ba

» Cette idole avait une ouverture dans l'estomac » qui contenait la figure du Soleil ; & tout le » reste du corps était revêtu d'or, comme celui » de la Lune. On voit encore au pied de la » pyramide, deux grands morceaux de pierre » qui faisaient partie d'un bras & d'un pied de » l'idole. »

Carréri.

On demande comment les Mexiquains, qui n'avaient pas l'usage du fer, taillaient des pierres si dures, & par quelle force ils les élevaient à cette hauteur, sans aucune machine & sans art pour en inventer. Les Espagnols, suivant le témoignage de Carréri, attribuent la construction de ces pyramides aux Ulmuques, qui amenerent de l'Isle Atlantide une seconde Colonie d'habitans dans la Nouvelle-Espagne ; elles sont du moins très-anciennes. Carréri jugea par ces prodigieuses ruines qu'on remarque aux environs, par quantité de grottes & par d'autres marques, qu'il y avait autrefois une grande Isle dans le même lieu. Il retourna le lendemain à Mexico par la même route, & reprit bientôt après celle d'Espagne, où il arriva dans le Port de Cadix.

Le Gentil.

Le voyage de la Barbinais le Gentil ne mériterait pas d'être remarqué, sinon par cette circonstance assez singuliere, qu'avant lui, c'est-à-dire jusqu'à l'année 1704, nul Français n'avait n'avait tenté de faire le tour du monde, que

Le Gentil.

presque toutes les Nations de l'Europe avaient fait.

La Barbinais d'ailleurs était un assez mauvais homme de mer, & ses connaissances n'étaient pas égales à sa curiosité, si l'on en croit le jugement que les Marins portent de son Journal. Nous n'en tirerons que quelques détails de faits qui nous ont paru intéressans. Il était arrivé à la côte du Pérou par le Cap de Horn. Il fait une description effrayante de la Province de Pachanamac & des montagnes qui en forment l'entrée.

Toute la campagne était inondée. « Mes Guides, » raconte la Barbinais, me déclarerent qu'on ne » pouvait continuer la route ordinaire, sans s'ex- » poser aux plus grands dangers, & qu'il fallait » faire une journée de plus, pour passer sur un » pont qui était au sommet de la montagne, sans » quoi je serais forcé d'attendre, plus de huit » jours, que les eaux fussent écoulées. Je suivis » leur conseil, mais je ne fus pas long-temps à » m'en repentir. Nous fîmes sept lieues, en mon- » tant par des sentiers incommodes & fort étroits. » Je voyais les nuages au-dessous de moi, & » cette élévation ne m'empêchait pas de sentir » une chaleur extraordinaire. Nous arrivâmes au » pont vers les quatre heures après-midi. Mais, » Ciel ! quel pont ! sa vue me fit frémir, & le » souvenir

» souvenir me glace encore le sang. Qu'on s'imagine deux pointes de montagnes séparées par » un précipice, ou plutôt par un gouffre profond; » dans lequel deux torrens se précipitent avec » un fracas épouvantable. Sur ces deux pointes on » a planté de gros pieux, auxquels sont attachées » des cordes de simple écorce d'arbres, qui passant & repassant plusieurs fois d'une pointe à » l'autre, forment une espèce de rets, couvert » de planches & de sable. Tel est le pont qui » forme la communication d'une montagne à » l'autre. Je ne pouvais me résoudre à passer sur » cette machine tremblante. Les mules passerent » d'abord avec leur charge; mais la résistance » qu'elles firent long-temps aux Muletiers marquait assez leur frayeur. Pour moi, je passai » comme elles, c'est-à-dire, en me faisant de » mes mains deux pieds de plus, & sans oser » jetter les yeux de l'un ni de l'autre côté.

Le Gentil.

» J'entrai delà dans la Province de Pachanumac, » & je passai au pied d'une autre montagne, dont » l'aspect me causa de nouveaux frémissemens. » Le chemin qui est sur le bord de la mer, a si » peu de largeur, qu'à peine deux mules y peuvent » passer de front. Le sommet de la montagne, » s'avançant au-dessus, semble prêt à s'écrouler; » & l'on remarque à ses ouvertures, qu'il s'en » détache quelquefois de grosses parties qui tom-

Le Gentil.

» bent dans la mer, & qui rendent le danger
» continuel. Les Espagnols appellent ce passage
» *el mal passò d'Ascia*, du nom d'une mauvaise
» Hôtellerie, qui n'en est éloignée que d'une
» lieue. Je ferais pitié, si je racontais tout ce que
» j'eus à souffrir dans ce voyage. La chaleur
» m'accablait pendant le jour ; & j'étais dévoré
» pendant la nuit par diverses sortes d'insectes.
» Je traversai des montagnes de sable si brûlant,
» que je ne pouvais mettre pied à terre, sans
» ressentir une ardeur insupportable. Dans l'espace
» de quarante lieues, je ne vis pas un seul arbre,
» si ce n'est au bord des torrens, où la fraîcheur
» de l'eau entretient un peu de verdure. Ces
» déserts inspirent une véritable horreur. On n'y
» entend pas le chant d'un oiseau ; &, pendant toute
» ma marche, je n'en vis qu'un de la grosseur
» d'un mouton, qui se perche sur les montagnes
» les plus arides, où il se nourrit des vers qui
» naissent dans cette vaste étendue de sables. Il
» est célèbre dans toutes les Relations du Pérou,
» sous le nom de *Condor*. »

Dans le séjour que le Gentil fit à Pisco, Ville du Pérou, il fut témoin d'un de ces désastres trop fréquens dans ces latitudes, d'un tremblement de terre qui renversa la Ville, & dont il parle avec le saisissement & l'horreur que laisse un pareil spectacle dans un homme qui a partagé le péril. Le

10, à huit heures du soir, Pisco fut ébranlée. « Dans un instant, dit-il, je vis toutes les maisons » renversées. Je voulus prendre la fuite; mais la » peur, qui donne quelquefois des ailes, m'avait » lié les pieds. Je n'arrivai qu'avec peine sur la » place de la Ville, où tout le monde s'était retiré. » Un quart-d'heure après, la terre ayant encore » tremblé, s'ouvrit en quelques endroits, d'où il » s'éleva des tourbillons de poussiere, avec un » bruit effrayant. La plupart des habitans se reti- » rerent sur les montagnes voisines. Cette nuit » fut un temps d'horreur & d'épouvante. La terre » s'agitait à tous momens. Nous n'étions dans la » Ville que trois ou quatre Français, qui n'osions » abandonner les débris de nos maisons, & qui » ne sentions pas moins le péril qu'il y avait à » les habiter. Tout le monde craignait une nou- » velle irruption de la mer, telle qu'on se sou- » venait de l'avoir éprouvée, il y avait vingt-huit » ans. Les Espagnols & les Américains n'ayant » point la hardiesse d'aller reconnaître l'état du » rivage, nous prîmes cet emploi vers le jour. » Mais la lumiere ne reparut que pour augmenter » l'alarme commune. A neuf heures du matin, » le tremblement ayant recommencé avec plus » de violence, on publia aussi-tôt que la mer » venait de se retirer. Cette nouvelle était fausse; » mais la crainte & l'exemple du passé y firent

Le Gentil.

Le Gentil.

» trouver tant de vraisemblance, qu'on ne pensa
» plus qu'à la fuite. Les cris augmentaient la ter-
» reur. Je me préparai à fuir aussi, & j'étais déjà
» monté à cheval, quand, par un trouble d'esprit
» plutôt que par un reste de courage, je résolus
» de retourner au bord de la mer, avec deux
» autres Français. J'ai souvent éprouvé qu'une
» frayeur excessive produit les mêmes effets que
» la témérité. Mais nous vîmes la mer tranquille
» & le rivage dans la situation ordinaire. L'ardeur
» de guérir les habitans de leur crainte, nous fit
» pousser nos chevaux avec beaucoup de vîtesse,
» en faisant de loin divers signes de nos chapeaux.
» Ceux qui attendaient notre retour, pour se
» déterminer, nous entendirent si mal, qu'ayant
» pris nos signes mêmes pour une exhortation à
» fuir, ils abandonnerent la Ville avec des cris
» lamentables. Nous n'y trouvâmes plus qu'un
» petit nombre de vieillards, que la faiblesse
» de l'âge avait retenus, & qui regardaient déjà
» les ruines de leurs maisons comme leurs tom-
» beaux. »

Cependant il parait qu'on en fut quitte pour quelques nouvelles secousses, qui acheverent de renverser Pisco, & qui ne permirent pas aux habitans d'y retourner de plusieurs jours. La Barbinais, revenu à lui-même, se rappella quelques circonstances qu'il n'entreprend point d'expliquer,

Le Gentil.

Une demi-heure avant que la terre eût commencé à s'agiter, tous les animaux parurent saisis de frayeur. Les chevaux hennirent, rompirent leurs licols & sortirent de l'écurie. Les chiens aboyerent. Les oiseaux épouvantés, & presque étourdis, se jetterent dans les maisons. Les rats & les souris sortirent de leurs trous. Les vaisseaux qui étaient à l'ancre furent si violemment agités, qu'il semblait que toutes leurs parties fussent prêtes à se désunir. Les canons sauterent sur leurs affuts, & les mâts rompirent leurs haubans. C'est ce que la Barbinais aurait eu de la peine à croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la mer étant une continuation de la terre, l'eau peut être agitée par communication; mais, ce qui lui paraissait difficile à comprendre, c'est ce mouvement irrégulier d'un vaisseau, dont tous les membres participent séparément à cette agitation, comme s'il faisait partie de la terre, & qu'il ne nageât point dans un fluide. Son mouvement devrait ressembler, au plus, à celui qu'il éprouverait dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Pisco, la surface de la mer était unie, & ses flots n'étaient point élevés. Toute l'agitation devait être intérieure, puisque le vent ne se mêla point au tremblement de terre; enfin les habitans assuraient que, dans

[redacted]
Le Gentil.

ces accidens, si la caverne terrestre où le feu est renfermé, va du Septentrion au midi, & si la Ville est aussi dans cette situation, toutes les maisons ne manquent point d'être renversées; au lieu que si ce feu souterrain prend une Ville dans sa largeur, le tremblement fait moins de ravages. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Pisco ne fut presque pas sensible à cent lieues vers l'Ouest, & que depuis cette Ville jusqu'à cent lieues au-delà du midi au Nord, toutes les Villes & tous les Villages furent entierement renversés.

Du Pérou, il se rendit aux Isles voisines de la Chine & delà aux Philippines, & traversant l'Archipel Indien & le Détroit de la Sonde, il arriva à Batavia, d'où il partit pour aller au Brésil, & du Brésil il retourna en Europe.

Pendant son séjour à la Chine, le Missionnaire Laurenti lui raconta plusieurs circonstances qui ne se trouvent point dans les Recueils du Pere du Halde. Elles regardent particulierement le fameux Empereur Kamhi, qui occupait encore le Trône. Il régnait depuis environ cinquante ans, & son âge était de soixante & trois. Le goût qu'il avait pour nos sciences & nos arts, lui faisait tolérer les Missionnaires, & l'établissement d'une Religion étrangere dans l'Empire; mais il n'avait aucune disposition à l'embrasser. Il avait tout l'orgueil &

le faste des Monarques Orientaux. Sa vanité ne pouvait souffrir que, dans les Cartes Géographiques, on ne mît pas son Empire au centre du monde ; & quelques Jésuites, pour lui plaire, furent obligés de renverser l'ordre dans une Carte Chinoise qu'il leur fit faire à Pékin. Il rejetta deux globes d'une rare beauté, qu'un Négociant Anglais lui avait offerts, par la seule raison que la Chine n'y était pas située comme il le desirait. Sa prévention pour le pays dont il étoit le maître, allait jusqu'à se tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyait quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnait secrètement à ses Ouvriers de le contrefaire, & le faisant voir ensuite aux Missionnaires, comme une production du génie Chinois, il leur demandait, avec beaucoup de sang-froid, si les Européens faisaient les mêmes ouvrages ? Ce que nous savons d'ailleurs du mérite & de la sagesse de ce Monarque, fait voir que ces petitesses de la vanité & de l'ignorance, excusables peut-être dans un Despote peu éclairé, peuvent s'accorder avec la science de régner.

Le Gentil.

Il voulut un jour s'enivrer, pour reconnaitre les effets du vin. Un Mandarin, qui passait pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui apporta des vins de l'Europe, sur-tout des Isles Canaries, dont les Gouverneurs des Isles maritimes avaient soin de fournir constamment sa table. Il

Le Gentil.

s'enivra. Les vapeurs de l'ivresse l'ayant plongé dans un profond sommeil, le Mandarin passa dans l'anti-chambre des Eunuques, & leur dit que l'Empereur était ivre ; qu'il était à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès ; que le vin aigrirait encore son humeur naturellement violente, & que, dans cet état, il n'épargnerait point ses plus chers favoris. « Pour nous mettre » à couvert d'un si grand mal, ajouta le Manda- » rin, il faut que vous me chargiez de chaînes, » & que vous me fassiez mettre dans un cachot, » comme si l'ordre venait de lui. Laissez-moi le » soin du reste. » Les Eunuques approuverent cette idée pour leur propre intérêt. L'Empereur surpris de se trouver seul, à son réveil, demanda pourquoi le Mandarin l'avait quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le malheur de déplaire à Sa Majesté, on l'avait conduit, par son ordre, dans une étroite prison où il devait recevoir la mort. Le Monarque parut long-temps rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. On le fit paraitre chargé de ses chaînes. Il se prosterna aux pieds de l'Empereur, comme un criminel qui attend l'arrêt de son supplice. *Qui t'a mis en cet état*, lui dit ce Prince ? *quel crime as-tu donc commis ? Mon crime, je l'ignore*, répondit le Mandarin. *Je sais seulement que votre Majesté m'a fait jetter dans un noir cachot, & que*

*lorsqu'on m'en a tiré, j'attendais la mort.* L'Empereur retomba dans une profonde rêverie. Il parut surpris & troublé. Enfin, rejettant sur les fumées de l'ivresse, une violence dont il ne conservait aucun souvenir, il fit ôter ses chaînes au Mandarin, & le renvoya libre. Depuis cette avanture, on remarqua qu'il évitait les excès du vin. Le Gentil.

Le même Missionnaire, pour peindre l'avarice de Kamhi, racontait encore à la Barbinais que se promenant, il y avait quelques années, dans un parc de la Ville de Nankin, il avait appellé un Mandarin de sa suite, qui passait pour le plus riche particulier de l'Empire, & qu'il lui avait ordonné de prendre la bride d'un âne, sur lequel il monta & de le conduire autour du parc. Le Mandarin obéit & reçut un taël pour récompense. L'Empereur voulut, à son tour, lui donner le même amusement; envain le Mandarin s'en excusa. Il fallut souffrir que son Maître lui rendît l'office de palfrenier. Après cette bizarre promenade, *combien de fois*, lui dit l'Empereur, *suis-je plus grand & plus puissant que toi?* Le Mandarin se prosternant à ses pieds, lui répondit que la comparaison était impossible. *Eh bien*, répliqua Kamhi, *je veux la faire moi-même. Je suis vingt mille fois plus grand que toi. Ainsi tu payeras ma peine, à proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la mienne.* Le Mandarin paya vingt mille taëls, en se

Le Gentil.

félicitant ſans doute de la modeſtie de ſon Souverain.

De ces deux aventures, l'une fait honneur à ſon caractere, & l'autre n'était peut-être qu'une vengeance détournée qu'il exerçait ſur un Sujet dont il était mécontent ; mais il faut convenir que ce ſont là des plaiſanteries de Deſpote.





# CHAPITRE V.

## *Anson.*

Anson.

LE MOTIF de cette fameuse expédition a été le même qui avait conduit tant de fois les Anglais à la mer du Sud, l'espérance d'affaiblir l'Espagne, en attaquant cette Couronne à la source de son opulence.

L'Escadre Anglaise mit à la voile le 18 Septembre 1740, composée de cinq vaisseaux de guerre, d'une chaloupe armée, & de deux bâtimens de transport pour les vivres. Divers embarras étrangers à l'entreprise, & l'obstacle continuel des vents contraires, lui firent employer quarante jours pour se rendre à l'Isle de Madere, quoique souvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. Anson apprit du Gouverneur de cette Isle qu'on y avait vu, depuis quelques jours, à peu de distance des côtes, sept ou huit vaisseaux de ligne, qu'on avait pris pour des Français ou des Espagnols. Il ne douta point que cette flotte ne fût destinée à le traverser; & la suite des événemens le convainquit que c'était l'escadre Espagnole, qui était commandée par Don Joseph Pizarro,

Anson.

Saint-Jago, une des Isles du Cap-Verd, était le premier rendez-vous que M. Anson avait donné aux vaisseaux de son escadre, si quelque accident venait à les séparer; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il considéra que la saison était déjà fort avancée; &, pour ne pas s'exposer à de nouveaux retardemens, il nomma, au-lieu de Saint-Jago, l'Isle de Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil.

Le 20 de Novembre, après avoir congédié un des navires d'avitaillement, qui fut pris par les Espagnols, en voulant se rendre aux Barbades, les Capitaines de l'escadre représenterent au Commandant qu'ils avaient quantité de malades à bord. On n'y trouva point d'autre remède que de faire six ouvertures à chaque vaisseau, pour donner plus de passage à l'air sous les ponts: d'où l'Auteur prend occasion de faire sentir, par des réflexions fort justes, combien il est important de veiller à la conservation de la vie & de la santé des gens de mer, & d'encourager ceux qui proposent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les vaisseaux.

On passa la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-sept degrés cinquante-neuf minutes de longitude occidentale de Londres: on se trouva, le 10 du mois suivant, au bord des fameux bancs que la plupart des cartes nomment *Abrolhos*.

Anſon

Les maladies qui ſe faiſaient reſſentir ſur tous les vaiſſeaux de l'eſcadre, & qui ſont ordinaires dans ces climats chauds, étaient des fièvres ardentes ; mal terrible, non ſeulement dans ſes premiers ſymptomes, mais dans ſes reſtes mêmes, qui ſont très-ſouvent mortels pour les convaleſcens. Ils en conſervent ordinairement une dyſſenterie opiniâtre, & des teneſmes qui les empêchent long-temps de reprendre leurs forces. Ce mal croiſſant de jour en jour, les Anglais ſe crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la terre du Bréſil & de toucher à l'Iſle de Sainte-Catherine, qui offre un lieu de relâche & de rafraîchiſſement aux vaiſſeaux qui veulent ſe rendre dans la mer du Sud.

La ſaiſon, qui devenait de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faiſait ſouhaiter impatiemment aux Anglais de remettre à la voile. Diverſes réparations, néceſſaires à l'eſcadre, les retarderent juſqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Iſle Sainte-Catherine, ils quittaient le dernier Port ami où ils s'étaient propoſé de toucher ; & le reſte de leur courſe ne leur offrait plus que des côtes ennemies ou déſertes, dont ils ne pouvaient eſpérer aucun ſecours. D'ailleurs, en tirant vers le Sud, ils allaient vers des climats orageux, où la crainte des tempêtes & le ſeul danger d'être diſperſés, exigeaient de grandes précau-

Anson.

tions. Après avoir réglé les rendez-vous, M. Anson, considérant qu'il pouvait arriver à son propre vaisseau ou de se perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le Cap de Horn, commença par établir que l'une ou l'autre de ces disgraces ne ferait point abandonner le projet de l'expédition. Les instructions des Capitaines portaient, qu'au cas de séparation, le premier rendez-vous serait la Baie ou le Port de Saint-Julien. Ils devaient charger autant de sel qu'il leur serait possible, pour leur propre usage & pour celui de l'escadre; & si, dans l'espace de dix jours, ils n'étaient pas joints par leur Chef, ils devaient continuer la route par le Détroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & passer dans la mer du Sud, où le premier rendez-vous était fixé à l'Isle de Nostra-Señora del Socoro. Ils devaient croiser dans ce parage, en laissant l'Isle à l'Est-Nord-Ouest, jusqu'à la distance de douze lieues, aussi long-temps que leurs provisions de bois & d'eau le permettraient. Lorsqu'elles viendraient à manquer, ils devaient relâcher dans l'Isle; ou s'ils n'y trouvaient pas de bon mouillage, & que le temps fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devaient gagner promptement l'Isle de Juan Fernandez, à trente-trois degrés trente-sept minutes de la même latitude. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Isle, si pendant cinquante-six jours qu'ils devaient y em-

Anſon.

ployer à croiſer au large, ils n'avaient pas de nouvelles du Chef d'eſcadre, ils pourraient conclure qu'il lui était arrivé quelque accident, reconnaître pour leur Commandant le principal Officier des vaiſſeaux raſſemblés, & regarder comme leur devoir de cauſer tout le mal poſſible aux Eſpagnols, par mer & par terre. Dans cette vue, ils ne devaient quitter ces mers, qu'après avoir épuiſé leurs proviſions & celles qu'ils pouvaient prendre ſur l'ennemi; avec la précaution néanmoins de s'en réſerver aſſez pour ſe rendre dans la riviere Tigris, proche de Quanton, ſur la côte de la Chine, d'où ils ſe hâteraient de retourner en Angleterre.

Le lendemain du départ, & juſqu'au 23, on eut des alternatives de bon & de mauvais temps, qui furent ſuivies d'une violente tempête; mais tous les vaiſſeaux de l'eſcadre ſe rejoignirent heureuſement, à l'exception de la Perle, qui ne reparut qu'un mois après, & qui était échappée à la chaſſe de cinq gros vaiſſeaux Eſpagnols. Cette nouvelle aurait empêché l'eſcadre de relâcher au Port de Saint-Julien, ſi l'on n'y avait été forcé par la néceſſité de ſe radouber. On mouilla dans cette Baie le 19 au ſoir. Comme c'eſt un rendez-vous convenable aux vaiſſeaux qui vont à la mer du Sud, il paraît important à l'Auteur de faire connaître la côte juſqu'au Détroit de Magellan, par une deſ-

Anson.

cription plus exacte, dit-il, qu'on ne la trouve dan[s] les autres Voyageurs.

On donne le nom de *Terre des Patagons* à cett[e] partie de l'Amérique Méridionale qui est au Su[d] des Établissemens Espagnols, & qui s'étend depui[s] ces Colonies jusqu'au Détroit. La partie Orientale de ce pays est remarquable par une propriét[é] qu'on ne connaît dans aucune autre partie d[u] Globe terrestre : quoique tout le pays, qui e[st] au Nord de la Plata, soit rempli de bois & d'ar-bres de haute futaie, tout ce qui est au Sud de cett[e] riviere est absolument dépourvu d'arbres, à l'ex-ception de quelques pêchers que les Espagnol[s] ont plantés dans le voisinage de Buénos-Ayre[s]. Sur toute cette côte, qui a quatre cens lieues d[e] longueur, & aussi loin que les découvertes on[t] pu s'étendre, on ne trouve que des broussailles di[s]-persées. Mais si ce pays manque de bois, il abond[e] en pâturages. Le terrain en est sec, léger & gra-veleux, entremêlé de grands espaces stériles, & de touffes d'une herbe forte & longue, qui nour-rit une immense quantité de bétail. Les Espagnols qui se sont établis à Buénos-Ayres, ayant apport[é] des vaches & des taureaux d'Europe, ces animau[x] s'y sont tellement multipliés, que personne n[e] daigne s'en attribuer la propriété. Ils sont devenu[s] la proie commune des chasseurs, qui les tuent pa[r] milliers, pour en prendre uniquement les cuirs & le sui[f].

Anson.

e suif. Cette chasse est singuliere. Les Habitans du pays, Espagnols ou Indiens, sont excellens avaliers; & l'arme, qu'ils emploient contre les aches & les taureaux sauvages, est une espèce de ance dont le fer a son tranchant perpendiculaire u bois. Ils montent à cheval pour leur chasse; ils nvironnent la bête; & celui qui peut lui gagner a croupe, se hâte de lui couper le jarret. Elle ombe ordinairement du premier coup. Les chaseurs la laissent dans le même lieu, pour en suivre ne autre. Quelquefois une seconde troupe de avaliers marche sur leurs traces, pour écorcher es bêtes tuées: mais la plupart aiment mieux les aisser languir jusqu'au lendemain, dans l'idée que s douleurs qu'elles souffrent, font crever les vaiseaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à écorcher. L'Auteur assure que les Prêtres se sont déclarés contre ce cruel usage; & si sa mémoire ne trompe, dit-il, ils ont porté le zèle jusqu'à excommunier ceux qui le pratiquent: mais ils n'ont u le déraciner.

Quoiqu'on détruise un grand nombre de ces nimaux, dans la seule vue d'en tirer le suif & les uirs, on en prend aussi de vifs pour l'agriculture d'autres usages. C'est une autre chasse qui demande beaucoup d'adresse. On se sert d'une espèce e lacqs, composé d'une forte courroie de cuir, ngue de plusieurs b.. Tes, & terminée en nœud

Anson.

coulant. Les chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout opposé est attaché à la selle ; &, lorsqu'ils sont à la distance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de ferrer les cornes de la bête. Elle fuit ; mais le cavalier la suit avec tant de vîtesse, que le lacq n'est jamais t[illegible] Pendant cette course, un autre chasseur j[illegible] nœud aux jambes de derriere de l'ani[illegible] l'instant qu'il les saisit, les deux chevaux, [illegible] à ce manège, tournent de différens côtés, & tendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en résulte une secousse qui renverse l'animal. Les chasseurs s'arrêtent ; de sorte que les deux lacqs demeurent toujours tendus. Alors le plus fier taureau se trouve hors d'état de résister. On met pied à terre ; on le lie avec tant de force & de soin, qu'il devient facile de le conduire. Les chevaux, & les tigres mêmes, se laissent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, aurait eu peine à se le persuader, s'il n'en avait été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque séjour à Buénos-Ayres. Avec le suif & les cuirs, on prend quelquefois aussi la langue des vaches qu'on a tuées. Le reste est abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, sur-tout aux chiens sauvages, dont le nombre est prodigieux dans ces contrées. On les croit de race

Espagnole, & descendus de chiens domestiques qui n'ont pas eu d'empressement pour rejoindre leurs maîtres, dans un pays où l'abondance des charognes leur offrait sans cesse de quoi vivre. Ces chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parce qu'il ne va jamais qu'en bandes très-nombreuses, qu'ils n'osent attaquer. Ils se réduisent à faire leur proie des bêtes abandonnées par les chasseurs, ou séparées du troupeau par quelque accident.

Anson.

Les chevaux sauvages du pays, qui ne sont pas en moindre nombre que les taureaux & les vaches, tirent aussi leur origine d'Espagne. Quoiqu'en général ils soient excellens, leur multitude & la facilité de les prendre en rendent le prix si vil, que dans un pays où l'argent est extrêmement bas, & toutes les marchandises fort cheres, les meilleurs ne se vendent qu'un écu. On ignore jusqu'où ce bétail & ces chevaux s'étendent du côté du Midi ; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois jusqu'aux environs du Détroit de Magellan ; & l'on ne doute point qu'avec le temps, ils ne remplissent une si vaste étendue de pays. Les vaisseaux, qui relâcheront sur cette côte, en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des chevaux mêmes est une excellente nourriture. Malheureusement la côte Orientale des



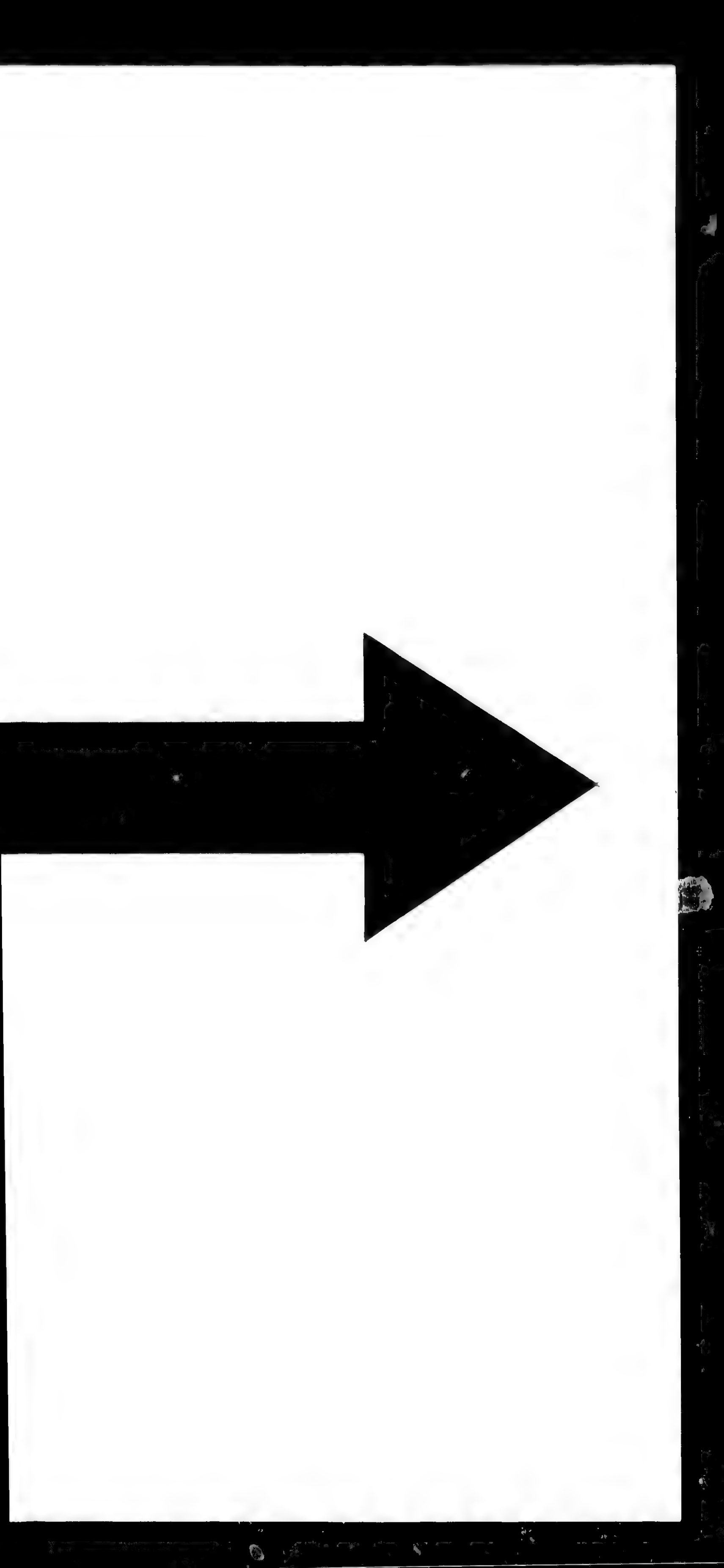
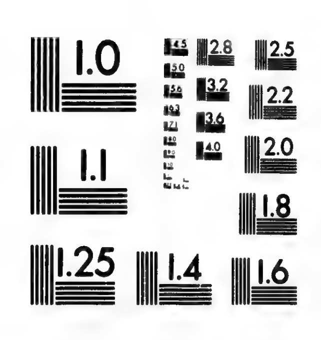


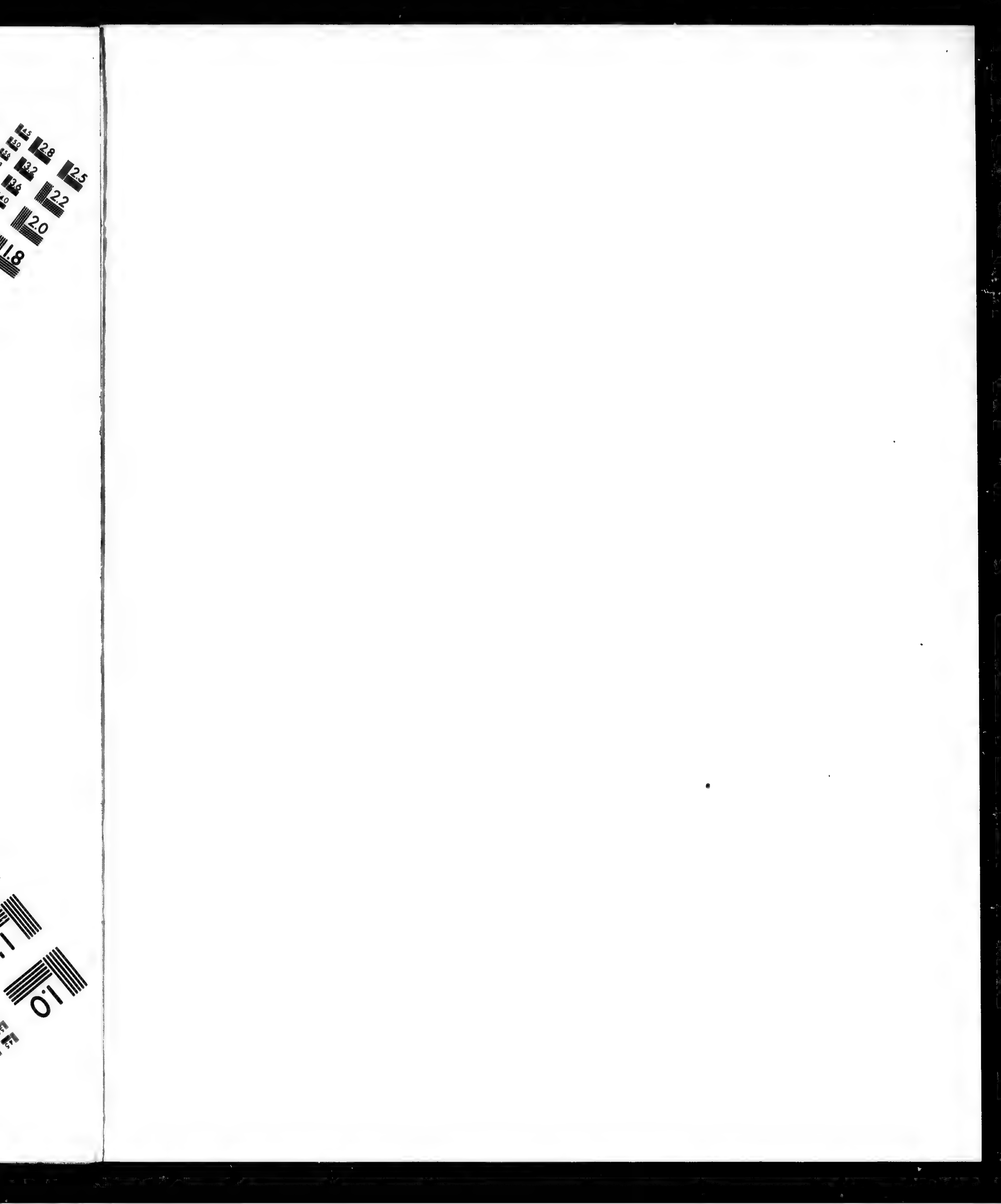
IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Anſon.

Patagons ſemble manquer d'eau douce, principal rafraîchiſſement qu'on cherche dans les voyages de long cours. La terre y paraît imprégnée de ſel & de nitre ; & les eaux courantes, auſſi-bien que les mares, n'y fourniſſent gueres que de l'eau ſaumache. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas déſeſpérer d'en trouver d'autre.

Le pays eſt peuplé d'un grand nombre de ces moutons qu'on nomme *vigognes ;* mais ils y ſont ſi défians & ſi légers à la courſe, qu'il n'eſt pas aiſé d'en prendre. On trouve, ſur la côte, d'immenſes troupeaux de veaux marins & une grande variété d'oiſeaux de mer, dont les plus ſinguliers ſont les pingouins. Les habitans ſont rares ſur cette côte Orientale. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois à-la-fois, & les Anglais de l'eſcadre n'en apperçurent pas un ſeul pendant leur ſéjour au Port de Saint-Julien. Ils ſont néanmoins en grand nombre vers Buénos Ayres, & ſouvent d'incommodes voiſins pour les Eſpagnols : mais, à cette hauteur, le climat eſt plus doux, les perſpectives plus variées, & les terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur; au-lieu qu'à la hauteur du Port de Saint-Julien, il n'en a gueres plus de cent. Ce ne ſont peut-être que les habitans de la côte Occidentale, ou des environs du Détroit, qui s'approchent de la côte Orientale.

Anson.

L'escadre partit de Saint-Julien, le vendredi, 27 de Février. Jusqu'au 4 de Mars, la sonde donna généralement entre quarante & cinquante brasses, fond de sable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour, elle eut la vue du Cap de la Vierge, à six ou sept lieues de distance. C'est ce Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de Magellan. Quoique bas & plat, il se termine en pointe. On avait, à cette hauteur, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-huit brasses. Les Anglais trouverent ici ce que les observations ne cesserent pas de leur confirmer; c'est que, sous ces latitudes avancées vers le Sud, le beau temps est toujours de courte durée, & que, lorsqu'il est extrêmement beau, il devient présage de tempête. Le calme de la soirée se termina par une nuit très-orageuse. En gouvernant au Sud, on découvrit le lendemain, pour la premiere fois, la Terre de Feu, qui s'étendait du Sud vers l'Ouest, au Sud-Est demi quart à l'Est. Cette vue n'offre que des montagnes, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige. On suivit la côte pendant tout le jour, & la sonde donnait entre quarante & cinquante brasses d'eau, fond de pierre & de gravier. Le lendemain, 7 de Mars, à quatre heures du matin, on fit voile. A huit heures, on vit la terre; &, peu-après, on découvrit le Détroit de le Maire. Dans ce moment, le Cap San-Diégo

Anſon.

était à l'Eſt-Sud-Eſt de l'eſcadre; le Cap Saint-Vincent au Sud-Eſt-demi-quart à l'Eſt; le Mondrain du Milieu des trois Freres, au Sud vers l'Oueſt; Monte-Gorda, Sud; & le Cap Saint-Barthélemi, qui eſt à la pointe la plus Méridionale de la Terre des Etats, Eſt-Sud-Eſt. Anſon a pris ſoin de repréſenter toutes ces vues dans ſes Cartes. Il obſerve que M. Frézier a donné une vue très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté; ce qui jetta les Pilotes dans l'embarras, lorſqu'il fut queſtion de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, juſqu'à ce qu'il s'ouvrit devant eux. S'ils n'avaient pas ſuivi aſſez long-temps la côte, ils auraient manqué le Détroit, & ſe feraient trouvés, avant que de s'en appercevoir, à l'Eſt de la Terre des Etats.

Quelque affreux que ſoit l'aſpect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque choſe encore de plus horrible. Il n'offre qu'une ſuite de rochers inacceſſibles, hériſſés de pointes aigues, d'une hauteur prodigieuſe, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Pluſieurs de leurs pointes paraiſſent ſuſpendues d'une maniere étonnante. Les rocs qui leur ſervent de baſes, ne ſemblent ſéparés les uns des autres, que par des crevaſſes, qu'on croirait formées

par des tremblemens de terre. Leurs côtes sont presque perpendiculaires. Elles paraissent pénétrer dans la substance des rochers, jusqu'à leurs racines. Enfin l'imagination ne peut rien se représenter de plus triste & de plus sauvage que cette côte. Anson.

Le jour même, où l'escadre avait découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau temps & d'un vent frais pour y entrer; &, quoique sa longueur soit d'environ huit lieues, elle le passa heureusement à la faveur d'une forte marée. C'est-là que finit l'Océan Atlantique, & que la mer du Sud commence. Ainsi les Anglais, ne se représentant plus qu'une mer ouverte, entr'eux & les riches contrées ausquelles ils aspiraient, se formaient déjà des projets de bonheur, fondés sur toutes les richesses du Chili & du Pérou. Quoique l'hiver vînt à grand pas, le Ciel était fort brillant; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils eussent joui depuis leur départ. Telle était leur situation, avant la fin de Mars. Mais ils n'étaient pas hors du Détroit, que toutes leurs espérances faillirent d'être ensevelies avec eux dans les flots.

Avant que les derniers vaisseaux de l'escadre eussent débouqué, ils essuyerent une tempête si violente, qu'elle leur fit douter si l'entreprise de doubler le Cap de Horn n'excédait pas leurs forces. Ils avaient traité de chimeres ou d'exagérations les difficultés dont ils avaient vu la peinture dans

Anson.

plusieurs Navigateurs qui les avaient précédés; mais les dangers qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours suivans, leur parurent au-dessus de tout ce qu'on avait jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange description jetteront ici de la variété. « Depuis la tempête qui nous accueillit » au débouquement, nous eûmes, dit Anson, une » suite continuelle de temps orageux, qui fit » avouer à nos Marins les plus expérimentés, » que tout ce qu'ils avaient appellé tempêtes n'était » rien en comparaison. Elles élevaient des vagues » si hautes & si courtes, qu'on ne voit rien de » semblable dans aucune mer connue. Ce n'était » pas sans raison que nous frémissions continuelle» ment. Une seule vague, qui se serait brisée sur » notre vaisseau, nous auroient coulés à fond. Elles » causaient d'ailleurs un roulis si violent, qu'on » était dans un danger continuel d'être brisé contre » le tillac, ou contre les côtés du vaisseau. Nous » eûmes quelques gens de tué par ces accidens, » & d'autres fort blessés. Un de nos meilleurs » Matelots fut jetté hors du bord & se noya : » un autre se disloqua le col. Un troisieme fut » jetté par l'écoutille entre les ponts, & se cassa » la cuisse. Un de nos Contre-Maîtres se cassa » la clavicule en deux endroits. Ce qui contribue » à rendre ces tempêtes plus dangereuses, c'est » leur inégalité, & les intervalles trompeurs qui

» les séparent. Elles étaient accompagnées de pluie » froide & de neige, qui couvraient nos agrêts » de glace, & gelaient nos voiles; ce qui rendait » les uns & les autres si cassans qu'ils ne pouvaient » résister au moindre effort. Nos gens en avaient » les membres engourdis. A quelques-uns les pieds » & les mains tomberent en mortification, &c. »

Il y avait sept semaines qu'on était battu de ces effroyables tempêtes, & troublé par les plus cruelles inquiétudes. Presque tous les vaisseaux avaient donné des signaux de détresse. Les uns avaient perdu leurs vergues; d'autres une partie de leurs mâts. Cependant, vers la fin de Mars, on se flatta de voir bientôt la fin de tant de maux, parce que, suivant l'estime, on se crut à dix degrés à l'Ouest de la Terre de Feu; & comme cette distance est double de celle que les Navigateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet des courans de l'Ouest, on se croyait bien avancé dans la mer du Sud, & l'on s'efforçait depuis long-temps de gouverner au Nord. Le 13 d'Avril, on n'était que d'un degré en latitude, au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de Magellan. Les espérances augmenterent: mais on faillit de les payer bien cher. La nuit suivante, toute l'escadre aurait échoué sur cette côte, si le temps, qui avait été fort embrumé, ne se fût assez éclairci pour faire découvrir la terre à deux milles. Heu-

Anson.

reusement la Lune fit voir sa lumiere, & le vent permit de porter au Sud. Par la latitude de cette Terre, on jugea que c'était une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan. Il parut fort étonnant aux Anglais, que les courans les eussent jettés si loin à l'Est. Toutes leurs estimes les supposaient de plus de dix degrés à l'Ouest de cette Terre. Au lieu de dix-neuf degrés de longitude, qu'ils croyaient avoir couru, il se trouvait qu'ils n'en avaient pas fait la moitié. Ainsi, loin d'entrer, comme ils s'en étaient flattés, dans un climat plus doux & dans des mers plus tranquilles, ils se virent obligés de se rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Ouest, dont ils avaient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençaient à se répandre. De jour en jour, la mortalité augmentait sur chaque bord : & pour dernier découragement, l'escadre était fort diminuée depuis trois jours, par la séparation de deux de ses principaux bâtimens, le Severe & la Perle. On ne les revit plus. L'opinion générale fut qu'ayant été moins favorisés que les autres par le vent & par la Lune, ils avaient fait naufrage sur la côte.

On fit cours au Sud-Ouest, avec un très-beau temps, qui dura jusquau 24. Mais au-delà du soixantieme degré de la latitude du Sud, & suivant l'estime à six degrés à l'Ouest du Cap Noir,

Anson.

retomba dans des agitations ſi violentes, que Chef d'eſcadre perdit de vue ſes quatre autres iſſeaux, qui, malgré les plus terribles orages, vaient pas ceſſé juſqu'alors de l'accompagner. ne les revit qu'à ſon arrivée à Juan Fernandez; pendant le reſte du mois d'Avril, ayant porté Nord depuis le 22, il continua d'être maltité par les vents, juſqu'au dernier du mois, e ſe trouvant à cinquante-deux degrés treize nutes de latitude, c'eſt-à-dire, au Nord des troits de Magellan, il ſe crut aſſuré d'avoir nevé ſon paſſage & d'être prêt d'entrer dans mer du Sud. Cependant ſes ſouffrances ne ent qu'augmenter, non-ſeulement par le ſcor-, qui cauſa de cruels ravages parmi ſes gens, is encore par les plus fâcheux obſtacles de la vigation, qui lui firent manquer d'abord l'Iſle Socoro, premier rendez-vous, enſuite la uteur de Balvidia, où le ſecond rendez-vous ait été marqué. Il fait une triſte peinture de ſituation, juſqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit a pointe du jour, l'Iſle de Juan Fernandez. Il ait perdu ſoixante-&-dix à quatre-vingt mmes, il manquait d'eau; & le reſte de ſon uipage était ſi affaibli par la maladie & le vail, qu'il ne lui reſtait pas dix matelots en état faire le ſervice du quart.

La vue de la terre, qu'on découvrit à onze

[redacted] Anson.

ou douze lieues, Nord-demi-quart à l'E
fut un ſpectacle charmant pour les malades. Com
il fallut côtoyer l'Iſle à quelque diſtance, p
trouver la Baie, qui eſt au côté Septentrion
l'impreſſion que firent ſur eux des vallées ch
mantes par leur verdure, & par les ſources d
elles ſont remplies, ne peut être repréſent
Quoiqu'il y eut dans l'Iſle une grande abondan
d'excellentes plantes, ceux qui furent envoyés d
bord à terre, n'ayant pas eu le bonheur d
trouver aſſez-tôt, ſe hâterent d'apporter
bord de l'herbe commune. Cet aliment fut d
voré avec une avidité incroyable. On mouilla
lendemain dans la Baie, ſur cinquante-ſix braſſ
&, dès le même jour, on découvrit une voil
qu'on reconnut bientôt pour le Tryal, un d
vaiſſeaux de la flotte. Il n'avait pas été moins m
traité que celui du Chef d'eſcadre.

Après les ſoins qui furent rendus aux malade
la premiere occupation de ceux qui jouiſſaie
d'un reſte de ſanté fut de reconnaitre toutes
parties de l'Iſle, pour ſe mettre en état d'en fai
une deſcription un peu détaillée. M. Anſon, q
rapportait toutes ſes vues à l'utilité de la Navig
tion, avait appris par ſa propre expérience com
bien ces lumieres étaient importantes; car ſ
incertitude ſur la vraie poſition de l'Iſle la l
avait fait manquer le 15 de Mai, lorſqu'il en éta

t proche. Il s'en était éloigné, pour retourner l à-propos vers l'Eſt; & cette erreur lui avait ûté la perte de quantité d'hommes. Anſon.

Il fit examiner ſoigneuſement les rades & les tes, avec ordre de ne négliger aucune obſer- tion. L'Iſle de Juan Fernandez eſt ſituée à nte-trois degrés quarante minutes de latitude éridionale, à la diſtance de cent dix lieues de Terre-Ferme du Chili. Elle tire ſon nom d'un pagnol qui la découvrit, en 1594, & qui après oir tenté d'y faire un établiſſement, prit le parti l'abandonner. Le corps de l'Iſle eſt d'une ure irréguliere. Sa plus grande étendue eſt entre atre & cinq lieues, & ſa largeur ne va pas tout- ait à deux.

Iſle de Juan-Fernandez.

Le côté Septentrional de l'Iſle eſt formé par s montagnes hautes & eſcarpées, dont pluſieurs t inacceſſibles, quoique la plupart ſoient cou- tes de bois. Le terrain y eſt léger, & ſi peu ofond, qu'on y voit ſouvent mourir ou tomber r le moindre choc, de grands arbres qui manquent racines. Un Matelot de l'équipage, parcourant e de ces montagnes à la quête des chèvres, ſit un arbre qui était à la pente, pour l'aider à nter. L'arbre cédant, il roula de la montagne; s'étant accroché, dans ſa chûte, à un autre re, d'une groſſeur conſidérable, qui fut dé- iné comme le premier, il fut écraſé par le oc des rochers.

Anſon.

La partie Méridionale, ou plutôt celle q
regarde le Sud-Oueſt, differe beaucoup de tou
les autres. C'eſt un pays ſec, pierreux, & ſa
arbres, mais bas & fort uni, en comparaiſo
de la partie Septentrionale. Jamais aucun vaiſſe
n'y aborde, parce que la côte en eſt fort eſcarp
& qu'outre la rareté de l'eau douce, on y
expoſé au vent du Sud, qui y régne preſq
toute l'année, particulierement en hiver. Les arbr
qui croiſſent dans les bois, au Nord de l'Iſle, ſo
preſque tous aromatiques & de pluſieurs ſorte
mais il n'y en a point d'aſſez forts pour four
de gros bois de charpente, à l'exception du my
the, qui eſt le plus grand arbre de l'Iſle, & q
ne donne pas néanmoins des pièces de plus de q
rante pieds de hauteur. Sa tête eſt ronde, com
ſi elle avait été réguliérement taillée. Une eſpè
de mouſſe, qui croît ſur l'écorce, approche
l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve au
dans l'Iſle, l'arbre de piment, & l'arbre à cho
mais en petite quantité.

Outre une infinité de plantes, qui croiſſent n
turellement dans l'Iſle de Juan Fernandez,
dont la deſcription demanderait plus de conna
ſance en botanique, que l'Auteur ne s'en attribu
les Anglais y trouverent preſque tous les vé
taux qui paſſent pour ſouverains contre le ſcorb
de mer, tels que du creſſon d'eau, du pourpi

d'excellente oseille, & une prodigieuse quantité de navets, & de raves de Sicile. La partie verte des navets leur paraissait plus agréable que les racines mêmes, qui étaient souvent cordées. Ils trouverent aussi beaucoup d'avoine & de treffle. Les arbres à choux exciterent peu leur friandise, parce qu'étant presque toujours sur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux escarpés, il fallait couper un arbre entier pour avoir un seul chou. En général, la douceur du climat & la bonté du terroir rendent cette Isle excellente pour toutes sortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour se couvrir presqu'aussi-tôt de navets & de raves. M. Anson, qui s'était pourvu d'une grande variété de semences potageres & de noyaux de différentes sortes de fruits, fit semer des laitues, des carottes, & mettre en terre de noyaux de prunes, d'abricots & de pêches. Ce soin ne fut pas inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit, dans la suite, que, depuis son passage, on avait découvert dans l'Isle, un grand nombre de pêchers & d'abricotiers, qu'on n'y avait jamais vus jusqu'alors.

Anson.

Les bois, dont la plupart des montagnes escarpées sont couvertes, étaient sans brossailles qui en fermassent le passage ; & la disposition irréguliere des hauteurs & des précipices, dans la partie Septentrionale, contribuait, par cette

Anson.

raison, à former un grand nombre de belles vallées, arrosées de ruisseaux, dont la plupart formaient des cascades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des bois voisins, l'odeur admirable qui en sortait, la hauteur des rochers, qui paraissaient comme suspendus, & la quantité de ces cascades, dont l'eau était fort transparente, composaient ensemble un séjour aussi délicieux qu'on en connaisse peut-être sur la terre. Achevons cette description dans les termes de l'Auteur. « Ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que » la simple Nature surpasse ici toutes les fictions » de la plus riche imagination. Il n'est pas possible » de représenter, par des paroles, la beauté du » lieu où le Chef d'Escadre fit dresser sa tente, » & qu'il choisit pour sa demeure. C'était une » clariere de médiocre étendue, éloignée du bord » de la mer d'un demi-mille, & située dans un » endroit dont la pente était extrêmement douce. » Il y avait, au-devant de sa tente, une large » avenue, coupée à travers le bois, jusqu'à la » mer. La Baie, avec les vaisseaux à l'ancre, » paraissait au bout de cette avenue, qui s'abaissait insensiblement jusqu'au rivage. La clariere » était ceinte d'un bois de grands myrthes, rangés » en forme de théâtre. Le terrain que ce bois » occupait, ayant plus de pente que la clariere, » & n'en ayant point assez pour dérober la vue

» des hauteurs

Anson.

» des hauteurs & des précipices, ces abîmes » augmentaient la beauté de la perſpective, par le » ſpectacle qu'ils offraient au-deſſus des arbres; &, » pour ne laiſſer rien manquer à l'ornement d'une » ſi belle retraite, deux ruiſſeaux, d'une eau plus » pure que le cryſtal, coulaient ſous les arbres, l'un » au côté droit de la tente, & l'autre au côté » gauche, à la diſtance d'environ cent verges. »

A l'égard des animaux de l'Iſle, quelques Voyageurs aſſurent qu'ils la trouverent peuplée d'un grand nombre de boucs & de chèvres. Leur témoignage eſt d'autant moins ſuſpect, qu'on n'ignore pas qu'elle était extrêmement fréquentée par les Boucaniers & les Flibuſtiers, dans les temps qu'ils couraient ces mers. On a même deux exemples, l'un d'un Moſquite Américain, & l'autre d'un Ecoſſais, nommé Selkirk, qui furent abandonnés dans l'Iſle, & qui, dans un ſéjour de quelques années, eurent le temps de connaître ſes productions. Selkirk, après y avoir paſſé quatre ou cinq ans, en partit avec le Duc & la Ducheſſe, vaiſſeaux de Briſtol, & publia la relation de ſes aventures *(a)*. Il aſſure particulierement que, prenant à la courſe plus de chèvres qu'il n'en avait beſoin pour ſa nourriture, il en lâchait quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son ſéjour

(a) On en a parlé ci-deſſus.

Anson.

dans l'Isle de Juan Fernandez, avait précéd l'arrivée de l'Escadre Anglaise d'environ trente deux ans. Cependant la première chèvre qui fu tuée par les Anglais, avait les oreilles déchirées d'où ils conclurent qu'elle avait passé par les mains de Selkirk. Cet animal avait l'air majestueux la barbe vénérable, & divers autres symptome de vieillesse. Ensuite ils trouverent plusieurs de mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; & le mâles étaient reconnaissables par la prodigieus longueur de leurs barbes, & par d'autres marque d'une très-longue vie.

Mais cette multitude de chèvres est fort di minuée depuis que les Espagnols, instruits d l'usage que les Boucaniers & les Flibustiers fai saient de la chair de ces animaux, ont entrepri d'en détruire la race, pour ôter cette ressourc à leurs ennemis. Ils ont lâché, dans l'Isle, u grand nombre de chiens, qui s'y sont multipliés & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avait d chèvres dans les parties accessibles, de sorte qu' n'en reste à-présent qu'un petit nombre parm les rochers & les précipices, où il n'est pa possible aux chiens de les suivre. Elles sont par tagées en différens troupeaux chacun de vingt o trente, qui habitent des lieux séparés, & qui n se mêlent jamais ensemble. Les Anglais trouveren beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cett

chair leur paraissait d'un goût si friand, qu'à force de travail & d'assiduité, ils parvinrent à connaître tous les troupeaux. Anson.

Les chiens qui les ont détruites, ou chassées de toutes les parties inaccessibles de l'Isle, sont de différentes espèces qui ont extrêmement multiplié. Ils venaient quelquefois rendre visite aux Anglais pendant la nuit, & leur dérobaient leurs provisions. Ils attaquerent même quelques matelots, qui eurent besoin de secours pour s'en délivrer. Depuis que les chèvres ne leur servent plus de nourriture, on suppose qu'ils vivent principalement de jeunes veaux marins. Les Anglais ayant mangé de leur chair, observerent qu'elle avait un goût de poisson.

Dans la difficulté de tuer des chèvres, les équipages qui commençaient à se dégoûter de poisson, mangerent aussi des veaux & des lions marins. Le premier de ces deux animaux est connu par quantité de descriptions. Mais le second, que les Anglais mangeaient sous le nom de bœuf, leur parut si singulier, qu'ils s'attacherent à le décrire fidèlement.

Les lions marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze, jusqu'à vingt pieds de long, & depuis huit, jusqu'à quinze de circonférence. Ils sont si gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui n'a pas moins d'un pouce d'épais-

Anson.

seur, on trouve au-moins un pied de graisse; avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graisse des plus gros fournit jusqu'à cent vingt-six galons d'huile. Ils ne laissent pas d'être si sanguins, qu'en leur faisant de profondes blessures dans plusieurs endroits, on voit sortir, avec beaucoup de force, autant de fontaines de sang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coups de fusil, & lui ayant ensuite coupé la gorge, on mesura le sang qui en sortait. Il s'en trouva deux bariques pleines, outre celui qui restait encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queue & leurs nageoires, qui leur servent de pieds, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts, qui sont armés chacun d'un ongle, & joints ensemble par une membrane, qui ne s'étend pas jusqu'au bout. Outre la grosseur, qui les distingue des veaux marins, ils en different encore, sur-tout les mâles, par une espèce de grosse trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure, de la longueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles, ce qui les fait distinguer des mâles au premier coup-d'œil, outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Les matelots Anglais donnaient le nom de *bacha* au plus gros mâle, parce qu'il était

Anson.

toujours accompagné d'un nombreux ferrail. Ces animaux font de vrais amphibies. Ils paffent tout l'été dans les flots, & l'hiver à terre. C'eft dans la feconde de ces deux faifons, qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Leurs portées font de deux petits, qui naiffent de la grandeur d'un veau marin dans toute la fienne, & qui fucent les mamelles de leur mere.

Les lions marins, pendant tout le temps qu'ils font à terre, vivent de l'herbe qui croît fur les bords des eaux courantes; & le temps qu'ils ne paiffent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Ils paraiffent d'un naturel fort pefant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la nature leur apprend à placer en fentinelle, autour d'eux, des mâles, qui ne manquent jamais de les éveiller, lorfqu'ils voient approcher quelque homme de la horde. Leurs cris font fi bruyans, & d'un ton fi varié, qu'ils font fort propres à donner l'alarme. Tantôt, on les entend grogner comme des pourceaux, & d'autres fois, hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils fe battent fouvent entr'eux, fur-tout les mâles; & le fujet ordinaire de leurs divifions, eft quelque femelle. Les Anglais furent un jour furpris, à la vue de deux de ces animaux, qui leur parurent d'une efpèce toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étaient deux mâles, défigurés par les coups de

Anfon.

dents qu'ils s'étaient donnés, & par le fang dont ils étaient couverts. Celui qu'ils nommaient le *Bacha*, femblait n'avoir acquis fon nombreux ferrail, & la fupériorité fur les autres mâles, que par fes victoires; & les bleffures, dont il portait les cicatrices, rendaient témoignage du nombre & de la grandeur de fes combats. Les meilleures parties de ces animaux font le cœur, & fur-tout la langue, que les Anglais trouvaient préférable à celle du bœuf. Il eft d'autant plus facile de les tuer, qu'ils font prefqu'également incapables & de fe défendre & de fuir. Dans la pefanteur de leur marche, on voit flotter, fous leur peau, un amas de graiffe mollaffe, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut fe garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écorchait tranquillement un jeune, la mere fe jetta fur lui, lorfqu'il s'en défiait le moins, & lui prit la tête dans fa gueule. La morfure fut fi forte qu'il en eut le crane fracaffé, & tous les foins du Chirurgien ne purent lui fauver la vie.

L'Ifle de Juan Fernandez n'a pas d'autres oifeaux que des faucons, des merles, des hiboux & des colibris. Les Anglais n'y virent point cette efpèce, qui fe creufe des nids en terre, & dont quelques autres Voyageurs ont donné la defcription, fous le nom de *pardelas* ou *damices*; cependant, ayant trouvé plufieurs de leurs trous, ils jugerent que

les chiens les avaient détruits. Tous les chats, que Selhirk y vit en si grand nombre, doivent avoir eu le même sort, puisque, dans un long séjour, ils n'en apperçurent qu'un ou deux. Mais les rats s'y sont maintenus avec tant d'ascendant, que toutes les nuits ils causaient beaucoup d'incommodité dans les tentes.

Anson.

Enfin la Baie fournit plusieurs espèces de poisson. Les morues y sont d'une grosseur prodigieuse, & n'y sont pas en moindre abondance que sur les côtes de Terre-Neuve. On y prend de grandes brêmes, des anges de mer, des cavalies, des tâtonneurs, des poissons argentés, des congres d'une espèce particuliere, & un excellent poisson noir, assez semblable à la carpe, que les Anglais nommerent, dans leur langue, *ramoneur de cheminée*. A la vérité, le rivage est si couvert de rochers & de cailloux, qu'il est impossible d'y tirer la senne; mais on y pêche aisément à l'hameçon; &, dans l'espace de deux ou trois heures, deux lignes suffisent pour charger une chaloupe. Le seul obstacle vient des requins, & d'autres poissons si voraces, qu'ils enlevent le poisson au moment qu'il est pris. Les écrevisses de mer, plus communes peut-être à Juan Fernandez, qu'en aucun autre lieu du monde, y sont d'un excellent goût, & pesent ordinairement huit à neuf livres. Elles y sont en si grand nombre, que lorsqu'une

Anfon.

chaloupe part de terre, où lorfqu'elle y aborde; on les perce fouvent avec le croc.

Anfon conclut qu'un vaiffeau, dans le trifte état où il repréfente le fien, n'a pas de meilleure retraite à defirer que cette Ifle. Auffi les malades y trouverent-ils beaucoup de foulagement. L'arrivée du Tryal leur avait fait efpérer d'y être bientôt rejoints par le refte de l'efcadre. Cette attente leur faifait tenir fans ceffe les yeux tournés vers la mer. Mais, n'ayant rien vu paraître dans l'efpace de quinze jours, ils commencerent à défefpérer, de revoir jamais aucun de leurs autres vaiffeaux égarés, parce qu'ils ne pouvaient fe diffimuler que fi leur propre bâtiment avait été obligé de tenir fi long-temps la mer, il n'y ferait pas refté un homme en vie, & que le corps du navire, rempli de cadavres, ferait devenu le jouet des vents & des flots.

Cependant, le 15 de Juin, ils découvrirent le Glocefter, qui par fes voiles baffes, les feules qu'il paraiffait capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avait pas été moins maltraité qu'eux. On fe hâta d'envoyer, à fon fecours, le canot chargé d'eau, de poiffon & d'autres rafraîchiffemens. Jamais équipage ne s'était trouvé dans une fituation plus déplorable. Ils avaient jetté à la mer les deux tiers de leur monde; & parmi ceux qui étaient demeurés en vie, il ne reftait de force,

Anson.

our agir, qu'aux Officiers & à leurs valets. Depuis long-temps, ils avaient été réduits à une inte d'eau pour vingt-quatre heures; &, malgré ette économie, leur provision tirant à sa fin, ils taient menacés de mourir bientôt de soif. Ce e fut pas sans une peine extrême, qu'après avoir ouvoyé long-temps autour de l'Isle, ils surmonerent les vents & les courans, pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'assistance; & ce soin n'empêcha pas qu'en entrant dans la Baie, leur nombre ne fut diminué des rois quarts. Mitchel, Capitaine de ce malheureux vaisseau, raconta que depuis qu'on l'avait erdu de vue, les vents l'avaient poussé jusqu'à a petite Isle de *Masa-Fuéro*, vingt-deux lieues l'Ouest de Juan Fernandez; que découvrant, e son bord, plusieurs ruisseaux dans cette Isle, il avait envoyé sa chaloupe pour y faire de l'eau; que le vent élevait de si grosses lames sur la côte, qu'il avait été impossible d'y aborder; mais que ette tentative n'avait pas été tout-à-fait inutile, arce que la chaloupe était revenue pleine de oisson. Quelques Voyageurs, qui ont parlé e cette Isle, la représentent comme un roc stérile; mais le Capitaine Mitchel apprit au Chef d'Escadre qu'elle est couverte d'arbres & de erdure. Il ajouta qu'elle n'a pas moins de quatre milles de longueur, & qu'on peut espérer d'y

Anſon.

trouver quelque Baie, pour rafraîchir un vaiſſea
dans le beſoin.

Vers le milieu d'Août, les malades qui étaien à-peu-près guéris, obtinrent la permiſſion d quitter les tentes communes, où ils avaient é logés juſqu'alors, & de s'établir chacun dans leu hutte. On crut qu'étant ſéparés, ils pourraient s'en tretenir plus proprement; mais ils reçurent ordr de ſe rendre ſur le rivage, au premier coup d canon qui ſerait tiré du vaiſſeau. Leurs occupa tions étaient de ſe procurer des rafraîchiſſemens de couper du bois, & de faire de l'huile de l graiſſe des lions marins. Cette huile s'employait à di vers uſages. Elle ſervait pour la lampe. On la mêlai avec de la poix, pour goudronner les côtés d vaiſſeau, ou avec des cendres pour les eſpalmer Quelques matelots furent employés à ſaler de l morue, ſur l'idée que firent naître au Chef d'Eſ cadre, deux pêcheurs de Terre-neuve, qu'il avai à bord. Mais cette proviſion, qui devint aſſe conſidérable, fut preſqu'entierement négligée dans la crainte qu'elle ne cauſât le ſcorbut, comm toutes les autres ſalines. On avait fait conſtruir à terre un four de cuivre, & l'on y cuiſait d pain frais pour les malades.

Le 16 d'Août, on découvrit, du côté d Nord, un vaiſſeau, qui fut bientôt reconnu pou la *Pinque-Anne*. Son arrivée fut regardée comm

Anson.

e faveur du Ciel. On rendit la ration de pain iere à tous les équipages, & le Chef d'Escadre délivré de la crainte de manquer de pro-sions, avant que de pouvoir gagner un port i; malheur qui l'aurait laissé sans ressource, au lieu d'une si vaste mer. Il parut fort surpre-t que l'équipage d'un vaisseau, qui arrivait rendez-vous deux mois après les autres, fût état de faire la manœuvre sans aucun signe foiblesse; mais on apprit qu'il avait été en re-he depuis le milieu de Mai, c'est-à-dire, près n mois avant que le Centurion eût jetté l'ancre s l'Isle de Juan Fernandez. Il s'était trouvé à tre lieues de terre, le 16 de Mai, au quarante-quieme degré quinze minutes de latitude du . Ensuite un vent Ouest-Sud-Ouest l'ayant fait iver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être tenir la mer, ou dans la crainte de ne pouvoir soutenir contre le vent, avait porté directe-t vers des Isles, qui se présentaient en grand bre. Il eut le bonheur de trouver un mouil-à l'Est de l'Isle d'Inchin; mais, ne s'étant pas é assez près de l'Isle, & l'équipage n'étant assez fort pour filer du cable aussi prompte-t qu'il était nécessaire, le vaisseau fut poussé Est. La profondeur de l'eau allait en augmen-, de vingt-cinq brasses à trente-cinq. On con-a de dériver, & le lendemain on jetta la

Anſon.

maîtreſſe ancre, à la faveur de laquelle on
ſiſta quelque temps; mais le jour ſuivant, ay
recommencé à chaſſer ſur les ancres, juſqu'à
mille de terre, on ne s'attendait qu'à échou
dans un endroit où la Côte paraiſſait haute
fort eſcarpée. Les chaloupes faiſaient beauc
d'eau. Il ne ſe préſentait aucun lieu où l'on
aborder. Tout l'équipage ſe crut perdu,
d'autant moins de reſſource, que ceux mêmes
euſſent pu gagner le rivage, ne devaient atten
aucun quartier des Inſulaires du Pays, qui ne c
naiſſaient d'Européens, que les Eſpagnols,
quels ils portent une haine mortelle. Cepend
le vaiſſeau s'approchait toujours des rochers
ribles qui forment la Côte, lorſqu'au mom
où ſa perte ſemblait inévitable, on apperç
entre les terres, une petite ouverture qui fit
naître les eſpérances. On coupa auſſi-tôt les ca
des deux ancres, & l'on mit le cap vers c
ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée
canal étroit, entre une Iſle & le continent.
conduiſit les Anglais dans un port égalemen
& tranquille, où l'excellence de l'eau, & le
fraîchiſſemens, qui s'y trouv[illegible] en abonda
leur firent donner le no[illegible] *[illegible]acle*, à
heureuſe découverte.

On s'eſt étendu ſur ces circonſtances, p
même raiſon qui porte l'Auteur à publier

Anson.

lle description de ce port. Il la croit d'une ême utilité pour les navigateurs qui peuvent jettés sur les mêmes Côtes par les vents uest, qui regnent presque continuellement s ces parages.

Isle d'Inchin.

l'Isle d'Inchin, qui est de cette Baie, est ap-mment, dit il, une des Isles des Chonos, les Géographes Espagnols placent en grand bre le long de cette Côte. Elles sont ha-es, suivant le même témoignage, par un ple barbare, fameux par sa haine pour les gnols. Il n'est pas impossible que ce que les lais prirent pour le continent, ne fût une autre , & que la terre-ferme ne fût beaucoup plus llée à l'Est. Mais, quelque opinion qu'on en e prendre, le port a deux endroits propres arener les vaisseaux. On y voit tomber aussi ieurs ruisseaux d'une eau très-pure, dont quel-s-uns sont si favorablement disposés, qu'on y remplir les futailles, dans la double chaloupe, le moyen d'une écope. Le plus considérable au Nord-Est du port. Les Anglais trouverent lques poissons dans le ruisseau, & sur-tout lques mulets d'excellent goût, qui leur firent que, dans une meilleure saison, il était plus lonneux. Pour rafraîchissemens, ils trouverent plantes, telles que le céleri sauvage, les orties, coquillages, sur-tout des petoncles & des

Anſon.

moules, d'une grandeur extraordinaire & de tr bon goût, quantité d'oies, de mouettes & pingoins, tous mets exquis, pour des gens famés, qui avaient tenu la mer ſi long-temps. milieu de l'hiver, où l'on était, le climat ne p raiſſait pas rude. Les arbres & le gazon offraie encore quelque verdure; & l'on y trouverait, été, pluſieurs rafraîchiſſemens qui manquaie alors. Les habitans n'y ſont pas auſſi redoutab par leur nombre & leur cruauté, que les pagnols ont pris plaiſir à les peindre. Un au avantage de leur port, c'eſt qu'il eſt fort éloig des établiſſemens de cette Nation, & ſi p connu, qu'avec un peu de précaution, un va ſeau pourrait y faire un long ſéjour, ſans qu'e en fût informée. D'ailleurs il ſerait facile de défendre; & ſi l'on était en poſſeſſion de l'I qui le forme, on pourrait le garder avec un p de forces, contre une armée nombreuſe. Ce Iſle eſt eſcarpée, preſque par-tout, du côté port. On a ſix braſſes d'eau fort près de la Cô & la Pinque était ſur ſes ancres à vingt toi de terre. Il ſerait difficile de couper, ou d'ab der un vaiſſeau, protégé à cette diſtance par gens bien armés, & poſtés dans un lieu pr qu'inacceſſible. Enfin l'Auteur, frappé de t d'avantages, exhorte ſa Nation à faire rec naître, avec plus de ſoin, un lieu qui mé

l'attention du Public & celle des Directeurs de la Marine.

Anson.

L'équipage de l'*Anne* était en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens, & de les envoyer à la découverte. Il craignait également les Espagnols & les Insulaires; &, n'osant perdre le vaisseau de vue, ses courses se bornaient aux terres qui environnent le port. D'ailleurs quand les Officiers auraient été sûrs de n'avoir rien à redouter, le pays est si couvert de bois, & si rempli de montagnes, qu'il n'est pas aisé d'y pénétrer. Mais ils jugerent que les Auteurs Espagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorsqu'ils représentent, sur cette côte, un Peuple nombreux & redoutable. En hiver du-moins elle est si déserte que, pendant tout le temps que les Anglais s'y arrêterent, ils n'y virent qu'une seule famille d'Insulaires, composée d'un homme d'environ quarante ans, de sa femme & de deux enfans; dont l'un n'avait pas plus de trois ans, & l'autre était encore à la mamelle. On les découvrit dans une pirogue. Ils y avaient apparemment toutes leurs richesses, qui consistaient en un chien, un chat, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour se huter, un devidoir, un caillou, un fusil à battre du feu, & quelques racines jaunes d'un fort mauvais goût, qui leur servaient de pain.

Anson.

Le Capitaine envoya son canot, qui les ame facilement à bord. Il les y retint, dans la crain qu'ils n'allassent le découvrir ; mais il ordon qu'ils fussent bien traités. Pendant le jour, étaient tout-à-fait libres sur le vaisseau ; & la nu seulement, on les tenait renfermés. Ils mangeaie avec l'équipage. On leur donnait souvent de l'ea de-vie, qu'ils aimaient beaucoup. Loin de paraît affligés de leur situation, l'homme sur-tout se r jouissait lorsqu'on le menait à la chasse, & pren plaisir à voir tirer quelque pièce de gibier. C pendant on s'apperçut à la fin, qu'il deven rêveur, & quoique sa femme ne perdît rien sa gaieté, il parut inquiet de se voir prisonnier. O crut lui reconnaître beaucoup d'esprit naturel. se faisait entendre avec une adresse admirabl par des signes qui marquaient son jugement & curiosité. Un grand vaisseau, monté de si peu gens, lui causait de la surprise : il concluait qu' devait avoir perdu beaucoup de monde ; ce qu exprimait en se couchant sur le tillac, les ye fermés & sans mouvement. Mais il donna u meilleure preuve de son habileté, par la manie dont il s'échappa, après avoir passé huit jours bord. L'écoutille du château d'avant était décloué Il profita d'une nuit fort orageuse, pour sor avec sa femme & ses enfans, par cette ouvertu & passant pardessus le bord du vaisseau, il d

cen

endit avec eux dans le canot. Sa prudence lui fit couper les hansieres, qui retenaient la chaloupe & sa pirogue à l'arriere du vaisseau ; c'était le moyen d'empêcher qu'on ne pût le suivre. Il rama ussi-tôt vers la terre. Quoique le quart se fît sur le demi-pont, tous ces mouvemens furent si prompts & si secrets, qu'il ne fut découvert que par le ruit de ses rames, tandis qu'il s'éloignait du aisseau. Mais il était trop tard, pour s'y oppo-er. D'ailleurs on n'avait plus ni chaloupe ni anot, & l'on eut même assez de peine à es reprendre. Quelques Anglais, qui avaient onçu de l'estime pour le caractere extraor-inaire de cet Insulaire, supposant qu'il rodait ncore avec sa famille, dans les bois autour du ort, & craignant qu'il ne manquât de provisions, ngagerent le Capitaine à faire exposer quelques ivres dans un lieu qui leur parut convenable u dessein qu'ils avaient de le secourir. On fut ersuadé que cette attention ne lui avait pas été utile. Les vivres disparurent, & quelques cir-onstances firent juger que c'était lui qui les avait nlevés. Cependant on pouvait craindre aussi qu'il eût gagné l'Isle de Chiloé, & qu'il ne donnât onnaissance de son aventure aux Espagnols, qui ouvaient facilement venir surprendre le vaisseau. ette idée porta le Capitaine à supprimer l'usage u'il avait établi, de tirer chaque jour au soir,

Anson.

Anſon.

un coup de canon. Il s'était flatté que ce brui rendrait ſon bâtiment plus reſpectable aux en nemis, qui pourraient l'entendre, & leur ferai connaître du moins qu'on y était ſur ſes garde Mais il comprit que ſa principale ſûreté conſiſta à demeurer bien caché, & que cette affectation d'imiter les vaiſſeaux de guerre, ne pouvait ſervi qu'à le faire découvrir. Enfin l'équipage étant remi de ſes fatigues, & s'étant pourvu d'eau & de bois l'Anne mit en mer, & ſe rendit heureuſement l'Iſle de Juan Fernandez.

Le reſte de l'eſcadre conſiſtait en trois vai ſeaux, *la Severne, la Perle & le Wager.* On ap prit, dans la ſuite, que les deux premiers étaie retournés au Bréſil, & que le Wager, comman par le Capitaine Chéap, avait échoué, le 14 Mai, vers le quarante-ſeptieme degré de latitu méridionale, entre deux Iſles, à la portée fuſil de la terre. L'Auteur s'étend beaucoup les diviſions de l'équipage, & ſur les malheu du Capitaine, qui étant abandonné de ſes gen tomba au pouvoir des Eſpagnols, d'où il ne ſo qu'après le réglement du cartel entre l'Eſpagne l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bo d'un vaiſſeau Français.

L'inquiétude du Commandant pour trois va ſeaux dont il ignorait le ſort, l'avait détermi après l'arrivée du Glocester, à faire viſiter l'

Anson.

de Masa-Fuéro, dans l'espérance d'y découvrir quelque Baie qui pouvait leur avoir servi de retraite. Le Tryal, qui fut chargé de cette commission, fit le tour de l'Isle, & n'y vit aucun vaisseau; mais il rapporta des lumieres qu'on n'avait jamais eues, & que l'Auteur croit trop utiles à la navigation, pour les supprimer.

Masa-Fuéro.

Les Auteurs Espagnols parlent de deux Isles de Juan Fernandez, la grande & la petite. La premiere est celle où l'Escadre était à l'ancre, & la petite a reçu le nom de Masa-Fuéro, parce qu'elle est plus éloignée du continent. Le Tryal vérifia qu'elle a vingt-deux lieues de Juan-Fernandez, à l'Ouest, vers le Sud. Elle est plus grande qu'on ne la représente ordinairement. On ne s'est pas moins trompé, lorsqu'on l'a dépeinte comme un rocher stérile, sans bois, sans eau, & comme absolument inaccessible. Les Anglais du Tryal s'assurerent qu'elle est couverte d'arbres, & qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la mer. Ils virent aussi un endroit, au Nord de l'Isle, où les vaisseaux peuvent mouiller, quoique l'ancrage n'y soit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue. Il est fort escarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde, il faut mouiller fort près de terre, où l'on est exposé à tous les vents, excepté celui du Sud. Avec ces inconvéniens, on y trouve une chaîne de roches, qui s'avance de

Anson.

la pointe orientale de l'Isle, à deux milles au large; mais peu dangereuse à la vérité, parce que la mer, qui s'y brise continuellement, les fait aisément reconnaître.

Cette Isle a, sur celle de Juan Fernandez, l'a-vantage d'être bien peuplée de chèvres; & ces animaux, qui n'ont jamais été troublés, dans leurs retraites, se laissent approcher, lorsqu'on ne les effarouche point à coups de fusil. On y trouve un grand nombre de veaux & de lions marins. En un mot, les Anglais jugerent que, malgré quelques inconvéniens, qui peuvent empêcher de choisir cette Isle pour un lieu de relâche, elle serait néanmoins très-utile dans les cas de nécessité, sur-tout pour un vaisseau seul, qui craindrait de rencontrer, à Juan Fernandez, un ennemi supérieur.

Le mauvais état de la pinque Anne, dont les charpentiers jugerent le radoub impossible, porta le Chef d'Escadre à consentir qu'elle fût dégradée après qu'on en eut tiré les vivres & tout ce qui pouvoit servir aux trois autres bâtimens. Le Ca-pitaine & le reste de l'équipage, passerent à bord du Glocester, où le besoin d'hommes était pres-sant. Quoique tous les malades fussent assez bien rétablis, M. Anson ne pouvait être sans alarmes en considérant le peu de forces qui lui restaient. Depuis son départ d'Angleterre, il avait perdu

Anſon.

ſur le Centurion, deux cens quatre-vingt-douze hommes, de quatre cens ſix avec leſquels il s'était embarqué. L'équipage du Gloceſter, qui était moins fort, avait perdu le même nombre, & ſe voyait réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devait naturellement avoir été plus grande encore ſur le Tryal, dont l'équipage avait preſque toujours été juſqu'aux genoux dans l'eau, ſur le tillac; cependant il n'y était mort que quarante-deux hommes, & ſon bonheur en avait ſauvé trente-neuf. Les ſoldats de marine & les Invalides avaient été plus maltraités que les matelots. De cinquante Invalides, que le Centurion avait à bord, il n'en était échappé que quatre, & onze ſoldats de marine, de ſoixante-dix-neuf. A bord du Gloceſter, tous les Invalides périrent, & de quarante-huit ſoldats de marine, il n'en reſta que deux. En un mot, les trois vaiſſeaux, qui devaient compoſer déſormais toute l'Eſcadre, étaient montés de neuf cens ſoixante-un hommes à leur départ d'Angleterre; & l'on n'en comptait plus que trois cens trente-cinq, en y comprenant les mouſſes. Ce nombre ſuffiſait à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignorait alors ce que l'Eſcadre de Pizarro était devenue, on devait ſuppoſer qu'elle était dans la mer du Sud, & que ſi elle n'avait pu paſſer les détroits ſans ſouffrir beaucoup, elle avait trouvé des rafraîchiſſemens

Anfon.

& des recrues dans tous les ports de ces mers, qui lui étaient ouverts. On favait d'ailleurs, par quelques informations, que les Efpagnols équipaient une autre Efcadre à Callao. Toutes ces réflexions paraiffaient capables de décourager les Anglais. Mais un événement fort imprévu ranima toutes leurs efpérances.

Vers le commencement de Septembre, lorfqu'ils fe difpofaient à quitter l'Ifle, ils découvrirent, au Nord-Eft, un Bâtiment, qu'ils prirent d'abord pour un vaiffeau de l'Efcadre; mais, l'ayant bientôt reconnu pour un Efpagnol, qu'ils fuppoferent deftiné pour Valparaifo, ils lui donnerent la chaffe. Cette victoire leur coûta peu. C'était un vaiffeau marchand, du port de quatre cens cinquante tonneaux, dont l'équipage montait à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge confiftait en fucre & en étoffes bleues de laine, qui fe fabriquent dans la Province de Quito, avec plufieurs balles d'autres étoffes groffieres de différentes couleurs, qui portent, dans ces quartiers, le nom de Pannia de Tierria, & quelques balles de coton & de tabac; mais les Anglais y trouverent ce qu'ils cherchaient avec plus d'empreffement, c'eft-à-dire, plufieurs coffres remplis d'argent travaillé, & vingt-trois ferons de piaftres, pefant chacun deux cens livres, fans compter plufieurs lettres & d'autres papiers,

Anson.

dont ils se promirent de tirer quantité d'éclaircissemens.

Ce Bâtiment, qui se nommait *Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, était commandé par Dom Manuel Zamora. Il était parti de Callao, depuis vingt-sept jours, & sa destination était en effet pour Valparaiso, dans le Chili, où il devait se charger, pour le retour, de bled & de vin, de quelque or, & de menus cordages, dont on en fait de gros au port de Lima. Les Anglais du Centurion, qui était le vaisseau vainqueur, n'eurent rien de plus pressant, que de prendre des informations. Jusqu'alors ils n'avaient su qu'imparfaitement la force & la destination de l'Escadre, qu'ils avaient rencontrée à la hauteur de Madere.

Ils apprirent, de leurs prisonniers, qu'elle était composée de cinq grands vaisseaux Espagnols, commandée par l'Amiral Pizarro, & proprement destinée à traverser leurs desseins; mais que Pizarro, malgré tous ses efforts pour doubler le Cap de Horn, avait été obligé de retourner à la riviere de la Plata, après avoir perdu deux de ses plus gros vaisseaux. Ils surent aussi que de la Plata, cet Amiral avait averti les Espagnols du Pérou, qu'une partie de l'Escadre Anglaise pouvait passer avec succès dans la mer du Sud; mais que, jugeant par sa propre expérience, qu'elle y arriverait foible & peu capable de défense, il con-

Anson.

ſeillait au Vice-Roi d'armer en guerre les vaiſſeaux qu'il pourrait employer à cet uſage, & de les envoyer vers le Sud, où vraiſemblablement ils ſurprendraient ceux des Anglais, l'un après l'autre, avant qu'ils puſſent trouver l'occaſion de ſe procurer des rafraîchiſſemens. Le Vice-Roi, goûtant ce conſeil, avait fait équiper ſur-le-champ quatre vaiſſeaux, qui étaient partis de Callao; un de cinquante pièces de canon, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avaient reçu ordre de croiſer à la hauteur du port de la Conception, & l'autre à celle de Juan Fernandez. Ils avaient gardé leurs poſtes juſqu'au 6 de Juin; mais n'ayant pas vu paraître les Anglais, ils avaient repris alors la route de Callao, dans la pleine perſuaſion que leurs ennemis n'avaient pu tenir ſi long-temps la mer, & que s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots, ils avaient pris du-moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces vaiſſeaux Eſpagnols avaient été diſperſés par une tempête, pendant qu'ils étaient en croiſiere. Enſuite ils avaient été déſarmés en arrivant à Callao; & les priſonniers ajouterent, qu'en quelque temps qu'on apprît à Lima l'arrivée des Anglais dans ces mers, il ſe paſſerait au-moins deux mois, avant que le Vice-Roi pût rétablir ſon Eſcadre.

Ces éclairciſſemens étaient d'autant plus favo-

Anson.

tables, que l'équipage du Centurion ayant trouvé, à son débarquement dans l'Isle de Juan Fernandez, quelques monceaux de cendre, des restes de poissons, des jarres fraîchement brisées, & d'autres traces récentes du séjour des Espagnols, il ne put douter que, s'il était arrivé quelques jours plutôt dans cette Isle, il n'y eût rencontré ses ennemis; &, dans l'état où ses fatigues l'avaient réduit, cette rencontre aurait été fatale, non-seulement au Centurion, mais encore au Tryal, au Glocester, & à la pinque Anne, qui étaient venus séparément. Les Espagnols du Carmel, ayant appris à leur tour, ce que les Anglais avaient souffert, parurent fort surpris qu'ils eussent pu résister à tant de maux. Ils furent conduits, avec leur bâtiment, dans la Baie de Juan Fernandez. Leur étonnement redoubla, lorsqu'ils y virent le Tryal à l'ancre. Ils s'imaginerent d'abord qu'il avait été construit dans l'Isle; & leur admiration tomba sur l'adresse des Anglais, qui avaient été capables, après tant de fatigues, & dans un espace si court, non-seulement de réparer leurs autres vaisseaux, mais d'en construire un de cette forme. Ensuite apprenant qu'il était venu d'Angleterre avec le reste de l'Escadre, ils ne pouvaient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn, tandis que les meilleurs vaisseaux d'Espagne avaient été forcés de renoncer à cette entreprise.

Anson.

Les lettres qui s'étaient trouvées à bord du Carmel, donnerent d'autres lumieres aux Anglais. Elles portaient que, plusieurs vaisseaux Marchands devaient partir du port de Lima, pour Valparaiso. M. Anson, formant divers projets sur un si beau fondement, dépêcha aussi-tôt le Tryal, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces deux ports. Il résolut en même-temps de séparer d'autres vaisseaux, & de les employer en différentes croisieres, autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte, que pour augmenter la facilité de faire des prises. Celle qu'on venait de faire, avait inspiré aux équipages, une ardeur qui leur faisait oublier tous leurs maux. L'artillerie de la pinque Anne fut transportée sur le Carmel, & le Glocester reçut, pour sa manœuvre, un renfort de vingt-trois matelots Espagnols. Après ces dispositions, on leva l'ancre, le 19 de Septembre. Le Glocester eut ordre d'avancer jusqu'à cinq degrés de latitude méridionale, & de croiser à la hauteur des Côtes les plus élevées de Paita, mais à la distance convenable, pour n'être pas découvert. Le Centurion & le Carmel porterent à l'Est, pour joindre le Tryal, à la hauteur de Valparaiso. Cinq jours après, ils rencontrerent ce bâtiment, qui avait déjà pris, avec peu de résistance, un vaisseau Espagnol de six cens tonneaux, nommé

*Aranzanu.* Il y avait trouvé à-peu-près la même Anſon.
arge que celle du Carmel, à l'exception de
argent, qui n'excédait guères la valeur de cinq
ille livres ſterlings. Mais la joie de cette victoire
ait troublée, par le malheur qu'il avait d'être
émâté, & de faire eau de toutes parts. Il n'y
vait point d'eſpérance de pouvoir le radouber
n pleine mer, & les conjonctures ne permet-
ient pas d'aller perdre du temps dans un port.
I. Anſon prit le parti de le détruire, & de faire
aſſer l'équipage & les munitions à bord de
Aranzanu, qu'il nomma *la priſe du Tryal.* Ce
aiſſeau, que le Vice-Roi du Pérou avait armé
lus d'une fois en guerre, fut deſtiné à ſervir de
égate, & M. Saunders fut choiſi pour la com-
ander. Elle ſe trouva montée de vingt pièces
e canon, en y comprenant les douze qui étaient
bord du Tryal.

Dans les grandes vues du Chef d'Eſcadre, on
e ſe promettait pas moins que d'intercepter tous
s vaiſſeaux employés au Commerce, entre le
érou & le Chili, au Sud, & entre Panama &
Pérou, au Nord. Mais, ſuivant la réflexion de
Auteur, « les arrangemens les mieux concertés
n'emportent avec eux qu'une plus grande pro-
babilité de ſuccès, & ne vont jamais juſqu'à la
certitude, parce que les accidens, qui ne peu-
vent entrer en compte dans les délibérations,

Anſon.

» ont ſouvent la plus grande influence ſur l
» événemens. » La fâcheuſe aventure du Tryal
& la néceſſité qui força les autres vaiſſeaux
quitter leur croiſiere pour l'aſſiſter, donnerent
temps aux navires Eſpagnols d'arriver au po
de Valparaiſo. On ne découvrit pas une ſeu
voile ennemie, juſqu'au 5 de Novembre; & l'o
ne douta plus alors que les habitans de Valparaiſo
ne voyant point paraître le Carmel & l'Aranzanu
n'euſſent formé des ſoupçons, qui leur avaien
fait mettre un embargo ſur tous les vaiſſeau
Marchands de leur Côte. Il était à craindre auſ
que le Vice-Roi ne fît travailler actuellement
remettre ſon Eſcadre en mer; car un expre
n'emploie pas ordinairement plus de vingt-neu
ou trente jours, pour ſe rendre, par terre, d
Valparaiſo à Lima, & cinquante jours s'étaien
déjà paſſés depuis la priſe du Carmel. Ce doubl
ſujet de crainte détermina les Anglais à ſe rendre
avec toutes leurs forces, ſous le vent de Callao
pour ſe mettre en état de combattre l'Eſcadr
Eſpagnole. Ils firent voile aſſez loin de la Côte
pour n'être pas découverts. M. Anſon n'ignora
pas qu'il eſt défendu, ſous de rigoureuſes peines
à tous les vaiſſeaux du Pays, de paſſer le po
de Callao, ſans y relâcher. C'était ſe trahir ſoi
même, que de violer une loi conſtamment ob
ſervée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvai

[re]contrer les Espagnols, le fit porter au Nord. Il [re]connut la petite Isle de Saint-Gallan, qui n'était [é]loignée que d'environ sept lieues au Nord-Nord-[E]st, demi-quart à l'Est. Cette Isle est située vers le [qu]atorzieme degré de latitude Méridionale, à cinq [m]illes, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-[V]iejo*, ou *Tête de Vieillard*. L'espace, entre [l'I]sle & cette hauteur, est la meilleure croisiere [qu]'il y ait sur cette Côte, parce que tous les [va]isseaux destinés pour Callao, soit qu'ils vien-[n]ent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnaître [ce]s deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 [d]e Novembre, vers le milieu du jour, on eut la [v]ue des hauteurs de Barranca, qui est située à [d]ix degrés trente-six minutes de latitude Méri-[d]ionale. On était à huit ou neuf lieues, lorsqu'on [e]ut la satisfaction si long-temps desirée, d'apper-[c]evoir un vaisseau. Le Centurion lui donna la [c]hasse, à toutes voiles, & le joignit en moins [d']une heure. Il se rendit, après avoir essuyé qua-[to]rze coups de canon. C'était un bâtiment de [G]uaiaquil, nommé *Sainte-Thérèse-de-Jesus*, & du [p]ort d'environ trois cens tonneaux. Il était chargé, [p]our Callao, de bois de charpente, de fil de [P]ito, qui est très-fort, & qui se fait d'une espèce [d']herbe; de draps de Quito, de cacao, de noix [d]e coco, de tabac, de cuirs, de cire, & d'autres [m]archandises. Les espèces, qui se trouverent à

Anson.

Anſon.

bord, ne montaient qu'à cent ſoixante-dix liv ſterlings. La charge aurait été de grande valeu ſi les Anglais en avaient pu diſpoſer; mais, comn il eſt défendu aux Eſpagnols de rançonner j mais leurs vaiſſeaux, la plupart des choſes qu'o leur prend dans ces mers, n'ont pas d'autre u lité, pour le vainqueur, que celle qu'il en pe tirer pour ſon propre uſage. Auſſi les Angla faiſaient-ils conſiſter leur principal avantage, da le mal qu'ils cauſaient à leurs ennemis.

Outre l'équipage, qui montait à quarante-ci hommes, leur priſe avait à bord quatre homm & trois femmes, nés tous de parens Eſpagnol & trois eſclaves noires, qui ſervaient les femme L'Auteur fait valoir, avec raiſon, la vertu d Officiers Anglais, ſur-tout, dit-il, dans la diſp ſition où devaient être naturellement des gens d mer, qui, depuis près d'un an, gardaient un continence forcée. Ces trois Dames étaient un mere & ſes deux filles, dont l'aînée pouvait avo vingt-un ans, & la cadette quatorze. Elles fure exceſſivement alarmées de ſe voir entre les mai d'un ennemi, que les anciennes violences d Flibuſtiers, & la différence de la Religion, leu faiſaient enviſager avec horreur. La beauté ſin guliere de la plus jeune des deux filles, deva augmenter leurs craintes. Auſſi s'étaient-elles c chées, lorſque les vainqueurs étaient paſſés ſu

Anson.

leur bord, & ce ne fut pas ſans peine qu'elles ſe laiſſerent engager à ſortir de leur retraite. Cependant un des Lieutenans du Centurion les raſſura bientôt par ſes politeſſes. Le Chef d'Eſcadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles reſteraient à bord de leur vaiſſeau, & dans l'appartement qu'elles avaient occupé juſqu'alors, où elles ne ceſſeraient pas d'être bien ſervies, avec défenſe de leur donner le moindre ſujet de peine. Il permit même, pour aſſurer l'exécution de ſes ordres, & pour leur donner le moyen de ſe plaindre, ſi quelqu'un était capable d'y manquer, que le Pilote Eſpagnol, qui eſt conſidéré dans cette Nation, comme la ſeconde perſonne d'un vaiſſeau, demeurât près d'elles, avec la qualité de garde & de protecteur. Il donna cette commiſſion au Pilote, parce qu'on avait cru s'appercevoir qu'il prenait un intérêt fort vif à la ſûreté des trois Dames. Il s'était même donné pour le mari de la plus jeune. Mais on ſut bientôt, par le témoignage des priſonniers, & dans la ſuite par d'autres circonſtances, dont le récit n'eſt que différé, qu'il n'avait pris cette qualité, que pour la mettre plus ſûrement à couvert des outrages dont il la croyait menacée. Mais ce généreux procédé du Commandant diſſipa toutes les frayeurs des trois priſonnieres.

Les quatre vaiſſeaux ſe rejoignirent, pour

Anson.

tourner ensemble le Cap au Nord. La mer, dan le même endroit, leur parut d'un très beau rouge à plusieurs milles autour d'eux. On observa qu cette couleur venait d'une prodigieuse quantit de poisson, qui couvrait la surface de l'eau. U peu de cette eau, qu'on eut la curiosité de met tre dans un verre, ne laissait pas d'être aussi pur que le cryſtal, excepté qu'on y voyait surnage quelques globules rouges & glaireux.

En rangeant la Côte, on remarquait presqu sans cesse un courant, qui faisait dériver les vais seaux, vers le Nord, l'espace de dix ou douz milles par jour. A huit degrés de latitude Méri dionale, ils commencerent à se voir entourés d bonites & de poissons volans, les premiers qu'il eussent vus depuis leur départ des Côtes d Brésil. C'est une singularité remarquable, que, su les Côtes Orientales de l'Amérique Méridionale ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancé que sur les Côtes Occidentales du même Conti- nent; car on ne les perd de vue, sur la Côte du Brésil, qu'en approchant du Tropique Méridional Il parait certain que cette différence vient de différens degrés de chaleur, dans la même la- titude, des deux côtés de ce vaste continent.

Le 10 de Novembre, à trois lieues au Midi de l'Isle la plus Méridionale de Lobos, les Anglais se saisirent, sans combat, d'un navire Espagnol, de

Anson.

de cent soixante-dix tonneaux, nommé *Notre-Dame-du-Carmin*, qui avait à bord quarante-trois matelots. Sa charge était de l'acier, du fer, de la cire, du poivre, du bois de cèdre, des planches, du tabac en poudre, des rosaires, des marchandises d'Europe en ballots, de la canelle, de l'empois bleu, & des Indulgences. Ce vaisseau, qui était chargé pour Callao, avait touché à Plata, d'où il n'était parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les prisonniers, il se trouva un Irlandais, nommé Williams, de qui l'on apprit que le Gouverneur de Paita, informé que les Anglais croisaient dans cette mer, s'occupait actuellement à faire transporter dans les terres le trésor du Roi & le sien. On sut aussi qu'il y avait, à la Douane de Paita, une somme considérable, qui appartenait à quelques Marchands de Lima, & qu'elle devait être embarquée à bord d'un navire qui était actuellement dans le Port. L'idée d'une belle proie, joint à la certitude que l'Escadre ayant été découverte, l'alarme serait bientôt répandue sur toute la Côte, & qu'il serait inutile d'y croiser plus long-temps, détermina M. Anson à tenter de surprendre Paita. C'était, d'ailleurs, une occasion de mettre en liberté ses prisonniers, qui étaient en grand nombre, & qui consumaient les provisions dont il avait besoin lui-même. Il n'avait pas manqué de s'instruire exactement,

Anſon.

de la force & de l'état de cette Place. L'entre-priſe lui parut ſans danger, & le ſuccès preſqu' infaillible.

La Ville de Paita eſt ſituée dans un Canto fort ſtérile, dont le terrain n'eſt compoſé qu de ſable & d'ardoiſe. Elle ne contient qu'enviro deux cens familles. Les maiſons y ſont d'un ſe étage, & n'ont pour murs que des roſeau fendus, enduits d'argille, avec des toits de feuill ſéches. Cette maniere de bâtir eſt aſſez ſolide pour un pays où la pluie eſt extrêmement rar La plupart des habitans ſont des Américains, d eſclaves Nègres, des mulâtres, ou des meſtice entre leſquels on voit peu de Blancs. Le Port, q paſſe pour un des meilleurs de cette Côte, ne méri néanmoins que le nom de Baie; mais l'ancrage eſt ſûr & commode. Il eſt fréquenté par les vai ſeaux qui viennent du côté du Nord; & c'eſt feul lieu de relâche, pour ceux qui, parta d'Acapulco, de Sonſonate, de Réalejo & d Panama, veulent ſe rendre à Callao. La longue de ces voyages, où, pendant toute l'année, a le vent contraire, oblige de border la Cô pour faire de l'eau. Quoique les environs de Pai ſoient ſi arides, qu'on n'y trouve pas d'eau douc ni aucune ſorte d'herbages, ou d'autres pr viſions, que du poiſſon & des chèvres, les Am ricains ont à deux ou trois lieues de-là, vers

Anson.

Nord, une Ville, nommée *Colan*, d'où ils transportent à Paita, sur des radeaux, de l'eau, du maïs, des herbages, de la volaille & d'autres rafraîchissemens. On y amene aussi des bestiaux de Rivera, autre Ville, qui en est à quatorze lieues dans les terres. L'eau, qu'on apporte de Colan, est d'une couleur blanchâtre; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort saine; & l'on prétend même qu'en serpentant dans des bois de salse-pareille, elle s'imprégne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Paita est un lieu de débarquement, pour les passagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il est à deux cens lieues de Callao, qui sert de Port à cette Capitale du Pérou, & que la route par mer ne se fait presque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la terre, qu'il y a sur la cote un chemin assez commode, où l'on trouve des Villages & des gîtes.

Paita est une Ville ouverte, qui n'est défendue que par un Fort. M. Anson avait appris de ses prisonniers que le Fort était muni de huit pièces de canon, mais qu'il n'était fermé que d'un mur de brique, sans fossé, sans ouvrages extérieurs, sans rempart, & qu'il n'avait, pour garnison, qu'une Compagnie très-faible. On ajoutait, à la vérité, que la Ville pouvait armer trois cens hommes. Mais, comme le dessein du Chef d'Es-

Anson.

cadre était d'employer la surprise, il ne désespéra point d'emporter la Place dès la nuit suivante. Ses vaisseaux étaient à douze lieues de la Côte; distance qui les assurait de n'être pas découverts, & qui n'empêchait pas qu'en forçant de voiles, ils ne pussent arriver dans la Baie avec la nuit. Cependant sa prudence lui fit juger qu'ils étaient trop gros, pour n'être pas apperçus, dans les ténèbres mêmes, & qu'à cette vue les habitans alarmés ne manqueraient pas de transporter leurs meilleurs effets dans les terres. Cette expédition, d'ailleurs, ne lui paraissant point assez considérable pour demander toutes ses forces, il prit la résolution de n'y employer que les chaloupes. Brett, son Lieutenant, fut chargé de l'entreprise, avec cinquante-huit hommes choisis; & pour le garantir des embarras qui pouvaient naître de l'obscurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux Pilotes Espagnols reçurent ordre de lui servir de guides. Dans une commission si délicate, on crut devoir s'assurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir servi fidèlement, ils seraient renvoyés sans rançon, eux & tous les autres prisonniers; mais en les assurant aussi, qu'au moindre indice de trahison, ils auraient la tête cassée, & que tous leurs compagnons seraient conduits en Angleterre. L'Auteur observe, comme une circonstance fort singuliere, qu'un de ces deux hommes

avait été pris vingt auparavant par le Capitaine Clipperton, qui l'avait forcé de lui servir de guide, pour surprendre Truxillo, Ville située dans les terres au Sud de Paita. Ainsi, son mauvais sort l'avait destiné à faire réussir, contre sa Nation, les deux seules entreprises qu'on ait tentées à terre, sur cette côte, pendant un si long intervalle.

Anson.

Ce ne fut pas avant dix heures du soir, que Brett arriva dans la Baie avec les chaloupes. Il y entra sans avoir été découvert; mais, lorsqu'il s'approchait du rivage, quelques gens, à bord d'un vaisseau qui était à l'ancre, l'apperçurent & donnerent l'alarme, en criant de toutes leurs forces; *les Anglais, les chiens d'Anglais!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble se répandit dans toute la Ville. Brett vit plusieurs lumieres qui se promenaient rapidement, & d'autres marques d'une extrême agitation. Il exhorta sa troupe à ramer vivement, pour ôter à l'ennemi le temps de se mettre en défense. Cependant, avant qu'ils pussent gagner la terre, les soldats du Fort mirent quelques pièces de canon en état de tirer, & les pointerent si juste vers le lieu du débarquement, qu'un boulet passa au-dessus de la tête des Anglais.

Mais Brett ne leur laissa pas le temps de lui envoyer une seconde volée. Aussi-tôt que ses gens furent à terre, un de leurs guides les conduisit à

Anson.

l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouverent à couvert du feu du Fort ; & s'étant formés, comme l'occasion le permettait, ils marcherent droit à la Place d'armes. C'est un grand espace quarré, où se termine la rue par laquelle ils étaient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place, & la maison du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchassent en assez bon ordre, leurs cris, qui venaient de leur ardeur & de l'espérance du butin, le bruit de leurs armes & le son de leurs tambours, qui se faisaient entendre de toute leur force, persuaderent aux habitans que l'ennemi était en fort grand nombre, & qu'ils n'avaient pas d'autre ressource que la fuite. Les Anglais n'essuyerent qu'une décharge de quelques Marchands, postés dans une galerie qui entourait la maison du Gouverneur. Mais ces timides guerriers, perdant courage au premier feu qu'on fit sur eux, quitterent leur poste, & laisserent la Place à la discrétion des vainqueurs. On n'eut pas moins bon marché de la garnison du Fort, qui escalada ses propres murs pour se sauver dans les bois. Ainsi, dans l'espace d'un quart d'heure, les Anglais se trouverent maîtres de la Ville, sans autre perte que d'un homme tué & deux de blessés.

Brett plaça une garde dans le Fort ; une autre, à la maison du Gouverneur, qui s'était enfui, un

pied chaussé, l'autre nu, abandonnant sa femme qui n'était âgée que de dix-sept ans, & qu'il n'avait épousée que depuis trois jours; il mit gardes, ou du moins des sentinelles, à toutes les avenues de la Ville. Ensuite, son premier soin fut de prendre possession de la douane, où les trésors des Marchands étaient déposés. Il trouva des magasins remplis de marchandises précieuses, qui étaient tout-à-fait inutiles à l'Escadre; mais le jour suivant, lorsque M. Anson se fut approché avec toutes ses forces, & qu'on entra dans un compte plus exact des fruits de la victoire, les chaloupes suffirent à peine pour le transport du butin. On apprit, dans la suite, que les Espagnols avaient fait monter leur perte à un million & demi de piastres; & l'Auteur croit que cette somme n'est pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglais emporterent, la vaisselle & l'argent monnoyé montaient à plus de trente mille livres sterlings. Les joyaux, tels que les bagues, les bracelets, &c. étaient d'une valeur qu'il est difficile de fixer. D'ailleurs le pillage particulier n'est pas compris dans ce compte. L'Auteur, embarrassé à fixer la somme, se réduit à confesser que ce fut le plus grand butin que les Anglais eussent fait sur cette Côte. Anson.

Mais ils ne détruisirent pas moins de richesses, par la résolution qu'ils prirent de brûler la Ville,

Anson.

à l'exception des deux églises qui se trouvaient heureusement séparées des maisons. L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit, en différens jours, plusieurs édifices, de la poix & du goudron dont les magasins étaient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, & l'action en fut si générale & si prompte, que tout l'art des hommes n'aurait pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets, qui furent consumés par les flammes, étaient des draps fins, des soieries, des batistes & d'autres marchandises. On encloua le canon du Fort; & cinq vaisseaux, qui étaient dans le Port, furent coulés à fond, après qu'on eut coupé les mâts. Pendant cette exécution, les habitans rassemblés sur une hauteur, firent plusieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort; mais leur courage se refroidit, jusqu'à n'oser soutenir la vue des Anglais.

Le Chef d'Escadre, satisfait de la fidélité des deux Pilotes Espagnols, ne balança point à leur accorder le prix de leurs services. Il y avait, parmi les prisonniers, plusieurs personnes de considération, entre lesquelles on avait distingué un jeune homme de dix-sept ans, fils du vice-Président du Conseil du Chili. L'impression qu'il avait reçue en naissant, de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibustiers, s'était renouvellée avec tant d'horreur, lorsqu'on l'avait fait passer sur un vaisseau de l'Escadre, qu'il avait paru prêt à s'évanouir

Anson.

d'effroi. Il avait déploré son sort dans les termes les plus touchans, en regrettant son pere, sa mere, ses freres, ses sœurs, sa terre natale, dont il se croyait séparé pour jamais ; & n'envisageant rien de plus favorable qu'un éternel & dur esclavage ; tous les autres Espagnols avaient la même opinion de leur sort. M. Anson n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuse idée. Il fit manger tour-à-tour, à sa table, ceux qui méritaient cette distinction : il ordonna qu'ils fussent tous traités, non seulement avec humanité, mais avec décence. Aussi parurent-ils se rassurer, & la joie succéda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de respect & de tendresse pour son bienfaicteur, & prit tant de goût à la maniere de vivre des Anglais, que lorsqu'on eut relâché à Paita, l'Auteur doute s'il n'aurait pas mieux aimé faire un voyage en Angleterre, que de retourner dans sa famille. Les trois Dames de la Thérèse, pour lesquelles on n'avait cessé d'avoir toutes sortes d'attentions, furent si sensibles à cette politesse, qu'au moment de leur liberté, elles demanderent d'être menées à bord du Centurion, pour témoigner elles-mêmes leur reconnoissance au Chef d'Escadre. Un Jésuite, qui paraissait fort considéré des Espagnols, ne pouvait se lasser de lui exprimer la sienne. Il marqua, sur-tout, une haute admiration pour la conduite qu'on avait tenue à l'égad des Dames.

Anson.

L'Auteur termine ce récit par des refléxions fort sensées. « La maniere, dit-il, dont les Espagnols » peuvent penser de notre Nation, n'est pas une » chose indifférente. Leur estime nous importe » peut-être plus que celle de tout le reste du » monde. Le commerce que nous avons fait avec » eux, & que nous pouvons faire encore, est non- » seulement fort considérable, mais il est d'une » nature toute particuliere, qui exige de part & » d'autre de l'honneur & de la bonne foi. Ainsi, » M. Anson joignait une considération politique à » son propre penchant, qui le portait à ne pas » traiter avec dureté ceux que le sort des armes » livrait entre ses mains. »

Pendant l'expédition de Paita, le Glocester, commandé par Mitchel, avait continué de croiser avec tant de succès, qu'il s'était saisi de deux bâtimens Espagnols, l'un, chargé de vins, d'eau-de-vie, d'olives en jarres, & d'environ sept mille livres sterlings en espèces ; l'autre, n'était qu'une grande barque, dont la charge consistait en coton. L'Escadre, ayant remis en mer le 26, rencontra, dès le jour suivant, Mitchel avec ses deux prises. Les prisonniers de la derniere avaient déclaré d'abord qu'ils étaient très pauvres ; & les Anglais ne leur trouvant en effet que du coton, penchaient d'abord à la crédulité : mais lorsqu'ils eurent transporté la cargaison à bord du Glo-

Anson.

ier, ils furent agréablement surpris de reconnaître que ce coton n'était qu'un faux emballage, qu'il y avait dans chaque jarre un paquet de doubles pistoles & de piastres, dont le total montait à douze mille livres sterlings.

Après avoir rejoint le Glocester, on résolut de tourner vers le Nord, & de gagner, aussi-tôt qu'il serait possible, le Cap de Saint-Lucar en Californie, ou le Cap de Corientes sur la côte du Mexique. En partant de Juan Fernandez, M. Anson s'était proposé de toucher aux environs de Panama, & d'y chercher les moyens de lier quelque correspondance avec la flotte de l'Amiral Vernon, qu'il supposait aux Indes Orientales, où il savait qu'elle devait employer ses forces contre quelqu'un des Etablissemens Espagnols. Comme il lui paraissait possible que Porto-Bello fût déjà occupé par une garnison Anglaise, il ne doutait point qu'en arrivant à l'Isthme, il ne pût se procurer l'occasion de donner de ses nouvelles aux Anglais, qu'il supposait sur la Côte de l'autre mer, soit par les habitans du pays, qui sont assez bien disposés pour l'Angleterre, soit par le ministere même de quelque Espagnol, que l'espoir d'une grande récompense aurait pu gagner; & cette intelligence une fois établie, il devenait fort aisé de la continuer. Par une voie si courte, M. Anson se flattait de recevoir du renfort. Il n'espérait pas

Anſon.

moins, qu'en concertant ſes opérations avec c qui commandaient les forces Anglaiſes dans la r du Nord, il ne pût ſe rendre maître de Pana même. Cette conquête, ajoute l'Auteur, aurait proprement les Anglais en poſſeſſion des riche du Pérou, ou, tout au moins, d'un équivalent p ce que l'Angleterre aurait exigé de l'une ou l'au branche de la Maiſon de Bourbon.

Telles étaient encore les grandes vues M. Anſon, malgré la faibleſſe de ſon Eſca Mais, en examinant les papiers qui s'étai trouvés à bord du Carmel, il y apprit l'attaque de Carthagène avait manqué. C diſgrace le fit renoncer à ſes eſpérances. Il ne reſtait que celle de voir arriver à la pointe m ridionale de la Californie, ou ſur la côte du M xique, le Galion de Manille, qui devait être route pour Acapulco; & cette traverſe ne dem dant pas plus d'un mois ou cinq ſemaines, il voyait le double du temps dont il avait beſo parce que ce vaiſſeau n'arrive point à Acapu avant le milieu de Janvier. Cependant, com l'eau commençait à manquer ſur tous les bâtim de l'Eſcadre, il ne fallait pas penſer à partir po la Californie, ſans y avoir pourvu à des néceſſi qui pouvaient devenir plus preſſantes. Paita avait à peine fourni de l'eau pour les beſoins jo naliers. Après avoir conſulté les Journaux d

Anson.

yageurs, il choisit pour Aiguade l'Isle de ibo, située vers l'entrée de la Baie de Panama. lle des Cocos était plus sur sa route; mais, quoi-'elle soit vantée par les Relations de quelques bustiers, l'expérience lui avait appris à se défier n témoignage si suspect. D'ailleurs, en allant Quibo, il n'était pas sans espérance de voir nber entre ses mains quelque vaisseau de Pa-ma.

Il porta donc vers Quibo, avec huit bâtimens, i donnaient à son escadre l'apparence d'une tte considérable; & le 19, à sept milles de stance, il découvrit le Cap Blanc, qui lui restait Sud-Sud-Est-[illegible] quart à l'Est. Ce Cap est à atre degrés quinze minutes de latitude Méri-onale; & tous les vaisseaux, qui remontent ou i descendent le long de cette Côte, ne man-ant point de venir le reconnaître, il peut passer ur une excellente croisiere. Le 22 au matin, on l'Isle de Plata, à quatre lieues à l'Est; & vers ois heures après midi, on eut la pointe de Manta, Sud-Est vers l'Est, à sept mille de distance. omme la ville du même nom n'en est pas éloi-ée, le Glocester prit cette occasion pour se dé-rer de ses prisonniers. Le 25, on eut la vue de lle de Gallo, à l'Est-Sud-Est demi-quart à l'Est, à uatre lieues de distance. Ensuite on traversa la aie de Panama, en gouvernant au Nord-Ouest,

Anson.

dans l'efpérance d'aller directement rencon l'Ifle de Quibo : mais on jugea bientôt qu'on rait du porter plus à l'Oueft. Les vents, qui t nerent vers ce quartier, rendirent l'approch cette Ifle fort difficile à l'Efcadre. Elle paff Ligne le 22. Comme on quitte alors le voifin des grandes montagnes, que les Efpagnols nommées *Cordelieras*, & qu'on approche l'Ifthme, où la communication libre de l'athm phere, de l'Eft à l'Oueft, n'eft plus interrom par cette prodigieufe chaîne, on s'apperçut peu de jours, qu'on avait tout-à-fait chang climat. La chaleur devint auffi étouffante que les côtes du Bréfil. On eut jufqu'au fepti degré de latitude Septentrionale, des calmes quens & des pluies abondantes, qu'on attri moins au voifinage de la Ligne, qu'à la co nuation des *vandevols*, quoique, fuivant l' nion commune, cette faifon, qui commence Juin, finiffe en Novembre.

Les Anglais prirent ces intervalles de cal pour brûler quelques-uns de leurs bâtimens n'étaient pas bons voiliers ; & l'Efcadre dem compofée de cinq vaiffeaux. Enfin, le 3 de cembre, on découvrit la pointe Orientale de l' de Quibo, au Nord-Nord-Eft, à quatre lieues diftance, & l'Ifle de Quicara à l'Oueft-Nord-Ou dans le même éloignement. Le fond, fur foixa

Anson.

inq brasses d'eau, se trouva de sable gris, marqueté de noir. Comme on rencontre quelques as-fonds à l'entrée du canal, on prit le parti de enir le large jusqu'au lendemain. A six heures u matin, on avait le Cap Masiaro, au Nord-Est demi-quart au Nord, à trois ou quatre lieues de istance. Après l'avoir doublé, on eut, à neuf heures, l'Isle de Sebaco, au Nord-Ouest vers le Nord, à la distance de quatre lieues. Un vent contraire repoussa souvent les vaisseaux en arriere; cependant, le lendemain, on porta heureusement sur la pointe Sud-Sud-Est de l'Isle; &, vers trois heures après midi, on entra dans le canal Bueno, en faisant le tour d'un bas-fond qui s'avance en mer de la pointe Méridionale de l'Isle. Ce canal n'a pas moins de six milles de largeur, & l'on y peut passer à un mille & demi des brisans. Les Anglais trouverent un fort bon mouillage à trente-trois brasses d'eau, fond vasart. Ils y avaient la pointe Méridionale de l'Isle, au Sud-Est vers le Sud, une hauteur assez remarquable dans l'Isle, à l'Ouest vers le Nord, & l'Isle de Sébaco, à l'Est vers le Nord.

Ils n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade, qui n'était éloignée d'eux que de trois quarts de mille, au Nord-Ouest-demi-quart au Nord. L'Isle de Quibo est d'une égale commodité pour faire de l'eau & du bois. Les arbres couvrent tout le ter-

Anson.

rain par où la mer monte, & l'eau douce cou[l]
dans un gros ruiſſeau ſur un rivage ſablonneu[x]
Toute l'Iſle eſt d'une hauteur médiocre, à l'ex
ception d'un ſeul endroit, & n'eſt propreme[nt]
qu'une forêt d'arbres toujours verds. On y trou[v]
particulierement quantité de Canificiers, ou d'a[r]
bres qui portent la caſſe, & quelques limonier[s]
Mais les Anglais furent ſurpris de ne pas appe[r]
cevoir, dans un lieu ſi tranquille, d'autres oiſeau[x]
que des perroquets, des perriques & des aras. Le[s]
autres animaux qu'ils y virent en plus grand nom
bre, étaient des ſinges & des lézards, qu'ils tuaien[t]
pour les manger. L'épaiſſeur des bois ne leur per
mit pas de tirer des bêtes fauves. Ils ne décou
vrirent que la trace d'un ſeul tigre, quoique leur[s]
priſonniers les euſſent aſſurés qu'ils y en trouve
raient beaucoup. Mais ils les jugerent moins re
doutables qu'une eſpèce de ſerpens, que l'Auteu[r]
nomme *ſerpent volant*, parce qu'il s'élance du hau[t]
des branches ſur toutes ſortes d'animaux. La me[r]
y eſt auſſi fort dangereuſe autour de l'Iſle, par l[a]
quantité de monſtrueux alligators dont elle e[ſt]
remplie, & par une ſorte de grands poiſſons plat[s]
qui s'élancent hors des flots. L'Auteur les pri[t]
pour ceux qui embraſſent ſouvent les pêcheurs d[e]
perles dans leurs nageoires, & qui les tuent. O[n]
l'aſſura, que pour s'en garantir, les plongeur[s]
s'arment d'un couteau pointu qu'ils enfoncen[t]

dan[s]

ans le ventre de cet animal, lorsqu'ils se trouvent saisis. Anson.

Le Chef d'Escadre se chargea lui-même de isiter une Baie qui se présentait au Nord, & de anger ensuite toute la Côte orientale de l'Isle. l ne toucha nulle part, où le terrain ne lui parût ort gras, & l'eau d'une bonté égale à son abonance. La pointe du Nord-Est offre une cascade ui cause de l'admiration. Une riviere de l'eau la lus pure, & large de vingt toises, coule par une ente assez rapide d'environ quatre-vingt toises le longueur, dans un canal fort irrégulier, dont fond & les bords ne sont formés que de gros uartiers de roc. Dans quelques endroits, l'eau, se épandant sur un talus égal, forme des nappes charantes; &, dans d'autres lieux, elle tombe en elles cascades. Les environs sont couverts d'une elle forêt; & les roches mêmes qui forment les ords du canal, ou qui s'avancent quelquefois auessus, sont couronnées de fort grands arbres. endant que M. Anson & ses Officiers contemplaient les beautés naturelles de cette solitude, ne volée d'aras passa au-dessus d'eux; « & comme si ces oiseaux avaient eu dessein d'animer la fête & de relever la magnificence du spectacle, ils s'arrêterent à faire mille tours en l'air, qui donnerent tout le temps de remarquer l'éclat & la variété de leur plumage. Ceux qui furent

Anſon.

» témoins de cette ſcène, ne peuvent encore l
» décrire de ſang froid. »

Ils ne virent aucun habitant; mais ils trouveren quelques huttes ſur le rivage, & de grands mon ceaux de coquilles & de belle nacre de perles que les pêcheurs de Panama y laiſſent pendan l'été. Quoique les huîtres perlieres ſoient com munes dans toute la Baie de Panama, elles ne ſon nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo Il ne faut que ſe baiſſer dans la mer, & les déta cher du fond. La plupart ſont fort grandes, mai coriaces & de mauvais goût. Celles qui donnen le plus de perles, ſont à plus de profondeur. O aſſure que la beauté de la perle dépend de la qua lité du fond où l'huître s'eſt nourrie; ſi le fond e vaſart, la perle eſt d'une couleur obſcure & d mauvaiſe eau. Les plongeurs qu'on emploie pou cette pêche ſont des eſclaves Nègres, dont les ha bitans de Panama & de la Côte voiſine entretien nent un grand nombre, & qui doivent être dre ſés avec un ſoin extrême à cet exercice. Ils n paſſent pour des plongeurs parfaits, que lorſqu'i ſont parvenus à pouvoir demeurer ſous l'eau, ju qu'à ce que le ſang leur ſorte du nez, de la bouch & des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beau coup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'a rête d'elle-même, & jamais elle ne les reprend.

Les excellentes tortues de la mer de Quibo d

Anson.

dommagerent les Anglais de ses mauvaises huîtres. Celles qu'on nomme tortues franches, sont un aliment fort sain & d'un excellent goût. Elles pesent ordinairement deux cens livres; & tous les équipages de l'Escadre, après s'en être nourris pendant leur séjour dans l'Isle, en firent, à bord, des provisions qui leur durerent plus d'un mois. On les voyait souvent flotter en grand nombre sur la surface de la mer, où elles étaient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon plongeur se plaçait sur l'avant d'une chaloupe; & lorsqu'il ne se trouvait plus qu'à quelques toises de la tortue qu'il voulait prendre, il plongeait, avec l'attention de remonter vers la surface de l'eau fort près d'elle. Alors, saisissant l'écaille vers la queue, il s'appuyait sur le derriere de l'animal qu'il faisait enfoncer dans l'eau, & qui se réveillant, commençait à se débattre des pattes de derriere. Ce mouvement suffisait pour soutenir sur l'eau l'homme & la tortue, jusqu'à ce que la chaloupe vînt les pêcher tous deux.

L'Auteur admire que sur ces côtes, où les vivres ne sont pas toujours dans la même abondance, les Espagnols qui les habitent aient pu se persuader que la chair de tortue soit mal-saine, & qu'ils la regardent comme une espèce de poison. Il juge que c'est à la figure singuliere de l'animal qu'il faut attribuer ce préjugé. Les esclaves Indiens &

Anson.

Nègres, qui étaient à bord de l'Escadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent surpris de la hardiesse des Anglais qu'ils voyaient manger librement de cette chair, & s'attendaient à leur en voir bientôt ressentir les mauvais effets. Mais reconnoissant enfin qu'ils s'en portaient mieux, ils suivirent leur exemple, & se féliciterent d'une expérience qui les assurait à l'avenir de pouvoir faire, avec aussi peu de frais que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

L'Escadre remit en mer le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une barque de Panama, destinée pour Cheripe, petit village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du sel de roche, & trente ou quarante livres sterlings d'argent : mais on apprit d'elle que Cheripe est toujours rempli de vivres, pour en fournir aux bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent presque toutes les provisions nécessaires à cette ville. Les Anglais auraient pu se saisir, sans danger, d'un misérable village qui n'est pas capable de défense. Leur provision de tortues répondant à tous leurs desseins, ils se contenterent de couler la barque à fond, pour gagner leur croisiere sans obstacle.

En partant de Quibo, le Chef d'Escadre avait donné de nouveaux ordres aux Capitaines. Ils

Anſon.

devaient ſe rendre d'abord au Nord d'Acapulco, & reconnaitre la terre entre les latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés ; ranger enſuite la côte à huit ou dix lieues de diſtance, juſqu'à la hauteur du Cap de Corientes, où l'on devait continuer de croiſer juſqu'au 14 de Février ; de-là il fallait gagner l'Iſle du milieu des Trois-Maries, à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres vaiſſeaux ne trouvaient pas le Chef d'Eſcadre à cette Iſle, ils devaient ſe rendre à l'Iſle de Macao, ſur la côte de la Chine.

L'eſpérance commune était qu'en arrivant en haute mer, on trouverait bientôt les vents aliſés. Cependant on fut contrarié l'eſpace de près d'un mois, par des vents d'Oueſt, par des calmes & par des pluies exceſſives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vue de l'Iſle des Cocos, qui n'eſt, ſuivant l'eſtime des Pilotes Anglais, qu'à cent lieues du Continent. Elle a, dans ſa partie Occidentale, un mondrain élevé qui s'abaiſſe, & va ſe terminer à une pointe baſſe vers l'Eſt. De cette Iſle, on voit le Cap à l'Oueſt vers le Nord ; & juſqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent aliſé, dont le ſouffle ſe fit alors ſentir, ne quitta plus l'Eſcadre juſqu'au 17 de Janvier. On ſe trouvait à douze degrés cinquante minutes du Nord ; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Oueſt ;

Anson.

changement qui venait sans doute de ce qu'on s'était trop rapproché de terre, quoiqu'on en fût encore à plus de soixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents alisés ne soufflent qu'à une grande distance du Continent. Le 26 de Janvier, on était au Nord d'Acapulco, & l'on changea de cours pour porter à l'Est vers la terre. Pendant les quinze derniers jours, on avait pris quelques tortues qui flottaient sur la surface de l'eau, plusieurs dauphins, & quantité de bonites & d'albicores.

Le 26, à dix heures du soir, on découvrit une lumiere au Nord-Est. Tout le monde se figura que c'était le Galion, objet de tous les vœux de l'Escadre; & chaque vaisseau passa la nuit à faire ses préparatifs pour l'attaque. Mais le lever du soleil fit appercevoir clairement que ce feu était allumé sur la côte. Une si cruelle erreur causa des regrets fort amers. On était sur la route du Galion de Manille; mais la fin de Janvier était si proche, qu'on commençait à douter s'il n'était pas arrivé. Les prisonniers assuraient qu'il n'arrivait quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluaient même du feu qu'on avait vu sur la côte, qu'il était encore en mer, parce que c'était l'usage d'en allumer plusieurs, pour lui servir de fanaux, lorsqu'il tardait trop à paraitre. On n'avait que trop de penchant à les croire; &, pendant

quelques jours, l'Efcadre s'étendit à douze lieues de la côte, dans un ordre qui ne lui aurait pas permis de paſſer ſans être apperçue. Mais les doutes recommencerent. D'ailleurs tous les équipages avaient beſoin d'un Port pour s'y rafraîchir. M. Anſon prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une chaloupe dans le Port d'Acapulco, ſur la foi de quelques Américains qui aſſurerent qu'elle pouvait ſe procurer des éclairciſſemens ſans être découverte. L'Officier, qui la commandait, revint cinq jours après. Il n'avait rien trouvé qui reſſemblât à un Port, dans l'endroit où les priſonniers Eſpagnols plaçaient Acapulco. Il avait tiré à l'Eſt, pour découvrir ce Port : il avait rangé la côte pendant trente-deux lieues, &, dans toute cette étendue, il n'avait vu que de grandes plages ſablonneuſes où la mer ſe briſait avec tant de violence, qu'une chaloupe n'y pouvait aborder. Enfin il avait apperçu de loin, à l'Eſt, deux mammelles qui, par leur figure & leur latitude, devaient être celles d'Acapulco; mais ſe trouvant à la fin de ſes proviſions, il avait été forcé de retourner vers l'Eſcadre.

Anſon.

Sur la derniere partie de ſes obſervations, on fit voile vers l'Eſt, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vue d'un pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchait, mais qu'on reconnut enſuite pour le haut pays

Anson.

de Seguaténeio. Une seconde chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avait reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'était pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Est-Sud-Est. Elle s'était avancée jusqu'au-dedans de l'Isle, qui est à l'embouchure de ce Port, sans qu'un Pilote Espagnol & un Américain, qu'elle avait pour guides, s'y fussent reconnus. Mais elle avait enlevé trois pêcheurs Nègres, avec la précaution d'efflotter leur canot vis-à-vis d'un rocher, où il ne pouvait manquer d'être mis en pièces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveraient les débris, que les trois Nègres avaient été submergés.

Ces prisonniers assurerent qu'il avait manqué l'occasion de surprendre le Galion de Manille, & qu'il était arrivé au Port d'Acapulco dès le 9 de Janvier ; mais ils consolerent toute l'Escadre, en ajoutant que ce vaisseau était déchargé, & qu'après s'être pourvu d'eau & de provisions, il devait remettre à la voile pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglais, que la prise du Galion devait leur être beaucoup plus avantageuse à son retour qu'avant son arrivée. Sa cargaison ne leur aurait pas apporté autant de profit que l'argent de sa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs espérances. L'Auteur, pour les justifier, entreprend ici de

Anſon.

donner une juſte idée du commerce établi entre Manille & le Mexique. Perſonne, dit-il, n'a eu les mêmes occaſions de s'inſtruire. Il fait remonter ſes recherches juſqu'au voyage de Magellan ; mais comme on a pris ſoin, dans l'article des Philippines, de recueillir tout ce qui regarde la découverte, la conquête & le Gouvernement de ces Iſles, il ſuffira d'adopter ici ce qui peut ſervir de ſupplément à cet article.

Le commerce Eſpagnol des Philippines ſe faiſait autrefois entre Callao & Manille. Les vents aliſés étaient toujours favorables pour ce voyage, & trois ou quatre mille lieues de diſtance ſe faiſaient ſouvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao était très-pénible & très-ennuyeux. On y employait quelquefois plus d'une année, parce que les premiers Navigateurs étaient aſſez ignorans pour ſe tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents aliſés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure méthode à un Jéſuite, qui leur perſuada de gouverner au Nord, juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſortis des vents aliſés, & de porter vers les côtes de Californie à la faveur des vents d'Oueſt, qui régnent ordinairement ſous des latitudes plus avancées. Enſuite, dans la vue d'abréger le voyage & le retour, on changea le lieu de l'étape du commerce ; & de Callao au

Anſon. Pérou, il fut tranſporté à Acapulco, qui eſt un Port du Mexique.

Manille tire principalement de la Chine, & autres pays des Indes, les marchandiſes qui conviennent au Mexique & au Pérou. Telles ſont les épiceries, les ſoieries de la Chine, & ſur-tout des bas de ſoie, dont il ne ſe tranſporte pas moins de cinquante mille paires par an ; quantité d'étoffes des Indes, de mouſſelines, de toiles peintes & d'autres eſpèces, ſans parler des ouvrages d'orfévrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille domeſtiques & ouvriers. Toutes ces marchandiſes ſont tranſportées par un grand vaiſſeau qui ſe nomme *le Galion*, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Ce commerce n'eſt pas libre pour tous les Eſpagnols des Philippines. Il eſt reſtreint à certaines perſonnes, par diverſes ordonnances, rédigées dans le même eſprit que celles qui regardent les vaiſſeaux de regiſtre, qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'eſt le Roi d'Eſpagne qui entretient les Galions de Manille, & qui en paie les Officiers & l'équipage. La charge eſt diviſée en un certain nombre de balles, d'égale grandeur, qui eſt diſtribué entre les maiſons religieuſes de

lanille, à titre de gratification, pour le ſoutien
s Miſſions Evangéliques. Chaque Couvent a Anſon.
oit de charger ſur le Galion une quantité de
archandiſes, proportionnée au nombre de balles
ui lui eſt aſſigné; ou, s'il y croit trouver plus
'avantage, il a la liberté de vendre & de tranſ-
orter ce droit. Comme les Marchands qui l'a-
hetent ne ſont pas toujours aſſez bien fournis
our le faire valoir de leur propre fond, le Cou-
ent s'accommode avec eux, & leur fait des
vances conſidérables à la groſſe aventure. Les
rdonnances du Roi ont limité ce commerce à
ne certaine valeur de marchandiſes qu'il n'eſt
as permis d'excéder. L'Auteur ſe croyait bien
nformé que cette valeur eſt fixée à ſix cens mille
iaſtres. Mais cette loi eſt ſi mal obſervée, qu'il
'y a pas d'année où la cargaiſon ne monte beau-
oup plus haut; & les retours montent rarement
moins de trois millions de piaſtres.

On ſe perſuadera facilement que la plus grande
artie de ces retours ne s'enſevelit pas dans Ma-
ille, & qu'elle ſe diſtribue dans toutes les Indes
Orientales. C'eſt une maxime de politique admiſe
ar toutes les nations Européennes, qu'on doit
enir les Colonies de l'Amérique dans une dépen-
lance abſolue de leur Métropole, & qu'on ne
oit leur permettre aucun commerce lucratif avec
l'autres nations commerçantes. Auſſi n'a-t-on pas

Anson.

manqué de faire souvent des représentations conseil d'Espagne, sur le commerce qui subsi entre le Mexique, le Pérou & les Indes Orie tales. On lui a fait sentir que les soieries de Chine, transportées directement à Acapulco, donnaient à beaucoup meilleur marché que cell qui se fabriquent à Valence & dans d'autres vill d'Espagne; & que l'usage des toiles de coto de la côte de Coromandel, réduisait presqu'à ri le débit des toiles de l'Europe, transportées Amérique par la voie de Cadix. En effet, il clair que ce commerce de Manille rend le Mex que & le Pérou moins dépendans de la Couronn d'Espagne, & qu'il détourne de très grosses so mes qui passeraient en Espagne, au profit des Ma chands & des Commissionnaires: au-lieu qu'à pr sent ces trésors ne servent qu'à grossir la fortu de quelques particuliers, à l'extrémité du mond Don Joseph Patinho, premier Ministre d'Espagn trouva ces raisons si fortes, que vers l'année 172 il prit la résolution d'abolir ce commerce, & de n permettre le transport d'aucune marchandise de Indes Orientales en Amérique, que par la voie de vaisseaux de Registre. Mais le crédit de ceux aux quels on y attribue le principal intérêt, fit avorte ce dessein.

On fait donc partir, tous les ans, de Manille u vaisseau, ou deux au plus, pour Acapulco. L

Anson.

mps du départ eſt le mois de Juillet. On arrive Port d'Acapulco dans le cours du mois de Dé- mbre, ou de Janvier, ou de Février. Après oir diſpoſé des marchandiſes, on remet ordinai- ment à la voile pour Manille au mois de Mars, l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainſi, le yage eſt à-peu-près d'un an. Quoique le plus uvent on n'y emploie qu'un ſeul vaiſſeau, il y a toujours un autre qu'on tient prêt à partir au tour du premier, & deux ou trois en réſerve, pour y ſuppléer dans les cas d'accident, qui pour- ient interrompre le commerce. Les principaux lions ſont égaux en grandeur, aux vaiſſeaux de erre du premier rang, & peuvent avoir à bord ſqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique t inférieurs, ſont des vaiſſeaux conſidérables environ douze cens tonneaux, montés ordinai- ment de trois cens cinquante à ſix cens hom- s, & de cinquante pièces de canon. Le Com- ndant prend le titre de Général, & porte l'E- ndard royal d'Eſpagne au haut du grand mât.

Cette navigation a des régles, ou des uſages, i s'obſervent fidèlement. Le Galion, quittant le rt de Cavite vers le milieu de Juillet, s'avance ns la mer Orientale à la faveur de la mouſſon Oueſt, qui commence au même temps. Si l'on te les yeux ſur la carte des Philippines, on gera que la route par l'Embocadero, juſqu'à la

Anson.

pleine mer, doit être fort incommode. La d'Août arrive quelquefois, avant que le Gali soit dégagé des terres. Alors il porte à l'Est v le Nord, pour tomber à la hauteur de trois d grés de latitude & plus, où il trouve les v d'Oueft, qui le menent droit à la côte de C fornie. Les découvertes des Espagnols, dans ce vaste étendue de mer, se réduisent à quelqu petites Isles. On peut ajouter, sur le témoign de tous leurs Navigateurs, que depuis les Phili pines jusqu'à la côte de Californie, il ne se trou pas un Port, ni même une rade commode. Da tout cet espace, on ne laisse pas tomber une f l'ancre, depuis qu'on a perdu la terre de vue. voyage ne prenant gueres moins de six mois, le Galion se trouvant chargé de marchandises de monde, on est nécessairement exposé à ma quer d'eau douce; mais l'industrie des Espagn y supplée. On sait que leur usage, dans la m du Sud, n'est pas de garder, dans des futaille l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des vaisseau de terre, assez semblables aux grandes jarr dans lesquelles on met souvent l'huile en Europ Le Galion de Manille part chargé d'une provisio d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pou rait loger entre les ponts; & les jarres qui la co tiennent, sont suspendues de tous côtés aux hau bans & aux étais. Cette méthode fait gagner beau

Anſon.

up de place. Les jarres, d'ailleurs, ſont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins ſujettes couler que les futailles. Mais les plus abondantes proviſions durant à peine trois mois, on 'a pas d'autre reſſource que la pluie, qu'on trouve aſſez régulierement entre les trente & quarante degrés de latitude Septentriouale. Pour recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais le long des ibords, auſſi-tôt qu'il commence à pleuvoir. es nattes s'étendent d'un bout du vaiſſeau à autre. Le côté le plus bas eſt appuyé ſur un large ambou fendu, qui ſert de rigole pour conduire 'eau dans les jarres. Ce ſecours, quoique dépenant du haſard, n'a jamais manqué aux Eſpagnols; ſouvent ils rempliſſent pluſieurs fois leurs jarres, dans le cours d'un voyage.

Le ſcorbut leur cauſe plus d'embarras par ſes erribles ravages, & par la difficulté d'y remédier. L'Auteur eſt perſuadé que l'extrême longueur de cette navigation, qui eſt la premiere cauſe les maladies, vient de la pareſſe & de l'ignorance les marins Eſpagnols. On dit, par exemple, qu'ils e tendent jamais leur grande voile pendant la uit, & qu'ils amenent ſouvent toutes leurs voiles ſans néceſſité. Ils craignent plus un vent trop ort, quoique favorable, que les inconvéniens d'une longue navigation. On ordonne expreſſé-

Anson.

ment aux Capitaines de faire la traverſée ſous la latitude de trente degrés, s'il eſt poſſible, & d'éviter ſoigneuſement d'avancer vers le Nord, plus qu'il n'eſt néceſſaire pour trouver le vent d'Oueſt; c'eſt une reſtriction qui ne s'accorde pas avec les principes des Anglais, parce qu'on ne peut guere douter qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Oueſt plus conſtans & plus forts qu'à trente degrés de latitude. Tout leur plan de navigation ne paraît pas moins défectueux à l'Auteur. Si le Galion, dit-il, au lieu de porter d'abord à l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'à la latitude de trois degrés & un peu plus, faiſait route au Nord-Eſt, ou même plus au Nord, juſqu'à quarante ou quarante-cinq degrés, il ſerait aidé, dans une partie de ſon cours par les vents aliſés, & le voyage en deviendrait plus prompt de la moitié. Il ſerait bientôt porté ſur les côtes de Californie par les vents d'Oueſt; & tous les inconvéniens ſe réduiraient à ceux qui ſont cauſés par une mer plus rude & par un vent plus fort. En 1721, un vaiſſeau Français ſuivant la route que l'Auteur propoſe, fit la traverſée des côtes de la Chine à la vallée de Vanderas, dans le Mexique, en moins de cinquante jours.

Lorſque le Galion eſt aſſez avancé vers le Nord pour trouver les vents d'Oueſt, il garde la même latitude, & dirige ſon cours vers les côtes de Californie

fornie. Après avoir couru quatre-vingt-seize degrés de longitude, à compter du Cap Spiritu Sancto, trouve ordinairement la mer couverte d'une herbe flottante, que les Espagnols nomment Porra. Cette vue est pour eux un signe certain qu'ils sont assez près de la Californie. Aussi-tôt entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étaient à la fin du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne cherchant la vue de la Côte qu'après être parvenus à une latitude beaucoup moins avancée, ils en donnent pour raison, qu'en cet endroit la mer voisine de la Californie est embarrassée d'Isles & de bas-fonds, entre lesquels ils ne veulent pas s'engager. Ce n'est qu'en approchant de l'extrémité méridionale de cette presqu'Isle, qu'ils osent chercher la terre, autant pour prendre langue & savoir des habitans s'il n'y a pas d'ennemis qui croisent dans ces mers, que pour vérifier leur estime à la vue du Cap Saint-Lucar. Ils y tirent les rafraîchissemens d'une Colonie Américaine, formée dans l'intérieur de ce Cap par les Missionnaires, qui allume certains feux pour leur servir de signaux. L'Auteur regarde ce lieu comme la meilleure croisiere qu'on puisse choisir pour les surprendre. De-là, ils doivent porter sur le Cap de Corientes, pour ranger ensuite la côte jusqu'au Port d'Acapulco.

Anson.

En arrivant au terme, le Galion est amarré à

Anſon.

deux arbres, ſur le rivage Occidental ; & la Vill
qui n'eſt qu'un déſert dans d'autres temps, ſe rem
plit de marchands de toutes les provinces du M
xique. Auſſi-tôt que la cargaiſon eſt déchargée
vendue, on ſe hâte de charger l'argent, avec l
marchandiſes deſtinées pour Manille, & les pro
viſions néceſſaires. On perd d'autant moins
temps, que, par des ordres exprès, le Galion do
être ſorti du Port avant le premier d'Avril.
partie la plus conſidérable, pour le retour, con
ſiſte en argent. Le reſte eſt compoſé de coch
nille, de confitures de l'Amérique Eſpagnole,
merceries & de bijoux de l'Europe pour les fem
mes de Manille, de vins d'Eſpagne, de Tinto,
de ſeul vin d'Andalouſie, pour la célébration
la Meſſe. Cette cargaiſon prenant peu de plac
on monte la batterie d'en-bas, qui demeure
fond de calle en venant de Manille. L'équipa
eſt augmenté d'un bon nombre de Matelots,
d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, deſ
nées à recruter les garniſons des Philippines.
s'y joint toujours pluſieurs paſſagers ; de ſor
qu'au retour, le Galion ſe trouve ordinaireme
monté de ſix cens hommes.

On s'efforce de gagner d'abord la latitude
treize ou quatorze degrés, d'où l'on continue
faire voile, dans ce parallele, juſqu'à la vue
l'Iſle de Guam, une des Marianes. Les inſtructio

Anſon.

vertiſſent ſoigneuſement de prendre garde aux bas-fonds de Saint-Barthélemi & de l'Iſle de Gaſparico. Un autre avis qu'on donne au Galion, pour empêcher qu'il ne dépaſſe dans l'obſcurité les Iſles Marianes, c'eſt que, pendant tout le mois de Juin, il eſt ordonné aux Eſpagnols de Guam & de Rota, d'entretenir pendant toutes les nuits un feu allumé ſur quelque hauteur.

L'Iſle de Guam eſt gardée par une garniſon Eſpagnole, dans la vue d'aſſurer un lieu de relâche au Galion. Cependant la rade y eſt ſi mauvaiſe, qu'il ne s'y arrête pas plus de deux jours. Après y avoir pris de l'eau & des rafraîchiſſemens, il en part pour gouverner directement vers le Cap Spiritu Sancto, dans l'Iſle de Samal. Il doit obſerver les ſignaux de ce Cap, comme ceux de Catanduanas, de Batuſan, de Birriborongo, & de l'Iſle de Batan. Tous ces lieux ont des ſentinelles, avec ordre d'allumer un feu lorſqu'ils l'apperçoivent. Si le Général, après avoir vu manquer le premier feu, en voit allumer quatre autres, ou plus de quatre, il peut conclure qu'il y a des Ennemis dans ces parages ; & ſon devoir l'oblige de faire mettre à terre, pour s'informer de la force de l'ennemi, & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit ſe régler ſur les avis qu'il reçoit, & relâcher dans quelque Port ſûr. S'il eſt découvert dans l'aſyle qu'il choiſit, & s'il craint d'y être attaqué, il doit

Anſon.

envoyer le tréſor à terre, y débarquer l'artilleri pour ſa défenſe, & donner avis de ſa ſituation a Gouverneur de Manille. Mais ſi, depuis le pre mier feu, il remarque que les ſentinelles n'e allument que deux, il peut s'aſſurer qu'il ne lu reſte rien à craindre, & continuer ſa route juſ qu'à Cavite, qui eſt le Port de Manille.

Les eſpérances de l'Eſcadre n'avaient fait qu changer d'objet; mais elles ſemblaient demande d'autres meſures, depuis qu'on avait appris, pa le récit des priſonniers, qu'on était informé dan Acapulco de la ruine de Paita, & que cette nou velle avait fait augmenter les fortifications de l Place, & mettre une Garde dans l'Iſle qui eſt l'embouchure du Port. Cependant on apprit auſſ que cette Garde avait été retirée deux jours ava l'arrivée de la chaloupe; d'où l'on conclut, non ſeulement que l'Eſcadre n'avait pas encore été dé couverte, mais que l'ennemi ne la croyait plu dans ces mers, & que depuis la priſe de Paita il ſe flattait qu'elle avait pris une autre route On tira tant d'encouragement de ces dernière idées, que s'étant approché juſqu'à la vue de montagnes qui ſe nomment *les Mammelles*, au deſſus d'Acapulco, on s'y mit dans une poſitio qui ne laiſſait point à craindre que le Galion pû échapper. On y demeura juſqu'au 15 de Mar Une ſi longue attente n'aurait pas rebuté les An

lais, s'ils n'étaient retombés dans le besoin d'eau. Anson.
I. Anson, désespéré de ce contre-temps, déli-
béra s'il n'entreprendrait pas de surprendre Aca-
pulco : mais, lorsqu'il examina sérieusement ce
dessein, il y trouva un obstacle insurmontable.
Les prisonniers, qu'il interrogea sur les vents qui
régnent près de la côte, l'assurerent, qu'à une
médiocre distance du rivage, on avait un calme
tout plat pendant la plus grande partie de la
nuit, & que vers le matin il s'élevait toujours
un vent de terre. Ainsi, le projet de mettre le
soir à la voile, pour arriver dans le cours de la
nuit devant la place, devenait une entreprise
impossible.

Les Anglais se seraient épargné de mortelles
impatiences & d'inutiles raisonnemens, s'ils avaient
pu savoir, comme ils le surent dans la suite,
que l'ennemi avait reconnu qu'ils étaient sur la
Côte, & qu'il avait mis un embargo sur le galion,
jusqu'à l'année suivante. Mais, demeurant tou-
jours persuadés qu'ils n'étaient pas découverts,
ce ne fut que la nécessité de leur situation, qui
leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils
résolurent de se rendre au port de Seguatanéio,
parce qu'il était le moins éloigné. Les chaloupes,
qu'ils avaient envoyées pour reconnaître l'Aiguade,
revinrent le 5 d'Avril, après avoir découvert de
l'eau excellente, environ sept milles à l'Ouest de

Anson.

rochers de Seguatanéio. On jugea, par les des-criptions, que ce devait être le Port que Dampie nomme *Chequetan*. M. Anson renvoya les cha-loupes pour le sonder, & s'y rendit à leur retour après avoir appris que c'était une rade, où l'Es-cadre pouvait être sans danger.

L'Auteur croit en devoir une description exact Le Port ou la rade de Chequetan, est à dix-sept degrés trente-six minutes de latitude Septen-trionale, & à trente lieues d'Acapulco, du cô de l'Ouest. Dans l'étendue de dix-huit lieues, compter d'Acapulco, on trouve un rivage sablon-neux, sur lequel les vagues se brisent avec tan de violence, qu'il est impossible d'y aborde Cependant le fond de la mer y est si net, que dans la belle saison, les vaisseaux peuvent mouille sûrement à un mille ou deux du rivage. Le pay est assez bon. Il paraît bien planté, rempli d villages; &, sur quelques éminences, on voit d tours, qui servent apparemment d'échauguette Cette perspective n'a rien que d'agréable. Elle e bornée, à quelques lieues du rivage, par un chaîne de montagnes, qui s'étend fort loin droite & à gauche d'Acapulco. Les Anglais fu rent surpris seulement, que, dans un espace d dix-huit lieues de pays, le plus peuplé de tout ces Côtes, on n'apperçoive pas, le long du ri-vage, une seule barque, ni le moindre canot

Anson.

pour le commerce ou pour la pêche. Cinq milles au-delà, & toujours à l'Oueſt, on trouve un mondrain, qui ſe préſente d'abord comme une Iſle: trois milles plus loin, à l'Oueſt, on voit un rocher blanc, aſſez remarquable, à deux cables du rivage, dans une baie d'environ neuf lieues d'ouverture. Sa pointe occidentale forme une montagne, qui ſe nomme *Petaplan.* C'eſt proprement une preſqu'Iſle, jointe au continent par une langue de terre baſſe & étroite, couverte de broſſailles & de petits rochers. Ici commence la baie de Seguatanéio, qui s'étend fort loin à l'Oueſt de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'eſt qu'une partie. A l'entrée de cette Baie, & à quelque diſtance de la montagne, on découvre un amas de rochers, blanchis des excrémens de divers oiſeaux. Quatre de ces rochers, qui ſont plus gros que les autres, & qui ont aſſez l'apparence d'une croix, s'appellent *les Moines blancs.* Ils ſont à l'Oueſt, vers le Nord de Petaplan, & ſept milles à l'Oueſt, on entre dans le port de Chequetan, qui eſt encore mieux marqué par un gros rocher, à un mille & demi de ſon entrée, au Sud-demi-quart à l'Oueſt.

Si l'on côtoie la terre d'aſſez près, il eſt impoſſible de ne pas reconnaître le port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte eſt ſans danger, depuis le milieu d'Octobre, juſqu'au

Anſon.

commencement de Mai, quoique dans le reſt de l'année, elle ſoit expoſée à des tourbillon violens, à des pluies abondantes, & à des ven impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceu qui ſe tiendraient à une diſtance conſidérable d la Côte, n'auraient pas d'autre moyen de trouve ce Port, que par la latitude. Le dedans du Pay a tant de montagnes, élevées les unes au-deſſu des autres, qu'on ne diſtingue rien par les vue priſes d'un peu loin en mer. Chaque point d vue découvre de nouvelles montagnes, & donn des aſpects ſi différens, qu'il n'y a point de pla qu'on puiſſe compter de reconnaître. L'entrée d Port n'a qu'un demi-mille de largeur. Les deu pointes qui la forment, & qui préſentent deu rochers preſque perpendiculaires, ſont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Le Por eſt environné de hautes montagnes, couverte d'arbres, excepté vers l'Oueſt. Son entrée eſt ſûre de quelque côté qu'on veuille paſſer du rocher qui eſt ſitué vis-à-vis de ſon embouchure. Hors du Port, le fond eſt de gravier, mêlé de pierres; mais, dans l'intérieur, il eſt de vaſe molle. La ſeule précaution néceſſaire, en y mouillant, regarde les groſſes houles que la mer y pouſſe quelquefois. Les Anglais obſerverent que la marée eſt de cinq pieds, & qu'elle court à-peu près [illegible] & Oueſt.

L'Aiguade ne leur parut qu'un grand étang, sans décharge, & séparé de la mer par le rivage. Il est rempli par une source, qui sort de terre un demi-mille plus loin dans le pays. L'eau en est un peu saumache, sur-tout du côté de la mer; car, plus on avance vers la source, plus elle est douce & fraîche. Cette différence obligea les Anglais de remonter le plus haut qu'il fut possible, pour remplir leurs tonneaux, & ne leur causa pas peu d'embarras. Ils employerent des pirogues, qui tiraient fort peu d'eau, & de très-petites futailles, qu'ils rapportaient par la même voie, jusqu'au rivage, où elles étaient vidées dans les grandes. Quoique cet étang n'eut alors aucune communication avec la mer, il peut en avoir pendant la saison des pluies, & Dampier en parle comme d'une grande riviere. Cependant le terrain est si bas aux environs, qu'il doit être presqu'entierement inondé, avant que l'eau puisse déborder pardessus le rivage.

Anson.

Le pays voisin, sur-tout celui qu'on a décrit, avait paru si peuplé & si bien cultivé, que les Anglais s'étaient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Escadre envoya un parti de quarante hommes bien armés, pour découvrir quelque village, & former quelque liaison avec les habitans. Ce détachement revint le soir, après avoir fait environ dix milles, dans un chemin inconnu,

Anson.

où il trouvait souvent du crotin de cheval & d mule. A cinq milles du Port, le chemin se divis entre des montagnes; & de ces deux routes, l'un mene à l'Est, & l'autre vers l'Ouest. Le malheu des Anglais leur fit prendre la route de l'Est, qu les conduisit dans une grande savanne, où ils n cesserent pas de marcher, sans y appercevoir au cune marque de culture. La chaleur & la soif le forcerent enfin de retourner vers l'Escadre; mai ils attacherent à quelques piques, qu'ils plante rent sur la route, des billets en langue Espagnole par lesquels ils invitaient les habitans à leur ap porter des vivres, qu'ils promettaient de paye fidèlement. Cette précaution fut inutile, & per sonne ne parut pendant le séjour qu'ils firent dan le Port. Ils apprirent, dans la suite, qu'en tour nant à l'Ouest, ils auraient bientôt découvert un Ville ou un bourg, qui n'est éloigné que d deux milles de l'endroit où le chemin se divise L'inutilité de leurs tentatives, pour engager le habitans à leur fournir des vivres, les réduisit aux rafraîchissemens qu'ils purent trouver aux en virons du Port. Ils y prirent des maquereaux des brêmes, des mulets, des soles & des houmars C'est le seul endroit de ces mers où ils pêche rent des torpilles, poisson plat, qui ressemble beaucoup à la raie, & qui tire son nom d'une propriété singuliere, qu'il a dans la mer du

Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva que, non-feulement ceux qui marchent deffus, reffentent un véritable engourdiffement par tout le corps, fur-tout dans la partie qui a touché immédiatement à la torpille; mais, qu'en appuyant une canne fur le corps de ce poiffon, le bras qui la foutient, demeure quelque-temps engourdi, & qu'on s'en reffent jufqu'au lendemain. Cependant, comme la torpille n'a cette vertu que lorfqu'elle eft vivante, on la mange fans danger.

Anfon.

On ceffa ici de voir des tortues, & les chaloupes étaient obligées d'en aller prendre devant la Baie de Petaplan. La terre ne fournit gueres d'autres animaux que des lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la plupart des matelots mangeaient avec goût. Les alligators y font petits. Tous les jours, au matin, on appercevait, fur le fable de l'Aiguade, les traces d'un grand nombre de tigres; mais, loin d'être auffi dangereux que dans l'Afrique & l'Afie, ils n'attaquent prefque jamais les hommes. Les faifans, qui font en abondance, & de plufieurs efpèces, fur la Côte, offriraient une reffource toujours préfente, fi leur chair n'était féche & fans goût. On y voit d'ailleurs une grande variété d'autres oifeaux de moindre groffeur, particulierement des perroquets, que les Anglais tuaient fouvent pour s'en nourrir.

Anson.

Les fruits, les herbages & les racines y sont rares & de peu d'usage. A peine les bois fournissaient-ils assez de limons pour l'usage journalier de l'Escadre, avec quelques papas, & cette espèce de prune, qui porte à la Jamaïque le nom de *prune à cochon*. La seule herbe, qui mérite d'être nommée, est la morgeline. Elle croît sur les bords des ruisseaux ; & son amertume n'empêche pas les matelots d'en manger avidement, parce qu'elle passe pour un antiscorbutique.

M. Anson, toujours attentif à l'instruction de ceux qui fréquenteraient ces mers après lui, remarqua, vers l'Ouest du Port, un pays assez étendu, avec une espèce d'ouverture, à laquelle il trouva quelque apparence d'un second Port. Il ne manqua point d'y envoyer une chaloupe ; mais on trouva que les deux montagnes, qui forment ce pays double, sont jointes par une vallée, & ne laissent entr'elles ni Port, ni rade. En général, quoique le port de Chequetan ne fournisse que des rafraîchissemens médiocres, sa connaissance est importante pour la navigation. C'est le seul mouillage sûr, dans une grande étendue de côtes, à l'exception d'Acapulco, qui est occupé par les Espagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les habitans du pays. Les bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du

rivage aux terres voiſines ; & ce paſſage peut être gardé par un parti peu conſidérable, contre toutes les forces que les Eſpagnols du pays ſeraient capables de raſſembler.

La ſaiſon ne permettant plus aux Anglais de nourrir une vaine eſpérance, ils ne penſerent qu'à ſe délivrer de tout ce qui pouvait retarder leur navigation juſqu'à la Chine. Les trois bâtimens Eſpagnols, qu'ils avaient équipés, furent ſacrifiés à la ſûreté du Centurion & du Gloceſter. M. Anſon prit le parti de les brûler, pour faire paſſer leurs équipages & leurs agrêts ſur ces deux vaiſſeaux, qui n'auraient pu réſiſter, ſans ce ſecours, aux mers orageuſes de la Chine, où il comptait d'arriver vers le commencement des mouſſons. Il ſe détermina auſſi de renvoyer tous ſes priſonniers, à la réſerve des mulâtres, & de quelques Nègres des plus vigoureux. Le Brett, qui s'avança pour cette Commiſſion, juſqu'à l'entrée du port d'Acapulco, en prit occaſion de lever le plan de cette entrée & de la Côte voiſine.

En quittant la Côte d'Amérique, le 6 Mai, l'Eſcadre ſe promettait de faire la traverſée, du Mexique aux Côtes Orientales de l'Aſie, en moins de deux mois. Elle porta au Sud-Oueſt, dans le deſſein de tomber ſous les vents aliſés, qui viennent du Nord-Eſt, & qui, ſuivant les Journaux des Navigateurs précédens, doivent ſe faire

Anson.

sentir à la distance de soixante-dix ou quatre-vingt lieues de terre. Outre cette raison de gouverner au Sud, les Anglais voulaient gagner le treize ou quatorzieme degré de latitude du Nord, qui est le parallèle qu'on suit ordinairement dans la mer du Sud, & celui dans lequel on est persuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'espace de sept semaines, avant que de remonter le vent qu'ils cherchaient; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables, ils n'avaient fait que le quart du chemin vers les côtes les plus Orientales de l'Asie, lorsque, suivant leurs espérances, ils y devaient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs les deux vaisseaux souffraient déjà beaucoup du scorbut, & des divers accidens qui menaçaient la charpente. C'est un sentiment général, qu'une grande abondance d'eau douce & de provisions fraîches, est un puissant préservatif contre le scorbut : ces deux secours ne manquaient point aux Anglais. Ils y joignaient d'autres précautions, qui consistaient à nettoyer soigneusement leurs vaisseaux, & à tenir les écoutilles & les sabords ouverts. Cependant les malades ne s'en portaient pas mieux. On avait supposé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal était venue de la rigueur du temps; mais un climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorsque le scorbut a

pris une certaine force, il ne peut être guéri qu'à terre, ou du moins à peu de diſtance du rivage. « On n'acquerra jamais, dit-il, une con» naiſſance exacte de ſa cauſe; mais on conçoit » aiſément, qu'il faut un renouvellement d'air » frais pour entretenir la vie des animaux, & que » cet air, ſans perdre ſon élaſticité, ni aucune » de ſes propriétés connues, peut être tellement » altéré par les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, » qu'il en devienne moins propre à conſerver » la vie des animaux terreſtres, à moins qu'elles » ne ſoient corrigées par une ſorte d'exhalaiſons, » que la terre ſeule eſt capable de fournir. »

Les malheurs communs n'empêcherent pas d'obſerver, qu'il ſe paſſait rarement trois jours de ſuite, ſans qu'on vît une grande quantité d'oiſeaux, ſigne certain que ces mers contiennent un plus grand nombre d'Iſles, ou du moins de rochers, qu'on en a découvert juſqu'à préſent. La plupart de ces oiſeaux étaient de ceux qui font leur ſéjour à terre; & la maniere, comme le temps de leur arrivée, ne laiſſait pas douter qu'ils ne vinſſent le matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils n'y retournaſſent le ſoir. L'heure de leur paſſage, & celle de leur retour, qui variaient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvait venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

Anson.

On eut le vent alisé, sans la moindre variation, depuis la fin de Juin, jusques vers celle de Juillet. Mais le 26 de ce mois, lorsque suivant l'estime, on n'était pas à plus de trois cens lieues des Isles Marianes, il tourna malheureusement à l'Ouest. Ce fâcheux contre-temps, qui éloignait l'assurance de sortir de peine, & plusieurs disgraces irréparables, qui arriverent au Glocester, firent prendre la résolution de détruire ce vaisseau par le feu. Elle fut exécutée, après des peines infinies, pour faire passer sur le Centurion l'argent & les vivres; seules richesses qu'on pût sauver d'un malheureux bâtiment qui était prêt à s'enfoncer, & dont l'équipage ne consistait plus qu'en soixante-dix-sept hommes, dix-huit garçons & deux prisonniers. Les malades, qui étaient au nombre de soixante-dix furent transportés dans la chaloupe, avec tout le soin qu'on devait à leur faiblesse. Cependant il en mourut trois ou quatre, dans le temps qu'on les hissait pour les faire entrer dans le Centurion.

Ce renfort ne laissait pas d'être extrêmement avantageux, pour l'unique vaisseau qui restait de l'Escadre. Mais il avait été détourné de son cours, & porté fort loin au Nord, par la tempête qui avait été si fatale au Glocester. Le courant, qui avait la même direction, ayant aussi contribué à le faire avancer, il se trouvait à dix-sept degrés &

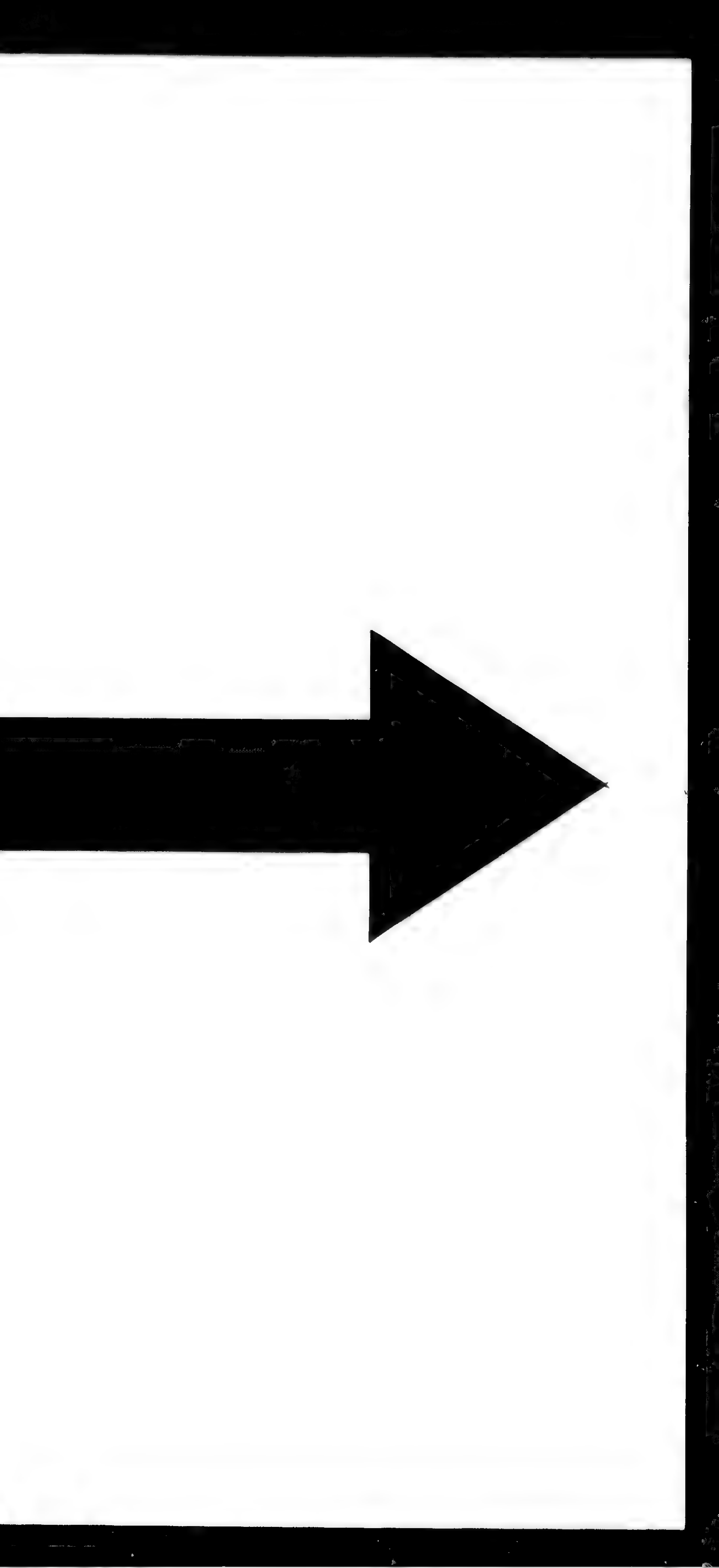
un quart de latitude au Nord, au-lieu de treize & demi, qui était le parallèle qu'il devait suivre pour arriver à l'Isle de Guam. Les Pilotes ignoraient à quelle distance ils étaient du Méridien des Isles Marianes; &, croyant n'en être pas loin, ils appréhendaient que, sans en être [illegible], le courant ne les eût portés sous le vent [illegible] les. Dans cette supposition, ils n'au[illegible] pas d'autre parti à choisir, que de dirig[illegible] cours vers quelques-unes des parties Orientales de l'Asie, où trouvant la mousson de l'Ouest dans toute sa force, il ne leur aurait pas été possible d'aborder; & cette côte d'ailleurs étant à quatre ou cinq cens lieues d'eux, ils n'avaient que la triste perspective de voir périr tout l'équipage du scorbut, avant que d'y pouvoir arriver. Il ne se passait point de jour, où l'on ne perdît jusqu'à douze hommes; &, pour comble de désolation, on avait à boucher une voie d'eau que les Charpentiers désespéraient de fermer entierement, avant qu'on eût mouillé dans un Port.

Anson.

Au milieu de ces alarmes, le vent étant venu à fraîchir au Nord-Est, & la direction du courant ayant tourné au Sud, on eut la satisfaction d'appercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux Isles du côté de l'Ouest. La plus proche, comme on l'apprit dans la suite, était celle d'Anatacan, dont on ne se crut qu'à quinze lieues. Elle parut



[redacted]



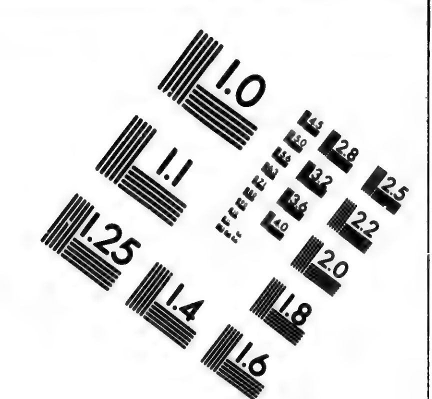
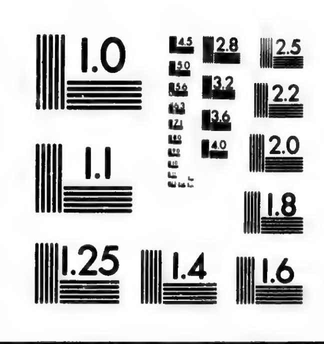


**IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**



6"

Anson.

montueuse, & de médiocre grandeur. L'autr était celle de Serigan, qui avait l'apparence d'u rocher, plutôt que d'un endroit où l'on pût moui ler. La chaloupe qu'on y envoya, ne revint qu pour confirmer cette opinion. Un vent de terr n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan, o perdit cette Isle de vue le 26 d'Août; mais matin du jour suivant, on découvrit celles d Saypan, de Tinian, & d'Agnigan. M. Anson f gouverner vers Tinian, qui est entre les deu autres. Comme il n'ignorait pas que les Espagno avaient une garnison à Guam, il prit divers précautions pour sa sûreté. L'impatience de re cevoir quelque information sur les propriét de l'Isle, lui fit arborer le pavillon Espagno dans l'espoir que les Insulaires prenant son vai seau, pour le galion de Manille, s'empresseraie de venir à bord. En effet, on vit paraitre apr midi un *pros*, qui portait un Espagnol & quatr Américains, & qui fut arrêté par la pinace Anglais tandis que le canot s'approchait de terre pour che cher un bon mouillage.

L'Espagnol, interrogé sur l'état de l'Isle, aux Anglais un récit qui surpassa même leurs de sirs. Il leur apprit qu'elle était sans habitans; c qu'ils regarderent comme un bonheur dans leu situation; qu'on y trouvait en abondance tous l vivres des pays les mieux cultivés; que l'eau éta

Anson.

cellente, & l'Isle même remplie de toutes sor-s d'animaux d'un goût exquis ; que les bois pro-uisaient naturellement des oranges ; des limons, s citrons, des noix de cocos, & le fruit que ampier nomme *fruit à pain* ; que les Espagnols rofitaient de cette fertilité pour nourrir leur gar-ison de Guam ; qu'il était lui-même un des Ser-ens de cette garnison ; & qu'il était venu à Ti-ian avec vingt-deux Américains, pour tuer des œufs qu'il devait charger dans une barque d'en-iron quinze tonneaux, qui était à l'ancre fort rès de la Côte.

Ce détail causa une joie fort vive aux Anglais: A la distance où ils étaient de la terre, ils voyaient aître de nombreux troupeaux. Le reste était con-rmé par la beauté du pays, qui avait moins l'air d'une Isle déserte & inculte, que d'une magni-ique habitation. On y appercevait des bois char-mans, avec de grandes & belles clarieres, qu'on urait prises pour un ouvrage de l'art. Le Sergent Espagnol ayant ajouté que les Indiens qu'il avait menés, étaient occupés à tuer des bœufs, cette irconstance fit sentir à M. Anson combien il était mpotant de les retenir, dans la crainte qu'ils n'al-lassent informer le Gouverneur Espagnol de l'ar-rivée du vaisseau. Il donna des ordres pour s'assu-rer de la barque.

Ce ne fut pas sans une peine extrême que le

Anſon.

Centurion laiſſa tomber l'ancre ſur vingt-deu
braſſes d'eau. On employa cinq heures entieres
carguer les voiles. Tout ce qu'il y avait de ge
en état de ſervir, ne montait qu'à ſoixante-onz
miſérable reſte des équipages réunis de trois vai
ſeaux, qui faiſaient enſemble près de mille hom
mes à leur départ d'Angleterre.

Les Américains ayant conclu de la priſe de leu
barque, qu'ils avaient des ennemis à craindre,
retirerent dans les bois de l'Iſle, & laiſſerent plu
ſieurs cabanes, qui épargnerent aux Anglais
peine & le temps de dreſſer des tentes. Une d
ces cabanes, qui leur avait ſervi de magaſin, éta
de ſoixante pieds de long, ſur quarante-cinq d
large. Elle fut changée en infirmerie pour les ma
lades. Tous les Officiers, & le Chef d'Eſcadre lu
même, prêterent la main pour les aider à ſort
du vaiſſeau. On perdit encore vingt-un homme
la veille & le jour du débarquement.

Tinian.

L'Iſle de Tinian, dont l'Auteur ne ſe laſſe poi
de vanter les avantages, eſt ſituée à quinze degr
huit minutes de latitude Septentrionale, & à cen
quatorze degrés cinquante minutes de longitud
Oueſt d'Acapulco. Sa longueur eſt d'environ douz
milles, & ſa largeur, d'environ la moitié. Elle s'é
tend du Sud-Sud-Oueſt, au Nord-Nord-Eſt. L
terrain en eſt ſec & un peu ſablonneux, ce qu
rend le gazon des prés & des bois plus fin & plu

Anſon.

ni qu'il ne l'eſt ordinairement dans les climats hauds ; le pays s'élève inſenſiblement depuis l'Aiuade des Anglais, juſqu'au milieu de l'Iſle ; mais, vant que d'arriver à ſa plus grande hauteur, on rouve pluſieurs clarieres en pente douce, couvertes d'un trefle fin, qui eſt entremêlé de différentes ſortes de fleurs, & bordées de beaux bois dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des plaines eſt fort uni, & les bois ont peu de broſſailles. Ils ſont terminés auſſi nettement, dans les endroits qui touchent aux plaines, que ſi la diſpoſition des arbres était l'ouvrage de l'art. Ce mélange, joint à la variété des collines & des vallons, forme une infinité de vues charmantes. Les animaux, qui, pendant la plus grande partie de l'année, ſont les ſeuls maîtres de ce beau ſéjour, font partie de ſes charmes romaneſques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de bœufs paître enſemble, dans une grande prairie ; ſpectacle d'autant plus ſingulier, que tous ces animaux ſont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Iſle ſoit déſerte, les cris continuels & la vue d'un grand nombre d'animaux domeſtiques, qui courent en grand nombre dans les bois, renouvellent les idées de Fermes & de Villages. Les bœufs ſont ſi peu farouches, qu'ils ſe laiſſent d'a-

Anson.

bord approcher. M. Anson en fit tuer quelque uns à coup de fusil; mais d'autres raisons l'aya ensuite obligé de ménager sa poudre, on les pr nait aisément à la course. La chair en est bonn & facile à digérer. On n'avait pas plus de pein à prendre la volaille, qui est aussi d'un excellen goût. A peine s'éloignait-elle de cent pas, d premier vol; & cet effort la fatiguait, jusqu'à n pouvoir s'élever une seconde fois dans l'air. Le Anglais trouverent, dans les bois, une grand quantité de cochons sauvages, qui furent pou eux un mets exquis: mais ces animaux étaient féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre quelques grands chiens, qui étaient venus dan l'Isle avec le détachement Espagnol, & qui étaien déjà dressés à cette chasse. Elle fut sanglante. Le cochons pressés dans leur retraite, se défen-dirent si furieusement, qu'ils déchirerent plusieurs chiens.

Loin de trouver de l'exagération dans le réci du Sergent Espagnol, les Anglais admirerent l'a-bondance de cocos, de goyaves, de limons & d'oranges, dont les bois étaient remplis. Le fruit à pain, qui porte le nom de *Rima*, dans ces Isles, leur parut préférable au pain même. Ce fruit, dont la description n'est pas exacte dans le Journal de Dampier, croît sur un arbre qui s'élève assez haut, & qui, vers le sommet, se divise en grandes &

Anson.

longues branches. Les feuilles ſont d'un beau verd foncé, & leur longueur eſt d'un pied à dix-huit pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes les parties des branches. Sa figure eſt plutôt ovale que ronde, & de ſept ou huit pouces de longueur. Il eſt revêtu d'une épaiſſe & forte écorce. Chaque fruit vient ſéparément. On ne le mange que dans toute ſa groſſeur, mais lorſqu'il eſt verd encore ; &, dans cet état, il ne reſſemble pas mal, en goût comme en ſubſtance, à un cul d'artichaud. En mûriſſant tout-à-fait, il devient mou, jaune, d'un goût doucereux & d'une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche mûre : mais on prétend qu'alors il eſt aſſez mal ſain pour cauſer la dyſſenterie. Outre ces fruits, l'Iſle avait des melons d'eau, de la dent de lion, de la menthe, du pourpier, du cochléaria & de l'oſeille, que les Anglais dévorerent avec l'avidité que la nature excite pour ces rafraîchiſſemens, dans ceux qui ſont attaqués du ſcorbut. Deux grands Lacs d'eau douce offraient une multitude de canards, de ſarcelles, de corlieux, & pluviers ſifflans.

Il doit paraître étrange qu'un lieu ſi favoriſé du Ciel, ſoit entièrement déſert, ſur-tout à ſi peu de diſtance de quelques autres Iſles, qui doivent en tirer une partie de leur ſubſiſtance. Mais les Anglais apprirent qu'il n'y avait pas cinquante ans

Anfon.

qu'il était encore peuplé. Tinian contenait plus de trente mille ames, lorfqu'une maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Efpagnols forcerent le refte de paffer dans l'Isle de Guam, qui avait fouffert les mêmes pertes, & de s'y établir pour remplacer les morts; mais, après cette transmigration, la plupart tomberent dans une mortelle langueur, & périrent de chagrin d'avoir quitté leur patrie. Ce récit des prifonniers fut confirmé par la vue de plufieurs ruines, qui prouvaient affez que l'Isle avait été fort peuplée. Elles confiftent prefque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, qui ont pour bafe un quarré, & qui font entr'eux à la diftance d'environ fix pieds. Chaque rang eft féparé de l'autre, par le double de cet efpace. La bafe des piliers eft de cinq pieds quarrés, & leur hauteur de treize. Ils fe terminent tous par un demi-globe, à furface plate; & toute la maffe, c'eft-à-dire les piliers & les demi-globes, eft de fable & de pierre, cimentés enfemble & revêtus de plâtre. Ces monumens, fuivant le témoignage des prifonniers, font les reftes de plufieurs Monafteres Américains. Avec tous ces avantages, les vents frais, qui foufflent continuellement dans l'Isle, & les pluies, quoique rares & courtes, dont elle eft quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement fain. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens habitans avaient

suppléé à ce défaut par un grand nombre de puits qu'on trouve par-tout, assez près de la surface. On y voit aussi de grandes pièces d'excellente eau dormante, qui paraissent formées par des sources. La principale incommodité de Tinian vient d'une infinité de moucherons & d'autres insectes, tels que des millepèdes, des scorpions, &c. On y est tourmenté aussi par des tiques, qui s'attachent aux hommes comme aux bêtes, & qui, cachant leur tête sous l'épiderme, y causent une douloureuse inflammation.

Anson.

Les Anglais trouvaient cette peine légere, en la comparant à toutes les douceurs de l'Isle. Mais ils ignoraient que le mouillage n'y étant pas sûr dans certaines saisons, ils étaient menacés du plus terrible accident qu'ils eussent à redouter. La meilleure situation, pour les vaisseaux considérables, est au Sud-Ouest de l'Isle. C'était dans cette partie que le Centurion avait jetté l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau, vis-à-vis d'une Baie sablonneuse, à un mille & demi du rivage. Le fond de cette Rade est rempli de rochers de corail, fort pointus, qui depuis le milieu de Juin, jusqu'au milieu d'Octobre, exposent un bâtiment à de grands dangers. Cette saison est celle de la mousson de l'Ouest. Aussi long-temps qu'elle dure, le vent, vers le temps de la pleine lune, & sur-tout dans celui de la nouvelle, est ordinairement si variable, qu'il

Anson.

fait quelquefois le tour du compas. Il souffle alor avec tant de violence, qu'on ne peut se fier au plus gros cables; & le péril augmente encore pa la rapidité du flux, qui porte au Sud-Est, entr l'Isle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant le huit autres mois, c'est-à-dire, depuis le milie d'Octobre jusqu'au milieu de Juin, le temps es égal & constant.

Ces connaissances manquaient aux Anglais. Aprè s'être occupés à radouber leur vaisseau, ils don-nerent tous leurs soins aux malades, qui commen-çaient à se rétablir heureusement. M. Anson, attaqu lui-même du scorbut, s'étoit fait dresser une tent sur le rivage, où il vivait sans défiance. Cependant comme on n'était pas loin de la nouvelle lune d Septembre, une prudence nécessaire, dans la mous-son de l'Ouest, lui fit ordonner, pour la sûret du Vaisseau, que le bout des cables fût garni de chaînes des grapins, dans l'endroit où il tient au ancres. Il les fit même revêtir, à trente brasse depuis les ancres, & à sept depuis les écubiers d'une bonne hansiere, de quatre pouces & dem de circonférence. A ces précautions, on ajouta cell d'abaisser entierement la grande vergue & la ver-gue de misaine, pour laisser au vent moins d prise sur le vaisseau.

La nouvelle lune arriva le 18. Ce jour & le trois suivans se passerent sans disgrace; &, quoi-

que le temps fût orageux, on se reposait sur des mesures auxquelles il ne paraissait rien manquer: mais le 22, un vent d'Est, qui s'éleva tout-d'un-coup, avec une impétuosité surprenante, rompit tous les cables & jetta le vaisseau en mer. La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que redoubler. Il était accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre & de pluie. On n'entendit pas même les signaux de détresse, auxquels on devait supposer que Saumarez, qui commandait à bord, aurait recours. On ne vit aucun feu, pour avertir ceux qui étaient à terre. M. Anson, la plupart des Officiers, & une grande partie de l'Equipage, au nombre de cent treize personnes, se trouverent privés, sans le savoir encore, de l'unique moyen qui leur restait pour sortir de l'Isle. Mais c'est dans les termes de l'Auteur, qu'il faut représenter leur situation.

Anson.

« A la pointe du jour, lorsqu'ils remarquerent, » du rivage, que le vaisseau avait disparu, leur » consternation fut inexprimable. La plupart, per» suadés qu'il avait péri, supplierent le Chef d'Es» cadre d'envoyer la chaloupe faire le tour de » l'Isle, pour chercher les débris. Ceux qui le » croyaient capable d'avoir résisté à la tempête, » n'osaient se flatter qu'il fût jamais en état de » regagner l'Isle; car le vent était toujours à l'Est, » avec une extrême violence, & l'on savait qu'il

Anſon.

» y avait trop peu de monde à bord, pour lutter contre un temps ſi orageux. Dans l'une & l'autre ſuppoſition, il n'y avait pour eux aucune eſpérance de quitter l'Iſle de Tinian. Ils ſe trouvaient à plus de ſix cens lieues de Macao, Port le plus voiſin pour leur Nation. Ils n'avaient pas d'autre reſſource que la petite barque Eſpagnole, dont ils s'étaient ſaiſis, & qui ne pouvait contenir le quart de leur nombre. Le haſard de quelque vaiſſeau, qui relâcherait dans l'Iſle, était ſans aucune vraiſemblance. Peut-être le Centurion était-il le premier bâtiment Européen qui en eût approché. Il ne fallait pas eſpérer, de pluſieurs ſiécles, les accidens qui l'y avaient conduit. Il ne leur reſtait donc que la triſte attente de paſſer le reſte de leurs jours dans cette Iſle. Encore n'était-ce pas leur plus grande crainte. Ils devaient appréhender que le Gouverneur de Guam, inſtruit de leur malheur, n'envoyât contr'eux toutes ſes forces; & le plus favorable traitement qu'ils puſſent enviſager, était de paſſer toute leur vie dans les chaînes. Peut-être même avaient-ils à redouter une mort infâme, en qualité de Pirates; car leur commiſſion était à bord du vaiſſeau.

» Quoique ces cruelles idées fiſſent leur impreſſion ſur le Chef d'Eſcadre, il prit un air ferme & tranquille. Ses premieres réflexions étaient

Anson.

» tombées sur les moyens de se délivrer d'une situa-
» tion si désespérée. Il communiqua aux plus in-
» telligens de sa troupe, un plan qu'il jugea pos-
» sible; &, le voyant confirmé de leur approbation,
» il assembla tous les autres, pour leur représen-
» ter qu'il y avait peu d'apparence que le Centu-
» rion fût submergé; que, s'ils considéraient avec
» attention la force d'un tel vaisseau, ils convien-
» draient qu'il était capable de soutenir les plus
» fortes tempêtes; que peut-être reparaîtrait-il
» dans peu de jours: mais que, dans la supposition
» la moins favorable, on devait juger qu'il aurait
» été jetté assez loin de l'Isle, pour se trouver dans
» l'impossibilité d'y retourner, & qu'il aurait pris
» la route de Macao; que, pour se préparer néan-
» moins à toute sorte d'événemens, on pouvait
» s'occuper des moyens de sortir de l'Isle; qu'il
» en avait déja trouvé un, qui consistait à scier en
» deux la barque Espagnole, pour l'allonger de
» douze pieds; ce qui ferait un bâtiment d'envi-
» ron quarante tonneaux, & capable de les trans-
» porter tous à la Chine; que les Charpentiers qu'il
» avait consultés sur cette entreprise, lui en pro-
» mettaient le succès, & qu'il ne demandait que
» les efforts réunis de l'assemblée. Il ajouta qu'il
» voulait partager le travail avec eux, & qu'il n'e-
» xigerait rien d'autrui, dont il ne fût prêt à don-
» ner l'exemple, mais qu'il était important de ne

Anson.

» pas différer l'ouvrage, & de se persuader même
» que le Centurion ne pouvait revenir, parce qu'en
» supposant son retour, il n'en résultait pas d'au-
» tre inconvénient, que l'inutilité du travail; au lieu
» que s'il ne reparaissait pas, leur infortune & la
» saison exigeaient d'eux toute la diligence, &
» par conséquent toute l'activité possible.

» Ce discours releva leur courage; mais il ne
» produisit pas d'abord tout l'effet que leur Chef
» en avait attendu. La ressource même qu'il leur
» offroit, diminuant leur premier effroi, ils com-
» mencerent à se flatter que le retour du Centu-
» rion les dispenserait d'un travail pénible, auquel
» ils auraient toujours le pouvoir de revenir. Ce-
» pendant quelques jours d'une vaine attente, leur
» ayant ôté l'espérance de revoir le vaisseau, ils se
» livrerent avec ardeur au projet de leur déli-
» vrance. Si l'on considere combien ils étaient mal
» pourvus de tout ce qui était nécessaire à l'exé-
» cution, il paraîtra surprenant que M. Anson
» pût se promettre, non-seulement d'alonger la
» barque, mais de l'avitailler, & de la mettre en
» état de parcourir un espace de six ou sept cens
» lieues, dans des mers qui lui étaient inconnues.
» Aussi croit-on devoir ici le détail de quelques
» circonstances, qui feront admirer l'industrie des
» gens de mer.

» Par un bonheur, dont les Anglais remer-

ciercnt la fortune, les Charpentiers étaient à terre avec leurs caisses d'instrumens, lorsque le vaisseau fut jetté en mer. Le Serrurier s'y trouvait aussi, avec sa forge & quelques outils, mais ses soufflets étaient restés à bord. Le premier soin fut d'en fabriquer une paire. On manquait de cuir; mais on y suppléa par des peaux. Les Américains, ou les Espagnols, avaient laissé un amas de chaux, dont on se servit pour tanner quelques peaux de bœuf. Les soufflets, dont le tuyau fut un canon d'arme à feu, n'eurent pas d'autre défaut que la mauvaise odeur d'un cuir mal préparé.

Anson.

»Pendant que le forgeron s'occupait de son travail, d'autres abattaient des arbres, & sciaient des planches. M. Anson mit la main à cet ouvrage, qui était le plus pénible. Comme on n'avait ni assez de poulies, ni la quantité nécessaire de cordages pour hâler la barque à terre, on proposa de la mettre sur des rouleaux. La tige des cocotiers, étant ronde & fort unie, parut propre à cet usage. On abattit quelques-uns de ces arbres, aux bouts desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. Dans le même-temps, on creusa un bassin sec, où l'on fit entrer la barque, par un chemin fait exprès depuis la mer jusqu'au bassin. D'un autre côté, on tuait des bœufs, &

Anson.

» l'on amassait toutes sortes de provisions. Apr
» avoir délibéré sur ce qui pouvait être employé
» l'équipement de la barque, on trouva que l
» tentes qui étaient à terre, & les cordages qu
» le Centurion avait laissés par hasard, pourraien
» suffire, avec les voiles & les agrêts de la barqu
» même. Comme on avait quantité de suif, on r
» solut de le mêler avec de la chaux, & de suiv
» la barque de ce mêlange. »

Il restait l'embarras de se procurer les vivr
nécessaires, pour un long voyage. On n'avait,
terre, ni biscuit, ni aucune sorte de grain. L
fruit à pain en avait tenu lieu, depuis qu'on éta
dans l'Isle de Tinian; mais il ne pouvait se con
server en mer. Quoiqu'on eût assez de bétail e
vie, on n'avait pas de sel pour le saler; & dans u
climat si chaud, le sel n'aurait pas pris. On résol
enfin de prendre à bord autant de noix de coc
qu'il serait possible, & de suppléer au pain p
du riz. L'Isle fournissait des cocos. Pour se pr
curer du riz, on résolut d'attendre que la barqu
fût achevée, & de tenter une expédition cont
l'Isle de Rota, où l'on savait que les Espagnols on
de grandes plantations, confiées au soin des hab
tans Américains. Mais cette entreprise ne pouvai
être exécutée que par la force, on examina c
qu'il y avait de poudre à terre. Il ne s'en trouv
malheureusement que pour quatre-vingt-dix coup
de fusi

Anson.

e fusil ; faible ressource pour des gens qui de-
aient être privés, pendant plus d'un mois, de
ain & de tout ce qui pouvait en tenir lieu, s'ils
e s'en procuraient par les armes.

Mais on a mis au dernier rang le plus cruel
e tous les embarras, celui qui, sans un concours
accidens fort singuliers, aurait rendu le départ
e la barque absolument impossible. Après avoir
églé tout ce qui regardait sa fabrique & son
quipement, il était aisé de calculer, à-peu-près,
ans quel temps l'ouvrage serait achevé. « Ensuite,
on devait naturellement considérer le cours
qu'il fallait suivre, & la terre où l'on devait
aborder. Ces idées menerent les Officiers à la
ficheuse réflexion qu'ils n'avaient, dans l'Isle,
ni boussole ni quart-de-cercle. Il s'était déjà
passé huit jours, sans aucune ressource pour cette
disgrace, lorsqu'en fouillant dans une caisse, qui
appartenait à la barque Espagnole, on y trouva
une petite boussole, qui ne valait guères mieux
que celles qui servent de jouet aux écoliers,
mais qui n'en fut pas moins regardée comme un
trésor inestimable. Peu de jours après, on eut
le bonheur de trouver sur le rivage un quart-
de-cercle, qui avait appartenu à quelque mort
de l'équipage. On s'apperçut, à la vérité, que
les pinules y manquaient, ce qui le rendait
inutile ; mais un matelot ayant tiré par hasard

Anſon.

» la layette d'une vieille table, que les flo
» avaient pouſſée à terre, y trouva quelques p
» nules, qui convenaient fort bien au quar
» de-cercle, & qui ſervirent ſur-le-champ
» déterminer, avec aſſez de préciſion, la la
» tude de Tinian. Le travail, animé par tou
» ces faveurs de la fortune, avança ſi heureu
» ment que, le 9 Octobre, on ſe crut aſſez maît
» de l'exécution pour en régler la durée; &
» départ fut fixé au 5 de Novembre. »

Mais l'embarras des Anglais devait finir plutô & par une concluſion plus heureuſe. Deux jou après, un matelot qui ſe trouvait ſur une hauteu au milieu de l'Iſle, apperçut le Centurion da l'éloignement. Il ſe mit à courir vers le rivag en criant de toute ſa force, *le vaiſſeau, le va ſeau!* Ceux qui l'entendirent, jugeant par maniere dont cette nouvelle était annoncée, qu'e devait être vraie, la porterent avec le mê empreſſement au Chef d'Eſcadre. Il était dans l' deur du travail. Un bonheur, qu'il eſpérait peu, lui fit jetter ſa hache; « & ſa joie, ſuiv
» l'expreſſion de l'Auteur, parut altérer, pou
» premiere fois, cette parfaite égalité d'am
» qu'il avait conſervée juſqu'alors. Tout le mon
» l'accompagna juſqu'au rivage, avec des tra
» ports qui approchaient de la frénéſie, pour
» repaître d'un ſpectacle dont on s'était cru pr
» pour jamais. »

L'abſence du Centurion avait duré dix-neuf urs, pendant leſquels il avait éprouvé toutes s horreurs d'un impitoyable élément. Il avait bord été pouſſé vers l'Iſle d'Agnigan, au riſque s'y briſer mille fois dans l'obſcurité des ténèbres. ſuite les courans l'avaient fait dériver plus de arante lieues à l'Oueſt, d'où il n'était revenu la vue de Tinian, qu'avec des peines & des fagues incroyables. La perte de ſa double chaloupe, i s'était briſée dès la premiere nuit contre le rdage, jetta M. Anſon dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire tranſporter toutes les ailles ſur des radeaux; & de furieux coups de nt l'expoſerent à de nouvelles alarmes. Cependant on parvint à charger autant de proviſions e l'Iſle put en fournir; & le 21 d'Octobre, on t en état de mettre à la voile.

Anſon.

La mouſſon de l'Eſt ſemblait bien fixée. On eut n pouppe un vent frais & conſtant, avec lequel n fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. l reſtait des craintes pour l'ancienne voie d'eau, qui n'avait pas été réparée ſi parfaitement, qu'une er violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'équipage était dans une ſi parfaite ſanté, qu'il ſe soumettait ſans plaintes & ſans impatience aux travaux le la manœuvre & de la pompe.

Le 3 de Novembre, on découvrit une Iſle qu'on prit, à la premiere vue, pour celle de Betel-

Anfon.

Tobago-Xima; mais elle parut plus petite qu'o ne la repréfente ordinairement. Une heure aprè on en vit une feconde, cinq ou fix milles plus l'Oueft ; les Cartes & les Journaux de Marin qu'on avait à bord, ne faifant mention d'aucu autre Ifle, à l'Eft de Formofe, que celle de Bot Tobago-Xima, l'impoffibilité où l'on fe trouv de prendre la hauteur à midi, fit craindre que vaiffeau n'eût été pouffé par quelque courant da le voifinage des Ifles de Bachi. Une jufte précau tion fit amener les voiles pendant la nuit, & l'o demeura dans cette incertitude jufqu'au lendemai que le jour fit revoir les deux mêmes Ifles. Alo M. Anfon fit porter à l'Oueft; &, deux heur après, on découvrit la pointe Méridionale de l'I Formofe. On eut bientôt la vue des côtes de Chine, au Nord vers l'Oueft, à quatre lieues diftance. On demeura au large pour attendre jour.

La furprife des Anglais fut extrême, au lev du Soleil, de fe voir au milieu d'un nomb infini de bateaux qui couvraient toute la m L'Auteur ne croit point exagérer, en le faifa monter à fix mille, dont chacun portait troi quatre ou cinq hommes; mais la plupart cinq. C effaim de pêcheurs eft le même fur toute cet Côte, jufqu'à Macao. M. Anfon fe flatta qu parmi tant de marins, il fe trouverait un Pilot

Anson.

i consentirait à servir de guide au vaisseau. ais il n'y eut point d'offre qui pût en engager seul à venir à bord, ni à donner la moindre truction. Lorsqu'on leur répétait le nom de acao, ils présentaient du poisson pour seule ponse, sans marquer la moindre curiosité pour spectacle aussi nouveau pour eux, qu'un grand aisseau de l'Europe, & sans se détourner un oment de leur travail. Une insensibilité, qui accordait si peu avec les éloges qu'on a donnés génie de leur Nation, ne prévint pas les nglais en leur faveur. M. Anson fut réduit à se onduire par la foible connaissance qu'il avait de urs Côtes.

Cependant un Pilote Chinois vint offrir ses rvices en mauvais Portugais. Il demanda trente iastres, qui lui furent comptées sur-le-champ. On apprit de lui qu'on n'était pas loin de Macao, que la riviere de Canton, à l'embouchure de quelle cette Isle est située, avait alors onze aisseaux Européens, dont quatre étaient Anlais. Anson alla mouiller dans la rade de acao.

Depuis plus de deux ans que les Anglais aient en mer, c'était la premiere fois qu'ils se oyaient dans un Port ami, & dans un Pays ciilisé, où ils pouvaient se promettre toutes les ommodités de la vie, & tous les secours né-

Anfon,

ceffaires à leur vaiffeau. L'Auteur donne une l
gere idée de l'état où ils trouverent la vil
Portugaife de Macao. « Cette Ville, dit-il, a
» trefois très-riche & très-peuplée, & capable d
» fe défendre contre les Gouverneurs Chino
» de fon voifinage, eft extrêmement déchue d
» fon ancienne fplendeur. Quoiqu'elle contin
» d'être habitée par des Portugais, & command
» par un Gouverneur que le Roi de Portug
» nomme, elle eft à la difcrétion des Chinoi
» qui peuvent l'affamer, & s'en rendre Maîtr
» Auffi le Gouverneur Portugais fe garde-t-
» foigneufement de les choquer. »

La riviere de Canton, feul Port de la Chin
qui foit aujourd'hui fréquenté par les Européen
eft un lieu de relâche, plus commode que Maca
mais les ufages de la Chine, à l'égard des étranger
n'étant établis que pour des vaiffeaux Marchand
M. Anfon craignit d'expofer la Compagnie A
glaife des Indes à quelque embarras, de la pa
du Gouvernement de Canton, s'il prétendait
être traité fur un autre pied que les Commanda
des Navires de Commerce. Cette confidératio
qui l'obligeait de relâcher à Macao, le porta au
à députer un de fes Officiers au Gouverne
Portugais, pour lui demander fes avis fur la co
duite qu'il devait tenir avec les Chinois. La pri
cipale difficulté regardait les droits qu'on fait pay

tous les vaisseaux, qui entrent dans la riviere de Canton ; impôt qui se régle sur la grandeur de chaque bâtiment. Dans tous les autres pays du monde, un vaisseau de guerre est exempt de cette servitude ; & le Chef d'Escadre Anglais se faisait un point d'honneur de ne pas s'y soumettre à la Chine. Anson.

Deux Officiers Portugais, qui revinrent le soir avec le Député de M. Anson, lui dirent, de la part du Gouverneur, qu'il ne fallait pas espérer que les Chinois se relâchassent sur le paiement des droits ; mais que le Gouverneur lui offrait un Pilote, pour le conduire à Tipa, Port voisin, sûr, & propre au radoub du vaisseau, où vraisemblablement les Chinois ne lui demanderaient pas l'impôt.

Les Anglais, ayant goûté cette proposition, leverent l'ancre, & se rendirent à Tipa, Port formé par plusieurs Isles, & situé à six lieues de Macao. Ils saluerent le Château d'onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, M. Anson se fit mettre à terre, pour se procurer un entretien avec le Gouverneur Portugais, dans l'espérance d'en obtenir des provisions. Il en fut reçu fort civilement, avec promesse de fournir au vaisseau tout ce qu'on y pourrait porter sous main ; mais loin de pouvoir l'aider ouvertement, les Portugais avouerent qu'ils ne

Anſon.

recevaient eux-mêmes leurs proviſions qu'avec la permiſſion du Gouvernement Chinois, & qu'ils étaient abſolument dans ſa dépendance. M. Anſon prit le parti de ſe rendre lui-même à Canton, & d'adreſſer ſes demandes au Vice-Roi. Il eut beſoin de prendre un ton menaçant, pour obtenir du Hoppo, ou du Douanier Chinois, la liberté de s'embarquer dans une chaloupe du Pays. En arrivant à Canton, il conſulta les Officiers des vaiſſeaux Anglais, ſur la conduite qu'il devait tenir dans cette Cour. On lui conſeilla d'employer la médiation des Marchands; fauſſes meſures, qui lui firent perdre un mois entier à preſſer des Agens ſans crédit & de mauvaiſe foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ſes plaintes, il réſolut de prendre une autre voie. De ſon bord, où il ſe fit reconduire, il écrivit au Vice-Roi, pour lui repréſenter, « qu'il était Commandant en Chef » d'une Eſcadre de Sa Majeſté Britannique, envoyée, depuis deux ans, dans la mer du Sud, » pour croiſer ſur les Eſpagnols qui étaient en » guerre avec le Roi ſon Maître; qu'en retournant dans ſa patrie, une voie d'eau, & la néceſſité de ſe pourvoir de vivres, l'avaient forcé » d'entrer dans le port de Macao; qu'il s'était » rendu à Canton, pour y demander les ſecours » dont il avait beſoin; mais, qu'ignorant les » uſages du Pays, il n'avait pu trouver d'accès à la

Cour, & qu'il se voyait réduit à faire renfermer ses demandes dans une lettre; qu'elles consistaient dans la permission de prendre les Ouvriers nécessaires pour réparer son vaisseau, & d'acheter des vivres, pour se mettre en état de partir avant la fin de la mousson. »

Anson.

Cette lettre, traduite en Chinois, produisit l'effet qu'il en avait attendu. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la ville de Janson, accompagné de deux Mandarins, d'une classe inférieure, & d'une nombreuse suite de domestiques, parut sur une Escadre de dix-huit demi-galeres, décorées de pavillons & de flammes, & chargées de Musiciens & de soldats. Il fit jetter le grapin à l'avant du Centurion. Ensuite il envoya déclarer au Chef d'Escadre, qu'il avait ordre du Vice-Roi de Canton, d'examiner l'état du vaisseau. La chaloupe Anglaise partit sur-le-champ, pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour sa réception. Cent des meilleurs hommes de l'équipage se revêtirent de l'uniforme des soldats de la marine, prirent les armes, & se rangerent sur le tillac. Il monta sur le bord, au son des tambours & de toute la musique militaire des Anglais; & passant devant leur corps de Troupes, il fut reçu sur le demi-pont, par le Chef d'Escadre, qui le conduisit dans la chambre de Pouppe. Il y répéta

Anson.

sa Commission. Elle consistait à vérifier les articles de la lettre, & particulierement celui de la voie d'eau. Deux charpentiers Chinois, qu'il avait amenés dans cette vue, se disposerent à l'exécution de ses ordres. Il avait mis chaque article à part, sur un papier, avec une assez grande marge, sur laquelle il devait écrire ses observations.

Ce Mandarin paraissait non-seulement homme de mérite, mais ouvert & généreux, deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverses recherches, les charpentiers Chinois trouverent la voie d'eau telle qu'on l'avait représentée, & conclurent qu'il était impossible de mettre le vaisseau en mer, avant qu'il fût radoubé. Alors le Mandarin témoigna au Chef d'Escadre, qu'il reconnaissait la vérité de toutes ses représentations. Il continua d'examiner les autres parties du vaisseau ; & sa principale attention tomba sur les pièces de batterie, dont il parut admirer la grandeur, aussi-bien que la grosseur & le poids des boulets. Le Chef d'Escadre saisit cette occasion, pour insinuer que les Chinois manqueraient de prudence, s'ils tardaient à lui accorder ses demandes. Il fit des plaintes de la conduite des Officiers de la douane, & feignant de les croire bien convaincus que le Centurion seul était capable de détruire tous les bâtimens Chinois qui

ſe trouvaient dans la riviere de Canton, il ajouta que, ſi les procédés violens n'étaient pas convenables entre les Nations amies, il ne convenait pas non plus de laiſſer périr ſes amis de miſere dans un Port, ſur-tout lorſqu'ils offraient de payer tout ce qui leur ſerait accordé. Le Mandarin reconnut la juſtice de ce langage. Il déclara civilement, que la Commiſſion dont on l'avait chargé, l'obligeait de ſe regarder comme l'Avocat du vaiſſeau Anglais. Il aſſura qu'à ſon retour à Canton, on tiendrait un Conſeil dont il était membre; & que, ſur ſes repréſentations, il ne doutait pas que toutes les demandes du Chef d'Eſcadre ne fuſſent accordées. Enfin s'étant fait donner une liſte de toutes les proviſions néceſſaires au vaiſſeau, il écrivit au bas la permiſſion de les acheter, & il commit un Officier de ſa ſuite, pour les faire fournir chaque jour au matin.

Anson.

Après cette favorable explication, le Chef d'Eſcadre invita les trois Mandarins à dîner, en s'excuſant, ſur ſa ſituation, de ne pouvoir leur faire auſſi bonne chere qu'il le deſirait. « Entre » pluſieurs mets, on leur ſervit du bœuf, dont » les Chinois ne mangent point ſans répugnance. » M. Anſon ignorait que depuis pluſieurs ſiécles, » ils ont adopté quantité de ſuperſtitions Indiennes. » Mais ils ſe jetterent ſur quatre groſſes pièces » de volaille, qu'ils mangerent preſqu'entiere-

Anfon.

» ment. Ils parurent fort embarraffés de leurs
» couteaux & de leurs fourchettes. Après avoir
» effayé envain de s'en fervir ; &, d'un air fort
» gauche, ils furent obligés d'en revenir à leur
» ufage ; c'eft-à-dire, de fe faire couper leur
» viande en petit morceaux, par quelques gens
» de leur fuite. A la vérité, ils fe montrerent
» moins novices dans l'art de boire. M. Anfon
» prenant droit de fes incommodités pour fe dif-
» penfer de boire beaucoup, le grand Mandarin,
» qui avait remarqué le teint vif & l'air frais d'un
» jeune Officier du vaiffeau, lui frappa fur l'é-
» paule, & lui dit, par la bouche de l'Interprete,
» qu'il ne lui croyait pas les mêmes raifons de
» fobriété qu'au Chef d'Efcadre, & qu'il le priait
» de lui tenir compagnie à boire. Le jeune An-
» glais, voyant que quatre ou cinq bouteilles de
» vin Français n'altéraient pas la férénité du Man-
» darin, fit apporter un flacon d'eau des Bar-
» bades, auquel ce Magiftrat Chinois ne fit pas
» moins d'honneur ; après quoi, il fe leva de table,
» avec tout le fang-froid qu'il y avait apporté. »

Malgré fes promeffes, la patience des Anglais fut exercée par des difficultés & des lenteurs qui prolongerent le retardement de la permiffion du Confeil, jufqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain, quantité d'ouvriers Chinois vinrent à bord, & le travail fut pouffé avec vigueur. Il ne laiffa pas

d'être troublé par différens bruits, qui firent craindre aux Anglais d'être attaqués dans le Port de Tipa. Ils apprirent en effet, dans la suite, que le Conseil de Manille, informé qu'ils étaient à caréner leur vaisseau dans ce Port, avait conçu le projet d'y faire mettre le feu par un Capitaine Espagnol, qui s'était chargé de cette entreprise, pour la somme de quarante mille piastres; & que ce dessein n'avait manqué, que par la mauvaise intelligence du Gouverneur & des Marchands de Manille. Ils auraient eu le temps de l'exécuter; car on vit arriver le mois d'Avril, avant que le radoub, le chargement des provisions, & l'équipement du vaisseau fussent achevés. Les Chinois s'ennuyaient de ces longueurs. Deux chaloupes envoyées de Macao, vinrent presser M. Anson de partir. Ce message, qui fut renouvellé plusieurs fois, lui parut assez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme, qu'il en était importuné, & qu'il partirait quand il le jugerait à propos. Mais sa réponse irrita aussi les Magistrats Chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-temps des vivres au vaisseau; & cet ordre, qui ne fut que trop fidèlement observé, força les Anglais de lever l'ancre, aussi-tôt qu'ils eurent congédié les ouvriers.

Ils firent voile, vers la haute mer, le 19 d'Avril. Heureusement ils se retrouvaient avec un

Anſon.

vaiſſeau réparé, une bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avaient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avaient faits à Macao, la plupart Laſcarins ou Matelots Indiens, & quelques Hollandais. Le Chef d'Eſcadre avait publié qu'il partait pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la mouſſon de l'Oueſt fût commencée, & que le voyage, qu'il paraiſſait entreprendre, paſſe pour impoſſible dans cette ſaiſon, il avait témoigné tant de confiance dans la force de ſon vaiſſeau & dans l'habileté de ſon équipage, que toute la Ville de Macao, & ſes gens mêmes, étaient perſuadés qu'il voulait ſe ſignaler par une expérience ſi hardie; & pluſieurs habitans de Macao & de Canton s'étaient ſervi de cette occaſion pour écrire à leurs Correſpondans de Batavia.

Mais ce n'était qu'un voile, qui cachait des deſſeins beaucoup plus importans. M. Anſon conſidérait que le vaiſſeau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avait beaucoup d'apparence que cette année, il en partirait deux du même Port. Il avait pris la réſolution d'aller les attendre au Cap Spiritu Sancto, dans l'Iſle de Samal, premiere Terre que les Eſpagnols viennent reconnaître en approchant des Philippines. C'eſt ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent; il ſe promettait d'y être aſſez-tôt pour les

Anson.

ttendre. A la vérité, on représentait les Galions omme de gros & forts bâtimens, montés chacun le quarante-quatre pièces de canon, & de plus le cinq cens hommes. Il devait même compter u'ils s'escorteraient mutuellement; au-lieu qu'il 'avait à bord que deux cens vingt-sept per-onnes, dont plus de trente n'étaient pas des ommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut as capable de l'arrêter. Il savait que son vaisseau tait beaucoup plus propre au combat que les Galions; l'immense trésor, qu'il se flattait d'en-ever, lui répondait du courage de ses gens.

Il avait formé ce grand projet, en quittant la ôte du Mexique; & son chagrin, dans tous les délais qu'il avait essuyés à la Chine, n'était venu ue de la crainte de manquer les Galions. Il avait gardé un profond secret à Macao, parce qu'il y pouvait appréhender que le commerce de cette Ville avec Manille, ne servît à le trahir. Mais, lorsqu'il se vit en pleine mer, il assembla tous ses gens sur le demi-pont. Après leur avoir ex-pliqué son dessein, « il les assura qu'il saurait » choisir une croisiere, où les Galions ne lui » échapperaient pas; que, malgré la force de ces » deux bâtimens, il croyait sa victoire certaine; » qu'il n'ignorait pas de quel bois ils étaient com-» posés; que si l'on s'en rapportait aux fables Es-» pagnoles, ils étaient impénétrables aux boulets

Anson.

» de canon ; mais que pour lui, il répondait su
» sa parole, que pourvu qu'il les pût joindre
» il les combattrait de si près, que ses boulets
» loin de rebondir contre un des flancs, les per
» ceraient tous deux de part en part. »

Ce discours fut reçu avec des transports d
joie. Tout le monde promit solemnellement d
vaincre ou de périr, & la confiance monta tou
d'un-coup jusqu'à faire oublier la modestie. L'Au
teur confirme cette observation par un trait pa
ticulier. « M. Anson, dit-il, ayant fait provision
» à la Chine, de moutons en vie, demanda, u
» jour, à son boucher, pourquoi il n'en voya
» plus servir sur sa table, & s'ils étaient tous tué
» Le Boucher répondit, du ton le plus sérieux
» qu'il en restait deux encore; mais que si M.
» Chef d'Escadre le permettait, il avait dessei
» de les garder pour en traiter le Général d
» Galions. »

Toutes les attentions, avec lesquelles on s'effor
de se dérober à la vue des Sentinelles de Terre
ne purent empêcher que le vaisseau ne fût ap
perçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manill
Les Marchands y prirent l'alarme, & s'adresseren
au Gouverneur, qui entreprit d'équiper un
Escadre de cinq vaisseaux; deux de trente-deu
pièces de canon, un de vingt, & deux de dix
pour attaquer les ennemis de l'Espagne. Que
ques-un

Anson.

s-uns de ces bâtimens avaient déjà levé cre; mais de nouvelles disputes, pour les frais l'armement, entre les Marchands & le Gouneur, & la mousson contraire, arrêterent ene une fois leur entreprise. Au reste, M. Anson surpris d'avoir été découvert si souvent de la e, parce que la pointe du Cap n'est pas fort vée, & que le vaisseau fut presque toujours à ou quinze lieues au large. Cependant, à mesure le mois de Juin avançait, l'impatience des glais allait en augmentant. Ils se voyaient au -neuf.

Le 20 de Juin, c'est-à-dire, un mois s leur arrivée, ils furent délivrés de cette lle incertitude. A la pointe du jour, on dévrit une voile au Sud-Est. Le Chef d'Escadre t fait porter aussi-tôt vers ce bâtiment, on le nnut pour un des Galions; mais on fut surqu'il ne changeât point de route, & qu'il it toujours sur le Centurion. M. Anson ne vait se persuader que les Espagnols l'eussent nnu à son tour. Cependant il ne put demeulong-temps en balance, ni douter même ls n'eussent pris la résolution de le comre.

Vers le Midi, les Anglais se trouverent à une du Galion, & ne voyant pas paraître le d, ils conclurent qu'il en avait été séparé.

Anson.

Bientôt les Espagnols hisserent leur voile misaine, & s'avancerent sous leurs huniers, Cap au Nord, avec le pavillon & l'étenda d'Espagne au haut du grand mât. M. Anson s'ét préparé aussi pour le combat, & n'avait pas n gligé ce qui pouvait lui faire tirer meilleur pa de ses forces. Il avait choisi trente de ses p habiles fusiliers, qui furent distribués dans hunes, & dont les services répondirent à s attente. Comme il n'avait pas assez de mon pour donner un nombre suffisant d'hommes l'artillerie, chaque pièce de la baterie d'en-b n'en eut que deux, pour la charger. Le re était divisé en petites troupes de dix ou douz qui parcouraient l'entre-deux des ponts, po mettre le canon aux sabords, & le tirer, lorsqu le trouvaient chargé. Cet ordre le mit en état se servir de toutes ses pièces; &, ne pensant po à tirer par bordées, entre lesquelles il y aur eu nécessairement des intervalles, il ordonna d'e tretenir un feu continuel, dont il se promett d'autant plus d'avantages, que l'usage des E pagnols est de se jetter ventre à terre, lorsqu voient une bordée prête à partir, & d'attendr dans cette posture, qu'elle soit lâchée; après qu ils se relevent, pour servir assez vivement canon & la mousqueterie, jusqu'à ce qu'ils croient menacés d'une autre bordée. En tir

---



coup sur coup
tous les avanta
Le Centurio
canon ennemi,
observer que
qu'alors de dé
étaient occupés
& tout ce qui
sur eux ses piè
général fût de
Le Galion répo
riere, & le Ce
les Espagnols a
se plaça sous le v
pour les empêch
se jetter dans le
éloignés que de
combat devint f
Pendant une
rent le vaisseau e
La largeur de
de faire jouer to
Galion ne pouv
siennes. Dès le
nattes, dont ses
rent feu, & jet
jusqu'à la moitié
Cet accident, qu

Anson.

coup sur coup, on comptait de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

Le Centurion, se trouvant à la portée du canon ennemi, arbora pavillon. M. Anson crut observer que les Espagnols avaient négligé jusqu'alors de débarrasser leur vaisseau, & qu'ils étaient occupés à jetter dans les flots leur bétail, & tout ce qui leur était incommode, il fit tirer sur eux ses pièces de chasse; quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le Galion répondit de ses deux pièces de l'arriere, & le Centurion se disposant à l'abordage, les Espagnols affecterent de l'imiter. Bientôt il se plaça sous le vent des ennemis, & côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, & de se jetter dans le port de Jalapay, dont ils n'étaient éloignés que de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

Pendant une demi-heure, les Anglais dépasserent le vaisseau ennemi, & foudroyerent son avant. La largeur de leurs sabords les mettait en état de faire jouer toutes leurs pièces, tandis que le Galion ne pouvait employer qu'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action, les nattes, dont ses bastingues étaient remplies, prirent feu, & jetterent une flamme qui s'élevait jusqu'à la moitié de la hauteur du mât de misaine. Cet accident, qui parut causé par la bourre du

Anson.

canon des Anglais, jetta leurs ennemis dans une extrême confusion; mais il fit craindre aussi au Chef d'Escadre, que le Galion n'en fût consumé, & que le feu ne se communiquât même à son vaisseau. Enfin les Espagnols se délivrerent de cet embarras, en coupant leurs bastingues, & faisant tomber dans la mer toute cette masse enflammée. Le Centurion n'en conserva pas moins l'avantage de sa situation. Son canon était servi avec autant de régularité que d'ardeur, tandis que ses fusiliers, placés dans les hunes, découvraient tout le pont du Galion, & qu'après avoir nettoyé les hunes ennemies, ils tuaient, ou mettaient hors de combat, tout ce qui se montrait sur le demi-pont. Ce feu continuel causa un mal infini aux Espagnols. Leur Général même fut blessé. Cependant, après une demi-heure de combat, le Centurion perdit l'avantage de sa situation, & l'ennemi continua de soutenir son feu pendant plus d'une heure; mais enfin le canon Anglais, chargé à mitrailles, fit une si terrible exécution, qu'ils commencerent à perdre courage. M. Anson s'apperçut de leur désordre. Il voyait de son bord, les Officiers Espagnols, qui parcouraient le Galion, pour retenir leurs gens à leurs postes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou six coups de canon avec assez de justesse,

ils se reconnurent vaincus, & leur pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenerent l'étendard qui était au sommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuse Commission, aurait été tué par les fusiliers, si le Chef d'Escadre, qui comprit de quoi il était question, ne les eût empêchés de tirer. Ainsi, la victoire ne coûta plus rien aux Anglais. Anson.

Le Galion se nommait *Nostra Signora de Cabadonga*. Il était commandé par le Général Don Géronimo de Montéro, Portugais de naissance, le plus brave & le plus habile Officier que l'Espagne eût aux Philippines. Non-seulement il était plus grand que le Centurion, mais il avait à bord cinq cens cinquante hommes, trente-six pièces de canon, & vingt-huit pierriers. L'équipage était bien pourvu de petites armes, & le vaisseau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ses plats-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il était bastingué, & qui se défendait par demi-piques. Les Espagnols eurent soixante-sept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre blessés. Le Centurion ne perdit que deux hommes & n'eut que dix-sept blessés, entre lesquels on comptait un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleures armes ont peu d'effet, entre des mains mal exercées à s'en servir.

On n'entreprend point de représenter les trans-

Anson.

ports de l'équipage Anglais, lorsqu'il se vit en possession d'un trésor qui avait fait depuis si long-temps l'unique objet de ses espérances, & pour lequel il avait tant souffert. Dans le même instant, il ne s'en fallut presque rien, qu'un bonheur si grand ne fût anéanti par l'accident le plus funeste. A peine l'ennemi eut-il baissé pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anson s'approchant de lui, sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille que le feu avait pris au Centurion, fort près de la soute aux poudres. Le Chef d'Escadre reçut cette nouvelle sans émotion ; & la sagesse de ses ordres fit éteindre l'incendie.

Il donna le commandement de la prise à M. Saumarez, son premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de haut-bord. Tous les prisonniers Espagnols furent envoyés à bord du vaisseau Anglais, à l'exception de ceux qu'on crut nécessaires pour aider à la manœuvre du Galion. On apprit d'eux que l'autre Galion, que les Anglais avaient empêché, l'année d'auparavant, de sortir d'Acapulco, n'avait point attendu l'arrivée de celui qu'ils avaient pris ; & qu'ayant mis seul à la voile, il devait être arrivé à Manille, avant que le Centurion se fût posté au Cap Spiritu Sancto. Les Anglais regretterent beaucoup que le temps perdu à Macao les eût empêchés de faire deux prises au lieu d'une.

Après l'action, ils résolurent de ne pas perdre

moment pour retourner dans la riviere de Canton. Cependant M. Anson se crut d'abord obligé de faire transporter les trésors Espagnols à bord du Centurion ; & cette précaution était d'une extrême importance. La saison faisant craindre un fort mauvais temps, dans une navigation qui devait se faire à travers des mers peu connues, il fallait qu'un butin si précieux se trouvât sous les yeux du Chef d'Escadre, & qu'il fût assuré, contre toutes sortes d'accidens, par la fidélité de l'équipage & par la bonté du vaisseau. Il n'était pas moins important de s'assurer des prisonniers. Delà dépendaient non-seulement les trésors, mais la vie même des vainqueurs. Les Espagnols étaient plus nombreux du double que ceux qui les avaient pris ; & quelques-uns d'entr'eux, observant la faiblesse de l'équipage Anglais, dont une partie n'était composée que de jeunes gens, regretterent, avec plusieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, disaient-ils, par une poignée d'enfans. Pour leur ôter les moyens de se révolter, ils furent tous mis à fond de cale, sans autre exception que les Officiers & les blessés, avec deux écoutilles ouvertes, pour donner passage à l'air. On fit, de quelques grosses planches, deux espèces de tuyaux, dont le vuide joignait l'écoutille du premier pont à celle du second. En facilitant l'entrée de l'air à fond de cale, ces tuyaux assu-

Anson.

[redacted] Anson.

raient les Anglais contre toutes les entrepri de leurs prisonniers, qui n'auraient pu débouch par un canal de sept ou huit pieds de haut; & pour en augmenter la difficulté, on braqu contre cette ouverture, quatre pierriers, charg de balles, près desquels on posta des sentinelle la meche allumée à la main, avec ordre d'y mett le feu au premier mouvement des Espagnol Leurs Officiers, au nombre de dix-huit, fure logés dans la chambre du premier Lieutenant avec une garde de six hommes; & le Génér même, qu'on fit coucher dans la chambre d Chef d'Escadre, eut une Sentinelle près de lu D'ailleurs tous les prisonniers étaient bien avert que le moindre trouble serait puni de mort: & ces précautions n'empêcherent pas que l'équipag Anglais ne se tînt prêt à la moindre alarme. Tou les fusils étaient chargés, & placés à vue d'œil les Matelots ne quittaient pas leurs sabres ni leur pistolets; & les Officiers, se couchant tout vêtus dormaient avec leurs armes à côté d'eux.

L'Auteur ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Espagnols était déplorable. Outre la chaleur, qui était excessive, ils souffraient, à fond de cale, toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau, qu'on leur accordait par jour, suffisait à peine pour les empêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'était que d'une

Anson.

inte. On ne pouvait leur en donner davantage, ans un temps où l'équipage même n'avait que la oitié de plus. Il parut surprenant que, dans un ssez long voyage, cette affreuse misere n'en fît as mourir un seul ; mais un mois d'une si rude rison les métamorphosa si singulierement, qu'ayant aru frais & vigoureux lorsqu'ils y étaient entrés, ls en sortirent avec l'apparence d'autant de sque-ettes ou de fantômes.

Pendant qu'on prenait toutes ces mesures pour a sûreté des trésors & des prisonniers, M. Anson aisait gouverner vers la riviere de Canton ; & e 30 de Juin, au soir, on eut la vue du Cap de Langano, à la distance de dix lieues. Le endemain, on vit les Isles de Bachi. Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglais en remarquerent plusieurs autres à l'Ouest. Delà, continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Isle de Supata, a plus Occidentale des Isles de Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lamaneurs Chinois, l'un pour le Centurion, l'autre poûr la Prise ; & ne rencontrant aucun obstacle, ils arriverent heu-reusement devant la Ville de Macao.

Ils avaient eu le temps, dans un si long inter-valle, de compter la valeur du butin. Elle mon-tait à un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pièces de huit, & trente-cinq mille

Anfon.

fix cens quatre-vingt deux onces d'argent en lin-gots ; outre une partie de cochenille, & quelques autres marchandifes d'affez peu de valeur, en comparaifon de l'argent. Cette prife, jointe aux autres, faifait à-peu-près la fomme totale de quatre cens mille livres fterlings, fans y comprendre les vaiffeaux, les marchandifes, &c. que l'Efcadre Anglaife avait brûlés ou détruits aux Efpagnols, & qui ne pouvaient aller à moins de fix cens mille livres fterlings. Ainfi, l'Auteur eftime la perte de l'Efpagne à plus d'un million fterling. Si l'on y ajoute, dit-il, les dépenfes que cette Couronne fit pour l'équipement de l'efcadre de Dom Pizarro, les frais extraordinaires où l'efcadre Anglaife la jetta dans fes ports d'Amérique, & la ruine de fes vaiffeaux de guerre, le total doi[t] monter à des fommes exceffives.

On trouva, fur le Galion, des deffeins, de[s] Journaux, & la Carte de l'Océan pacifique entr[e] le Mexique & les Philippines.

En laiffant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca Tigris*, paffage étroit qui forme l'embouchur[e] de la riviere de Canton, le deffein du Che[f] d'Efcadre était d'entrer le lendemain dans c[e] canal, & de remonter jufqu'à l'Ifle du Tigre où la rade eft à couvert de tous les vents. Ma[is] on vit arriver, avant la nuit, une chaloupe en[-] voyée par le Commandant des Forts de Bocc[a]

Anfon.

gris, pour s'informer d'où venaient les deux iffeaux. M. Anfon répondit à l'Officier Chinois, le Centurion était un vaiffeau de guerre du i de la Grande-Bretagne, & l'autre bâtiment, prife qu'il venait de faire fur les Efpagnols; il voulait entrer dans la riviere pour y trouver abri contre les ouragans de cette faifon, & il fe propofait de partir pour l'Angleterre au our de la bonne mouffon. L'Officier lui de-nda un état des hommes, des armes & de tes les munitions de guerre qu'il avait à bord, ce que fon devoir l'obligeait d'en rendre mpte au Gouvernement de Canton. Mais lorf-il eut entendu que les Anglais avaient quatre s fufils, & trois à quatre cens barils de poudre, parut fi effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la dieffe de mettre ces deux articles fur fa lifte, s la crainte de caufer trop d'alarme à fes îtres. Les Anglais s'imaginerent qu'à cette cafion il défendit, en particulier, au Lamaneur inois, de conduire les deux vaiffeaux au-delà Bocca-Tigris.

Ce paffage n'a gueres qu'une portée de fufil largeur. Il eft formé par deux pointes de re, fur chacune defquelles les Chinois ont un rt. Celui qui fe préfente à gauche n'eft pro-ment qu'une batterie, au bord de l'eau, avec -huit embrafures; mais on n'y voyait alors

Anson.

que douze canons de fer, de quatre ou six liv de balle. Le Fort de la droite ressemble asse nos grands Châteaux antiques. Il est situé sur rocher élevé ; mais les Anglais n'y apperçur pas plus de huit ou dix canons, de six livres balle. Telles étaient les fortifications qui déf daient l'entrée de la riviere de Canton. Ce description doit faire juger que M. Anson pouvait être arrêté par de si faibles obstacl quand les deux Forts eussent été parfaitem fournis de munitions & de Canonniers. Aussi refus des Lamaneurs n'empêcha-t-il point le C d'Escadre de lever l'ancre, & de passer en les Forts, en menaçant le Pilote Chinois de faire pendre au bout de la vergue, s'il arriv que l'un ou l'autre des deux vaisseaux touch On passa le détroit sans aucune opposition. M le malheureux Lamaneur en fut puni par Chinois ; & le Commandant même des Forts fut pas traité avec moins de rigueur, pour mal auquel il n'avait pu s'opposer.

Le 16 de Juillet, M. Anson envoya un ses Officiers à Canton, avec une lettre pour Vice-Roi, dans laquelle il lui expliquait les raiso qui l'avaient obligé de passer le détroit de Boc Tigris, & le dessein où il était d'aller lui rend ses devoirs. L'Officier Anglais fut reçu civileme & le Vice-Roi promit d'envoyer le lendem

éponse. Dans le même-temps, quelques Offi- ers Espagnols demanderent au Chef d'Escadre liberté d'aller à Canton sur leur parole. Elle r fut accordée pour deux jours. Les Manda- s, apprenant qu'ils étaient dans cette Ville, firent appeller, pour savoir d'eux-mêmes nment ils étaient tombés au pouvoir des An- is. Ces généreux prisonniers déclarerent de nne-foi que les Rois d'Espagne & d'Angleterre nt en guerre ouverte, ils avaient résolu de ndre le Centurion, & qu'ils l'avaient attaqué s cette vue; mais que l'événement avait été ntraire à leurs espérances. Ils ajouterent que puis leur infortune, ils avaient reçu du Chef Escadre un traitement fort humain. Cet aveu, ns une bouche ennemie, fit une juste impression l'esprit des Chinois, qui avaient été portés qu'alors à prendre M. Anson pour un Pirate. ais quoiqu'ils ne pussent douter du témoignage s Espagnols, ils leur demanderent comment il ait possible qu'ils eussent été vaincus par un ennemi i ne les égalait pas en forces, & pourquoi les nglais ne les avaient pas tués tous, puisque les ux Nations étaient en guerre. A la premiere ces deux questions, les Espagnols répondirent ue le Centurion, quoique beaucoup plus faible n équipage, était un vaisseau de guerre, qu'il vait par conséquent beaucoup d'avantages sur le

Anson.

Anson.

Galion, qui n'était qu'un vaisseau marchand. seconde difficulté s'expliquait d'elle-même, p l'usage établi entre les Nations Européennes, ne pas donner la mort à ceux qui rendent armes. Mais ils reconnurent que M. Anson, céda à la bonté naturelle de son caractere, les av traités avec plus de douceur qu'il n'y était obli par les Loix de la guerre. Cette réponse insp aux Mandarins beaucoup de respect pour lu quoique l'Auteur n'ose assurer que le bruit d trésors, dont il était en possession, n'eût autant part à ce sentiment, que la haute idée qu'ils avaie conçue de son caractere.

Le 20, trois Mandarins, accompagnés d'u suite fort nombreuse & d'une flotte de chaloupe vinrent à bord du Centurion, & remirent au Cl d'Escadre, un ordre du Vice-Roi, qui leur a cordait, chaque jour, une certaine quantité vivres, & des Pilotes pour conduire les de vaisseaux jusqu'à la seconde barre. Ils ajoutere en réponse à sa lettre, que le Vice Roi s'excus de recevoir sa visite pendant les grandes chaleur parce que les Mandarins & les Soldats, qui d vaient nécessairement assister à cette cérémoni ne pouvaient s'assembler sans beaucoup de fatigu mais que vers le mois de Septembre, lorsque saison commencerait à s'adoucir, il le recevra avec joie. M. Anson était informé qu'on ava

Anson.

déjà fait partir de Canton un courier pour la Cour de Pékin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux vaisseaux. Il ne put douter que le motif des délais du Vice-Roi, ne fût de gagner du temps, pour recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette partie de la Commission des Mandarins, n'était pas la plus importante. Ils parlerent des droits que les deux vaisseaux devaient payer. Le Chef d'Escadre rejetta cette proposition d'un ton ferme. Il répondit que, n'ayant point apporté de Marchandises dans leurs Ports, & n'ayant pas dessein d'en emporter, il ne devait pas être compris dans le cas des Loix de la Chine, qui ne pouvaient regarder que les vaisseaux Marchands; qu'on n'avait jamais exigé de droits pour les vaisseaux de guerre, dans les Ports où l'usage était d'en recevoir, & que les ordres du Roi son Maître, lui défendaient expressément de se relâcher sur ce point. Une réponse si décisive arrêta les Mandarins. Ils passerent au dernier article de leur Commission; c'était de prier le Chef d'Escadre de relâcher les prisonniers qu'il avait à bord, parce que le Vice Roi craignait que l'Empereur son Maître, n'apprît avec chagrin, qu'on retenait captifs, dans son propre Domaine, des gens d'une Nation qui lui était alliée, & qui faisait un grand commerce avec ses sujets. M. Anson souhaitait ardemment d'être délivré de ses pri-

Anson.

fonniers Efpagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il avait deffein d'accorder, il fit quelques difficultés, après lefquelles il feignit de céder au defir d'obliger le Vice-Roi. Les Mandarins partirent; &, quatre jours après, quelques Jonques vinrent prendre les prifonniers, pour les tranfporter à Macao. Enfuite les deux vaiffeaux allerent jetter l'ancre au-deffus de la feconde barre, où ils devaient refter jufqu'à la mouffon.

On paffe fur un long détail d'injuftices, de tromperies & de vols, que les Anglais effuyerent de la part des Chinois, avant que de pouvoir fe procurer, pour leur argent, les provifions dont ils avaient befoin pour retourner en Europe. L'Auteur eft fort éloigné de foufcrire aux éloges que les Miffionnaires prodiguent à cette Nation. « En fait d'artifice, dit-il, de fauffeté & d'attache» ment pour le gain, il ferait difficile de trouver, » dans aucun autre pays du monde, des exemples » comparables à ceux qu'on voit tous les jours » à la Chine. Il en rapporte un grand nombre. » Qu'on juge, ajoute-t-il, par ces échantillons, » des mœurs d'une Nation qu'on préfere fouvent » au refte des humains, comme le modèle des » plus excellentes qualités. »

Mais le Chef d'Efcadre était moins inquiet de ces difficultés, que de fe voir prefqu'à la fin du mois de Septembre, fans avoir reçu le moindre meffage

meſſage de la part du Vice-Roi. Ses réflexions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour ſortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ſes Officiers, le 27 de Septembre, au Mandarin qui avait été chargé de l'inſpection de ſon vaiſſeau, pour l'informer qu'il était réſolu de ſe rendre à Canton dans ſa chaloupe, & que le lendemain de ſon arrivée, il ferait prier le Vice-Roi de fixer le temps de l'audience. Le Mandarin ſe contenta de répondre qu'il ferait ſavoir au Vice-Roi les intentions du Chef d'Eſcadre.

Anſon.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenaient à ce Voyage. L'équipage de la chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme était d'écarlate, avec des veſtes d'une étoffe de ſoie bleue, garnies de boutons d'argent, & les armes du Chef d'Eſcadre ſur l'habit & ſur le bonnet. Pour ſe diſpoſer à tout événement, M. Anſon donna Commiſſion de Capitaine au premier Lieutenant de ſon vaiſſeau, & lui laiſſa ſes inſtructions. Elles portaient que, s'il était retenu pour la querelle des droits, le Galion ſerait détruit, & que le Centurion deſcendrait la riviere au-deſſous de Bocca-Tigris, & s'arrêterait au-delà du détroit, pour y attendre de nouveaux ordres du Chef d'Eſcadre.

Tous les Officiers des vaiſſeaux Anglais, Danois

Anfon.

& Suédois, fe rendirent à bord du Centurion pour fervir de cortège au Chef de la Nation An glaife. Le même jour, il s'embarqua dans chaloupe, fuivi de celles des vaiffeaux Marchand En paffant devant la rade de Wampo, où le Européens étaient à l'ancre, il fut falué par tou leurs vaiffeaux, à l'exception de ceux des Françai & le foir il entra dans Canton. A fon arrivée, reçut la vifite des principaux Marchands Chinois qui le féliciterent d'être venu fans obftacle, qui affecterent de lui en témoigner beaucoup d joie. Mais c'était un nouvel artifice, pour l'engag à fe repofer fur eux du foin de lui ménag l'audience du Vice-Roi. Il prit confiance à leu promeffes, fans avoir néanmoins à fe reproch trop de crédulité, puifqu'il en fut preffé fo vivement par les Marchands de fa propre Natio Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que d mouvemens qu'on fe donnait pour le fatisfair Cependant un délai, dont il ne prévoyait pas fin, lui faifant reconnaître qu'il était joué par d faux prétextes, il prit le parti de s'adreffer d rectement au Vice-Roi, & de lui demander u audience, fans laquelle il comprit qu'il n'obtie drait jamais la permiffion de faire embarquer f vivres. Il la demanda par une lettre, dont il cha gea le Mandarin qui commandait la Garde, à principale porte de Canton. Un jeune Facte

u Comptoir Anglais, qui parlait fort bien la angue Chinoise, lui servit d'Interprete. Dans intervalle, onze rues de Canton furent consu-ées par le feu; & le secours que les Anglais êterent aux habitans, pour la conservation du ste de la Ville, disposerent si favorablement l'es-it du Vice-Roi, qu'enfin l'audience fut fixée 3 de Novembre. Anson.

Cette nouvelle fut d'autant plus agréable à I. Anson, que le Conseil n'avait pu se déter-iner là-dessus, sans renoncer à la prétention des oits, & sans avoir pris la résolution de lui accorder ut ce qu'il avait demandé; car les Magistrats Chi-ois n'ignoraient pas ses dispositions, & leur fine litique ne leur aurait pas permis de l'admettre à udience pour contester avec lui. Dans cette e, il se prépara gaiement à se rendre au Palais; r d'ailleurs de son Interprete, qui lui promit répéter hardiment tout ce qui lui serait dicté. jour marqué, à dix heures du matin, un Man-rin vint l'avertir que le Vice-Roi était prêt à recevoir. Il se mit en chemin avec sa suite. A porte de la Ville, il trouva deux cens soldats, bon ordre, qui l'accompagnerent jusqu'à la ande Place du Palais. Dans cette Place, il y en ait dix mille sous les armes, au travers des-els il fut conduit jusqu'à la salle d'Audience. Il rouva le Vice-Roi, dans un fauteuil de parade,

Anſon.

ſous un dais fort riche, accompagné de tous l
Mandarins du Conſeil. On avait laiſſé pour le Ch
d'Eſcadre un ſiége vide, qu'il occupa, n'ayan
entre le Vice-Roi & lui, que le Chef de la Loi
celui de la Tréſorerie, qui, ſuivant le cérémoni
Chinois, ont la préſéance ſur tous les Offici
d'épée.

Dans le cours de cette Audience, M. Anſo
apprit de la bouche même du Vice-Roi, q
c'était par ſa lettre qu'il avait eu la premie
nouvelle de ſon arrivée à Canton. Mais il n'ava
pas beſoin de cette humiliante confirmation, po
reconnaitre l'infidélité des Marchands. On ne l
parla point des droits. On lui accorda toutes l
permiſſions qu'il demandait; &, lorſqu'il eut ache
ſes explications, le Vice-Roi lui fit des reme
ciemens fort vifs de l'important ſervice qu'il av
rendu à la Ville de Canton pendant l'incendi
Cependant il obſerva qu'il y avait bien long
temps que le Centurion était ſur les Côtes de
Chine; &, pour adoucir cette eſpèce de plaint
il lui ſouhaita un heureux retour en Europe.

En ſortant de la Salle d'Audience, le Ch
d'Eſcadre fut preſſé d'entrer dans un appartem
voiſin, où l'on avait préparé des rafraîchiſſem
pour lui; mais apprenant que le Vice-Roi n'y d
vait pas être, il s'en excuſa civilement. A ſon reto
il fut ſalué de trois coups de canon, nombre q

Anson.

s Chinois ne passent jamais, dans aucune cérémonie. Sa joie fut extrême, non-seulement d'avoir btenu des permissions qui le mettaient en état le partir au commencement de la mousson, & d'arriver en Angleterre, avant qu'on pût savoir en Europe, qu'il était en route pour le retour, mais ncore plus d'avoir établi par un exemple éclatant, l'exemption des vaisseaux de guerre de sa Nation ans les Ports de la Chine.

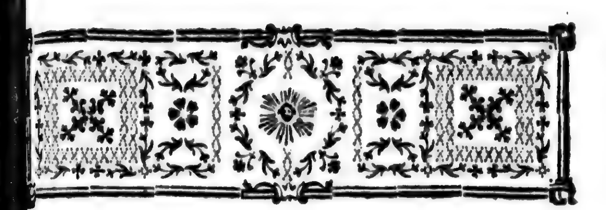
Les ordres du Vice-Roi furent exécutés avec nt de diligence, que dans l'espace de quatre ours, M. Anson vit toutes les provisions à bord, qu'il ne lui resta qu'à faire lever l'ancre pour escendre la riviere. Le Centurion & sa Prise passerent Bocca-Tigris, le 10 de Décembre. Ils mouillerent le 12 devant Macao. Les Marchands le cette Ville avaient offert six mille piastres pour Galion, prix fort au-dessous de sa valeur. Ils ouhaitaient de conclure le marché : mais, comme ls n'ignoraient pas que les Anglais étaient dans l'impatience de partir, ils ne voulaient rien ajouter leurs offres. M. Anson avait trouvé assez de nouvelles de l'Europe, à Canton, pour être persuadé que la guerre entre l'Espagne & l'Angleterre durait encore, & que la France se déclarerait pour l'Espagne. Il savait aussi qu'on ne pouvait être informé de sa victoire, en Europe, avant le retour des vaisseaux Marchands qu'il avait trouvés à la

Anson.

Chine. Ces deux raisons, qui devaient lui fair
hâter son voyage, le déterminerent à livrer l
Galion pour la somme qu'on lui offrait.

Il mit à la voile, pour son retour, le 15 d
Décembre. Sa navigation fut heureuse jusqu'a
Détroit de la Sonde, où il mouilla le 3 de Janvier
dans la rade de l'Isle du Prince, pour faire de l'ea
& du bois. Il remit en mer le 8, & la même fo
tune l'accompagna jusqu'au Cap de Bonne-Espé
rance. Trois semaines de repos, dans une bel
Colonie Hollandaise, qui lui rappella les char
mantes vallées de Juan Fernandez & les belles cla
rieres de Tinian, le mirent en état d'en partir l
3 d'Avril. Il découvrit l'Isle de Sainte-Hélène l
19, mais sans y vouloir toucher. Le 12 de Juin
il eut la vue du Cap Lézard; & le 15 au soir,
arriva, sans perte & sans danger, à la rade d
Spithéad, après un voyage de trois ans & neu
mois.

*Fin du Livre premier.*



# ABRÉGÉ
## DE
# L'HISTOIRE GÉNÉRALE
# *DES VOYAGES.*

## QUATRIEME PARTIE.

## *VOYAGES AUTOUR DU MONDE ET AUX POLES.*

## LIVRE II.

### *Voyages au Nord-Ouest & au Nord-Est.*

Introduction.

LA PLUPART des Physiciens & des Navigateurs pensent que la mer est ouverte jusqu'aux deux Pôles; & si les glaces qu'on trouve dans les

Introduction.

Latitudes élevées empêchent d'y arriver, ils répondent qu'on ne doit pas en être ſurpris, puiſque les vaiſſeaux ne connaiſſent point encore la route qu'il faudrait ſuivre, & que l'on ignore d'ailleurs qu'elle eſt la ſaiſon convenable pour mettre à la voile. Mais les tentatives qu'on a faites juſqu'à préſent pour décider cette queſtion, n'ont point réuſſi. Depuis près de trois ſiécles, on cherche inutilement un paſſage aux Indes Orientales par le Nord. Les Anglais, les Hollandais, les Danois, les Eſpagnols & les Ruſſes ont ſuivi cette grande entrepriſe, avec l'ardeur qu'inſpire à tous les Peuples le deſir d'étendre leur commerce.

Il ſemble qu'il ne reſte plus de nouveaux moyens à mettre en uſage. On a pris des points de départ de toutes les parties du globe. Les uns ont fait voile des Iſles Britanniques ou de la Hollande; les autres de la Norwège ou de la Laponie; ceux-ci, du pays des Samoyedes & du Kamtchatka; ceux-là, de la Californie, du nouveau Mexique, ou de différens Ports à l'Oueſt de l'Amérique Septentrionale; enfin de la Baie d'Hudſon & des autres Ports de la partie Orientale de l'Amérique. On a longé les côtes Eſt & Oueſt de Groënland. Les Modernes ont profité de l'expérience des premiers Navigateurs. Les Phyſiciens & les Géographes ont tâché de deviner, par la théorie, en quel temps & de quel côté on peut aborder au

Pôle; mais si ces travaux ont eu d'ailleurs quelque utilité, ils laissent cependant le point capital du problême dans l'obscurité où il était, lorsqu'on le proposa pour la premiere fois.

Introduction.

Des papiers publics annoncerent, il y a quelques années, que les Russes ont trouvé ce passage tant cherché, & que se proposant d'envahir une partie de l'Amérique Septentrionale, ils tiennent leur découverte cachée, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un moment favorable pour exécuter leur projet. Mais l'autorité des Gouvernemens ne peut pas forcer au silence sur un pareil fait, & un secret si important serait bientôt répandu dans toute l'Europe.

Cabots.

Les Lettres-Patentes de Henri VII, qui subsistent encore dans les Collections Anglaises, ne laissent aucun doute que le premier voyage des Cabots n'ait été entrepris pour la découverte d'un passage aux grandes Indes, par le Nord-Ouest de l'Amérique. Il parait certain que Jean Cabot partit de Bristol dans cette vue, au printemps de l'année 1497, avec un vaisseau équipé aux dépens du Roi & trois ou quatre petits navires fretés par quelques Marchands de la même Ville. Le 24 Juin, à cinq heures du matin, il apperçut une terre, à laquelle il donna le nom de *Prima-Vista*, comme la premiere qu'il eut rencontrée, & qui faisait partie de l'Isle de Terre-Neuve; mais, ayant

Cabots.

tourné au Sud, & s'étant avancé juſqu'à la hauteur du Cap de Floride, il revint en Angleterre, ſans avoir tiré d'autre fruit de ſon entrepriſe. On a déjà remarqué, ſur le témoignage de quelques anciens Ecrivains, qu'il ne débarqua même en aucun endroit ni de l'Iſle, ni du Continent. Ramuſio cite une Lettre de Sébaſtien Cabot, fils de Jean, où l'on trouve, « qu'ayant dirigé long-» temps leur courſe Oueſt au Nord, juſqu'à la » Latitude de ſoixante-ſept degrés trente minutes, » & trouvant, le 11 de Juin, la mer ouverte, » ſans glace & ſans aucun autre obſtacle, ils n'au-» raient pas fait difficulté de continuer leur route » droit au Catay, dans les Indes Orientales, ſi la » révolte de leur équipage ne les eût forcés de » revenir en Europe : » confirmation aſſez claire de l'eſpérance & du deſſein qu'ils avaient conçus, de trouver un paſſage au Nord-Oueſt. Mais Sébaſtien Cabot s'explique lui-même, avec beaucoup plus de clarté, dans une Lettre au Nonce du Pape en Eſpagne : c'était, dit-il, la ſtructure du Globe terreſtre, qui lui avait fait naître l'idée d'aller aux Indes, en dirigeant ſa navigation au Nord-Oueſt. Il ajoute, « qu'ayant rencontré la » terre, contre ſon attente, & lorſqu'il comptait » de n'en pas trouver juſqu'à la hauteur des côtes » de Tartarie, il l'avait ſuivie juſqu'à la lati-» tude de cinquante-ſix degrés, & que, trou-

» vant qu'elle s'étendait vers l'Eſt, il avait aban- Cabots.
» donné ſon entrepriſe & dirigé ſa courſe vers
» le Sud. »

Il y a beaucoup d'apparence que les Cabots, découragés par le mauvais ſuccès de cette expédition, renoncerent à l'eſpoir de trouver un paſſage au Nord-Oueſt. On a vu du moins, dans une autre partie de ce Recueil, que Sébaſtien, ſe propoſant peut-être d'en chercher un du côté du Sud, paſſa au Service des Eſpagnols, où ſa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Caſtille, & qu'après le retour du fameux vaiſſeau de Magellan, qui lui avait enlevé l'honneur auquel il paraiſſait aſpirer, il fut employé par quelques Négocians de Séville, pour conduire une Eſcadre aux Indes Orientales, par le détroit que Magellan avait découvert. Mais, au-lieu de ſuivre cette route, il entra dans la riviere de la Plata, où il paſſa pluſieurs années à faire des établiſſemens. Enſuite le mauvais accueil qu'il reçut à la Cour d'Eſpagne, le fit retourner en Angleterre, en 1528. Il y retrouva toute la faveur qu'on avait accordée à ſon pere, ſur-tout lorſqu'à l'ancien deſſein de chercher un paſſage au Nord-Oueſt, il eut ſubſtitué celui de tourner les recherches au Nord-Eſt. A la vérité, cette tentative n'eut pas plus de ſuccès que l'autre; mais les Anglais reconnaiſſent qu'ils lui doi-

Cabots.

vent leur Commerce de Russie, & la pêche de Groënland, dont ils ont tiré de grands avantages.

Un de leurs plus célèbres Voyageurs fait là-dessus la réflexion suivante. « Quoique les premieres entreprises, pour découvrir ces passages » au Nord-Ouest & au Nord-Est, aient coûté quel- » ques dépenses, & que, jusqu'à présent, elles » n'aient pas conduit au but qu'on s'est proposé, » les résultats en ont été si favorables à la Nation » Anglaise, que, loin de se refroidir dans cette » recherche, elle doit, aussi long-temps qu'il lui » restera quelque espérance de réussir, continuer » des efforts dont elle ressent l'utilité. » D'ailleurs il trouve, dans ces avantages mêmes, les raisons qui ont fait abandonner long-temps le projet de la recherche; c'est que Sébastien Cabot, Chevalier, & Gouverneur de la Compagnie Anglaise de Russie, étant tout-à-la-fois Directeur du Commerce, & seul conducteur de toutes les expéditions pour la découverte d'un passage, non-seulement le premier de ces deux Offices nuisit au succès de l'autre, mais l'influence d'un homme si respecté, qui avait désespéré du passage au Nord-Ouest, fit négliger au Gouvernement tous les projets qui furent proposés par cette voie. Ce ne fut qu'après sa mort, c'est-à-dire, en 1576, qu'un Anglais, nommé Martin *Frobisher*, osa proposer un voyage,

pour la découverte d'un passage par le Nord-Ouest.

Cabots.

Frobisher.

Ce fameux Aventurier, qui méditait son entreprise depuis quinze ans, fut soutenu par Ambroise Dudley, Comte de Warwick, favori de la Reine Elisabeth. On lui fit équiper deux navires, le *Gabriel* & le *Michel*, chacun de vingt-cinq tonneaux, avec une pinace de dix. Il partit de Blackwal le 15 Juin de la même année, dans la résolution de justifier, à son retour, le fondement de ses espérances, ou de ne revoir jamais sa patrie. Les collections Angloises nous ont conservé les journaux de trois navigations, qu'il fit successivement, & dont la premiere, quoique la plus courte & la moins heureuse, parut un puissant motif à la Cour d'Angleterre pour encourager les deux suivantes. On ne peut refuser, à ces trois célèbres monumens, ou du moins à leurs principales circonstances, une place dans ce Recueil. La Cour prit un intérêt si vif à la premere des trois expéditions, que se trouvant à Greenwich, lorsque Frobisher y passa, elle lui fit l'honneur d'envoyer un Gentilhomme à bord, pour lui souhaiter un heureux voyage, & que *Wolly*, Secrétaire d'Etat, s'y rendit lui-même, dans la seule vue d'exhorter l'équipage à suivre avec une aveugle soumission les ordres du Commandant.

C'est à la pointe d'Ecosse nommée *Swinborn*, que l'Auteur se situe le 26. « Nous prîmes,

Frobisher.

» dit-il, notre hauteur, qui se trouva de cinquante
» neuf degrés quarante-six minutes, la distance du
» soleil à notre Zenith étant de trente-sept degrés.
» Le 11 Juillet, nous vîmes, du Sud-Est, l'Islande
» Ouest-Nord-Ouest à six lieues de nous; elle se
» présentait comme une haute pointe, couverte
» de neige. Nous étions à la hauteur de soixante
» degrés. On fit voile vers terre; & la sonde ne
» trouva point de fond sur cent cinquante brasses
» d'eau. La chaloupe, qui se mit en mer, se vit for-
» cée de revenir à bord, par la quantité de glaces
» qui bordaient les côtes. Une forte brume y mit
» nos bâtimens mêmes en danger; mais nous ne
» laissâmes point, du jeudi à huit heures du matin
» jusqu'au vendredi à midi, de faire vingt-lieues
» au Sud-Ouest. Le 16, le soleil était Sud-Est à
» trente-trois degrés du Zenith; puis Sud-Sud-Est
» à quarante degrés, & cinquante-deux à sa plus
» grande hauteur; l'aiguille variant alors de deux
» rhumbs & demi à l'Est.

» Le 20, nous apperçûmes une terre haute, à
» laquelle on donna le nom de *Queen's Elizabeth*
» *Forelad*, ou *Cap de la Reine Elizabeth*; &, ran-
» geant la côte au Nord, nous découvrîmes une
» autre pointe, avec un enfoncement, ou peut-être
» même un détroit entre les deux pointes. Il fut
» nommé le *Détroit de Frobisher*. Nous trouvâmes
» beaucoup de glaces; & nous tînmes le Nord, sans

Frobisher.

pouvoir arriver au Détroit, dont la pointe du vent nous écartait. Le 21, nous vîmes des masses de glace, qui nous obligerent de porter à l'Ouest, pour nous en garantir; & le 26, par les soixante-deux degrés deux minutes, nous découvrîmes une terre couverte de glace. Le 28, au matin, le temps se trouva fort embrumé; mais étant venu à s'éclaircir, il nous fit voir une terre entourée de glaces, que nous prîmes pour celles de Labrador. Nous mîmes le Cap sur la côte; mais, ne trouvant point de fond sur cent brasses, nous demeurâmes persuadés que ce n'était pas de la glace, sans aucune côte. Cependant le 30, nous découvrîmes un rivage dont nous nous approchâmes à la distance d'une lieue, pour chercher un havre. La baie se trouva pleine de glace; & la chaloupe, qui s'avança près de la côte, à la longueur d'un cable, ne pût trouver de fond sur cent brasses. Nous filâmes le long de la côte Ouest-Nord-Ouest, suivant le gissement de cette terre. Les courans y étaient fort rapides, & nous jugeâmes qu'à leur faveur on pouvait dériver en avant, trois lieues & demie au moins dans l'espace d'une heure. Le 31, à quatre heures du matin, & d'un temps fort clair, nous vîmes une terre haute, Nord-quart-à-l'Est de nous. Nous courûmes Nord-Est-quart-à-l'Est de cette terre; mais étant plus près, nous trou-

Frobisher.

» vâmes que les glaces s'étendaient le long de
» côte, dans une largeur d'environ cinq lieues
» ce qui la rendait inaccessible. Le 1 d'Août, ayan
» été pris d'un calme, on mit la chaloupe en mer
» & la sonde fut jettée à la distance d'environ deu
» cables d'une grande Isle de glace. Elle donn
» seize brasses, sur un fond pierreux : mais, en son
» dant une seconde fois, on eut cent brasses su
» un fond de sable. Le 2, un quart de lieue plu
» loin, la sonde fit trouver soixante brasses, sur u
» fond ferme. L'Isle de glace se divisa tout-d'un
» coup en deux pièces, avec un épouvantable fra
» cas. A quatre heures après midi, on trouva qua
» tre-vingt-dix brasses de fond noir, mêlé de pet
» tes pierres de la blancheur des perles. Le 10,
» chaloupe s'avança vers une Isle éloignée de
» grande. Le courant y portait au Sud-Ouest. Qu
» tre hommes y descendirent en marée basse,
» monterent au haut de l'Isle : mais la crainte d'êtr
» surpris de la brume les fit retourner à bord. L
» 11, on entra dans le Détroit, qui avait reçu
» nom de Frobisher. Le 12, on fit voile vers un
» Isle, qui fut nommée l'Isle *Gabriel*, à dix lieu
» de nous, & l'on mouilla dans une baie sablon
» neuse, à huit brasses d'eau. On voit la terre
» l'Ouest-Sud-Ouest : cette mauvaise baie, à di
» lieues de l'Isle Gabriel, fut nommée *Prior's Ba*
» la Baie ou le Sund de Prieur. Le 13, on lev

» l'ancre

l'ancre, pour aller mouiller dans une autre baie, sur huit brasses, beau fond de sable mêlé de terre noire. On y fit de l'eau. Le 15, on retourna vers Prior's-Bay; &, le 16, après un calme de quelques heures, on se trouva pris dans les glaces, de l'épaisseur d'un pouce. Le 17, on s'approcha d'une Isle nommée *Thomas William's*; à dix lieues de laquelle on tomba, le 18, sous une autre qui reçut le nom de *Burchard's*.

Frobisher.

» Le 19, d'un fort beau temps, deux Officiers s'approcherent de cette Isle, dans une chaloupe, avec huit hommes, pour observer s'il n'y avait point d'habitans. En abordant à la côte, ils apperçurent sept canots, qui venaient du côté Oriental. Une juste défiance les ayant fait retourner à bord, on délibéra sur cet incident; & le conseil fut d'avis de renvoyer la chaloupe avec cinq hommes, pour suivre de vue les Sauvages. Un de leurs canots, ayant apperçu la chaloupe, se mit à la suivre le long de la côte; mais bientôt la vue d'un des navires parut effrayer les Sauvages & leur fit gagner la terre. Un Anglais, sautant sur le rivage après eux, en saisit un, qui fut amené à bord. On le fit boire & manger; &, lorsqu'on le crut apprivoisé par ce traitement, on le remit à terre. Tous les autres, au nombre de dix-neuf, s'approcherent du vaisseau dans leurs

Frobisher.

» canots. Ils parlaient tous avec assez de chaleur
» mais nous n'entendîmes pas un mot de leu
» langage. De grands cheveux noirs, une face larg
» un nez plat & un teint basané, leur donnaie
» beaucoup de ressemblance avec les Tartares: I
» étaient vêtus, hommes & femmes, d'une sor
» de robes, que nous prîmes pour des peaux d
» chiens marins. Les hommes avaient les joues
» le tour des oreilles peints de raies bleues. Leu
» canots étaient des mêmes peaux que leurs robe
» & la quille de bois: ils nous parurent de la gra
» deur d'une chaloupe Espagnole.

» Sur des apparences si tranquilles, nous n
» fîmes pas difficulté de nous avancer au cô
» Oriental de l'Isle, & d'envoyer quelques hom
» mes à terre. Ils virent les huttes des Sauvages;
» quelques-uns de ces Barbares ramerent vers
» chaloupe. Nos gens en prirent un, qu'ils am
» nerent à bord. On lui donna une sonnette & u
» couteau, dans l'espérance, non-seulement d
» rendre ses compagnons plus familiers, mais d
» connoître, par l'impression que ce présent ferc
» sur eux, s'ils avaient déja vu des Européens. Fr
» bisher chargea cinq hommes de le reconduir
» non sur le rivage même, mais sur un rocher q
» n'en était qu'à quelques pas. Il ne fut pas ob
» Les cinq Anglais, affectant de ne rien craindr
» allerent jusqu'au rivage, & furent enlevés, av

la chaloupe, par une troupe de Sauvages armés. Comme la nuit s'approchait, on n'eut aucune connaissance de leur malheur : mais, lorsqu'on vit arriver le jour sans les avoir vu paraître, on tira un coup de fauconneau, on sonna de la trompette, & tous ces soins furent inutiles. Le conseil jugea qu'il ne fallait rien espérer de la violence pour sauver nos hommes. On prit le parti de sortir de la baie, qui fut nommée *Five-Men-Bay*, c'est-à-dire Baie des cinq hommes; & l'on alla jetter l'ancre sur quinze brasses. On y passa le reste du jour & toute la nuit suivante. Le 22, au matin, on retourna dans l'endroit même, où les cinq hommes avaient eu l'imprudence de descendre. Quatorze canots se détacherent de la côte, & vinrent assez proche de nous : mais nos signes & nos invitations ne purent les faire venir à bord. Cependant une sonnette qu'on leur montra, en fit approcher un, qui fut pris avec le Sauvage qu'il portait. Tous les autres ayant disparu aussi-tôt, nous perdîmes l'espérance de retrouver nos cinq hommes, & nous allâmes mouiller sous l'Isle *Thomas William's*. »

Frobisher.

Cette disgrace, jointe à l'abondance des neiges, qui se trouvaient, dès le matin, épaisses d'un pied sur le tillac, ne laissa plus d'impatience aux Anglais que pour leur retour. Ils leverent l'ancre le 26,

Frobisher.

&, le jour suivant, ils étaient à la hauteur de l'Isl Gabriel. Le 1 de Septembre, ils eurent la vue d l'Islande, à huit lieues; mais les glaces ne leur per mirent point d'y toucher. Le 25, ils passerent le Arcades; &, le 9 d'Octobre, ils entrerent dans l Port d'Harwick.

En arrivant à Londres, Frobisher n'eut à mon trer pour fruit de son expédition, que le Sauvag qu'il avoit pris, & un morceau de pierre noir qu'un matelot lui avait donné à bord. Mais le ha sard, ou la curiosité, ayant fait jetter cette pierr dans le feu, où l'on remarqua qu'elle rougissait on l'éteignit dans du vinaigre, & l'on crut y re connaître de petites veines d'or. Elles furent mise à l'essai. On jugea que c'était de l'or réel. C'étai assez pour se promettre d'immenses richesses, l'on pouvait se procurer une grande quantité de mêmes pierres. L'avidité du gain fit naître une nou velle ardeur, pour la découverte du passage. Il forma une compagnie, qui sollicita des privilége exclusifs; & la Reine même se laissa éblouir par d si belles espérances. On fit aussi-tôt des prépara tifs pour un second voyage. Frobisher obtint u vaisseau de Roi, nommé l'*Aide*, sur lequel il m à la voile le 31 Mai 1577, avec les deux navir le Gabriel & le Michel. Le journal de cette second entreprise n'a rien de curieux ni d'utile; la décou verte ne fut pas poussée beaucoup plus loin qu

dans le premier voyage. Frobisher se contenta de prendre à bord cinq cens quintaux de la prétendue mine d'or. Après avoir fait d'inutiles recherches pour retrouver les cinq hommes qu'il avait perdus, il reprit la route d'Angleterre avec deux Sauvages qu'il avait enlevés; &, le 24 Septembre, il arriva au petit Port de Padstou en Cornouailles, dans le vaisseau de la Reine. Les deux autres navires s'étant séparés de lui, le Gabriel se rendit à Bristol; & le Michel, après avoir fait le tour de l'Ecosse, entra dans le Port d'Yarmouth.

Frobisher.

Il parait que les cinq cens quintaux de mine ne se trouverent bons à rien; cependant l'impression qui restait du premier morceau de pierre; & l'espoir de la découverte du passage, qui conservait encore toute sa force, eurent le pouvoir d'engager la Reine à faire partir une flotte plus nombreuse. Après avoir donné le nom de *Meta incognita* aux pays nouvellement découverts, elle fit faire une maison portative, dont toutes les parties pouvaient se démonter, pour loger cent vingt hommes, dont quarante devaient être matelots, trente, soldats, & le reste pour les mines. Ils devaient hiverner dans le canton d'où Frobisher avait tiré ses pierres d'or, & faire une nouvelle provision de marcassites. De quinze navires, dont cette flotte fut composée, trois devaient demeurer sur la côte; &, pour donner plus de poids à l'en-

treprife, la Reine honora Frobisher d'une chaîn
Frobisher. d'or. Il ſortit du Port d'Harwich le 31 Mai 1578
Mais le Journal de cette troiſieme navigation n'
d'intéreſſant que les diſgraces de la flotte. En ar-
rivant ſur les côtes du pays où l'on voulait s'établir
elle fut battue d'une tempête, qui fit périr l
vaiſſeau chargé de la maiſon mobile & des provi-
ſions de la nouvelle Colonie. D'autres bâtimen
furent endommagés ou diſperſés. On ne put mêm
retrouver le Détroit de Frobisher, ni la mine. Enfi
tant de fatigues & de dangers n'aboutirent qu'
retourner en Angleterre, où l'on arriva vers la fi
de Septembre de la même année.

On aſſure que le Capitaine Frobisher conſerva
juſqu'au dernier moment de ſa vie, l'eſpéranc
de découvrir un paſſage au Nord-Oueſt; mais l
Cour l'ayant employé d'un autre côté, ſon troiſiem
voyage fut la derniere entrepriſe qu'il tenta dan
cette vue.

Dans le ſecond de ſes trois voyages, le Gabrie
était commandé par Edouard Fenton, homme d
naiſſance, & fort aimé du Comte de Warwick
Au troiſieme voyage, Fenton commandait *la Ju-
dith*, avec le titre de Contre-Amiral de la flotte
Il était ſi prévenu des avantages de cette entre-
priſe, qu'ayant été chargé, en 1582, d'une ex-
pédition aux Indes Orientales, il fit mettre, dan
ſa Commiſſion, un article qui l'autoriſait à tente

la découverte d'un paſſage au Nord-Oueſt vers la mer du Sud. Comme le principal objet de ſon voyage était de croiſer ſur les ennemis de ſa Nation, il prit ſa route vers le Bréſil, d'où il revint en Angleterre, après avoir défait une Eſcadre Eſpagnole : mais on lit, dans les recherches navales de Mouſon, qu'un de ſes navires alla au Détroit de Magellan, & qu'il y paſſa pour une expédition qu'on ignore. Ellis lui attribue l'honneur d'avoir inſpiré ſes grands deſſeins au célèbre *Jean Davis*. Frobisher.

Davis était homme d'eſprit, & d'une habileté reconnue dans la navigation. Ses lumieres & l'autorité de Fenton lui firent prendre ſi vivement parti pour la probabilité d'un paſſage au Nord-Oueſt, qu'il fut choiſi en 1585, pour cette découverte, par une Compagnie de riches Négocians de Londres, ſous la protection de pluſieurs perſonnes du premier rang. On lui équipa deux navires, l'un nommé le *clair de Soleil*, de cinquante tonneaux, & l'autre le *clair de Lune*, de trente cinq. Il partit de Portſmouth le 7 de Juin; & le 20 du mois ſuivant, il découvrit, proche de l'entrée du Détroit qui a pris ſon nom, le pays qu'il nomma *Déſolation*. Le 29 du même mois, ayant reconnu d'autres terres à ſoixante-quatre degrés quinze minutes de latitude, il y aborda, & trouva un Peuple bon & traitable, dont il reçut beaucoup Davis.

Davis.

de careffes. Il fe trouva, le 6 d'Août, par les 6
degrés quarante minutes en pleine mer : il mouill
dans une belle Baie, près d'une montagne don
les pentes paraiffaient de couleur d'or, & qu'i
nomma le *Mont Raleigh*. La rade reçut le nom
de *Totneff*, la côte Septentrionale celui de *Ca*
*Dyer*, & la Méridionale celui de *Cap Walfingham*
Le 11 du même mois, il donna le nom de *Cap d*
*la Merci de Dieu* à la Pointe la plus Méridional
du pays. Enfuite il entra dans un beau Détroit
dans lequel il s'avança de 60 lieues au Nord-Nord
Oueft, trouvant des Ifles au milieu, le paffag
fort bon des deux côtés, & des marques d'ha
bitation fur les bords. La marée y montait de fi
ou fept braffes ; mais il ne put découvrir de qu
côté elle venait. Le 21, il reprit la route d'An
gleterre, où il arriva le 30 de Septembre, dan
le Port d'Yarmouth.

Les Anglais font perfuadés que Davis fu
le premier qui vifita la côte Occidentale d
Groënland, & que ce fut fur cette côte
qu'il s'avança jufqu'aux foixante-quatre de
grés quinze minutes de latitude, comme i
monta de l'autre côté jufqu'aux foixante-fix degré
quarante minutes. Cette expédition lui fit tan
d'honneur, que, dès l'année fuivante, on lui pro
pofa un fecond voyage, avec les mêmes navires
& deux autres, nommés *la Sirène* & *l'Etoile d*

*Nord*, dont le premier était de cent tonneaux. Davis.
Il fit voile de Darmouth, le 7 de Mai 1586 ; & le 15 de Juin, il découvrit la Terre, par les soixante degrés de latitude, & les quarante-sept degrés de longitude Occidentale de Londres ; mais les glaces ne lui permettant point d'en approcher, il fut obligé de retourner jusqu'aux cinquante-sept degrés de latitude, pour gagner & doubler la pleine mer. Le 29 du même mois, il découvrit une autre Terre, par les soixante-quatre degrés de latitude & les cinquante-huit degrés trente minutes de longitude Occidentale de Londres. Il y fit quelque commerce avec les habitans du pays, dont il fait une peinture peu différente de celle qu'on a déjà donnée des Esquimaux ou des Nodwais. Le pays lui parut entrecoupé de Détroits & de Golfes considérables. Il renvoya *la Sirène* en Angleterre, vers le milieu de Juillet ; mais, continuant son voyage dans *le clair de Lune*, il découvrit, le premier d'Août, un nouveau pays par les soixante-six degrés de trente-trois minutes de latitude, & les soixante-dix degrés de longitude Occidentale de Londres. Il vit plusieurs Golfes, sans y pénétrer ; & reprenant la route d'Angleterre le 19, il y arriva heureusement au commencement d'Octobre.

Dans une lettre qu'il écrivit aussi-tôt à la Compagnie, il ne fit pas difficulté d'assurer « qu'il

Davis.

» avait réduit le passage à une espèce de certi-» tude, c'est-à-dire, qu'il devait être dans un » des endroits qu'il avait reconnus, & qu'il mar-» quait au nombre de quatre, ou qu'il n'y en » avait aucun. Il ajoutait qu'à l'avenir, on pour-» rait tenter cette découverte sans dépense, parce » que la pêche suffisait seule pour fournir aux frais » des expéditions. » L'opinion qu'on avait de son mérite, soutenue par un langage si ferme, fit équiper une troisieme Escadre, composée du Clair du Soleil, de l'Elisabeth de Darmouth, & de l'Hélène de Londres. Il partit de Darmouth, avec ces trois bâtimens, le 19 de Mai 1587. Dès le 14 du mois suivant, il découvrit quelques terres, dont on ne marque ni le nom, ni la hauteur; &, le 16, il y mouilla dans un bon havre, où les habitans du Pays ne se refuserent point au Commerce. Le 30, se trouvant par les soixante-douze degrés douze minutes de latitude à l'Ouest du Groënland, il donna le nom de *Sanderson'shope*, Espérance de Sanderson, à la pointe la plus Septentrionale du pays qu'il avait devant les yeux. De-là il s'avança vers l'Ouest, sans découvrir aucune terre. Le 17 de Juillet, il était à la vue du mont Raleigh, & le 23, il mouilla au fond du golfe, où il donna aux Isles le nom d'*Isles de Cumberland*. Une furieuse tempête, qu'il essuya le 26, ne l'empêcha point de découvrir, le 30,

ntre les soixante-deux & les soixante-trois degrés Davis.
e latitude, un autre golfe, qu'il nomma *Golfe e Lumley*. Enfin la saison trop avancée, l'obligea e retourner à Darmouth, où il arriva le 15 de eptembre.

Quoiqu'on ne fût pas beaucoup plus avancé our la réalité du passage, Davis continua d'en outenir la probabilité, par le détroit auquel il vait donné son nom, & ne changea point d'idée usqu'au tombeau. Montfort, qui n'était pas zélé artisan du passage même, avoue néanmoins que s argumens du Capitaine Davis lui semblaient xtrêmement plausibles. Le Chevalier Humfroi Gilbert, Savant d'un ordre distingué, composa un Traité fort curieux, pour les confirmer, & d'autres crits, qui furent publiés dans le même-temps, endent témoignage que cette idée était alors elle des plus savans Cosmographes & des plus élèbres Marins d'Espagne, de Portugal & d'Italie. Cependant, après la mort de Davis, les tentaives furent suspendues en Angleterre, pendant quatorze ou quinze ans; & les Chefs du Commerce, occupés de leurs Expéditions aux Indes Orientales, s'en tinrent à l'opinion de la possibilité, en se reposant, sur l'avenir, d'une découverte dont onne voit point qu'ils aient jamais perdu l'espérance.

Barentz.
Mais, avant la fin du même siécle, les Hollandais conçurent que, ce qui paraissait vraisem-

Barensz.

blable à tant d'habiles gens par le Nord-Ouest ne devait pas être plus impossible par le Nord-Est. Le Commerce de leur Nation était borné aux mers de l'Europe; & peut-être ne ferait-il jamais sorti de ces bornes, si les Espagnols n'eussent pas enlevé leurs vaisseaux, en les traitant eux-mêmes avec la derniere rigueur. Cette tyrannie, qui semblait devoir causer leur ruine, devint, comme on l'a vu, la source de toutes leurs prospérités: elle leur fit naître l'idée d'aller chercher sous un autre Ciel, & parmi des Peuples barbares, les secours qui leur étaient refusés par leurs voisins. Faibles, comme ils l'étaient encore, il fallait éviter la rencontre de deux ennemis aussi puissans que les Espagnols & les Portugais; & ce fut cette difficulté qui leur fit prendre la résolution de chercher une nouvelle route. Celle du Nord-Est, quoique tentée sans succès, par Sébastien Cabot, leur parut la plus convenable à leurs vues. Ils savaient qu'après Cabot, le Chevalier Hugues Willougby avait pénétré, en 1553, jusqu'aux 72 degrés; qu'en 1558, Etienne Burrough avait entrepris la même recherche; que Pert & Jakman, en 1580, avaient reconnu aussi des terres fort éloignées; mais, pourquoi regarder toutes ces navigations comme le dernier terme de l'art & du courage des hommes? Ils se flatterent qu'il était échappé quelque chose aux mesures d'un temps

moins éclairé, & qu'en faisant route par le Nord-Est, ils pouvaient ranger ensuite la Côte de Tartarie, entrer dans les mers Orientales, & aller aux grandes Indes, à la Chine, au Japon, aux Philippines & aux Moluques. Barensz.

C'est Jacques *Walt* & Christophe *Roelt*, l'un Trésorier, l'autre Pensionnaire des Etats de Zélande, qu'on donne pour les premiers Auteurs de cette grande entreprise. Ils s'unirent avec une Société de Marchands, dont les principaux étaient Baltazar *Moucheron*, Jean *Janson*, Charles, & *Dirck Van Os*, pour demander aux Etats-Généraux, « la permission d'aller chercher, par le » Nord, un passage aux Royaumes de Cathay & » de la Chine. » Tels furent les termes de leur Requête, qui leur fut accordée facilement. Aussitôt la Société fit équiper trois vaisseaux, un dans le port d'Amsterdam, un en Zélande, & le troisième à Enckuise. La conduite de l'entreprise fut confiée à Guillaume *Barensz*, célèbre Pilote du bourg de Schelling, qui prit un pêcheur du même lieu, avec sa barque, pour suivre inséparablement le premier vaisseau, s'il arrivait aux deux autres de s'en écarter.

Cette petite Escadre ayant fait voile du Texel le 5 de Juin 1584, alla terrir, dès le 23, à l'Isle de Kiduin, dépendante de la Moscovie. La nuit du 4 au 5 Juillet, Barensz prit hauteur, le soleil

Barensz.

étant alors au plus bas, c'eſt-à-dire, entre le Nord Nord-Eſt & l'Eſt-quart-de-Nord-Eſt. Il ſe trouv par les ſoixante-treize degrés vingt-cinq minutes à cinq ou ſix lieues de terre, ſous la Nouvell Zemble. De-là, gouvernant à l'Eſt, il fit cinq o ſix lieues, qui l'approcherent d'une pointe d terre aſſez baſſe, mais fort longue, à laquelle donna le nom de *Langenes*. A l'Eſt de cette pointe il découvrit une grande Baie déſerte. Enſuite i remarqua deux anſes, entre un cap, qu'il nomm *Bak*, à quatre lieues de Langenes, & la pointe occidentale de cette Baie, qui fut nommée *Bai de Loms*. Le côté de l'Oueſt offre un très-beau Port, qui a ſix, ſept & huit braſſes d'eau. On y trouva un vieux mât, que Barenſz fit élever. Le nom de Loms, qu'il voulut donner à la Baie, fut pris d'une eſpèce d'oiſeaux qu'il y vit en abondance, & qui, ſuivant la ſignification Hollandaiſe du mot, ſont extraordinairement lourds. Ils ont le corps ſi gros, en comparaiſon des ailes, qu'on eſt ſurpris qu'ils puiſſent enlever une ſi peſante maſſe. Ces oiſeaux font leurs nids ſur des montagnes eſcarpées, & ne couvent qu'un œuf à la fois. La vue des hommes les effarouche ſi peu, qu'on peut en prendre un dans ſon nid, ſans que les autres s'envolent, ou quittent même leur ſituation.

De la Baie de Loms, on fit voile vers une Iſle

Barensz.

qui fut nommée l'*Amirauté*, dont la Côte occidentale n'est pas nette, & ne permet d'approcher de terre, qu'avec beaucoup de précaution. Le 6, à minuit, on arriva sous un Cap, qui fut nommé *Swarhoek*, Cap noir, par les soixante-quinze degrés vingt-neuf minutes. Huit lieues plus loin, on se trouva sous une Isle, qui reçut le nom de *Guillaume*, par les soixante-quinze degrés cinquante-cinq minutes. La mer y avait jetté quantité de bois, & plusieurs de ces monstrueux poissons que les Français nomment *vaches marines*, les Russes *morses*, & les Hollandais *Walrusses*.

Le 9, on alla mouiller dans un havre de cette Isle, qui fut nommé *rade de Berenfort*, où l'on ne put se défendre de quelque frayeur, en y appercevant un ours blanc. Plusieurs matelots se jetterent dans la chaloupe, & le percerent de coups de fusil; mais le furieux animal, se sentant blessé, donna une scène fort extraordinaire aux Hollandais. Il plongea d'abord, & revint plusieurs fois sur l'eau. Ensuite il voulut se mettre à la nage. Les matelots firent avancer vers lui la chaloupe, & lui passerent au cou une corde à nœud coulant, dans l'espérance de le prendre en vie, & de le transporter en Hollande. Alors il se débattit avec des efforts & des mouvemens terribles. On crut devoir lui donner un peu de relâche,

Barensz.

en serrant moins le lacet, pour l'entraîner doucement après la chaloupe & le lasser par degrés; mais, lorsqu'il en fut proche, il s'y élança; il mit ses deux pattes sur l'arriere, & d'un autre effort, il y entra jusqu'à la moitié du corps. Les matelots en eurent tant d'effroi, qu'ils s'enfuirent tous à l'avant; & chacun crut sa vie fort en danger. L'aventure qui les sauva n'est pas moins singuliere. Lorsque l'ours semblait prêt à se jetter sur eux, il fut arrêté par sa corde, qui s'était accrochée à la penture du gouvernail. Un matelot prit ce temps pour s'avancer avec une demi-lance, & lui porta un si grand coup, que l'animal retomba dans l'eau. La chaloupe, qui se remit aussi-tôt à nager vers le vaisseau, l'entraîna facilement, & ce nouvel exercice épuisa tellement sa vigueur, qu'on n'eut pas beaucoup de peine à le tuer. Sa peau fut apportée à Amsterdam.

Le 10 de Juillet, on reconnut une Isle qui reçut le nom d'*Isle des Croix*, parce qu'on y en trouva deux grandes, sans aucune marque à laquelle on pût juger qui les y avait plantées. Elle est, non-seulement déserte, mais remplie de rochers qui la rendent inhabitable, quoiqu'elle n'ait pas moins d'une demi-lieue de long de l'Est à l'Ouest. Elle a, vers ses deux extrémités, des bancs de roche, cachés sous l'eau. Huit lieues au-delà, par les soixante-seize degrés & demi,

emi, on arriva au Cap de Naſſau, Pointe baſſe & unie, qui a devant elle un Banc de ſept braſſes, aſſez éloigné de terre. De ce Cap, on fit cinq lieues à l'Eſt-quart-de-Sud-Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt. Barenſz crut reconnaitre alors une Côte au Nord-Eſt-quart-d'Eſt, & le Cap y fut mis auſſi-tôt, dans l'opinion que c'était quelque Terre inconnue au Nord de la Nouvelle-Zemble; mais le vent étant devenu plus fort, on fut contraint d'amener toutes les voiles; & bientôt la mer ſe trouva ſi groſſe, que pendant plus de ſeize heures, la navigation ſe fit à mâts & à cordes. Le lendemain, la petite barque fut coulée à fond par un coup de mer. On continua de dériver à ſec; &, vers trois heures après midi, on ſe trouva ſous la Nouvelle-Zemble, fort proche de terre. Le 13 on vit, du haut des mâts, une grande quantité de glaces; & le 14, par les ſoixante-dix-ſept degrés quarante-cinq minutes, on ſe trouva près d'une ſurface de glace fort unie, qui s'étendait à perte de vue. Barenſz prit le parti de retourner ſous la Nouvelle-Zemble, vers le Cap de Naſſau. Il arriva, le 26, ſous le Cap de *Trooſt*; & le 29, étant par les ſoixante-dix-ſept degrés, la Pointe la plus Septentrionale de la Nouvelle-Zemble, qu'il nomma *Ys-hoec*, ou le *Cap des Glaces*, lui demeura droit à l'Eſt. Le 31, ayant couru des

Barenſz.

Barenſz.

bordées entre les glaces & la terre, il arriva au Iſles, qui furent nommées *Iſles d'Orange*, prè d'une deſquelles il trouva plus de deux cens vaches marines, couchées au ſoleil ſur le ſable. Le Matelots, perſuadés que ces amphibies ne pouvaient ſe défendre ſur terre, entreprirent d'en tuer quelques-uns, pour en rapporter les dents mais ils briſerent leurs haches, leurs ſabres & leurs piques, ſans en pouvoir arrêter un ſeul, n remporter d'autre avantage, que de ſe ſaiſir d'un de leurs dents, qui fut caſſée. Ils étaient réſolu de retourner à cette eſpèce de combat avec quelques pièces de canon, lorſque le vent devint impétueux, qu'il diviſa les glaces en quantité de gros glaçons, ſur l'un deſquels on fut ſurpris de rencontrer un grand ours blanc, qui dormai Pluſieurs coups de fuſil le bleſſerent, mais n l'empêcherent pas de fuir & de ſe jetter dan l'eau, où la chaloupe le ſuivit. Il fut tué; mai les glaçons, qui continuaient de ſe rompre, n permirent point de s'en ſaiſir.

Barenſz jugea qu'il était impoſſible de force un obſtacle de cette nature, & de pénétrer plu loin pour découvrir de nouvelles terres, d'autan plus que les Matelots commençaient à ſe reſſenti de leurs fatigues, & ne paraiſſaient pas diſpoſé à riſquer inutilement leur vie. Il réſolut de reprendre la route par laquelle on était venu,

dans l'espérance de rejoindre les deux autres vaisseaux qui avaient tourné vers le *Weigats*, ou *le Détroit de Nassau*. On mit à la voile le 1 d'Août. Les Caps de Trooft & de Nassau furent doublés, &, le 8, on se trouva sous une petite Isle basse, qui n'est éloignée que d'une demi lieue de terre, & qui fut nommée l'*Isle noire*, parce qu'elle parut de cette couleur. L'observation de la hauteur qui donna soixante-onze degrés quarante-cinq minutes, & la vue d'une grande Anse, firent juger à Barentz que c'était à cette Isle qu'Olivier Beunel avait abordé avant lui, & qu'il avait nommée *Constintsarch*. A trois lieues delà, on découvrit une petite Pointe sur laquelle il y avait une Croix, & qui en reçut le nom. Ensuite, ayant rangé la Côte pendant quatre lieues, on doubla une autre petite Pointe, derriere laquelle on découvrit une grande Anse; elle fut nommée le *cinquieme Cap*, ou *Cap Saint-Laurent*. Trois lieues au-delà, un autre Cap fut nommé *Cap du Bastion*. Quelques Matelots, qui descendirent au rivage, y trouverent non-seulement une croix entourée d'un monceau de pierres sur une roche noire, mais encore six sacs de farine de seigle, nouvellement enterrés. Cette découverte ne put leur laisser aucun doute qu'il n'y fût venu des hommes, que leur arrivée avait peut-être fait fuir. La curiosité les ayant portés plus loin, ils

Barentz.

Barensz. trouverent, à deux cens pas du même lieu, une autre croix & trois maisons bâties de bois, à la maniere du Nord, où quelques douves abandonnées leur firent connaître qu'il y avait sur cette Côte une Pêcherie de saumon. Ils virent aussi cinq ou six cercueils, près d'autant de fosses nouvellement remplies de pierres. Cette Anse, qui forme un fort beau Port à l'abri de tous les vents, fut nommée *Port de la Farine.* L'observation de la hauteur y donna soixante-dix degrés quarante-cinq minutes. Entre ce Port & le Cap du Bastion, il se trouve une Baie que Barensz nomma *Saint-Laurent*, & qui est aussi fort belle, mais à l'abri des seuls vents de Nord-Est & de Nord-Ouest.

Le 12, on découvrit deux petites Isles, dont la derniere, qui n'est qu'à une lieue de terre, fut nommée *Sainte-Claire.* Le 15, vers trois heures après midi, on était par les soixante-neuf degrés quinze minutes; & deux lieues plus loin à l'Est, on reconnut les Isles de Matfloé & de Delgoi. Un heureux hasard y fit arriver le même jour les deux autres navires qui revenaient du Détroit de Nassau, & qui voyant paraître celui de Barensz, jugerent d'abord qu'il avait fait le tour de la Nouvelle-Zemble, & qu'il était revenu par le même Détroit. Après s'être communiqué mutuellement leurs aventures & leurs découvertes,

ils appareillerent ensemble pour la Hollande, où ils arriverent le 16 de Septembre, dans le Port d'Amsterdam.

Barensz.

Le rapport du vaisseau de Zélande & de celui d'Enchuyse, donna l'espérance de trouver un passage par le Détroit de Nassau; & l'autorité du célèbre Jean-Hugues *Linschot*, qui avait été du voyage en qualité de Commis, donna tant de poids à cette opinion, que les Etats-Généraux & le Prince d'Orange s'engagerent volontiers à faire équiper d'autres vaisseaux; non-seulement pour continuer la recherche du Passage, mais pour tenter même quelque commerce, dans les lieux où l'on pourrait rencontrer des habitans. Les négocians eurent la liberté d'y envoyer les marchandises qu'ils jugerent convenables, avec des Commis pour la vente ou les échanges, & furent exemptés de toutes sortes de droits. La conduite de cette seconde navigation fut confiée à Pierre Plancius, Cosmographe renommé. Ce fut lui qui traça la route, & qui marqua les situations de la Tartarie, du Cathay & de la Chine.

La nouvelle Escadre fut composée de sept vaisseaux qui devaient passer par le Weigats, pour faire voile vers les mers Orientales. Deux étaient d'Amsterdam, deux de Zélande, deux d'Enchuyse, & un de Rotterdam. On en chargea six de diverses sortes de marchandises, &

Barensz.

d'argent. Le septieme, qui n'était qu'un Yacht, eut ordre d'apporter des nouvelles des six autres, lorsqu'ils auraient doublé le Cap de Tabin, qu'on regarde comme la derniere Pointe de la Tartarie, ou du moins lorsqu'ils seraient assez avancés pour pouvoir prendre leur cours vers le Sud, & pour n'avoir plus rien à craindre des glaces. Barensz fut encore nommé Chef & Pilote du plus grand des deux vaisseaux d'Amsterdam; mais on lui donna pour Conseil & pour Commis, Jacques Heemskerke, le même qui s'acquit tant de réputation en 1607, dans un combat entre les Espagnols & les Hollandais, sous le canon de la Forteresse de Gibraltar. Gérard *de Veer* s'embarqua aussi sur le même vaisseau, & c'est à lui qu'on doit le Journal de ce Voyage.

Cette belle Escadre partit du Texel le 2 de Juin 1595; & le 14, elle eut la vue des côtes de Norwege. Il ne lui arriva rien de remarquable jusqu'au 14 d'Août, qu'ayant pris hauteur, elle se trouva par les soixante-dix degrés quarante-sept minutes. Le 18, on reconnut deux Isles, auxquelles on donna les noms du Prince Maurice de Nassau, & du Comte Frédéric son frere. Le même jour, à six heures du soir, on découvrit le Détroit de Nassau, à cinq lieues Est-Nord-Est.

Depuis les soixante-dix degrés jusqu'au Détroit, on ne cessa point d'avancer au travers des glaces

rompues; mais le canal, qui ſépare le Cap des Idoles & la Terre des Samoïedes, s'en trouva ſi rempli, qu'il parut impoſſible d'y pénétrer. On prit le parti d'entrer dans une Baie qui fut nommée *Baie des Truvers*, parce qu'on y trouve beaucoup de baleines. Les vaiſſeaux y peuvent être à couvert, non-ſeulement des bancs de glace, mais encore de preſque tous les vents. On y trouve par-tout un fond de bonne tenue, depuis cinq juſqu'à trois braſſes d'eau, & plus même du côté de l'Eſt. Le 21, Barenſz fit deſcendre cinquante hommes, pour reconnaître les terres. A peine eurent-ils fait deux lieues, qu'ils trouverent pluſieurs traîneaux chargés de fourrures, d'huile de baleine, & d'autres marchandiſes de même nature. Ils obſerverent auſſi des traces d'hommes & de rennes. D'ailleurs quelques Idoles qu'on découvrait ſur le Cap, devaient leur faire juger que ſi le pays n'avait point d'habitans fixes, il était du moins fréquenté par quelque Peuple, éloigné ou voiſin. Ils ſe flatterent qu'à force de pénétrer, ils pourraient découvrir enfin des maiſons, & quelque être de forme humaine, qui leur apprendrait l'état de la mer & de la navigation dans ces horribles parages: mais, après avoir marché long-temps, ils s'affligerent d'avoir perdu leurs peines. Cependant une partie de ces Aventuriers, s'étant

Barenſz.

Barensz.

avancée vers le rivage, trouva un chemin pra-
tiquable dans un marais, où l'eau, qu'ils eurent
d'abord jusqu'à mi-jambes, ne les empêcha point
de sentir un terrain ferme. Ensuite ils ne l'eurent
que jusqu'au-dessus de leurs souliers. Lorsqu'ils
se virent au bord de la mer, leur joie fut d'autant
plus vive, que n'y appercevant pas beaucoup de
glaces, ils se flatterent qu'on pourrait les traverser.
Cette découverte les fit retourner promptement
à bord. Barensz avait aussi fait avancer l'Yacht
à force de rames, pour reconnaître si la mer de
Tartarie était ouverte; mais ce bâtiment n'ayant
pu vaincre l'obstacle des glaces, se rendit sous
le Cap de la Croix, d'où quelques matelots de
l'équipage gagnerent par terre le *Twistoec*, ou
*Cap de Dispute*. Là, ils observerent que les glaces
de la mer de Tartarie s'étaient amoncelées le
long de la côte de Russie & de la Pointe de
Weigats. Le 23, ils rencontrerent une barque
de Pezora, construite d'écorces d'arbres cousues
ensemble, qui revenait du Nord avec des dents
de vaches marines, de l'huile de baleine, & des
oies, pour en charger des bâtimens de Russie
qui devaient venir par le Weigats. Les Russes,
qui la conduisaient, firent entendre que ces bâ-
timens devaient prendre leur tour par la mer
de Tartarie, & passer devant le fleuve Oby, pour
aller hiverner, suivant leur usage annuel, à

*Ugolita*, Place de Tartarie. Ils ajouterent que la sortie du Détroit ne serait tout-à-fait fermée par les glaces, que dans l'espace de deux mois, ou deux mois & demi; mais qu'alors on pourrait aller en Tartarie, sur les glaces, par une mer qu'ils nommaient de *Marmara*. Barensz.

Ces Russes firent présent aux Hollandais de plusieurs oies grasses; & quelques-uns d'entr'eux consentirent volontiers à les reconduire jusqu'à leur vaisseau. En y arrivant, ils marquerent beaucoup d'admiration, à la vue d'une si grande masse, & de la maniere dont elle était équipée. Ils la visiterent curieusement. On leur servit de la viande, dont ils ne voulurent pas goûter; mais ils mangerent avidement du hareng-pec, qu'ils avalaient tout entier, avec la tête & la queue. Ils furent menés, dans l'Yacht, à la Baie de Trane.

Le 31, on prit la route de la côte Septentrionale du Weigats, où l'on trouva plusieurs de ces hommes à demi-Sauvages, qui sont connus sous le nom de *Samoïedes*. Quelques Hollandais, ayant fait près d'une lieue dans les terres, en découvrirent tout-d'un-coup vingt, dont le brouillard leur avait caché la vue, & qui semblaient se disposer à les percer de leurs fleches. Mais l'Interprete s'avança, sans armes, & leur dit, en Langue Russe; ne tirez pas, nous sommes amis de votre Nation. Alors un des Samoïedes mit à

Barensz.

terre son arc & sa fleche, & salua les Hollandais par une profonde inclination de tête. Aux questions qu'on lui fit, sur la mer qui suivait à l'Est le Détroit du Weigats, il répondit qu'après avoir passé une Pointe, éloignée d'environ cinq jours de chemin, & dont il marquait la position au Nord-Est, on trouverait une vaste mer au Sud-Est. Il ajouta qu'à la vérité il ne devait pas cette connaissance à ses propres yeux, mais qu'un Officier de sa Nation avait été jusqu'à cette mer avec un corps de troupes.

Ces Samoïedes ont un Roi, & ne paraissent avoir de barbare que leur habillement. Ce sont des peaux de rennes, qui les couvrent de la tête aux pieds. A l'exception des Chefs, qui ont la tête couverte d'une sorte de bonnets de drap, doublés avec des fourrures, tous les autres ont des bonnets de peau de rennes, dont le poil est en-dehors, & qui prennent fort juste autour de la tête. Ils portent les cheveux longs, réduits en une seule tresse, qui leur pend sur le dos, pardessus leur robe. Ils sont de petite taille, ils ont le visage large & plat, les yeux petits, les jambes courtes, les genoux en-dehors. Ils sont légers à la course, petits, rusés, & défians pour les étrangers. Quoique, dans cette premiere entrevue, les Hollandais leur eussent marqué beaucoup de confiance & d'amitié, ils garderent tant

précautions, lorſqu'ils les revirent deſcendre rivage, qu'ils ne leur permirent pas même obſerver de près leurs arcs. Leur Roi ne paiſſait point ſans gardes, qui s'agitaient autour lui, & qui ſemblaient veiller ſur tout ce qui paſſait à quelque diſtance. Un Hollandais, étant approché civilement de ce Prince, lui fit réſent d'un peu de biſcuit, qui fut accepté; ais la défiance & l'attention de ſes gardes parurent augmenter. Ils avaient près d'eux quelques traîneaux, attelés d'un ou deux rennes, animaux d'une extrême viteſſe, & qui ſemblaient toujours prêts à partir. Un coup de mouſquet, qu'un matelot tira vers la mer, cauſa des mouvemens urieux parmi les Samoïedes & les rennes. Cependant ils redevinrent tranquilles, lorſque le bruit eut ceſſé. Les Hollandais firent dire au Roi, par l'Interprete, que c'étaient les armes qui leur enaient lieu de flèches, & lui en firent voir quelques effets, dont il marqua beaucoup d'étonnement. Il ſe fit divers échanges des marchandiſes qu'on avait à bord, pour de l'huile de baleine & des peaux. Enfin, lorſqu'on ſe fut ſéparé avec une tisfaction mutuelle, un Samoïede courut au rivage, pour demander une ſtatue fort groſſiere, qu'un Hollandais avait emportée; & ne la retrouvant point auſſi-tôt, il ſauta légerement à bord, où il fit entendre que celui qui l'avait priſe,

Barentz.

Barensz.

s'était rendu fort coupable. On la lui rendit. Il l déposa d'abord sur une petite hauteur du rivage & bientôt on la vint enlever dans un traîneau Quelle que fut la Religion de ces Peuples, le Hollandais jugerent que ces statues étaient leur Divinités. On en avait déjà vu plus d'une centaine sur la Pointe du Weigats; & c'était cette raison qui l'avait fait nommer le *Cap des Idoles :* elles étaient un peu arrondies par le haut, avec une petite élévation qui servait de nez, deux petits trous, au-dessus, pour marquer les yeux, & un autre sous le nez, pour représenter la bouche De petits tas de cendres & d'ossemens, qu'on remarquait devant elles, firent connaitre que le Samoïedes leur faisaient des sacrifices.

Les Hollandais ayant remis à la voile le 2 de Septembre, vers six heures du matin, se trouverent deux heures après, à la distance d'une lieue du Twisthoek, à l'Est de ce Cap; & courant au Nord jusqu'à midi, ils firent environ six lieues. Ensuite ils rencontrerent tant de glaces une brume si noire, & des vents si variables qu'après avoir été contraints de faire de petites bordées, ils prirent le parti de dériver à l'Est d'une Isle, qu'ils nommerent l'*Isle des Etats*. Ils y descendirent, attirés par la vue d'une multitude de lièvres, dont ils tuerent un grand nombre; mais cet amusement fut suivi d'une scène si

rible, que, pour n'en fupprimer aucune cir- Barenfz.
onftance, elle doit être repréfentée dans le ftyle
if du Voyageur.

«Le 6 de Septembre, dit Gérard de Veer, quelques matelots retournerent à l'Ifle des Etats, pour y chercher une forte de pierres cryftallines, dont ils avaient déjà recueilli quelques-unes. Pendant cette recherche, deux de ces matelots étant couchés l'un auprès de l'autre, un ours blanc fort maigre, s'approcha doucement d'eux, & faifit l'un par la nuque du cou. Le matelot ne fe défiant de rien, s'écria: *qui eft-ce qui me prend ainfi parderriere?* Son compagnon, qui tourna la tête, lui dit: *hò, mon cher ami, c'eft un ours*; & fe levant vîte, il prit fa courfe & s'enfuit. L'ours mordit ce malheureux en divers endroits de la tête, & la lui ayant fracaffée, il fe mit à lécher le fang. Les autres matelots, qui étaient à terre au nombre de vingt, accoururent auffi-tôt avec leurs fufils & leurs piques. Ils trouverent l'ours qui dévorait le corps, & qui les voyant paraître, courut à eux avec une fureur incroyable, fe jetta fur un d'entr'eux, l'emporta, & le déchira bientôt en pièces. L'horreur & l'effroi dont ils furent pénétrés, leur firent prendre à tous la fuite.

»Ceux qui étaient demeurés à bord, les voyant

[redacted]
Barensz.

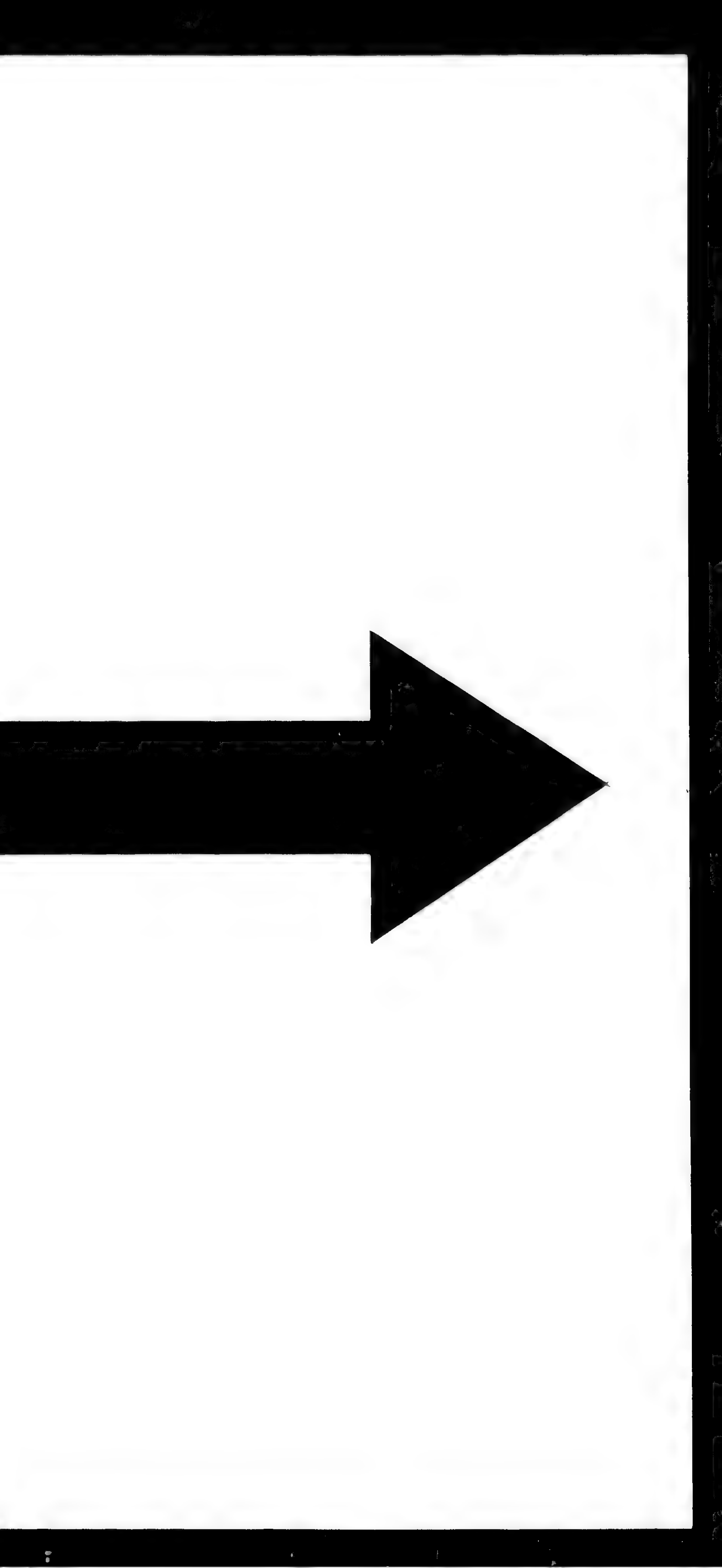
» fuir & revenir vers la mer, se jetterent da
» les canots, pour les aller recevoir. En arriva
» au rivage, & lorsqu'ils eurent appris cette p
» toyable aventure, ils encouragerent les autres
» retourner avec eux au combat, pour attaqu
» tous ensemble le furieux animal; mais plusieu
» ne pouvaient s'y résoudre. *Nos compagnons so*
» *morts*, disaient-ils; *il ne s'agit plus de le*
» *conserver la vie. Si nous pouvions l'espérer e*
» *core, nous irions avec autant d'ardeur que vous*
» *mais, qu'avons-nous à prétendre? une victoi*
» *sans honneur & sans avantage, pour laquelle*
» *faut braver un affreux péril.* Malgré ces raisons
» il y en eut trois qui s'avancerent un peu pen
» dant que l'ours continuait de dévorer sa proie
» sans se mettre en peine de voir près de lu
» trente hommes ensemble. Les trois étaie
» Cornelisz *Jacobsz*, Pilote, Hans *van Uffelen*
» Ecrivain du vaisseau de Barensz, & Guillaum
» *Gysen*, Pilote de l'Yacht. Les deux Pilotes aya
» tiré trois coups, sans toucher l'animal, l'Ecri
» vain s'avança un peu plus, & lui en tira un da
» la tête, proche de l'œil. Sa blessure même n
» lui fit pas quitter prise; &, tenant le corps pa
» le cou, il eut encore la force de l'enlever tou
» entier. Cependant on vit alors qu'il commen-
» çait à chanceler; & l'Ecrivain allant droit à lui
» avec un Ecossais, ils lui donnerent plusieu

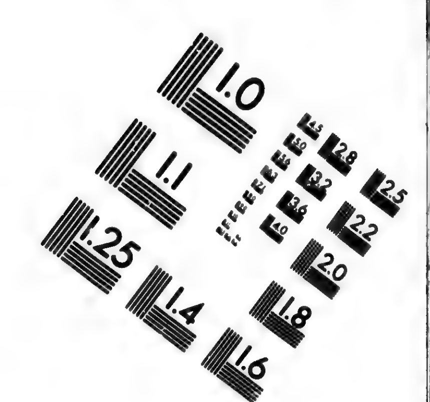
»coups de sabre, & le couperent en pièces, sans »pouvoir lui faire abandonner sa proie. Enfin »Gysen lui donna sur le muffle un grand coup, »de la crosse de son fusil, qui le fit tomber sur »le côté; & l'Ecrivain, sautant aussi-tôt dessus, »lui coupa la gorge. Les deux matelots, à »demi-dévorés, furent enterrés dans l'Isle; & »la peau de l'ours fut apportée à Compagnie »d'Amsterdam.»

On leva l'ancre le 9; mais les glaces qui venaient battre les flancs des vaisseaux, & qui bouchaient de toutes parts le passage, obligerent le soir de revenir mouiller dans le même lieu. L'Amiral & l'Yacht toucherent sur des rochers, qu'ils ne laisserent pas de franchir heureusement. Trois jours après, on fit voile encore vers la mer de Tartarie, sans pouvoir forcer l'obstacle des glaces. Enfin l'on prit le parti de retourner au Weigats, en gouvernant vers le Cap des Croix. Le 14, il parut que le temps devenait plus doux: le vent se rangea au Nord Ouest, & les courans descendirent, avec rapidité, de la mer de Tartarie. Le même jour, on traversa de l'autre côté du Weigats, vers la terre-ferme, pour sonder le canal; & l'on entra jusqu'au fond du golfe, derriere une Isle, qui fut nommée *la Queue*, où l'on trouva une petite maison de bois, & un grand canal. Le 15, on eut un assez beau temps, pour se flatter de

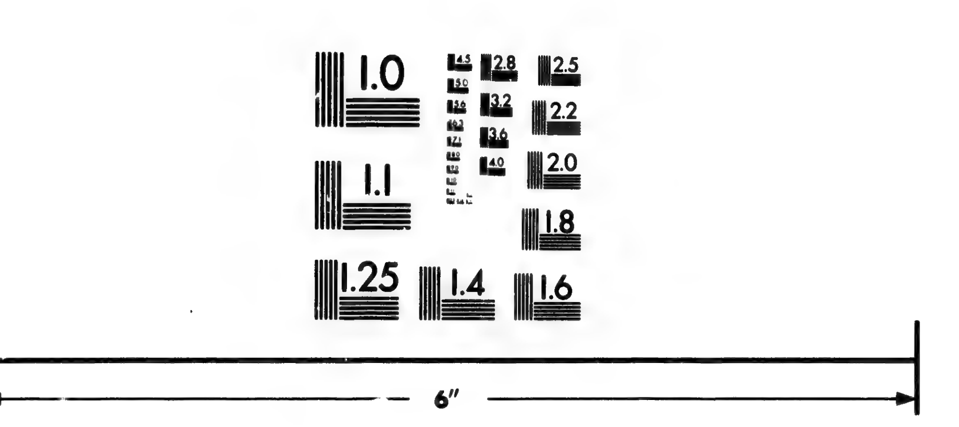


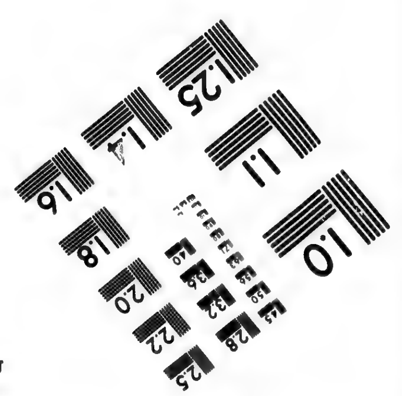
[redacted]

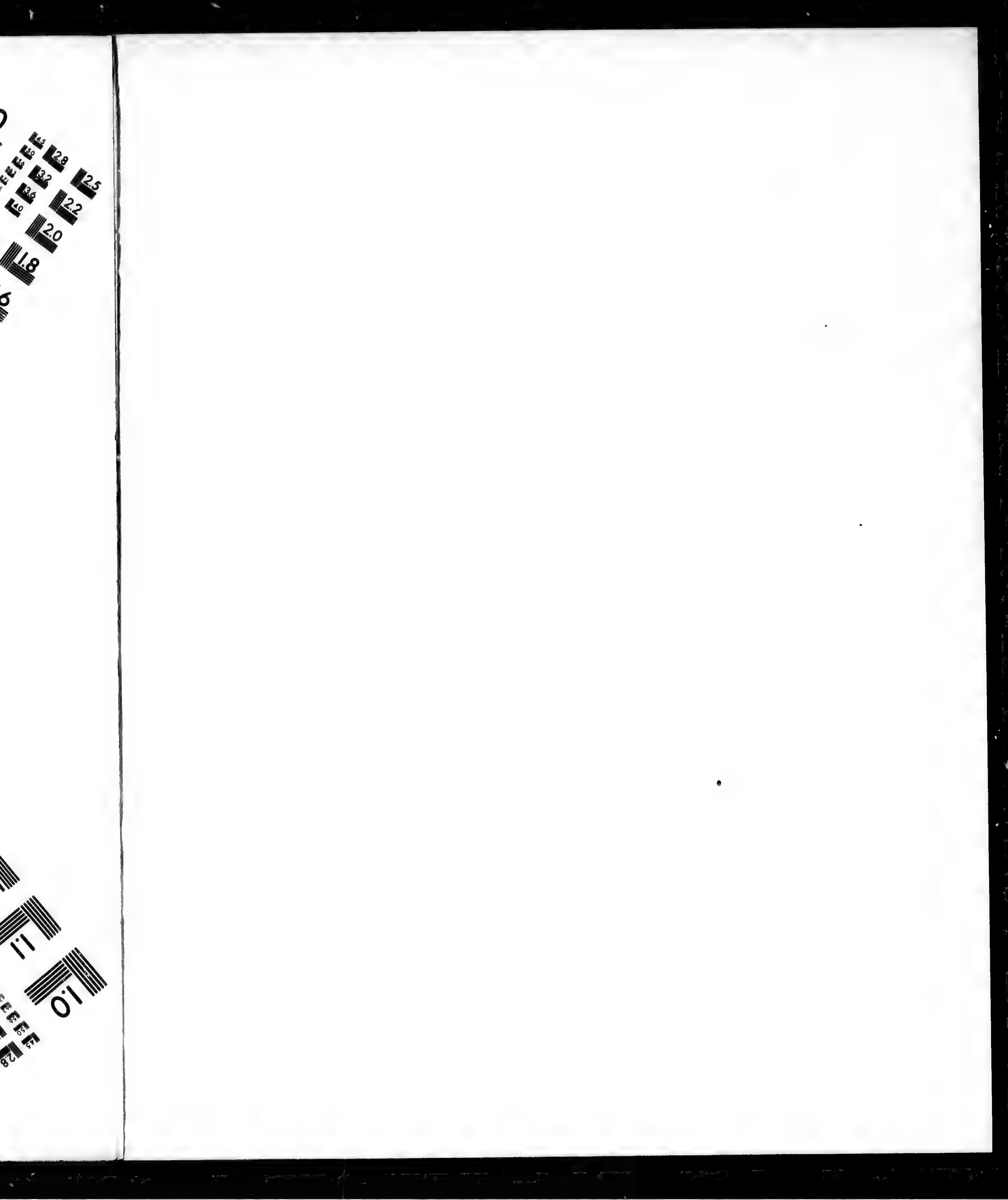




# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Barensz.

pouvoir continuer le voyage, & tenter une seconde fois d'entrer dans la mer de Tartarie; mais Barensz en jugea tout autrement, & demeura sur ses ancres. En effet, le matin du 25, on vit les glaces rentrer dans le Weigats, du côté de l'Est. Il fallut se hâter de mettre à la voile, & sortir par l'Ouest du Détroit, pour reprendre la route des Provinces-Unies. Le 30, on se trouva sur une Isle, qui fut nommée *Wardhuis*, où l'Escadre s'arrêta jusqu'au 10 d'Octobre, sans autre dessein que d'observer le cours des eaux & des vents; &, le 18 de Novembre, après quatre mois & seize jours de navigation, elle rentra heureusement dans la Meuse.

Heemskerke.

L'inutilité de ces deux Voyages refroidit si peu les Chefs de l'entreprise, qu'ils délibérerent aussitôt sur les moyens d'en faire un troisieme; mais leurs Hautes Puissances refuserent de l'autoriser par leur Commission. Elles se contenterent de faire publier, que si quelques Villes, quelques Sociétés, ou quelque Particulier même, voulaient faire les frais du Voyage, loin de s'y opposer, elles donneraient une récompense considérable à ceux qui se croyant sûrs d'avoir rempli leur objet, en apporteraient des preuves qui ne souffrissent pas d'objection; & la somme fut fixée.

Le Conseil de Ville d'Amsterdam, dont l'ardeur n'avait fait qu'augmenter, profita aussi-tôt de cette permission

Heemſkerke.

e cette permiſſion, pour faire équiper deux aiſſeaux ; & les équipages furent engagés à des onditions avantageuſes ; mais, autant qu'il fut oſſible, on évita de prendre des gens mariés, dans a crainte qu'un excès d'affection pour leur femme u leurs enfans, ne les fit trop penſer au retour. Heemskerke fut choiſi, comme dans le Voyage précédent, pour Maître & premier Commis, Barenſz, our premier Pilote, & Jean Corneliſſ Rijp, pour Commis du ſecond vaiſſeau. Les deux bâtimens e trouverent prêts au commencement du mois le Mai 1596.

Ils partirent du Vlie, le 18 ; &, dès le 30, ils e trouverent par la hauteur de ſoixante-neuf degrés vingt-quatre minutes. On obſerve non-ſeulement qu'ils n'eurent point de nuit le 1 de Juin, mais que le jour ſuivant, à dix heures & demie du matin, ils virent un ſpectacle fort étrange. Le Soleil avait de chaque côté une parelie ; & ces trois Soleils étaient traverſés par un arc-en-ciel. En même-temps, on voyait deux autres arcs-en ciel, l'un qui entourait les Soleils, & l'autre qui traverſait la rondeur du vrai Soleil, dont la plus baſſe partie était élevée de vingt-huit degrés ſur l'horizon. A midi, l'obſervation de la hauteur, faite avec l'aſtrolabe, donna ſoixante-onze degrés.

Heemskerke.

Le 5 de Juin, on fut si surpris de voir déjà les glaces, qu'on les prit d'abord pour des cygnes. C'étaient de véritables bancs de glace, qui s'étaient détachés, & qui flottaient au hasard. Le 7, on se trouva par les soixante-quatorze degrés, navigeant le long des glaces, que le mouvement du vaisseau écartait en avant, comme si l'on eût couru entre deux terres, & l'eau était aussi verte que de l'herbe. On se crut proche du Groënland. A mesure qu'on avançait, la glace devenait plus épaisse. Le 9, on découvrit par les soixante-quatorze degrés trente minutes, une Isle, qui parut longue d'environ cinq lieues. Quelques Aventuriers descendirent à terre, le 11, & trouverent quantité d'œufs de mouettes. Ensuite ils monterent au sommet d'une montagne fort escarpée, d'où ils ne descendirent qu'avec une frayeur égale au danger, à la vue des pointes de rochers qu'ils avaient au-dessous d'eux, & sur lesquelles ils ne pouvaient tomber sans se briser mille fois. Ils furent obligés de se coucher sur le ventre, pour se laisser couler dans cette posture. Barensz, qui les voyait du rivage, où il était resté, douta long-temps de leur vie, & leur fit des reproches d'autant plus amers, que le fruit de leur témérité s'était réduit à voir des précipices & des lieux déserts. Un ours blanc, qu'ils tuerent après un combat de deux heures,

fit donner à l'Isle le nom de *Baeren Eilande*, c'est-à-dire, *Isle aux Ours.* Il fut écorché, & sa peau n'avait pas moins de douze pieds de long.

Heemskerke.

Le 17 & le 18, on continua de trouver beaucoup de glaces, au travers desquelles il fallut passer pour arriver à la pointe du Sud de l'Isle; mais on fit d'inutiles efforts pour la doubler. Le 19, on découvrit une autre terre, où l'observation de la hauteur donna quatre-vingt degrés onze minutes. Le pays dont on avait la vue, était fort vaste : on rangea la Côte, vers l'Ouest, jusqu'au soixante-dix-neuf degrés & demi, où l'on trouva une fort bonne rade, dont un vent de Nord Est, qui soufflait de terre avec violence, ne permit pas d'approcher. La Baie, du côté de la mer, s'étendait Nord & Sud.

Le 21, on jetta l'ancre à vue de terre, sur dix-huit brasses d'eau. Pendant que l'équipage de Barensz était allé prendre du lest à la Côte Occidentale, un ours blanc entra dans l'eau, & nagea vers son bâtiment. Aussi-tôt l'équipage, abandonnant son travail, se jetta dans la chaloupe & dans deux canots, pour aller droit à l'animal. Il prit alors le large, & nagea plus d'une lieue. On le suivit. La plupart des armes dont on le frappa, se briserent sur son corps. Enfin il frappa de ses pattes avec tant de force contre l'étrave d'un

Heemſkerke.

des canots, que s'il eût pris de même ce petit bâtiment par le milieu, il l'aurait coulé à fond; mais il fut tué dans ce moment, & porté à bord. Sa peau avait treize pieds de long.

Une lieue plus loin ſur la Côte, on trouva un fort bon Port, de ſeize, douze & dix pieds de profondeur; & plus loin, on eut la vue de deux Iſles, qui s'étendaient à l'Eſt. Du côté oppoſé, c'eſt-à-dire vers l'Oueſt, on découvrit un grand Golfe, qui avait, au centre, une Iſle remplie d'oies ſauvages & de leurs nids. Heemskerke & Barenſz ne douterent point que ces oies ne fuſſent les mêmes qu'on voit venir tous les ans en fort grand nombre, dans les Provinces-Unies, ſurtout au *Wieringen*, dans le Zuiderſée, dans la Nord-Hollande & dans la Friſe, ſans qu'on eût pu s'imaginer juſqu'alors où elles faiſaient leur ponte. Quelques mauvais Phyſiciens avaient écrit que les œufs de ces oiſeaux étaient les fruits de certains arbres d'écoſſes, qui croiſſaient ſur les bords de la mer; que ceux qui tombaient à terre, ſe caſſaient, au-lieu que ceux qui tombaient dans l'eau, ne manquaient pas d'éclore auſſi-tôt; & que les jeunes oies nageaient en ſortant de leur coque.

Heemskerke & Barenſz ſe crurent ſur les côtes du Groënland; mais l'Editeur du Journal fait obſerver, d'après les connaiſſances qui ont ſuccédé,

que le pays où ces deux navigateurs se trouvaient, est une Isle située entre le Groënland & la Nouvelle-Zemble, droit, par le travers de la Finmarchie, partie Septentrionale de la Norwège, & qu'elle s'étend depuis le soixantieme degré, jusqu'au-delà du quatre-vingtieme, c'est-à-dire, en longueur, plus de soixante lieues d'Allemagne, Nord-Ouest de l'Isle-aux-Ours: elle est sous un climat, que l'excessive rigueur du froid faisait croire inhabitable, & celui du monde où les nuits sont les plus courtes. Pendant les six mois d'été, on n'y voit point manquer tout-à-fait la lumiere; & pendant deux des six mois d'hiver, lorsque le Soleil est au-delà de la ligne, & qu'à proportion de son éloignement les jours ne sont que de douze, dix, huit, & même d'une seule heure, il ne laisse pas, au milieu de cette longue nuit, étant plus bas, de monter douze degrés & demi sur l'horizon, par les quatre-vingt degrés; de sorte que, toutes les vingt-quatre heures, on y voit la lumiere de l'aurore. Mais, quoique le jour soit si long, & que le Soleil luise si long-temps sans interruption dans ce rigoureux climat, il n'en est pas moins vrai que, de tous les Pays qui sont au Nord de la ligne, c'est celui qui a l'été le plus court & le moins chaud. On y a vu quelquefois, au 13 de Juin, les glaces encore si fortes à l'entrée des Ports, & le long des

Heemskerke.

Heemskerke.

Côtes, que les vaisseaux n'y pouvaient passer. La neige même, qu'on y voit toujours en certains endroits, était si peu fondue dans les autres, que les rennes n'y pouvant trouver à paître, y étaient tout décharnés. La cause de ce perpétuel hiver, est que le Soleil ne montant jamais plus haut sur l'horizon, que jusqu'aux trente-trois degrés moins quarante minutes, ses rayons, qui ne frappent jamais la terre que de biais, glissent dessus, ne la pénètrent point, & ne peuvent jamais l'échauffer. Par la même raison, ils n'ont pas la force de dissiper les vapeurs qui s'élèvent de la terre, & qui, demeurant sur les montagnes & sur la mer, empêchent souvent que la vue des navigateurs ne puisse s'étendre plus loin que la longueur du navire. Aussi ne connaît-on que les côtes de cette terre. Elle paraît semée de hautes montagnes, toujours couvertes de neiges; & dans les plaines qui les entrecoupent, on ne voit point d'arbres, de buissons, ni de fruits. La seule production qu'on y connaisse, est une mousse courte, moins verte que jaunâtre, au travers de laquelle percent de petites fleurs bleues; & les seuls animaux qu'on y voie, sont des ours blancs, plus grands que des bœufs, des cerfs, des rennes, des renards blancs ou gris, & des orignaux.

Le 23 de Juin, une partie des équipages étant descendue pour observer la variation de l'aiguille,

on fut encore alarmé par la vue d'un grand ours blanc, qui nageait vers les vaisseaux ; mais les cris dont on fit retentir aussi-tôt les Côtes, lui firent prendre une autre route. La variation se trouva de seize degrés. On rangea la Côte par les soixante dix-neuf degrés, & l'on découvrit un autre golfe. Le 28, on doubla un Cap de la Côte Occidentale ; mais le 29, on fut obligé de s'éloigner de la Côte, pour se garantir des glaces. On revint ainsi par les soixante-seize degrés cinquante minutes, & le 1 de Juillet, on eut encore la vue de l'Isle-aux-Ours. Là, Cornelisz & les autres Officiers de son vaisseau, se rendirent sur celui de Barensz. Dans un Conseil, où l'on ne put s'accorder sur la route, il fut réglé que chacun prendrait celle qui serait conforme à ses lumieres. Cornelisz, suivant des préventions dont il n'était jamais sorti, retourna par les quatre-vingt degrés, dans l'opinion qu'il pourrait passer à l'Est des terres qui s'y trouvent, & mettre ensuite le Cap au Nord.

Heemskerke.

Barensz, au contraire, fut déterminé par les glaces, à courir la bande du Sud. Le 11, il se crut, par l'estime, Sud & Nord avec *Candinous*, ou *Candnoes*, pointe orientale de la mer blanche, qui lui demeurait au Sud ; & portant au Sud, ensuite au Sud-quart-Sud-Est, par la hauteur de soixante-douze degrés, il jugea qu'il ne pouvait

Heemſkerke.

être loin de la terre de Willougby. Le 17, s'étant trouvé par les ſoixante-quatorze degrés quarante minutes, il reconnut, à midi, la Nouvelle-Zemble, vers la Baie de Saint-Louis. Le 18, il doubla le Cap de l'Iſle de l'Amirauté; & le 19 il vit l'Iſle des Croix, ſous laquelle il mouilla le 20, parce que les glaces fermaient le paſſage. Huit de ſes matelots deſcendirent à terre, dans le ſeul deſſein de viſiter les Croix, & s'aſſirent au pied de la premiere, pour s'y repoſer. En allant vers la ſeconde, ils apperçurent deux ours, levés contre la Croix même, ſur leurs pattes de derriere, qui ſemblaient les obſerver. Ils ne penſerent qu'à fuir, à l'exception de l'un d'eux, qui les arrêta, en menaçant d'enfoncer, dans le corps du premier qui prendrait la fuite, une gaffe qu'il avait en main. L'expérience lui avait appris qu'il fallait demeurer en troupe, pour effrayer les ours par des cris. En effet, lorſqu'ils ſe furent mis à crier enſemble, ces animaux s'éloignerent. Le 21 de Juillet, Barenſz ſe trouva, par les ſoixante-ſeize degrés quinze minutes, où la variation de l'aiguille fut d'environ vingt-ſix degrés. Le 6 d'Août, il doubla le Cap de Naſſau; & le 7, il ſe vit ſous le Cap de Trooſt, qu'il cherchait depuis long-temps.

Une brume des plus noires, l'obligea d'amarrer ſon vaiſſeau à un banc de glace de cinquante-

deux brasses d'épaisseur mesurée, c'est-à-dire, qu'elle en avait trente-six de profondeur dans l'eau, & seize au-dessus. Le lendemain, tandis qu'il était à se promener sur le pont, toujours amarré au même banc, il entendit un animal soufflet; & bientôt il vit un ours à la nage, qui cherchait à s'élancer dans le navire. Il cria; *tout le monde haut.* L'équipage fut à peine sur le pont, qu'on vit l'ours, appuyant déjà ses griffes sur le bâtiment, & faisant ses efforts pour y monter. Des cris perçans, qui furent poussés tout-à-la-fois, semblerent effrayer l'animal: il se retira; mais ce fut pour revenir fierement, parderriere le banc de glace. On avait eu le temps d'étendre, sur les hauts du navire, la voile de la chaloupe; & les plus hardis étaient proche du virevaut avec leurs fusils. L'ours fut blessé; & la neige, qui tombait en abondance, ne permit point de le suivre, pour s'assurer de sa mort.

Heemskerke.

Cependant, les glaces s'étant séparées le jour suivant, & les glaçons commençant à flotter, on admira la pesanteur du grand banc, que les autres heurtaient sans pouvoir l'ébranler. Mais, dans la crainte de demeurer pris au milieu de tant de masses, Barensz se hâta de quitter ce parage. Le péril était déjà pressant, puisqu'en faisant voile, le vaisseau faisait craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin l'on s'approcha d'un autre banc, où

Heemskerke.

l'on porta vîte un ancre, pour s'y amarrer jusqu'au soir. Après midi, pendant le premier quart, les glaces recommencerent à se rompre avec un bruit si terrible, que l'Auteur n'entreprend pas de l'exprimer. Le vaisseau avait le Cap au courant, qui chariait des glaçons; il fallut filer du cable, pour se retirer. On compta plus de quatre cens gros bancs de glace, qui étaient enfoncés de dix brasses dans l'eau, & qui n'avaient que deux brasses de hauteur au-dessus. Comme le seul parti était de s'amarrer de banc en banc, on en vit un, dont le haut s'élevait en pointe, avec l'apparence d'un clocher; &, s'y étant avancé, on lui trouva trente-deux brasses de hauteur, vingt dans l'eau, & douze au-dessus. Le 11, on s'approcha d'un autre, qui avait dix-huit brasses de profondeur, & dix au-dessus de l'eau. Le 12, Barensz crut devoir employer toutes sortes d'efforts pour s'avancer vers la Côte. Non-seulement il craignait d'être emporté par les glaces, mais il jugea que, lorsqu'il serait une fois sur quatre ou cinq brasses d'eau, les plus gros bancs ne pourraient plus l'approcher. L'endroit vers lequel il s'avança, offrait une grande chûte d'eaux qui descendaient des montagnes. Il ne put aller fort loin; & se voyant obligé d'amarrer encore aux bancs, il nomma ce lieu le *petit Cap des glaces*. Le 13, au matin, on vit partir, de la pointe orientale, un

Heemskerke.

ours blanc, qui venait vers le navire. Quelques coups de fusil lui casserent une jambe; mais sa blessure ne l'ayant point empêché de retourner à terre, plusieurs matelots y descendirent dans la chaloupe, le suivirent & le tuerent.

Le 15, on s'approcha de l'Isle d'Orange, où le vaisseau se trouva presqu'aussi-tôt pris dans des glaces, avec le plus grand danger d'y périr. Il se dégagea heureusement, en s'avançant vers la terre. Mais, pendant que l'équipage était occupé de ce travail, le bruit réveilla un ours, qui dormait à peu de distance. Il courut d'abord vers le vaisseau, & le travail fut abandonné pour se défendre. L'ours reçut quelques coups de fusil, qui le firent fuir de l'autre côté de l'Isle, où il se plaça sur un banc de glace. Il y fut suivi; & la vue de la chaloupe le fit sauter dans l'eau, pour gagner le bord de l'Isle à la nage. On lui coupa le passage; & d'un coup de hache sur la tête, on lui fit une profonde blessure. Le matelot qui l'avait frappé, voulut redoubler le coup; mais chaque fois qu'il levait sa hache, l'animal plongeait assez adroitement pour l'éviter; & ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le tuer.

Le 16, dix hommes eurent le courage de se mettre dans la chaloupe, pour traverser les glaçons vers la Nouvelle-Zemble. Ils monterent, en chemin, sur les plus hautes glaces, qui formaient

Heemskerke.

une petite montagne; & là, ils prirent hauteur, dans la vue de s'assurer de leur position. Ils trouverent que le continent leur demeurerait au Sud-Sud-Est; ensuite une autre observation le leur fit juger au Sud. Dans le même-temps, ils virent les eaux ouvertes au Sud-Est, & ne doutant plus alors du succès de l'entreprise, ils revinrent avec une extrême impatience pour en informer Barensz. On appareilla le 18, & l'on mit même à la voile; mais, après beaucoup de vains efforts, on fut obligé de revenir au lieu d'où l'on était parti. Cependant, le 12, on doubla le Cap du Desir, & l'espoir se ranima. Mais on donna bientôt dans des glaces, qui forcerent encore de reculer. Le 21, on trouva le moyen de pénétrer assez loin dans le port des glaces, & l'on y passa tranquillement la nuit sur les ancres. Le lendemain, lorsqu'il en fallut sortir, on rencontra un grand banc de glace, auquel on fut contraint d'amarrer. Quelques matelots monterent dessus, & firent un récit fort singulier de sa figure. Il était couvert de terre au sommet, & l'on y trouva près de quarante œufs. Sa couleur n'était pas non plus celle de la glace; c'était un vrai bleu céleste. Sa hauteur était de dix-huit brasses sous l'eau, & de dix au-dessus.

Le 25, vers trois heures après midi, la marée recommençant à charier des glaçons, on se crut par le Sud de la Nouvelle-Zemble, vers l'Ouest

Heemskerke.

du Weigats. Comme on avait passé la Nouvelle-Zemble, & qu'on ne trouvait aucun passage ouvert, l'espérance de pénétrer plus loin, semblait absolument évanouie, & Barensz pensait à retourner en Hollande, lorsqu'arrivant à la Baie des courans, le vaisseau fut arrêté par une si forte glace, qu'on le vit forcé de reculer. Le 26, étant entré dans le port des glaces, on y demeura pris, au milieu des glaçons qui flottaient de toutes parts. Trois hommes, qui se mirent dessus, pour faire des ouvertures, faillirent d'être emportés, & ne durent leur salut qu'à l'assistance du Ciel. Cependant on s'avança, le soir du même jour, à l'Ouest du Port des Glaces; mais les glaçons s'étant rejoints pendant la nuit, avec un redoublement d'épaisseur, on comprit que le sort le plus favorable auquel on pût s'attendre, était d'hiverner dans cette région d'horreur. C'est ici que commence la peinture d'une situation sans exemple.

Le 27, les glaçons recommencerent à flotter; & le vent, qui tourna au Sud-Est, en détachant encore plus, les pressait avec tant de violence contre l'avant du vaisseau, qu'ils lui donnaient en longueur un mouvement de libration fort dangereux. Dans ce péril, qui ne faisait qu'augmenter, on mit la chaloupe en mer, comme une ressource pour l'extrémité. Les glaçons s'écarterent un peu

Heemſkerke.

le 28; mais, tandis qu'on obſervait les dommages que le vaiſſeau avait ſoufferts le jour précédent, il s'ouvrit par le haut, avec un ſi grand bruit, que tout le monde ſe crut prêt à périr. Vers le ſoir, on remarqua que les glaçons s'entaſſaient les uns ſur les autres; & le 29, il s'en était accumulé de ſi grands monceaux, qu'on employa inutilement les crocs & d'autres inſtrumens pour les rompre. Il ne reſta plus le moindre eſpoir de ſe dégager. Le 30, ces amoncellemens redoublerent autour du vaiſſeau; & la neige, qui tombait en abondance, hauſſait encore ces redoutables remparts. Tout craquait horriblement à bord, & dans le cercle de glaçons qui l'environnaient. On s'attendit à le voir crever bientôt, & ſe ſéparer en pièces. Comme les glaçons s'étaient beaucoup plus entaſſés, ſous le vaiſſeau, du côté du courant que de l'autre, il était demeuré fort panché; mais enſuite ils s'amoncellerent auſſi de l'autre côté; de ſorte que le bâtiment ſe trouva droit, & monté ſur ces bancs de glace, comme ſi l'on eût pris plaiſir à l'élever avec des machines.

Le 31, de nouveaux glaçons, qui paſſerent ſur les autres à l'avant, éleverent tellement la proue, que l'étrave ſe trouvait de quatre ou cinq pieds plus haut que le reſte, tandis que l'arriere était enfoncé dans les glaces, comme dans un creux. On ſe flattait que cet incident pourrait ſervir à

conserver le gouvernail, & que les glaçons cesseraient de le frapper; mais il n'en fut pas moins rompu. Cependant on ne douta point que ce malheur même n'eût contribué à sauver le corps du vaisseau; car si la carcasse eût été exposée comme la proue, aux glaçons qui flottaient sans cesse, ils auraient enlevé tout le bâtiment, & n'auraient pu manquer à la fin de le renverser. Peut-être même aurait-il coulé bas d'eau; ce qu'on redoutait beaucoup. Dans cette crainte, on avait déjà mis le canot & la chaloupe sur la glace, pour s'y retirer; & quatre heures s'étaient passées dans l'attente de ce qui pouvait suivre, lorsque les glaces se séparerent & furent emportées par le courant. On rendit graces au Ciel d'un événement dont on se crut redevable à sa protection, & tous les efforts furent employés à réparer le gouvernail & la barre. Ensuite on prit le parti de les démonter, pour éviter le même risque, si l'on se trouvait encore assiégé de glaçons.

Heemskerke.

Le premier de Septembre, ils recommencerent à s'entasser; & le corps du vaisseau se trouva élevé de plusieurs pieds, sans être encore offensé. On fit les préparatifs pour traîner à terre le canot & la chaloupe. Le 2, de nouveaux glaçons éleverent encore le vaisseau, le firent craquer horriblement, & l'ouvrirent même en tant d'endroits, qu'on prit enfin la résolution de traîner le canot à terre, avec

Heemskerke.

treize tonneaux de biscuit & deux tonneaux de vin. Le 3, on fut assiégé par quantité de glaçons, qui se joignirent à ceux dont on était déjà serré. Alors le safran de l'étambord se sépara; mais le doublage se soutint encore. Bientôt le cable, qui était mouillé au vent, se rompit. Un autre cable neuf, qu'on avait amarré à la glace, eut le même sort. La quantité, la violence & la grandeur des glaçons, dont quelques-uns étaient de la hauteur des montagnes à sel d'Espagne, firent admirer que le corps du bâtiment leur résistât. Le 5, au soir, ils le presserent tellement, qu'il demeura panché sur un côté, & qu'il fut considérablement endommagé, quoique sans s'ouvrir encore. Mais, dans l'opinion qu'il ne pouvait résister long-temps, on se hâta de porter à terre une vieille voile de misaine, de la poudre, du plomb, des fusils, des mousquets & d'autres armes, pour dresser une tente proche du canot. On y porta aussi du biscuit & des liqueurs fortes, avec de instrumens de charpentier pour radouber la chaloupe.

Le 7, quelques matelots, ayant fait environ deux lieues dans le pays, virent une riviere d'eau douce, & quantité de bois que les flots avaient jettés sur ses bords. Ils virent aussi des traces de rennes & d'orignaux, autant du moins qu'ils purent les reconnaitre aux vestiges des pieds. Ces informations furent d'autant plus agréables,

que

Heemskerke.

que non-seulement le navire était à la veille de manquer d'eau, mais que, dans l'impossibilité de se dégager des glaces avant l'hiver, qui s'approchait pour les augmenter, on avait tenu conseil sur les secours qu'on pouvait tirer d'un pays où l'on ne voyait point d'eau, ni d'arbres. Après avoir vérifié le rapport des matelots, tout le monde se promit d'autres secours du Ciel, qui leur fournissait déjà les moyens de se bâtir une retraite, de se chauffer, & de ne pas périr de froid & de soif : ainsi, chacun paraissant confirmé dans la résolution d'hiverner, avec l'espérance de retourner au printemps dans sa Patrie ; on ne pensa plus qu'à bâtir une grande hutte, où l'on put être à couvert du froid & de l'insulte des ours. Il se trouvait effectivement, sur les bords de la riviere, des arbres entiers, descendus apparemment de Tartarie ou de Moscovie. On commença par faire un traîneau, pour les voiturer.

Le 15, pendant qu'on travaillait ardemment, un matelot vit trois ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derriere un banc de glace, & les autres continuerent d'avancer. Pendant que l'équipage se disposait à tirer, l'un des deux grands ours alla porter le nez dans un lieu où l'on avait mis de la viande ; & presqu'aussi-tôt il reçut dans la tête un coup de mousquet qui le fit tomber mort. L'autre sembla marquer de la surprise : il re-

Heemskerke.

garda fixement son compagnon, qu'il voyait étendu sans mouvement; il le flaira; &, comme s'il eût reconnu le péril, il retourna sur ses traces. On le suivit de l'œil. Après avoir fait quelques pas en avant, il revint, & s'éleva sur ses pattes de derriere, pour observer mieux les matelots. Un coup, qu'ils lui tirerent dans le ventre, le fit retomber sur ses pieds. Alors, il prit la fuite, avec de grands cris. Barensz fit ouvrir l'ours mort, lui fit ôter les entrailles, & le fit mettre sur ses quatre jambes, pour le laisser geler dans cette posture, & le porter en Hollande, si l'on parvenait à dégager le vaisseau.

La nuit du 16, l'eau de la mer, qui n'avait point encore perdu son mouvement entre les glaçons, se trouva gelée de deux doigts; & la nuit suivante, l'épaisseur augmenta du double. Le 21, le froid devint si vif, qu'on fut obligé de transporter la cuisine à fond de cale, parce que tout y gelait. Le 23, on eut le malheur de perdre le Charpentier, qui fut enterré dans une fente de la montagne, proche d'une chûte d'eau : envain s'était-on efforcé d'ouvrir la terre, pour lui faire une fosse. Les soliveaux de l'édifice, qui avaient été traînés sur la glace ou sur la neige, furent posés le 25, & l'édifice prit forme.

Tout l'équipage ne consistait plus qu'en seize hommes, dont plusieurs ne jouissaient pas d'une

Heemskerke.

bonne santé. Le 27, il gela si fort, que si quelqu'un mettait un clou dans sa bouche, comme il arrive souvent dans le travail, il ne pouvait l'en tirer sans emporter la peau. Le 30, la neige, qui était tombée toute la nuit, se trouva d'une hauteur qui ne permit point de sortir de la hutte, pour aller chercher du bois. On fit un grand feu, le long de l'édifice, pour dégeler la terre, dans le dessein d'élever une sorte de rempart, qui eût servi de clôture : mais la terre se trouva si gelée, que l'ardeur du feu ne put l'amollir ; & la crainte de manquer de bois fit abandonner cette entreprise. Le 2 d'Octobre, on eut la satisfaction de voir la hutte achevée ; & l'on y planta, suivant l'expression du Journal, un *mai* de neige gelée, pour servir de fanal à ceux qui auraient le malheur de s'égarer : mais le souvenir des ours arrêtait les plus hardis. Le 5, on fut étonné de voir la mer ouverte ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, sans que les glaces, où le vaisseau était pris, eussent commencé à se fondre. « Il semblait, dit Gérard » de Veer, qu'on eût bâti exprès un mur de glace » d'environ trois pieds de haut pour l'entourer ; » & l'on reconnut que l'espace d'eau qu'il occu» pait était gelé jusqu'au fond, c'est-à-dire, de » trois brasses & demie. » Le même jour, on dépeça la chambre de l'avant, pour employer les planches à couvrir la hutte, & cette couverture, qui reçut

Heemskerke.

la forme d'un toit à deux égoûts, fut achevée vers le soir. Le jour suivant, la chambre de pouppe fut aussi dépecée, pour revêtir le tour de la hutte.

Le vent, qui avait soufflé avec violence pendant la nuit du 7 au 8, continua tout le jour, & fut suivi d'une neige si épaisse, qu'on n'aurait pu sortir sans s'exposer au danger d'en être étouffé. D'ailleurs il était absolument impossible de soutenir au-dehors la rigueur du froid. Le 9, l'air s'étant assez adouci pour laisser la liberté de sortir, un matelot rencontra un ours, qu'il n'apperçut qu'à peu de distance; &, dans sa premiere frayeur, il se mit à courir vers le vaisseau. L'ours le poursuivit, & n'aurait pas tardé à le joindre, s'il n'eût été arrêté par la vue du dernier ours qu'on avait tué, & qu'on voulait faire geler à l'air. Il demeura quelques momens à le regarder; ce qui donna le temps au matelot d'arriver à bord. La terreur dont il était pénétré ne lui laissa de force, en arrivant, que pour crier; *un ours, un ours*. Tous ses compagnons jetterent aussi-tôt de grands cris, & monterent armés sur le pont; mais sortant d'une épaisse fumée, qu'ils avaient eu peine à supporter dans le vaisseau, ils ne pouvaient retrouver tout-d'un-coup l'usage de leurs yeux. Ils ne virent point l'ours, qui aurait pu les dévorer dans cet état, s'il n'eût été chassé par leurs cris. Heemskerke profita d'un temps serein, qui continua le 10,

pour leur faire porter au rivage le vin & les autres provisions. Le 12, une partie de l'équipage alla passer la nuit dans la hutte, où le froid fut d'autant plus rigoureux, que la cheminée n'étant pas encore faite, on n'y pouvait allumer du feu sans une fumée insupportable. Le 13, on chargea, sur un traîneau, deux tonneaux de bierre *Joppe*, de Dantzick, pour les transporter à la hutte; mais, au départ, il s'éleva un orage si terrible, que les matelots, forcés de rentrer à bord, laisserent leur charge de dehors sur le traîneau. Le lendemain, ils trouverent le fond d'un tonneau crevé par la force du froid, & la biere gelée, en forme de colle-forte. Le tonneau fut porté dans la hutte, & mis près du feu pour dégeler : mais la biere, loin de reprendre son goût en fondant, n'eut plus que celui de l'eau. Les deux jours suivans, on fut menacé de plusieurs ours, dont on ne se délivra qu'à force de cris. Le 20, lorsqu'on retourna au vaisseau, pour transporter toute la biere qui restait, on trouva que la gelée avait fait fendre une partie des tonneaux, sans excepter ceux qui avaient des cercles de fer, dont plusieurs s'étaient rompus. Tout le reste de l'équipage passa dans la hutte, avec la précaution d'y traîner la chaloupe du vaisseau, & l'ancre de toue, pour les besoins plus pressans encore, dont il n'est pas surprenant qu'ils se crussent menacés.

Heemskerke.

Heemskerke.

Le Soleil, dont la vue était leur unique bien, commençant à les abandonner, ils firent, jusqu'au 25, des efforts extraordinaires, pour transporter sur leurs traîneaux tous les vivres & les agrêts.

Ils étaient encore occupés de ce pénible travail, lorsque Barensz, levant les yeux, vit derriere le vaisseau trois ours, qui s'avançaient vers les matelots. Il fit de grands cris, dont ils comprirent le sens, & qu'ils seconderent aussi tôt; mais les trois monstres, que leur nombre rendait apparemment plus hardis, n'en parurent pas effrayés. Alors tout les matelots chercherent à se défendre. Il se trouva heureusement, sur un traîneau, deux hallebardes, dont Barensz prit l'une, & Gérard de Veer l'autre. Les matelots coururent au vaisseau; mais en passant sur la glace, un d'entr'eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui; & l'on ne douta point qu'il ne fût le premier dévoré. Cependant les ours suivirent ceux qui couraient au vaisseau; d'un autre côté, Barensz & de Veer en firent le tour, pour entrer parderriere. En arrivant, ils eurent la joie d'y voir tous leurs gens, à l'exception de celui qui se tenait caché dans sa fente. Mais les furieux animaux, se présentant pour monter après eux, ne purent être arrêtés d'abord que par des pièces de bois & divers ustensiles, qu'on se hâta de leur lancer à la tête, & sur lesquels ils se précipitaient

chaque fois, comme un chien court après la pierre qu'on lui jette. Il n'y avait point, à bord, d'autres armes que les deux hallebardes. On voulut battre un fusil, allumer du feu, tenter de brûler quelques poignées de poudre ; &, dans la confusion ou la crainte, rien de ce qu'on avait entrepris ne pouvait s'exécuter. Cependant les ours revenant à l'assaut avec la même furie, on commençait à manquer d'ustensiles & de bois pour les amuser. Enfin les Hollandais ne durent leur conservation qu'au plus heureux des hasards. Barensz, à l'extrémité, consultant son désespoir plus que sa prudence, jetta sa hallebarde, qui donna fortement sur le muffle du plus grand ours. L'animal en fut apparemment si blessé, qu'il fit retraite avec un grand cri ; & les deux autres, qui étaient beaucoup moins grands, le suivirent aussi-tôt, quoique d'un pas assez lent.

Heemskerke.

Le 27, on tua un renard blanc, qu'on fit rôtir, & dont le goût approchait beaucoup de celui du lapin. Les deux jours suivans furent donnés à divers soins nécessaires, dans le genre de vie auquel on se voyait condamné ; tels que de placer & de monter l'horloge, de préparer pour la nuit une lampe, où l'on devait brûler, au-lieu d'huile, la graisse d'un des ours qu'on avait tués ; d'apporter, sur des traîneaux, quantité d'herbes marines, pour en garnir les voiles dont on avait

Heemskerke.

couvert la hutte, afin que le froid y pénétrât moins par les fentes.

Le premier de Novembre, au soir, on vit paraitre la Lune à l'Est; & le Soleil montait encore assez haut sur l'horizon pour se faire voir. Le 2, il se leva au Sud-Sud-Est, & se coucha près du Sud-Sud-Ouest; mais son globe ne se montra point en entier sur l'horizon. Le 3, il se leva au Sud-quart-de-Sud-Est, un peu plus vers le Sud, & se coucha au Sud-quart-de-Sud-Ouest, un peu plus aussi vers le Sud; on ne vit, ce jour-là, que la partie supérieure de son globe à l'horizon; quoique l'endroit de la terre, où l'on prit hauteur, fût aussi haut que la hune du vaisseau, dont on était assez proche. Le 4, on cessa de voir le Soleil, quoique le temps fût calme & serein.

Si le Soleil avait quitté l'horizon, la Lune y était venue prendre sa place; &, lorsqu'elle fut à son plus haut période, elle paraissait nuit & jour, sans se coucher. Le 6 fut un jour si sombre, qu'on ne put le distinguer de la nuit, d'autant plus que l'horloge, qu'on aurait pu consulter, s'arrêta. Aussi tout le monde demeura-t-il long-temps au lit, sans pouvoir s'imaginer que la nuit fût passée; & lorsqu'on prit le parti de se lever, personne ne put distinguer si ce qu'on voyait de lumiere, était celle de la Lune, ou celle du jour,

Heemſkerke.

Le Journaliſte n'ajoute point comment on fit enfin cette diſtinction. Entre mille maux préſens & ceux qu'on enviſageait dans l'avenir, le défaut des vivres étant le plus terrible, on fit, le 8, un état du biſcuit qui reſtait, & les rations furent réglées à quatre livres & cinq onces pour huit jours. La proviſion de poiſſon ſec & de viande était encore aſſez abondante; mais on commençait à manquer de vin, & ce qui reſtait de biere, était ſans force. On prenait quelques renards, qui venaient alors ſe montrer, au-lieu que les ours s'étaient retirés avec le Soleil, & ne reparurent qu'à ſon retour. Barenſz fit diſpoſer un cerceau, avec un rets, dans lequel un renard ne pouvait entrer, ſans ſe trouver pris; & l'on pouvait tirer auſſi-tôt le piège & l'animal dans la hutte. Enſuite il en vint un ſi grand nombre, que, pour en prendre pluſieurs à-la-fois, on fit des trappes de planches fort épaiſſes, qu'on chargea de pierres, pour les rendre encore plus peſantes; & l'on en prit ainſi quelques-uns.

Le 12, on prit le parti de régler la diſtribution du vin à deux petits verres par jour; & l'unique boiſſon, qu'on eut d'ailleurs était de l'eau de neige fondue. Le 18, Barenſz fit diſtribuer à tout le monde, une pièce de gros drap, pour en faire l'uſage que chacun pourrait imaginer contre le froid. Les chemiſes & les linceuls n'étaient pas

Heemskerke.

plus ménagés ; mais on tomba dans une autre difficulté, lorsqu'il fut question de les laver. On n'avait pas plutôt tiré le linge de l'eau bouillante, que la gelée le roidissant, il était impossible de le tordre. Il demeurait même gelé près du feu, du-moins par le côté du dehors ; & c'était une occupation fort pénible, que de le tourner sans cesse, ou de le replonger continuellement dans l'eau bouillante, pour le faire dégeler. Le 22, il ne restait que dix-sept fromages, qui furent partagés. Le 26, & les deux jours suivans, il tomba une si grande quantité de neige, que la hutte en étant tout-à-fait couverte, il fut impossible d'en sortir ; mais l'air s'étant éclairci le 29, on se servit de pelle pour creuser dans la neige ; & l'on y fit un trou, par lequel chacun sortit en rampant. Les trappes se trouvaient aussi couvertes : elles furent dégagées, &, dès le même jour, on y prit quelques renards, chasse d'autant plus précieuse, qu'avec la chair de ces animaux, qu'on mangeait avidement, elle fournissait des peaux pour faire des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le 1 de Décembre, la hutte se trouvant ensévelie, pour la seconde fois, dans les neiges, on eut à souffrir une si terrible fumée, que l'horreur de cette situation étant redoublée par les ténèbres, il fallut demeurer au lit pendant trois

jours, sans autre soulagement que des pierres qu'on faisait chauffer, & qu'on se donnait tour-à-tour dans les lits. Le 3, on entendit craquer les glaces de la mer, avec un bruit qui jetta tout le monde dans la plus affreuse consternation. Chacun s'imagina que les hautes montagnes de glace, qu'il avait vues pendant l'été, se détachaient, ou s'amoncelaient les unes sur les autres, pour tomber sur la hutte. En même-temps, comme la fumée avait obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours, il gela si fort au-dedans, que le plancher & les murs étaient revêtus de deux doigts de glace, & qu'il s'en trouvait jusques dans les lits. Le mouvement de l'horloge même demeura suspendu, quoiqu'on en eût augmenté le poids, ce qui mit Barensz dans la nécessité de préparer lui-même le sable de douze heures, que les matelots nomment l'*ampoulette*, pour conserver la connaissance des temps. Le 6, la gelée fut si forte, & le froid si vif, que les plus robustes ne pouvant le supporter, ils se regardaient tous languissamment, & d'un œil de pitié, dans l'opinion que le mal ne pouvait augmenter sans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'était plus capable de les réchauffer. Tout était gelé, jusqu'au vin de Xeres, dont on connaît la chaleur. Il fallait le faire dégeler aux jours de distribution; & le reste du temps, on était réduit à l'eau

Heemskerke.

Heemſkerke.

de neige fondue, qui faiſait craindre un ſurcroît de déſaſtre par les maladies qu'elle pourrait cauſer. Le 7, un accident plus horrible encore, faillit d'emporter à-la-fois tous les miſérables Hollandais. Après avoir tenu conſeil ſur les moyens de réſiſter au froid, on réſolut d'aller prendre, à bord du vaiſſeau, le charbon de terre qu'on y avait laiſſé, parce que le feu en eſt ardent, & de longue durée. On fit, vers le ſoir, un grand feu de cette matiere, qui rendit effectivement beaucoup de chaleur à tout le monde; & perſonne ne faiſant attention aux ſuites, on prit ſoin de boucher ſoigneuſement les fenêtres, pour s'aſſurer une nuit chaude & tranquille. Bientôt ils ſe trouverent tous attaqués d'étourdiſſemens & de vertiges, qui leur ôtaient non-ſeulement le pouvoir de ſe remuer, mais la force de ſe plaindre. Quelques-uns néanmoins ſe traînerent juſqu'à la porte, & l'ouvrirent; mais le premier, qui voulut ſortir, tomba ſans connaiſſance, ſur la neige. Auſſi-tôt que la porte fut ouverte, le froid, qu'ils avaient regardé comme leur plus grand mal, ſervit à les rétablir; mais ils demeurerent perſuadés qu'un quart d'heure plus tard, ils auraient péri tous, ſans pouvoir ſe donner mutuellement le moindre ſecours.

Depuis le 9 juſqu'au 12, le temps fut clair, & le Ciel brillant d'étoiles. Cependant l'excès du froid fut tel, qu'on déſeſpere de pouvoir l'ex-

primer. « Dans la hutte même, le cuir des souliers » gela aux pieds, & sa dureté ne permit plus de » s'en servir. Les Hollandais se firent des chaussures du dessus des peaux de moutons qu'ils » avaient apportées, avec trois ou quatre paires » de chaussons, l'une sur l'autre. Leurs habits » étaient tout blancs de verglas. S'ils demeuraient » quelque temps dehors, il s'élevait sur leurs » lèvres, au visage & aux oreilles, des pustules qui » gelaient aussi. »

Heemskerke.

Le 14, l'observation de la hauteur leur donna soixante-seize degrés. Le 18, quelques-uns allerent au vaisseau, dans la seule vue de le visiter. Depuis dix-huit jours, qu'ils ne s'étaient pas éloignés de la hutte, la glace s'était élevée d'un pouce. Quoique le jour eût peu de clarté, ou plutôt qu'il n'y eût point alors de jour, on ne laissait pas de voir d'assez loin, & l'on découvrait, dans la mer, quantité d'endroits ouverts. Les Hollandais ne douterent point que ce changement ne fût arrivé, lorsque le craquement des glaces s'était fait entendre. Le 25, ils entendirent des renards autour de la hutte, sans en trouver un seul dans les trappes. « Le feu semblait manquer de chaleur, » ou du-moins elle ne se communiquait point aux » objets les plus proches : il fallait brûler ses bas, » pour en sentir un peu aux jambes & aux pieds; » & l'on n'aurait pas même senti la brûlure des

Heemskerke.

» bas, si l'odorat n'en eût pas été frappé. Telle » fut la fin de Décembre ; & ce fut au milieu de » ces souffrances, que le malheureux reste de » l'équipage entra dans l'année 1597. »

Le commencement n'en fut pas moins rude ; ce qui n'empêcha point les Matelots de célébrer la fête des Rois, pour charmer leurs peines. Les billets furent tirés ; & le sort favorisa un Canonnier, « qui se trouva ainsi, remarque le Journaliste, » Roi de la Nouvelle-Zemble, c'est-à-dire d'un » pays qui a peut-être deux cens lieues de long » entre deux mers. » Le 10 de Janvier, on trouva que l'eau était montée de près d'un pied dans le vaisseau, & qu'elle s'y était convertie en glace. Le 12, la hauteur, prise de l'étoile nommée *l'œil du Taureau*, s'accorda si bien avec les premieres observations du Soleil, qu'on se crut confirmé dans la supposition des soixante-seize degrés, mais plutôt au-dessus que plus bas. Le 13, d'un temps clair & calme, on observa que la lumiere du jour commençait à croître : en jettant une boule, on la voyait courir ; ce qu'on n'avait pas vu jusqu'alors. Depuis ce jour, on sortit plus librement, pour s'exercer le corps, & sur-tout les jambes, que la plupart avaient engourdies. Bientôt on crut remarquer aussi, dans l'air, une rougeur, qu'on prit pour une espèce d'aurore, avant-courriere du Soleil. D'un autre côté, le froid di-

Heemskerke.

minua si sensiblement pendant le jour, que lorsqu'il y avait bon feu dans la hutte, on voyait tomber des cloisons, de gros morceaux de glace, qui dégelaient sur le plancher ou dans les lits; mais pendant la nuit, il gelait toujours avec la même force. On fut obligé de diminuer encore la ration de biscuit & de vin, parce que la chasse des renards devenait moins abondante; avertissement d'ailleurs assez fâcheux; car la retraite de ces animaux annonçait le retour prochain des ours.

Le 24, Heemskerke & de Veer, accompagnés d'un matelot, prirent occasion d'un temps fort clair, pour aller se promener sur le rivage méridional. Au moment qu'ils y pensaient le moins, de Veer apperçut un côté du globe solaire. Ils se hâterent de porter cette agréable nouvelle à la hutte: mais Barens, dont on connaissait l'habileté, n'en voulut rien croire, parce que, suivant toutes ses supputations, il s'en fallait de quinze jours que le soleil pût se faire voir par cette hauteur. Les autres soutenaient ce qu'ils avaient vu; & la contestation fut vive. Le 25 & le 26, un brouillard épais, qui ne permettait de rien voir, confirma Barensz dans son opinion. Mais, l'air s'étant éclairci le 17, tout l'équipage ensemble vit, sur l'horizon, l'astre du jour dans toute sa sphère; ce qui ne laissa aucun doute qu'on en eût pu voir une partie le 24.

[redacted]
Heemſkerke.

Cependant, comme cette découverte était opposée au ſentiment de tous les Ecrivains, anciens & modernes, & qu'on pouvait la juger contraire au cours de la Nature, parce qu'elle ſemblait détruire la rondeur qu'on attribuait aux cieux & à la terre, les Hollandais craignirent qu'on ne les accusât d'erreur ; & qu'après avoir été ſi long-temps ſans voir la lumiere, on ne leur reprochât de n'avoir pas tenu un compte exact du temps, ou d'avoir paſſé quelques jours dans leurs lits ſans s'en être apperçus. Cette crainte leur fit prendre le parti d'écrire, dans le dernier détail, leurs raiſonnemens & toutes les circonſtances.

Le 31 fut un fort beau jour, où l'on jouît agréablement de la clarté du ſoleil. Il fut ſuivi de ſept jours d'orage, pendant leſquels on n'eut pas moins de brouillard & de neige qu'au cœur de l'hiver ; mais le beau temps leur ayant ſuccédé, le 8 de Février, on vit le ſoleil ſe lever au Sud-Sud-Eſt, & ſe coucher au Sud-Sud-Oueſt, c'eſt-à-dire, par rapport au cadran de plomb qu'on avait poſé près de la hutte, au midi de ce terrein ; car la différence d'avec les compas ordinaires était au moins de deux rhumbs.

Environ deux mois & demi, qu'on avait paſſés ſans voir d'ours, les avaient fait oublier, lorſque le 13, dans le temps que tout le monde s'occupait à nettoyer les trappes, on en vit paraître un fort grand,

fort grand, qui venait droit à la hutte. Un matelot, l'ayant couché en joue, lui donna dans la poitrine un coup qui lui passa au travers du corps, & la balle sortit fort plate par la queue. Il ne laissa pas de s'éloigner d'environ trente pas; & ceux qui coururent à lui, après l'avoir vu tomber, le trouverent encore vivant. Il leva même la tête, comme pour chercher des yeux celui qui l'avoit blessé. L'expérience qu'on avait eue de la force de ces animaux, fit prendre le parti de lui tirer quelques autres coups. On lui fendit le ventre, & l'on en tira plus de cent livres de lard ou de graisse, qu'on fit fondre pour les lampes: il y avait long-temps que faute de matiere, on avait perdu la consolation d'être éclairé pendant la nuit.

Heemskerke.

Le reste de Février, Mars, & les quinze premiers jours d'Avril, furent des alternatives continuelles de beau & de mauvais temps, de brouillards & de gelée, de crainte à la vue des ours, & de plaisir après les avoir tués. Le 6 d'Avril, il en descendit un, par les degrés qu'on avait faits à la neige, jusqu'à la porte même de la hutte. Elle était ouverte; mais Hemskerke, qui apperçut heureusement le monstre, se hâta de la fermer, & se mit derriere, pour la soutenir. L'ours s'en retourna. Cependant il revint deux heures après, & monta sur la hutte, où il fit un bruit dont tout le monde fut effrayé. Il fit de si grands efforts pour renver-

Heemskerke.

ser la cheminée, qu'on le crut plus d'une fois maître du passage. Il déchira la voile dont elle était entourée. Enfin il ne s'éloigna, qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du temps ayant cessé le 15 d'Avril, tous les Hollandais allerent visiter leur vaisseau, & leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avaient laissé. Du rivage, ils considérerent avec admiration les monceaux de glace qui couvraient la mer, & qui semblaient offrir la perspective d'une grande ville, c'est-à-dire, des maisons, entremêlées de tours, de clochers, de bastions & de remparts. Le lendemain, étant retournés à bord, ils observerent, dans l'éloignement, que l'eau était ouverte. Quelques-uns eurent la hardiesse de monter sur les bancs de glace, & de passer de l'un à l'autre jusqu'à l'eau, dont il y avait cinq ou six mois qu'ils n'avaient approché. En y arrivant, ils virent un petit oiseau, qui plongea aussi-tôt; ce qui acheva de leur faire juger que l'eau était plus ouverte, qu'elle ne l'avait été depuis leur séjour dans la Nouvelle-Zemble.

Le 1 de Mai, leur viande, qui commençait aussi à dégeler, & dont ils firent cuire une partie, se trouva aussi bonne que jamais, avec le seul défaut de ne pouvoir se garder, lorsqu'elle était cuite. Le 2, un grand vent de Sud-Ouest nettoya la haute mer & n'y laissa plus de gros glaçons. Alors tout le

monde parla de s'embarquer, & de retourner en Hollande par le plus court chemin. Le 3, tout le reste des glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouraient le vaisseau. Mais, après de si belles apparences, quelle fut la douleur commune, de s'appercevoir dès le jour suivant, que le vaisseau, qui n'était, au 15 de Mars, qu'à soixante-dix pas de l'eau ouverte, s'en trouvait à plus de cinq cens! Le 7 & le 8, il tomba tant de neige, que, dans l'impossibilité de sortir de la hutte, quelques matelots déséspérés, proposerent de parler nettement aux Officiers, & de leur déclarer que tout l'équipage était résolu de quitter ce funeste lieu. Les meilleurs vivres, tels que la viande & le gruau, commençaient à manquer, dans un temps où l'on avait plus besoin de force que jamais, pour supporter le travail. A peine restait-il du lard pour trois semaines, à deux onces par tête. Cependant personne n'eut la hardiesse de s'expliquer avec Heemskerke, parce qu'il avait déclaré lui-même qu'on ne se remettrait en mer que vers la fin de Juin. On s'ouvrit seulement à Barensz, à qui l'on connaissait beaucoup de bonté, & qui se contenta de demander aux plus ardens quelques jours de délai. Heemskerke, avec lequel il en conféra le 15, promit que si le vaisseau n'était pas dégagé à la fin du mois, on s'efforcerait alors de mettre la chaloupe & la *scute* en état de partir;

Heemskerke.

Heemſkerke.

ce temps parut long, parce qu'on prévoyait qu'il en faudrait beaucoup, pour radouber & pour équiper ces deux petits bâtimens.

Le 21, néanmoins, Heemskerke, voyant les glaces ramenées par un vent du Nord-Eſt, permit de travailler à l'équipement. La chaloupe, qui n'était pas ſortie de la hutte, ne fut pas difficile à tirer. Mais la ſcute qui était enfoncée dans la neige, coûta tant d'efforts à dix hommes, affaiblis comme ils étaient par un genre de vie ſi triſte, qu'ils furent obligés d'interrompre pluſieurs fois leur travail. Pendant qu'ils s'y employaient avec ardeur, ils virent paraître un ours effroyable. Ils rentrerent auſſi-tôt dans la hutte; & les plus habiles tireurs, ſe diſtribuant aux trois portes, l'attendirent avec leurs fuſils. Un autre monta ſur la cheminée, avec le ſien. L'ours marcha fierement vers la hutte, & s'avança juſqu'à la pente des degrés d'une des portes, où il ne fut pas apperçu du matelot qui s'y était mis en garde; mais d'autres l'avertiſſant par leurs cris, il tourna la tête, & malgré ſa premiere frayeur, il perça l'ours d'une groſſe balle. Ceux qui virent ſa ſituation tremblerent pour lui; car, lorſqu'il avait tiré ſon coup, le monſtre était ſi proche, qu'ils l'avaient cru prêt à le déchirer; & ſi l'amorce n'eût pas pris feu, comme il arrivait ſouvent dans un climat ſi rude, il était infailliblement dévoré. Peut-être cet affreux

animal ſerait-il même entré dans la hutte, où il aurait fait un étrange carnage. Mais la bleſſure qu'il avait reçue ne lui permit pas de fuir bien loin; &, lorſqu'il ſe fut arrêté, on acheva aiſément de le tuer. On lui trouva, dans le ventre, des morceaux entiers de chiens marins, avec la peau & le poil. D'autres ours, qui parurent les jours ſuivans, eurent le même ſort. Il ſemblait que ces animaux ſentiſſent que leur proie était prête à s'échapper, & qu'ils redoublaſſent leurs efforts pour s'en ſaiſir.

Heemſkerke.

La chaloupe & la ſcute ſe trouverent radoubées le 7 Juin. On avait coupé à la ſcute une partie de l'arriere; & l'on y avait fait une petite arcaſſe, à laquelle on ajouta quelques bordages, des deux côtés, pour donner plus de fond au bâtiment, & pour le mettre en état de tenir mieux la mer. Le jour ſuivant, une violente tempête du Sud-Oueſt, accompagnée de grêle, de neige, & ſur-tout de pluie, obligea tout le monde de ſe retirer dans la hutte, où l'on ne trouva plus rien de ſec, parce qu'on en avait ôté les planches pour le radoub; mais cette incommodité n'affligea perſonne, lorſqu'on eut remarqué que les eaux commençaient à s'ouvrir. Cependant il fallait traîner au rivage, les deux bâtimens, les agrêts, les marchandiſes, & le reſte des proviſions. La neige s'amoliſſait, & rendait le chemin fort difficile. On fut obligé

Heemſkerke.

de quitter les ſouliers de peau, pour reprendre ceux de cuir, en quelque état qu'ils fuſſent encore. Le 12, on prit des haches, des piques & des bêches, & l'on entreprit d'ouvrir une route juſqu'à la mer. Ce travail fut très-pénible. Il était queſtion, non-ſeulement d'écarter des neiges à demi-fondues, mais de ranger les glaces, de creuſer & d'applanir. L'eſpérance aurait ſoutenu le courage, ſi l'on eût été quitte pour la peine; mais on ſe voyait ſouvent interrompu par de grands ours, maigres & décharnés, qui venaient de la haute mer ſur des glaçons, & qui obligeaient de ſe partager entre le combat & le travail. Cependant tous ces obſtacles furent ſurmontés; & le 13, on ſe vit en état de mettre à l'eau les deux bâtimens. Heemskerke, ſatisfait du temps & d'un bon frais de Sud Oueſt, dit alors qu'il était réſolu de s'embarquer. Cette déclaration fut reçue avidement, & l'on ne penſa plus qu'à mettre les bâtimens à l'eau.

Barenſz, dont la ſanté s'était affaiblie depuis long-temps, rappella toutes ſes forces pour compoſer un Mémoire, qui contenait les circonſtances de leur voyage, de leur arrivée dans la Nouvelle-Zemble, du ſéjour qu'ils y avaient fait & de leur départ. Il mit ce papier dans une boîte, qu'il ſuſpendit à la cheminée de la hutte, pour ſervir d'inſtruction à ceux qui pourraient aborder après

eux dans le même lieu, & leur apprendre par quelle aventure ils y trouveraient les restes d'une misérable maison qui avait été habitée neuf ou dix mois. D'un autre côté, comme le voyage qu'on allait entreprendre, avec deux petits bâtimens sans couverte, faisait prévoir d'horribles dangers, Heemskerke écrivit deux Lettres qui furent signées de tout l'équipage, & déposées, l'une dans la chaloupe, l'autre dans la scute. « Il y faisait le » récit de tout ce que les Hollandais avaient » souffert, en attendant l'ouverture des eaux, & » dans l'espérance que leur vaisseau se dégagerait » des glaces; mais le Ciel n'ayant point exaucé leurs » vœux, & se trouvant à la veille de manquer de » vivres, sans compter l'incertitude de la belle » saison, qui passerait vraisemblablement fort vîte, » ils avaient été forcés d'abandonner leur navire, » & d'entreprendre un voyage qui les exposait » à toutes sortes de disgraces. Il ajoutait qu'ils » avaient jugé à propos de dresser ce double Mé- » moire, afin que si leurs deux bâtimens étaient » séparés par la tempête, par le naufrage de l'un, » ou par quelque autre accident de mer, on put » trouver sur l'autre toutes les circonstances de leur » malheureuse histoire, & la confirmation du té- » moignage de ceux qui auraient survécu. »

Heemskerke.

Après ces tristes précautions, on tira vers la mer les deux petits bâtimens, & les traîneaux, chargés

Heemſkerke.

des marchandiſes & des proviſions : c'étaient ſix paquets de draps de laine, un coffre plein de toiles, deux paquets de velours, deux petites caiſſes remplies d'argent, deux tonneaux d'uſtenſiles & d'agrêts, treize tonneaux de biſcuit, un de fromage, un de lard, deux d'huile, ſix de vin, deux de vinaigre, & les hardes de l'équipage. Tout cet appareil, étalé ſur le rivage, paraiſſait difficile à ranger dans un auſſi petit eſpace que celui des deux bords; mais rien n'eſt impoſſible à l'induſtrie, ſoutenue par la néceſſité. L'embarquement fut achevé le même jour.

Enfin, le 14 de Juin 1597, à ſix heures du matin, on mit à la voile par un vent d'Oueſt. Les deux bâtimens arriverent avant le ſoir au Cap des Iſles, où les glaces étaient encore ſi fortes qu'ils y demeurerent pris. Ce malheur, arrivé dès le premier jour, conſterna les Hollandais. Quatre d'entr'eux deſcendirent à terre, & n'y virent que des rochers, d'où ils firent tomber quelques oiſeaux à coups de pierre. Ils ſe croyaient menacés de ne pouvoir ſortir de ce triſte lieu : mais, le 15, les glaces s'étant un peu écartées, ils doublerent le Cap de Fleſſingue, & s'avancerent juſqu'au Cap du Deſir. Le 16, ils ſe trouverent à l'Iſle d'Orange, où quelques-uns deſcendirent auſſi, & firent du feu, de quelques pièces de bois qu'ils y trouverent. Leur beſoin le plus preſſant

étant celui d'eau douce, ils firent fondre de la neige dont ils remplirent deux petits tonneaux. Heemskerke, accompagné de deux matelots, passa sur la glace dans une autre Isle, où il prit quelques oiseaux; mais, à son retour, il tomba dans un trou qui s'était fait à la glace, & dont il ne serait pas sorti sans l'assistance du Ciel, parce qu'il y avait un courant fort rapide.

Heemskerke.

On remit à la voile, & l'on arriva au Cap des Glaces, où les deux bâtimens n'eurent pas autant de peine qu'ils en craignaient à se joindre. Heemskerke, qui n'était pas sur le même bord que Barensz, s'informa de sa santé; & Barensz, quoique fort mal, répondit qu'il était mieux. Ensuite, apprenant qu'on était au Cap des Glaces, il souhaita d'être élevé par ses matelots, pour se procurer, ajouta-t-il, la satisfaction de voir encore une fois ce Cap. On ignore si c'était le pressentiment de sa fin; mais il eut le temps de se satisfaire; car les deux bâtimens furent aussi-tôt pris des glaces, & demeurerent immobiles dans leur situation. Le 17 au matin, ils essuyerent, au contraire, le choc d'un grand nombre de glaçons, avec une violence qui fit croire leur perte certaine. Ensuite ils se trouverent si serrés entre deux bancs de glace flottans, que les équipages des deux bords se dirent le dernier adieu. Cependant, ayant repris courage, ils s'efforcerent de se rapprocher des

Heemskerke.

glaces fermes, pour s'y amarrer, dans l'espoir d'y être moins exposés aux glaces errantes. Ils s'en approcherent; mais il restait l'embarras d'y amarrer une corde. Tout le monde paraissait effrayé du péril. Dans cette extrémité, de Veer, qui était le plus agile, prit le bout de la corde, & sautant de glaçon en glaçon, arriva heureusement à la glace ferme, où il attacha la corde autour d'une hauteur de glace. Tous les autres sortirent alors des bâtimens, & commencerent par transporter avec eux les malades dans leurs draps. Ensuite, débarquant ce qui était à bord, & tirant les bâtimens même sur la glace, ils se virent garantis d'un naufrage qu'ils avaient cru presqu'inévitable.

Le 18, ils employerent une partie du jour à réparer leurs bâtimens, qui avaient beaucoup souffert. Le bonheur leur fit trouver du bois, pour faire fondre du goudron, dont ils calfaterent les coutures. Ensuite ils allerent chercher, à terre, quelques rafraîchissemens pour les malades; mais ils ne rapporterent qu'un petit nombre d'oiseaux.

Le 19, ils se trouverent encore pris plus étroitement dans les glaces; &, de toutes parts, ne voyant rien d'ouvert, ils craignirent de n'avoir prolongé leur vie, que pour la finir plus misérablement dans ce jour. Toutes les circonstances semblerent propres à les confirmer dans cette

triste idée. Leur situation ne changea point jusqu'au soir, & ne fit qu'empirer la nuit suivante. Le 20, à neuf heures du matin, de Veer passa de la scute dans la chaloupe, pour apprendre à Barensz, que Nicolas Andriss, un des meilleurs matelots, tirait à sa fin. *La mienne*, répondit tranquillement Barensz, *n'est pas éloignée, non-plus*. Ses gens, qui le voyaient lire dans une Carte-Marine, ne purent s'imaginer qu'il fût si mal. Mais bientôt, quittant la Carte, il dit à de Veer que les forces lui manquaient; après quoi, les yeux lui tournerent; &, sans ajouter un mot, il expira si subitement, qu'Heemskerke, qui arrivait alors dans la scute, n'eut pas le temps de lui dire adieu. Presqu'au même instant, Andriss mourut aussi. La mort de Barensz jetta une profonde consternation sur les deux bords. Il avait été comme l'ame des trois Voyages; & tout le monde avait autant de confiance à sa probité qu'à ses lumieres. Le 21, n'ayant point amené de changement que dans les circonstances, ce fut un jour lugubre, qu'on passa dans le regret de cette perte, & dans l'attente du même sort. On ne comptait plus que treize hommes sur les deux bâtimens.

Heemskerke.

Le vent souffla du Sud-Est, le 22; &, dans l'éloignement, on vit beaucoup d'eaux ouvertes. Mais il fallait traîner les bâtimens plus de cinquante pas sur la glace, les mettre à l'eau pour

Heemskerke.

quelques momens, ensuite les traîner encore plus de trente pas, avant que de se trouver dans un lieu ouvert & tout-à-fait navigable. Après ce travail, on mit à la voile avec de meilleures espérances, qui se soutinrent jusqu'à midi ; & ce fut pour retomber alors dans de nouvelles glaces. Mais bientôt elles se séparerent, en laissant un passage, tel que celui d'une écluse ouverte. On rangea pendant quelques momens la Côte, avec des efforts continuels pour écarter les glaçons, & vers le soir, les deux bâtimens se retrouverent pris. Le 28, les eaux s'étant r'ouvertes d'elles-mêmes, ils arriverent, sur les neuf heures du matin, au Cap de Trooft, où les glaces les reprirent. L'observation de la hauteur donna soixante-seize degrés trente-neuf minutes. On n'avait point à se plaindre de la lumiere du Soleil, qui était assez brillante ; mais il manquait de la chaleur pour fondre la neige, & le plus pressant besoin des Hollandais était la soif. Ils ne furent dégagés des glaces, que le 24 à midi. Les deux bâtimens prirent le large, à force de rames, & firent bonne route jusqu'au Cap de Nassau, qu'on découvrit à la distance de trois lieues. Quelques matelots allerent à terre, & trouverent un peu de bois, qui servit à faire fondre de la neige. Ce soulagement, joint aux alimens chauds qu'on prit avec le secours du feu, rendit un peu de force aux plus faibles.

Heemskerke.

Le 25, il s'éleva une grosse tempête du Sud, qui dura deux jours presqu'entiers, & pendant laquelle les glaces où les bâtimens étaient amarrés, s'étant rompues, ils dériverent au large, sans qu'il fût possible de les ramener vers la glace ferme. Ils se virent cent fois dans un horrible danger; &, pour comble de malheur, ils se séparerent. Cependant un vent du Nord-Ouest, qui se leva le second jour, ramena le calme, & favorisa leur route vers la glace ferme. La scute y arriva la premiere, & de Veer, qui la commandait, ayant fait une lieue le long des glaces, sans voir paraître la chaloupe, crut Heemskerke & tous ses gens ensévelis dans les flots. La brume était fort épaisse, & menaçait de redoubler vers le soir. De Veer fit tirer inutilement plusieurs coups. Enfin les autres y répondirent; & ce signal leur servit à se rejoindre.

Ils s'avancerent ensemble, le 27, à une lieue de la côte Occidentale du Cap de Nassau; &, pendant qu'ils s'efforçaient de ranger la terre, ils virent sur les glaces une multitude innombrable de vaches marines. Les oiseaux commençant à paraitre aussi en troupes nombreuses, ils en tuerent douze, qui leur firent un délicieux festin. Mais le 28, ils se retrouverent si serrés par les glaçons, qu'ils furent obligés de débarquer toute leur charge sur la glace ferme, & d'y tirer aussi les deux bâti-

Heemſkerke.

mens. Ils y firent des tentes de leurs voiles, dans l'eſpérance d'y paſſer du moins une nuit tranquille; mais, vers minuit, la ſentinelle découvrit trois ours. Tout le monde fut réveillé par ſes cris. On ſortit armé; & la premiere décharge eut peu d'effet : cependant, n'ayant pas laiſſé de faire reculer les ours, elle donna le temps de recharger les fuſils; & de la ſeconde, on tua un de ces animaux, dont la chûte fit fuir les deux autres. Ils reparurent le lendemain; & s'étant approchés du lieu où leur compagnon était encore étendu, l'un des deux le prit dans ſa gueule, & l'emporta ſur les plus raboteuſes glaces, où ils ſe mirent tous deux à le manger. L'équipage, auſſi frappé d'étonnement que de crainte, ſe hâta de tirer quelques coups, qui leur firent quitter priſe & les mirent en fuite. Quatre hommes allerent auſſi-tôt au cadavre, qu'ils trouverent à demi-mangé dans un eſpace ſi court. En obſervant ſa grandeur, ils admirerent la force de l'ours qui l'avait emporté, par un chemin ſi difficile, que tous quatre enſemble ils eurent quelque peine à tranſporter, juſqu'aux tentes, la moitié qui reſtait. Les deux jours ſuivans, on en vit quatre; deux d'abord, qu'on prit pour ceux qui avaient fui, & ſucceſſivement deux autres. On n'en put tuer aucun; mais, outre le bruit qui les avait éloignés, on ne douta point qu'ils n'euſſent reçu quelques bleſſures.

Heemskerke.

Le premier jour de Juillet fut marqué par un funeste accident. Vers neuf heures du matin, les bancs de glace, qui venaient de la mer, heurterent avec tant d'impétuosité contre la glace ferme, qu'ils briserent en plusieurs pièces, celle que les équipages avaient prise pour asyle. Les paquets tomberent dans l'eau; & de quelque importance qu'il fût de les conserver, un autre soin pressait encore plus; c'était celui de garantir la chaloupe, qu'il fallut traîner pardessus les glaces, jusqu'assez proche de terre, où les glaçons étaient moins à craindre. Ensuite, lorsqu'il fallut retourner aux paquets, on se trouva dans un mortel embarras. La glace rompait sous les pieds, à mesure qu'on avançait vers ses bords. Un paquet, qu'on se croyait prêt à saisir, était emporté par un glaçon, ou se cachait sous un autre. Les plus hardis ne savaient comment s'y prendre, pour sauver leur unique bien, & pour se sauver eux-mêmes. Ce fut pis encore, lorsqu'on entreprit de pousser la scute. La glace rompit sous une partie des matelots; & ce petit bâtiment fut emporté avec eux, brisé en quelques endroits, sur-tout à ceux qu'on avait changés ou réparés. Un malade, qui s'y était retiré, ne fut sauvé qu'avec un danger extrême pour ceux qui s'employerent à ce charitable office. Enfin les glaçons s'écarterent un peu, & la scute fut tirée sur la glace même, près de

Heemſ-kerke.

la chaloupe. Cette fatigue dura depuis ſix heures du matin, juſqu'à ſix du ſoir. On perdit deux tonneaux de biſcuits, un coffre rempli de toiles, un tonneau d'uſtenſiles & d'agrêts, le cercle aſtronomique, un paquet de drap écarlate, un tonneau d'huile, un de vin, & un de fromage.

Le 2 fut employé à réparer les deux bâtimens. On trouva du bois, & l'on tua quelques oiſeaux, qui furent mangés rôtis. Deux hommes, qu'on envoya faire de l'eau le jour ſuivant, retrouverent à l'aiguade deux de leurs rames, la barre du gouvernail de la ſcute, le coffre de toiles, & un chapeau; haſard ſurprenant, qui ranima la confiance au ſecours du Ciel. Le 4 fut un des plus beaux jours qu'on eût vu luire ſur les côtes de la Nouvelle-Zemble, & ſervit à ſécher les pièces de drap mouillé. Les trois jours ſuivans furent remarquables par la violence des glaçons, & par la mort de Janz de Harlem, un des matelots. Le 9, les eaux s'ouvrirent du côté de la terre; & la glace ferme commençant auſſi à flotter, on fut obligé de tirer les deux bâtimens à l'eau, l'eſpace d'environ trois cens cinquante pas: horrible travail, que perſonne n'aurait été capable d'entreprendre pour un intérêt moins cher que la vie. On mit à la voile entre ſept & huit heures du matin; mais, à ſix heures du ſoir, on fut contraint de rétourner à terre & de remonter

ſur

sur la glace ferme, qui n'était point encore séparée dans le lieu qui fut choisi. Heemskerke.

On fit, le 10, des efforts extraordinaires pour traverser les glaçons, jusqu'à deux grandes surfaces de glace assez semblables à deux campagnes, mais jointes par une espèce d'Isthme. L'impossibilité du passage fit une nouvelle nécessité de décharger les deux bâtimens, de transporter leur charge, & de les traîner eux-mêmes plus de cent pas sur la glace, jusqu'à l'ouverture d'une autre eau. Ils recommencerent ensuite à voguer, mais fort lentement, pour traverser un petit espace qui s'offrait entre deux glaçons flottans, d'une prodigieuse grandeur, au risque d'être écrasés, si les masses étaient venues à se joindre. Lorsqu'on fut sorti de ce Détroit, un vent d'Ouest fort impétueux, dont on fut pris droit en proue, obligea de gagner la glace ferme, quoiqu'avec beaucoup de peine à s'en rapprocher. On y tira les deux bâtimens, avec une fatigue qui réduisait tout le monde au désespoir. Dès le lendemain, on vit un grand ours fort gras, qui s'avançait à la nage vers les tentes. Il reçut plusieurs coups de mousquet, qui le firent tomber sans mouvement. La liqueur chaude qui sortait de ses blessures, ressemblait moins à du sang qu'à de l'huile, sur l'eau où elle coulait. Quelques matelots se mirent sur un banc de glace, qu'ils firent flotter vers le cadavre; &

Heemskerke.

lui ayant jetté une corde au cou, ils l'entraînerent sur la glace ferme, où l'on ne fut pas peu surpris de lui trouver huit pieds d'épaisseur.

Trois hommes de l'Equipage passerent dans une Isle qui se présentait devant les tentes, & découvrirent delà l'Isle des Croix, à l'Ouest. Le danger ne les empêcha point de traverser à cette derniere Isle, pour y chercher quelques traces d'hommes ; mais ils n'y en trouverent point d'autres que celles qu'ils y avaient vues à leur passage. Soixante-dix œufs de canards de montagnes, qu'ils rapporterent à leurs compagnons, furent le seul fruit d'un voyage téméraire auquel ils avaient employé douze heures, & qui avait causé beaucoup d'inquiétude sur les deux bords. Ils raconterent que, pour passer à l'Isle des Croix, ils avaient quelquefois eu jusqu'aux genoux l'eau qui était sur la glace, entre les deux Isles, & que pour aller & revenir ils avaient fait, à-peu-près, six lieues. Les autres furent surpris de leur hardiesse, & n'en reçurent pas les œufs de canards avec moins de joie. Le reste du vin, qui fut distribué à cette occasion, produisit à chacun environ six pintes.

Le 16, on vit arriver de terre un ours d'une blancheur éclatante, sur lequel on se hâta de tirer ; & quelques balles, qui porterent, le mirent en fuite. Le lendemain quelques matelots, chargés

d'aller reconnaître l'ouverture des eaux, le trouverent languissant de ses blessures sur un banc de glace. Il se mit à fuir aussi-tôt qu'il les eut entendus : mais un coup de gaffe, qu'il reçut de l'un d'entr'eux, & dont la pointe lui pénétra la peau, le fit tomber sur ses pattes de derriere. Le matelot voulut redoubler son coup ; mais le furieux monstre saisit le croc de la gaffe, mit le bois en pièces, & renversa le Hollandais à son tour. Les autres tirerent aussi-tôt ; & leur décharge ayant fait fuir l'animal, le matelot qui était tombé se releva, courut après lui sans autre arme que le tronçon de sa gaffe, & lui en donna de grands coups sur le corps. L'ours tournait chaque fois la tête, & sauta jusqu'à trois fois contre celui qui le frappait. Cependant une nouvelle décharge des autres le perça de plusieurs balles, & rendit sa marche plus pesante. Enfin ils acheverent de le tuer d'une troisieme décharge ; suivant leur usage, ils lui arracherent les dents.

Heemskerke.

Le 19, sept hommes passerent, dès six heures du matin, dans l'Isle des Croix, d'où ils virent beaucoup d'eaux ouvertes à l'Ouest ; & , dans l'impatience de rapporter cette agréable nouvelle à leurs compagnons, ils ne se donnerent que le tems de ramasser une centaine d'œufs, qui furent mangés à leur arrivée ; c'était pour reprendre les forces nécessaires à traîner, l'espace d'environ trois cens

Heemskerke.

pas, leurs bâtimens fur la glace. Tout le monde s'arma de courage, parce que cette fatigue fut regardée comme la derniere. Les deux bâtimens ne furent pas plutôt à l'eau, qu'on mit à la voile; & la navigation fut fi prompte, qu'à fix heures du foir on fut au-deffus de l'Ifle des Croix. Là, toutes les obfervations ne firent plus découvrir de glaces, ou du moins celles qu'on crut voir encore ne cauferent plus d'épouvante. On porta le Cap à l'Oueft-quart-de-Sud-Oueft, avec un fi bon vent d'Eft & d'Eft-Nord-Eft, que fuivant l'eftime on ne faifait pas moins de dix-huit lieues en vingt-quatre heures. Le 20, à neuf heures du matin, le Cap noir fut doublé; &, vers fix heures du foir, on reconnut l'Ifle de l'Amirauté, qui fut dépaffée pendant la nuit. En paffant affez près de cette Ifle, les Hollandais des deux bâtimens virent environ deux cens vaches marines, qui femblaient y paître, & fe firent un amufement de les chaffer; bravade qu'ils reconnurent bientôt pour une imprudence. Cette fiere légion de monftres, dont la force eft extraordinaire, fe mit à nager vers eux, comme dans le deffein concerté de fe venger, & firent un bruit terrible, qui femblait les menacer de leur perte. Ils ne fe crurent obligés de leur falut, qu'à la faveur d'un bon vent.

Le 21, ils doublerent les Caps de Plancio & de Langenes. Le 22, fe trouvant proche du Cap

de Cant, ils descendirent plusieurs fois à terre, pour chercher des œufs & des oiseaux. Les nids y étaient en abondance, mais dans des lieux fort escarpés. Les oiseaux ne paraissaient point effrayés de la vue des hommes, & la plupart se laissaient prendre à la main. Chaque nid n'avait qu'un œuf, qu'on trouvait à terre, sur la roche, sans paille & sans plumes pour l'échauffer; spectacle étonnant pour les Hollandais, qui ne comprirent point comment ces œufs pouvaient être couvés, & les petits éclore, dans un si grand froid.

Heemskerke.

A peine eurent-ils remis à la voile pour s'éloigner de la Côte, que le vent leur devint tout-à-fait contraire. D'ailleurs la mer se retrouva si couverte de glaces, qu'après avoir écarté le passage avec des peines insupportables, ils se virent forcés de retourner vers la terre, où ils aborderent heureusement dans une belle Anse, à l'abri de presque tous les vents. Ils y descendirent, & le bois ne leur manqua point pour faire cuire leurs œufs & leurs oiseaux. Une brume épaisse, & le vent du Nord, les y retinrent trois jours, pendant lesquels ayant pénétré dans l'Isle, ils trouverent de petites pièces de bon or, par les soixante-treize degrés dix minutes. Mais ce précieux métal les touchant moins que la conservation de leur vie, ils saisirent le premier moment où les glaces recommencerent à s'ouvrir; & sortant de l'Anse, le

Heemskerke.

26, ils rencontrerent le 27, à 6 heures du soir; un courant fort rapide. ils se crurent près de *Costingsarch*; d'autant plus qu'ils voyaient un grand golfe, qui, suivant leurs conjectures, devait s'étendre jusqu'à la mer de Tartarie. Vers minuit, ils crurent doubler le Cap des Croix, & bientôt ils passerent un canal, entre une Isle & la terre ferme. Le 28, ayant rangé la côte, ils reconnurent, à trois heures après midi, la Baie de Saint-Laurent & le Cap du Bastion, dont ils n'eurent pas plutôt passé la pointe, qu'ils apperçurent deux barques à l'ancre, & plusieurs personnes sur le sable.

Quelle fut leur joie de trouver des hommes! Cependant elle fut tempérée par le grand nombre de ces inconnus, qui n'étaient pas moins de trente, & qui pouvaient être des Sauvages ou des ennemis de leur Nation. Ils ne laisserent pas de s'en approcher. C'étaient des Russes, qui s'avancerent vers eux sans armes, & qui, jugeant de leur infortune à la premiere vue, les regarderent d'abord d'un œil d'étonnement & de compassion. Bientôt ils reconnurent quelques Hollandais, qu'ils avaient vus au voyage précédent. Quelques-uns d'entr'eux vinrent frapper sur l'épaule de Gérard de Veer, & d'un autre, pour leur faire entendre qu'ils croyaient les avoir déjà vus; & c'étaient effectivement les seuls, qui eussent fait le second voyage. Ils leur demanderent, ce qu'était devenu leur

Heemſkerke.

vaiſſeau, ou du moins c'eſt ce que les Hollandais crurent entendre à leur langage : &, n'ayant point d'Interprête, ils leur firent comprendre auſſi qu'ils avaient perdu un beau navire, qui avait fait leur admiration. Les civilités ne ſe relâcherent point pendant le reſte du jour : mais, le 29 au matin, les Ruſſes appareillerent pour mettre à la voile, & porterent à bord quelques tonnes d'huile de baleine. Un départ ſi bruſque alarma beaucoup les Hollandais, qui n'avaient pu tirer d'eux aucune lumiere. Ils prirent la réſolution de les ſuivre. Malheureuſement le temps était ſi ſombre, qu'ils les perdirent de vue. Ce cruel obſtacle ne les empêcha point de continuer leur route. Ils s'engagerent dans un canal, entre deux Iſles, & le paſſerent aſſez facilement, mais ils ſe retrouverent bientôt pris dans les glaces, ſans aucune apparence d'ouverture pour en ſortir; ce qui leur fit conclure qu'ils étaient à l'entrée du Weigats, & que le vent de Nord-Oueſt avait pouſſé les glaces dans le golfe. Il ne s'offrait pas d'autre parti que de retourner aux deux Iſles. Le 31, ils aborderent à l'une, où la vue de deux Croix leur fit eſpérer de trouver des hommes. Elle était déſerte. Cependant ils ne regretterent point leur peine, en y découvrant quantité de biſtorte, ou cochléaria ; herbe qu'ils deſiraient ardemment, parce que la plupart étaient fort incommodés du ſcorbut. Ils

Heemskerke.

en mangerent à pleines mains, & l'effet en fut si prompt que, dans l'espace de deux jours, ils se trouverent tous rétablis.

Le 3 d'Août, ils se déterminerent à passer droit en Russie; & dans ce dessein, qu'ils jugerent propre à finir tout-d'un-coup leur misere, ils mirent le Cap au Sud-Sud-Ouest; mais, après avoir suivi cette route jusqu'à six heures du matin, ils se retrouverent au milieu des glaces, nouvelle source de désespoir, pour des malheureux qui s'en croyaient tout-à-fait délivrés, & qui n'avaient pris leur derniere résolution que dans cette vue. Le calme, qui dura quelques heures, leur faisant craindre de demeurer pris, ils n'eurent point d'autre ressource qu'un mortel travail, pour se tirer, à force de rames. Vers trois heures après midi, ils se virent en haute mer; & jusqu'à neuf heures du soir, ils avancerent heureusement. Les glaces revinrent alors, & leur firent invoquer le Ciel, seule Puissance qui pût les sauver. Il ne leur restait qu'un peu de biscuit. Dans la funeste nécessité de mourir de faim, de soif, ou de braver tous les obstacles, ils continuerent d'avancer à force de rames & de voiles. Changement étrange! plus ils s'engagerent dans les glaces, plus ils trouverent de facilité à pénétrer. Enfin ils se retrouverent dans les eaux ouvertes, & le 4 à midi, ils eurent la vue d'une Côte, qu'ils prirent pour celle

Heemskerke.

qu'ils cherchaient. Le soir, après avoir rangé la terre, ils découvrirent une barque, vers laquelle ils crierent *Candnoes, Candnoes;* mais on leur répondit *Petzora, Petzora*; ce qui leur fit connaître qu'ils n'étaient pas aussi proche de Candnoes, qu'ils se l'étaient figuré, & que la terre qu'ils voyaient, était celle de Petzora. Leur erreur venait de la variation de l'aiguille, qui les avait trompés de deux rumbs entiers. Après l'avoir reconnue, ils prirent le parti d'attendre le jour sur leurs ancres.

Le 5, un matelot, qui descendit au rivage, y trouva de l'herbe & quelques arbustes. Il excita les autres à descendre avec leurs fusils. On tua plusieurs oiseaux, secours si nécessaire qu'on avait déjà proposé d'abandonner les deux bords, & de prendre par les terres, pour chercher des vivres. Le 6, un vent contraire ne permit point d'avancer. On sortit du Golfe le 7, mais en luttant sans cesse contre le même vent. Le 8 & le 9 ne furent pas plus heureux. Cependant la faim redevenait fort pressante. Quelques matelots, envoyés à terre, découvrirent une balise entre Candnoes & la terre-ferme de Russie : ils conclurent que c'était le canal par lequel passaient les Russes. A leur retour, ayant rencontré un chien-marin, mort depuis long-temps, & puant de pourriture, ils le traînerent à bord, pour sou-

Heemskerke.

lager leur estomac affamé ; mais tous les autres s'y opposerent, en leur représentant qu'une si mauvaise nourriture était plus mortelle que la faim, & que, si proche d'une terre connue, il était impossible que les secours fussent éloignés. Le jour suivant, on avança beaucoup avec un bon vent du Sud, & l'on trouva de l'eau sur la Côte. Une pluie abondante, accompagnée d'éclairs & de tonnerres, fut un surcroît de fatigues; mais elle annonçait du-moins un Ciel plus doux. Le 12, à six heures du matin, tout le monde prit courage à la vue d'une barque Russe, qui venait à pleines voiles. On en tira peu d'éclaircissemens sur la route ; mais avec quelques pièces de monnaie Hollandaise, Heemskerke en obtint une espèce de pains cuits à l'eau, & cent deux poissons. Le 13, à trois heures après midi, on reconnut un Cap, qui fuyait au Sud, & l'on ne douta plus que ce ne fût le Cap de Candnoes, d'où l'on se flatta de pouvoir traverser l'embouchure de la Mer Blanche. Les deux bâtimens, s'étant joints bord à bord, prirent aussi-tôt le large ensemble, & firent voile d'abord avec assez de succès. Mais, vers minuit, ils eurent le malheur d'être séparés, par une tempête élevée du Nord.

Envain *la scute*, dont l'équipage était le plus sain, employa une partie du jour suivant à dé-

couvrir l'autre. Un brouillard épais, qui survint avant midi, lui en ôta l'espérance; & le 15, elle fut poussée par un bon vent à la vue d'une côte, que de Veer crut à l'Ouest de la Mer Blanche, au-delà de Candnoes. En approchant de la terre, il apperçut six barques Russes, qui étaient tranquilles sur leurs ancres: leur ayant demandé à quelle distance il était de Kilduin, les Russes l'entendirent assez, pour lui faire comprendre à son tour, qu'il n'était encore qu'à la Côte Orientale de Candnoes. Ils écarterent les bras, avec divers signes, qui signifiaient assez clairement, qu'il avait la Mer Blanche à passer, & que cette route était dangereuse avec un si petit bâtiment. Quelque peine qu'il eût à se le persuader, il ne put lui en rester aucun doute, lorsque leur ayant montré sa Carte, ils insisterent à lui donner les mêmes lumieres: il reprit le large, avec le double chagrin de se voir beaucoup moins avancé qu'il ne l'avait cru, & d'ignorer ce qu'était devenue la chaloupe. Le soir, se trouvant près d'un grand Cap, qu'il prit pour celui de Candnoes, il y jetta l'ancre. Quelques Russes d'une barque, dont il s'approcha le 17 au matin, s'efforcerent de lui faire entendre qu'ils avaient vu ses compagnons, au nombre de sept. Quoiqu'ils levaient sept doigts, en montrant *la scute*, pour faire comprendre que le petit bâtiment qu'ils avaient vu, en était peu diffé-

Heemskerke.

Heemſkerke.

rent, ils auraient eu peine à lui communiquer leur idée, s'il n'eût reconnu entre leurs mains une petite bouſſole, qu'ils avaient reçue de la chaloupe, en échange apparemment, pour quelque préſent de vivres. Il ſe fit montrer alors le parage où ils l'avaient laiſſée, & le Cap y fut porté auſſi-tôt. Cependant, après d'inutiles recherches, il retourna le ſoir à la Côte, où il trouva de l'eau douce & quantité de biſtorte.

Le 18, ayant rangé la Côte juſqu'à midi, il eut la vue d'un grand Cap, ſur lequel il découvrit pluſieurs croix. Ces marques, & d'autres qu'il trouva ſur ſa Carte, l'aſſurerent enfin que c'était le Cap de Candnoes, qui eſt à l'embouchure de la Mer Blanche, & qu'il cherchait depuis ſi long-temps. En effet, il eſt fort reconnaiſſable à cinq croix, anciennement plantées, autant qu'à la forme de ſa maſſe, qui fuit des deux côtés au Sud-Eſt & au Sud-Oueſt. Pendant qu'on ſe diſpoſait à paſſer à l'Oueſt de la Mer Blanche, vers la Côte de la Laponie, on s'apperçut qu'une partie de l'eau avait coulé des tonneaux; mais, quoique la traverſée ſoit d'environ quarante lieues, où l'on ne peut eſpérer d'eau douce, le vent ſe trouva ſi bon, que, ſe fiant au Ciel ſur tout le reſte, on remit à la voile entre dix & onze heures du ſoir; & le 20, entre quatre & cinq heures

Heemſkerke.

du matin, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de trente heures, on eut la vue de la terre, à l'Oueſt de la Mer Blanche. Le mugiſſement des flots avait averti de Veer qu'il n'en était pas loin. Lorſqu'il eut la Côte en face, la difficulté d'avancer lui fit prendre ſa route entre des rochers, qui le conduiſirent dans une bonne rade, où il trouva une grande barque à l'ancre, & quelques maiſons ſur le rivage. Treize Ruſſes, qui les habitaient, avec trois femmes & deux Lapons, lui firent un accueil fort civil. Le poiſſon ne lui fut pas épargné, non plus qu'une bouillie d'eau & de farine, qui ſervait de pain dans cette contrée.

Dès le même jour, quelques Hollandais, qui s'avancerent dans les terres pour chercher de la biſtorte, virent deux hommes ſur une montagne, & s'imaginerent que le pays était plus habité qu'il ne leur avait paru. Ils retournaient à *la ſcute*, ſans pouſſer leur curioſité plus loin; mais ces deux hommes, qui n'avaient pas eu plus de bonheur à les reconnaître, étaient de l'équipage de la chaloupe, & cherchaient un canton habité, pour s'y procurer des vivres. Ils deſcendirent de leur montagne, & s'étant approchés de l'habitation, ils reconnurent aiſément *la ſcute*. On paſſe ſur les tranſports de leur joie. La chaloupe avait beaucoup ſouffert. Elle arriva le 22, & les deux équipages rendirent graces au Ciel de les avoir

Heemskerke.

rassemblés. Ils obtinrent des Russes différentes sortes de provisions, qu'ils payerent libéralement; mais, ne comprenant rien à leur langage, ils n'en reçurent que des lumieres incertaines sur leur route.

Les deux bâtimens remirent en mer le 23; & le 24, à six heures du matin, ils arriverent aux sept Isles, où ils trouverent quantité de pêcheurs, auxquels ils demanderent la distance de *Kilduin*, *Kildun*, *Kool*, ou *Kola*, car leurs Mémoires portaient ces différens noms. Les pêcheurs Russes leur montrerent l'Est; & c'était aussi l'opinion d'Heemskerke. Le soir, ils rencontrerent d'autres pêcheurs, qui leur firent entendre par leurs signes, auxquels ils mêlaient les mots de *Kola* & de *Brabante*, qu'il y avait des vaisseaux Hollandais à Kola. Le lendemain à midi, on eut la vue de Kilduin, & deux heures après, on arriva heureusement à la pointe occidentale de l'Isle. Heemskerke descendit aussi-tôt, & trouva cinq ou six petites cabanes habitées par des Lapons, qui lui confirmerent, non-seulement que Kilduin était le nom de l'Isle, mais qu'il était arrivé au Port de Kola, trois navires Hollandais, dont on les avait assurés qne deux devaient partir ce jour même. Les deux bâtimens remirent presqu'aussi-tôt à la voile, pour se rendre à l'embouchure de la riviere de Kola, qui est au Sud de Kilduin,

Heemskerke.

vers l'extrémité ſeptentrionale du continent. Dans leur route, un vent fort impétueux les força de paſſer derriere deux rochers, & de porter vers la Côte. Trois Lapons qui s'y trouvaient dans une petite hutte, leur rendirent le même témoignage que ceux de l'Iſle. Heemskerke leur propoſa de conduire par terre un de ſes gens à Kola, & ne put les y engager par ſes offres; mais ils le conduiſirent lui-même, avec un de ſes matelots, au-delà d'une montagne, où d'autres Lapons promirent de leur ſervir de guides, pour une ſomme fort légere. Un d'entr'eux s'arma d'un mouſquet, & partit vers la fin de la nuit, avec le matelot Hollandais, qui n'avait pour arme qu'un ſimple croc.

Le 26, les deux bâtimens furent tirés à terre, & déchargés. Heemskerke avait trop éprouvé la bonne foi des Lapons, pour en conſerver quelque défiance; & , ſous leur protection, il ne devait lui reſter aucune crainte de manquer de vivres. La familiarité s'établit ſi promptement, que, dès le premier jour, on ne fit pas difficulté de manger & de ſe chauffer en commun. Les Hollandais apprirent à boire du *quas*, liqueur Ruſſe, compoſée d'eau & de pain moiſi, & la trouverent fort bonne, après avoir été réduits ſi long-temps à l'eau de neige. Ceux qui étaient encore atteints du ſcorbut, découvrirent dans les terres,

Heemskerke.

une sorte de prunelles, qui acheverent de les guérir.

Le 29, ils virent paraître le Lapon, qu'ils avaient envoyé à Kola, mais seul, & leur crainte fut vive pour leur compagnon. Cependant envain s'empresserent-ils autour de ce guide: il était chargé d'une lettre; & refusant de s'expliquer avec eux, il voulut la remettre lui-même à leur Chef. Heemskerke, à qui elle était adressée, se hâta de l'ouvrir: elle était en langue Hollandaise. On lui marquait un extrême étonnement de son arrivée. On l'avait cru mort, avec tous ses gens, & l'on promettait de le venir prendre bientôt, dans une charge de toutes sortes de rafraîchissemens. Ce billet était signé *Jean Cornelisz Rijpe*. Des nouvelles de cette nature ne pouvaient manquer de causer une extrême satisfaction; mais Heemskerke, de Veer, & les deux équipages, eurent peine à comprendre quel était le Cornelisz qui leur écrivait. Ce nom était celui de l'Officier qui les avait quittés l'année précédente, pour prendre une autre route avec son vaisseau; mais, jugeant qu'il avait dû souffrir encore plus qu'eux, ils ne pouvaient se persuader qu'il fût vivant. D'ailleurs il ne leur rappellait aucune circonstance de leurs aventures communes. Enfin Heemskerke chercha une lettre qu'il avait reçue autrefois de Jean Cornelisz Rijpe; & l'écriture se trouva de la même main.

la même main. La joie des deux équipages éclata par des transports. Le guide fut généreusement récompensé. Cet homme marchait avec une vîtesse, qui fit l'admiration des Hollandais. Au retour, il avait fait seul, en vingt-quatre heures, le chemin qu'Heemskerke n'avait pu faire qu'en deux jours & deux nuits, avec le matelot qui l'accompagnait.

Heemskerke.

Dès le lendemain au soir, on vit à la Côte, une de ces barques, que les Lapons nomment *iol*, sur laquelle on reconnut Cornelisz & le Matelot qu'on lui avait envoyé. Ils apportaient de la biere de Rostok, du vin, de l'eau-de-vie, du pain, diverses sortes de viande, du lard, du saumon, du sucre, & tout ce qui pouvait plaire à des Hollandais épuisés de forces. Après les félicitations mutuelles, on se rassembla dans un grand festin, où les Lapons des cabanes voisines furent invités; & la joie n'y régna pas moins que l'abondance. Ensuite les deux petits bâtimens furent remis à l'eau, & l'on partit pour Kola. Le 1 de Septembre, à six heures du matin, on était à l'Ouest de la riviere, qui fut remontée à voiles & à rames; & le 2, entre sept & huit heures du soir, on entra dans la Ville, où tous les transports se renouvellerent entre les deux équipages & celui de Cornelisz.

Heems-kerke.

Heemskerke obtint des Officiers qui commandaient à Kola pour le Czar, la permiſſion de faire tranſporter ſes deux petits bâtimens dans le magaſin Ruſſe, & de les y conſacrer à la poſtérité, comme le monument de la plus étrange navigation qui ſe ſoit conſervée dans la mémoire des hommes. Enſuite s'étant rendu, le 15 de Septembre, avec ſes gens, à bord du vaiſſeau de Corneliſz, que rien ne retenait plus à Kola, ils ſortirent de la riviere le 18, pour faire route en Hollande. Elle fut heureuſe. Le 29 d'Octobre ils entrerent dans la Meuſe; & s'étant rendus à Amſterdam, le premier de Novembre, ils y furent reçus avec autant d'admiration pour leur courage, que pour la ſingularité de leurs aventures.

Cependant une ſi malheureuſe cataſtrophe ne découragea pas moins les Négocians que les Etats de Hollande; & l'entrepriſe de la découverte d'un paſſage au Nord-Eſt fut abandonnée, comme celle du paſſage au Nord-Oueſt l'avait été en Angleterre, après le troiſieme voyage de Davis. Il ſemblait que les deux Nations, jalouſes de la même gloire, attendiſſent mutuellement le ſuccès des efforts qu'elles faiſaient comme à l'envi, pour ſe déterminer à les recommencer, & pour reprendre courage d'un côté lorſqu'on le perdait de l'autre. On trouve du moins, dans les Mémoires du temps, qu'après le retour d'Heemskerke, pluſieurs Anglais

reprirent des espérances qui ne s'étaient pas tout-à-fait éteintes pour le Nord-Ouest, & qu'elles étaient fort échauffées en 1600, lorsqu'un nouvel incident les fit éclorre avec une nouvelle ardeur. Heemskerke.

*Fin du seizieme Volume.*

# TABLE DES CHAPITRES

## *Contenus dans ce Volume.*



Fin de la Table des Chapitres.

ES

e.

